

**Le Père
Eugène Prévost**
(1860-1946)

Régionale Samuel-de-Champlain Inc.
Société Franco-Ontarienne
d'Histoire et de Généalogie

Don de Patricia Leduc

DECLARATION

L'auteur de cette Vie déclare se conformer en tout au décret du Pape Urbain VIII, sans vouloir, en aucune façon, prévenir le jugement du Siège Apostolique, auquel il reste fidèlement soumis.

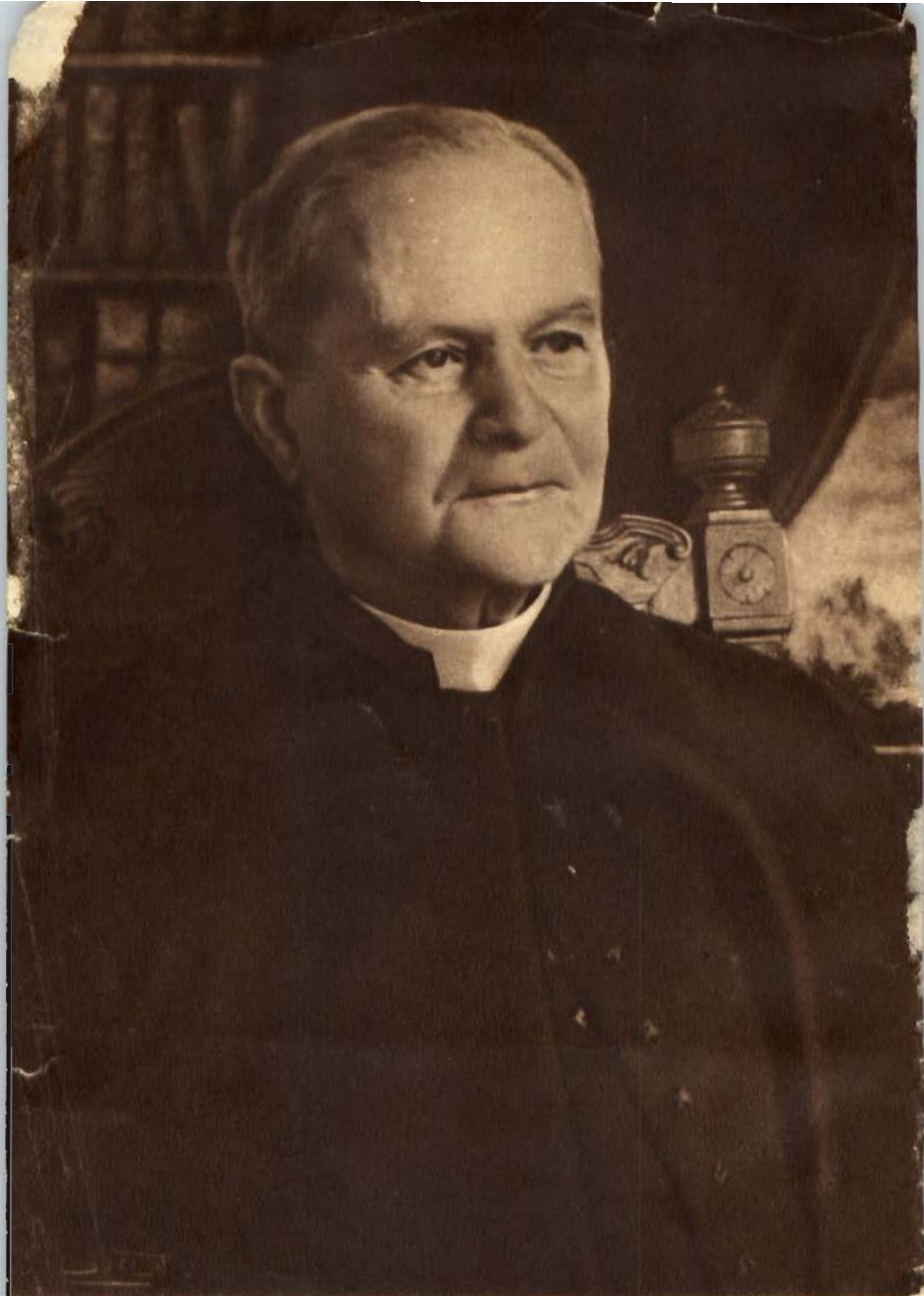
Nihil Obstat

Issiaci, prope Parisios, die 29^o Novembris 1950.
A. PINEAU, C. d.

Imprimi potest, die 30^o Novembris 1950.
J.-A. BERGERON, C.F.S., Sup. Gén.

Imprimatur :

Lutetiae Parisiorum, die 7^o Decembris 1950.
P. BOISARD, Vic. gén.



M. Eug. Prevost

Georges LAPOINTE, C.F.S.

Au service de Jésus dans ses Prêtres

**Le Père
EUGÈNE PRÉVOST**

(M. E. de la Croix)

1860-1946

*Fondateur des Congrégations
de la Fraternité Sacerdotale et des Oblates de Béthanie.*

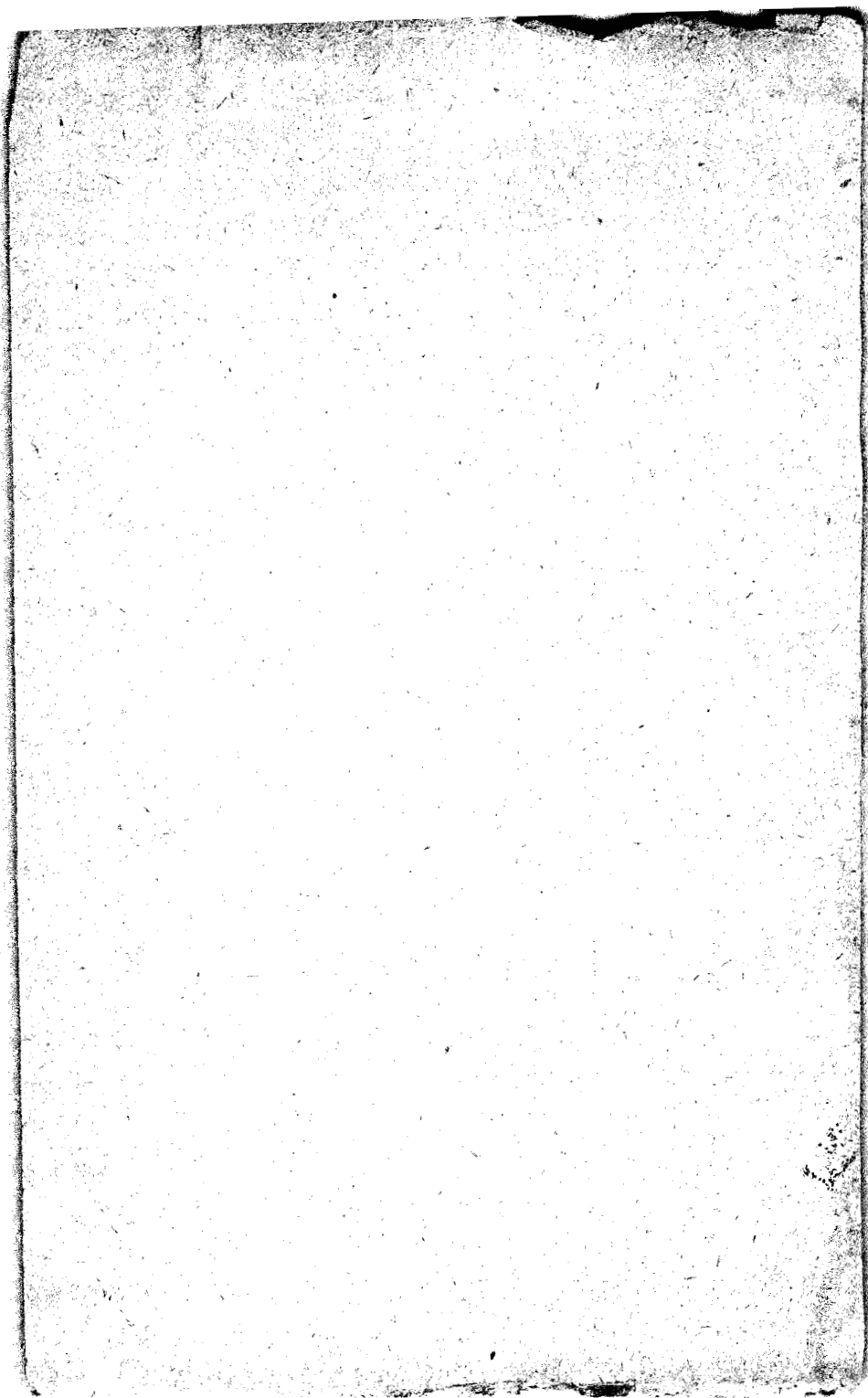
Lettre-préface de M. Pierre BOISARD
Supérieur Général de la Compagnie de Saint-Sulpice.

1951

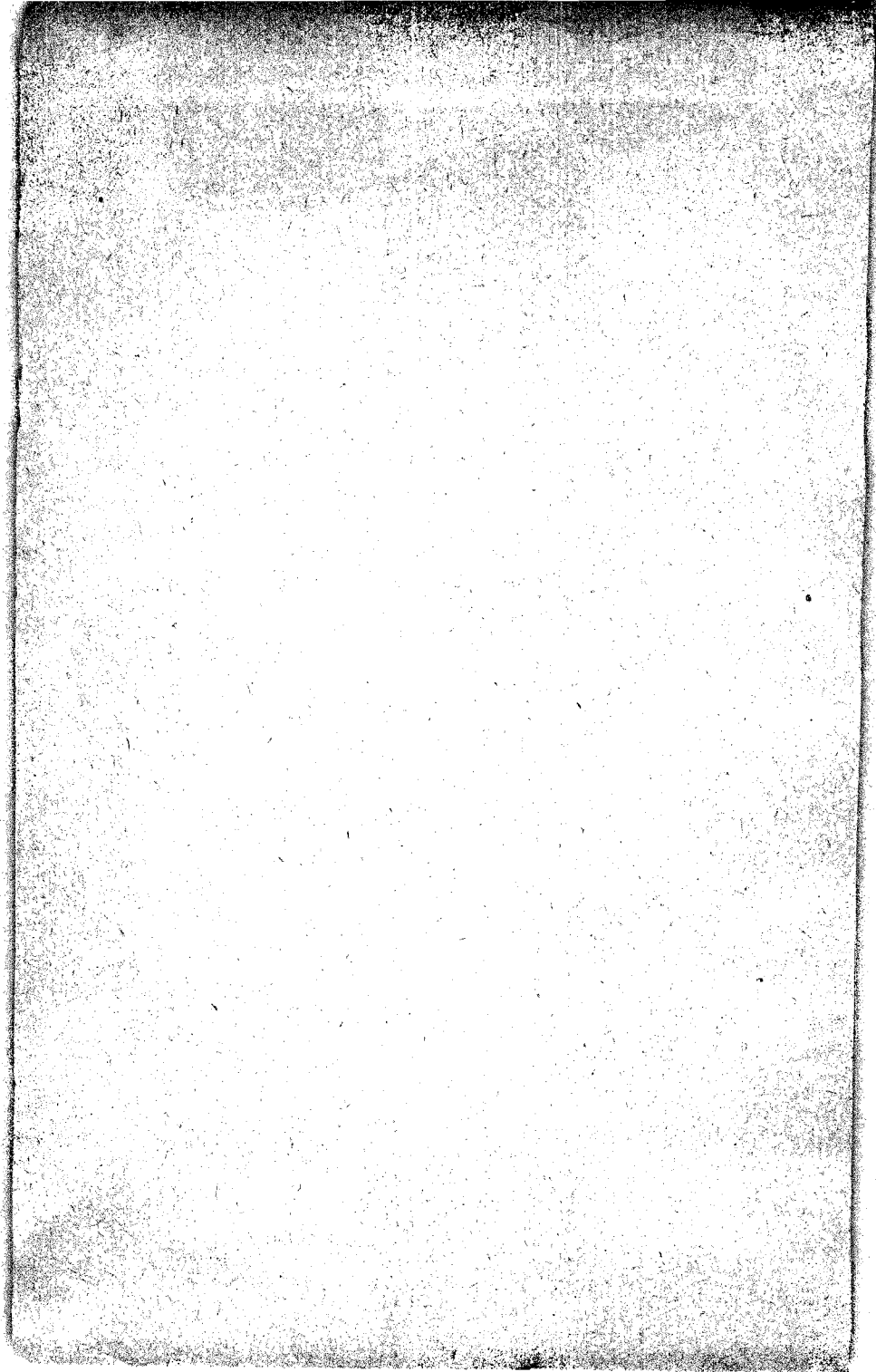
LIBRAIRIE DU BON PASTEUR

France
32, rue de Babylone
Paris (7^e)

Canada
La Pointe-du-Lac
(St-Maurice) P. Q.



A NOTRE VÉNÉRÉ PÈRE FONDATEUR
A L'OCCASION DU CINQUANTENAIRE
DE NOS DEUX CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES,
NOUS DÉDIONS FILIALEMENT CES PAGES,
FIDÈLE ET PUR ÉCHO DE SON MESSAGE.
DU HAUT DU CIEL, QU'IL DAIGNE LES AGRÉER
EN TÉMOIGNAGE DE NOTRE ATTACHEMENT
ET BÉNIR TOUS CEUX QUI LES LIRONT.



PRÉFACE

Le 6 décembre 1950.

Mon Révérend Père,

Vous avez désiré de moi une lettre-préface pour la biographie du T.R.P. Eugène Prévost, fondateur et premier supérieur général de la Fraternité Sacerdotale, que vous allez publier. La raison d'être de votre souhait est sans doute l'analogie qu'il y a entre le ministère de la Fraternité Sacerdotale et la Compagnie de Saint-Sulpice. Je défère donc à votre désir, d'autant plus volontiers que j'ai connu le Père Prévost, et qu'il a bien voulu m'honorer de son amitié.

Le Père Eugène Prévost était né à Saint-Jérôme de Terrebonne, à la lisière des forêts qui couvrent les premières pentes de la chaîne des Laurentides, dans la Province de Québec, au Canada. J'avais fait sa connaissance sur l'Empress of Britain, en 1932, lorsque le Cardinal Verdier m'emmena en Amérique. Or, le Cardinal, pendant son séjour là-bas, fut invité à se rendre dans les Laurentides, au lac Gémon. Je l'accompagnai. Et je me souviens qu'au moment où le train s'arrêta à Saint-Jérôme, le Père Prévost, qui se trouvait alors dans sa famille, fut l'un des premiers à venir saluer Son Eminence. Un de ses frères l'avait accompagné. Depuis cette entrevue, je ne l'ai jamais oublié.

Celui qui devait devenir le fondateur de deux congrégations, La Fraternité Sacerdotale et les

Oblates de Béthanie, appartenait à une famille de quinze enfants. Son père était médecin, et d'une charité légendaire. L'une des sœurs d'Eugène Prévost s'associera à son frère pour la fondation des Oblates, puis, sur des conseils intempestifs, elle l'abandonnera : épreuve, comme le Père Prévost en connaîtra bien d'autres, mais auxquelles il avait été préparé par sa formation sacerdotale et religieuse.

Il commença cette formation au Séminaire de Philosophie de Montréal, avec un Sulpicien que nul n'oublie là-bas, M. Lecocq. C'est auprès de lui qu'il prend cette ferveur eucharistique, qui rend le même son que celle de Jean-Jacques Olier dans ses écrits et dans sa vie : « Le Saint-Sacrement sera le moule où j'irai me fondre pour recevoir l'empreinte, la ressemblance et la force de Jésus. »

Il a une faim extraordinaire de l'Eucharistie. M. Lecocq, qui l'a constatée, trouve le moyen de lui procurer la Communion quotidienne, en ce temps où on ne la pratiquait pas. Il le prend comme servant de Messe : de la sorte, on ne s'apercevra point que Eugène Prévost reçoit tous les jours l'Eucharistie, fait inouï à l'époque où votre futur fondateur commençait sa formation sacerdotale.

Frappé par une telle ferveur à l'égard de l'Eucharistie, M. Lecocq oriente Eugène Prévost vers la Congrégation du Saint-Sacrement, que le Bienheureux Père Eymard avait fondée. Le jeune Séminariste exulte. Il part pour la Belgique, où se trouve le noviciat. Mais là, soumis à la règle commune, il ne communiera que trois fois par semaine. Il lui en coûte de se voir privé de l'Eucharistie. Il a vingt et un ans. Son âme est enthousiaste.

Rien d'étonnant s'il se livre à quelques outrances, comme d'écrire vingt et une fois le nom de Jésus avec son sang.

De telles outrances, mon Révérend Père, ne sont que le fruit, passager mais touchant, d'une attirance irrésistible vers la Présence réelle. Eugène Prévost trouve le moyen de passer le plus grand nombre d'heures de la journée devant le Saint-Sacrement ; il s'est aménagé « une cachette » près de l'orgue : il s'y blottit, il y travaille, il y contemple, il y prie. Des paroles divines le mettent dans un état de paix, de certitude et de vaillance : c'est un contemplatif et un mystique, mais qui n'a rien de « quiétiste » : il est actif et soucieux d'apostolat. C'est pour cela qu'après avoir passé dix-neuf ans dans la Congrégation des Pères du Saint-Sacrement, sur des conseils très autorisés, il orientera autrement sa vie.

*Le culte du Saint-Sacrement l'amène au culte du Prêtre, qu'il emprunte au Bienheureux Père Eymard. « Après l'âme de Marie, écrit-il, rien n'est « beau comme l'âme du Prêtre : Jésus en petit, « l'Infini sous les dehors de la créature... Il y a « deux grands sacrements qui s'appellent mutuel-
« lement : l'Eucharistie et le Sacerdoce. » Et il voudrait fonder des œuvres sacerdotales pour le Prêtre déjà prêtre, le Prêtre submergé par ses charges, le Prêtre vieilli ou prématurément fatigué, le Prêtre qui, en tout état de cause, a besoin d'être spirituellement et matériellement assisté. Il remarque que toutes les classes de la Société, enfants, vieillards, pauvres, malades, orphelins, sont assistés par des Congrégations religieuses spécialisées à leur service ; pourquoi pas les Prêtres ? Pour eux, il manque une Congrégation. Le temps n'est-il pas venu de la fonder ?*

Le Père Prévost soumet son projet à Léon XIII. Le Pape l'encourage fortement à l'exécuter. Et, dès le 8 septembre 1901, le Père peut établir à Paris la Congrégation de la Fraternité Sacerdotale. Après quoi viendra celle des Oblates de Béthanie. Pie X appréciera au plus haut point le dessein de votre vénéré fondateur, Mon Révérend Père, et il s'ingéniera à lui assurer les moyens de le développer. Il en ira de même pour Benoît XV, pour Pie XI. Sous le pontificat de ce dernier Pape, après vous avoir bien connu, le Cardinal Verdier donnera un statut canonique à votre famille religieuse et fera d'elle une Congrégation de droit diocésain. Et le Saint-Père Pie XII, très bienveillant pour l'œuvre du Père Prévost, ne s'est-il pas déclaré disposé à transformer, le temps venu, la Fraternité Sacerdotale en Congrégation de droit pontifical ?

Mais, de quel prix le T.R.P. Prévost n'a-t-il pas dû payer ces faveurs ! Son âme extrêmement sensible et vibrante était faite pour goûter intensément la joie et pour souffrir profondément de la croix ; il avait bien choisi son nom d'emprunt « Marie-Eugène de la Croix » ! Il fut à la fois le protégé de deux Papes et l'homme, à certaines heures, le plus suspecté.

Dénoncé, diffamé, calomnié auprès des plus hautes Autorités de l'Eglise, le Souverain Pontife se voit, à plusieurs reprises, obligé de lui imposer un Visiteur Apostolique. Et à chaque fois le T.R.P. Prévost sort de l'épreuve à son avantage et à celui de ses Familles Religieuses.

Sa manière brûlante, enthousiaste, voire prophétique, d'écrire et de parler, le fait passer auprès de certains, pour un illuminé. Ses entreprises finan-

cières inquiétaient ceux qui ne voyaient que les dépenses engagées, sans deviner les interventions providentielles, parfois prodigieuses, qui les couvraient. On prédisait, pour ses créations, toutes les catastrophes ; parfois on s'en prenait à sa vie privée. Il ne s'en étonnait qu'à peine. Il ne s'en décourageait jamais.

N'était-il pas attiré, mon Révérend Père, par le mystère de la Passion en même temps que par celui de l'Eucharistie et du Sacerdoce ? Ne s'était-il pas, dès 1892, par conséquent neuf ans avant la fondation de la Fraternité Sacerdotale, offert comme victime à Notre-Seigneur ? N'avait-il pas doublé cette offrande d'un vœu « Pour l'accomplissement des desseins de Jésus, pour la seule satisfaction de Son bon plaisir... »

Le T.R.P. Prévost sera exaucé : le corps, le cœur, l'âme, tout deviendra la proie de la souffrance. « Vous pouvez frapper sur moi, disait-il au Christ dans sa prière, mais sauvez vos Prêtres. » Et à ses frères : « A nous le sacrifice et la souffrance, à Jésus la miséricorde ! » Ce sont là des vérités dont il vit, et dont il voudrait faire vivre les autres. A cette fin il prêche, il écrit avec une éloquence pénétrante, avec une abondance entraînant, inlassablement, mieux vaudrait dire inépuisamment : vos Confrères et vous-même, mon Révérend Père, vous le savez mieux que personne. Les accents du T.R.P. Prévost étaient de feu, et sa parole coulait de source, comme un torrent qu'il maîtrisait, mais dont on devinait le jaillissement, parfois la fougue.

Et cependant, mon Révérend Père, dans les conseils de direction du T.R.P. Prévost, quelle modération et quelle discrétion !

« Il nous faut façonner des saints, et, pour cela, ramener toujours au renoncement et au sacrifice, mais à condition de le faire avec une grande bonté... Parlons surtout d'amour et moins de sacrifice... Ne faisons pas sentir la main qui fait des incisions. Pansons la blessure en l'ouvrant... Dirigeons dans la voie, moins en poussant qu'en attirant. Donnons à la perfection un aspect qui charme par sa beauté, plutôt qu'il ne repousse par sa dureté. Sachons exiger beaucoup, mais sans en avoir l'air. Parlons des devoirs qui s'imposent, mais sans les revêtir d'âpreté. Ne fatiguons pas par des allusions trop fréquentes à ce qui manque encore, mais encourageons plutôt par le bien déjà fait et la course parcourue. Surtout prenons garde d'abattre et de décourager, en rappelant toujours les défauts et les lacunes, sous prétexte d'humilier et de montrer la vérité. Il vaut infiniment mieux dilater l'âme et l'exciter à marcher de l'avant, sans tant de retours et d'examens... Souvenons-nous que nous devons faire des saints et le devenir nous-mêmes : c'est là le travail de toute la vie. Dès lors, tout en poussant constamment à la sainteté, méfions-nous d'être trop exigeants... Il faut se mettre à la portée des âmes, des tempéraments, des caractères, du passé, des circonstances, et suivre l'action de la grâce dans chaque âme, sans prétendre l'uniformiser pour toutes... »

On voit avec quelle délicatesse le T.R.P. Prévost comprenait la direction des âmes, et, soit par les autres, soit par lui-même, la pratiquait. Il savait les toucher, les saisir, les charmer, les entraîner, à force de discrétion, de réserve, d'indulgence, d'amour et de bonté. Il avait fait passer dans toute sa personne le conseil de son grand ami, le Cardinal

Vivès, qui l'avait en grande affection et le protégeait : « Soyez de sucre, il faut qu'on vous mange ... ».

C'est que l'épreuve avait trituré le T.R.P. Prévost et lui avait appris à se faire tout à tous, à beaucoup aimer tous ceux qui l'avaient fait souffrir, à tout pardonner, du fond du cœur, avec une tendresse et une douceur d'âme qui stupéfiaient. Parmi les différents aspects de cette épreuve, rappelons la défection de sa sœur, le départ de plusieurs membres de sa famille religieuse, la suspicion jetée sur lui par des prêtres excellents qui le jugeaient trop rapidement ou d'une manière trop administrative, l'opposition que l'on fit à sa désignation comme postulateur ou vice-postulateur de la cause de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, la défiance que lui manifestaient, dans l'Eglise, des personnages très respectables et haut placés.

Le T.R.P. Prévost a tout supporté, tout accepté, tout compris dans l'atmosphère surnaturelle et toujours si lumineuse de la Foi, et tout aimé en Jésus, dont le nom était si souvent sous sa plume et sur ses lèvres, parce qu'il le gardait dans son cœur. D'où, lorsque l'on conversait avec lui, cette absence complète d'amertume, cette bienveillance débordante, cette inlassable charité.

Tous ceux qui liront votre ouvrage, mon Révérend Père, éprouveront la même impression, et bénéficieront de la même grâce, apaisante et édifiante, dont se souviennent, parce qu'ils en profitent toujours, ceux qui ont eu l'avantage de vivre, quand bien même ce n'aurait été que quelques jours, dans la compagnie du T.R.P. Prévost. Soyez

*vivement remercié de l'avoir écrit, et religieusement
félicité de perpétuer ainsi et d'étendre l'action
apostolique de votre fondateur vénéré.*

*Veillez agréer, mon Révérend Père, l'hommage
de mon affectueux respect.*

*P. BOISARD, S.S.
Supérieur Général
de la Compagnie de Saint-Sulpice.*

AVANT-PROPOS

Ce livre est une première levée du voile sur la vie, l'âme et les Œuvres du Père Eugène Prévost, connu aussi sous le nom de Marie-Eugène de la Croix ; c'est de ce nom qu'il a signé toutes ses publications.

Il naquit au Canada en 1860 et mourut en France en 1946. Dix-neuf ans il fut religieux dans la Congrégation du Bienheureux Père Eymard et consacra les quarante-cinq dernières années de sa vie à la fondation de deux nouvelles familles religieuses.

Des milliers de lettres à sa famille, à ses religieux et à différents personnages, douze cahiers de Notes intimes ou directions spirituelles, dix volumes de Journal personnel de fondations, divers Mémoires et les Archives de la Fraternité Sacerdotale ont été utilisés pour le travail que nous présentons au public et qui équivaut presque à une autobiographie.

Comme dans une vaste prairie couverte de fleurs, nous avons cueilli au passage celles qui ont paru les plus belles à notre piété filiale. Elles forment cette gerbe toute à la gloire de Jésus et de son fidèle serviteur. Un jour peut-être, sera-t-il possible, grâce à cette abondante documentation, de faire connaître d'une façon plus détaillée et plus approfondie l'âme de ce grand apôtre.

Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, Eugène Prévost est aux joies du monde et de sa famille. Ensuite, Jésus prend dans son âme toute la place et se communique intimement à lui. A vingt et un ans déjà, il

brûle d'amour pour Jésus et sa vocation eucharistique.

A l'école du Bienheureux Père Eymard, son Père et Maître, il rêve lui aussi de renouveler le monde par l'Eucharistie, donc par les Prêtres. En conséquence, il veut aider les Prêtres à devenir des saints et à être ainsi plus fidèles à leur vraie mission.

« Sanctifier les Prêtres par l'Eucharistie, disait le Père Eymard le 15 décembre 1867, cela embrasse tout : avec eux on a les paroisses, le pays entier. Ce sont des multiplicateurs ; leur faire du bien c'est agir pour la diffusion du règne de Jésus-Christ plus puissamment que par toutes les autres œuvres. Ranimer, alimenter et perfectionner l'esprit et la dévotion eucharistique dans les Prêtres, c'est l'Œuvre par excellence. »

Le Père Prévost travailla toute sa vie à ce sublime apostolat et fonda dans cette vue sous le haut Patronage de Léon XIII, la Fraternité Sacerdotale et les Oblates de Béthanie qu'il répandit en France, en Italie et au Canada.

Toujours animé d'un ardent désir de devenir lui-même un saint, il exigeait de ses disciples la même ambition : « Devenons des saints, leur répétait-il sans cesse, et tout est fait. » Et il leur indiquait avec insistance le moyen d'y parvenir : l'amour.

Toute l'histoire de ce grand apôtre n'est qu'un appel véhément et enflammé à l'amour de Jésus.

Le Nom de Jésus est toujours sur ses lèvres et sous sa plume. Il rayonne comme un soleil dans tous ses écrits, jaillit de son cœur comme les étincelles d'un brasier.

Alors qu'au sein de grandes nations, des millions de voix clament au monde des noms de faux sages, de faux Christs, de faux prophètes, lui, ce prêtre

de feu, rêve l'exaltation universelle du seul Nom par lequel nous puissions être sauvés, le Nom de Jésus.

A ce vrai mystique, à cet ange de pureté, Jésus daigne parler : « MON AMOUR POUR LES HOMMES EST IMMENSE, ET VOIS COMME ILS ME TRAITENT... TU SERAS MIEN, MON PORTE-AMOUR... JE PRENDS EN TOI MES COMPLAISANCES... JE T'AIME. JE ME SERVIRAI DE TOI. »

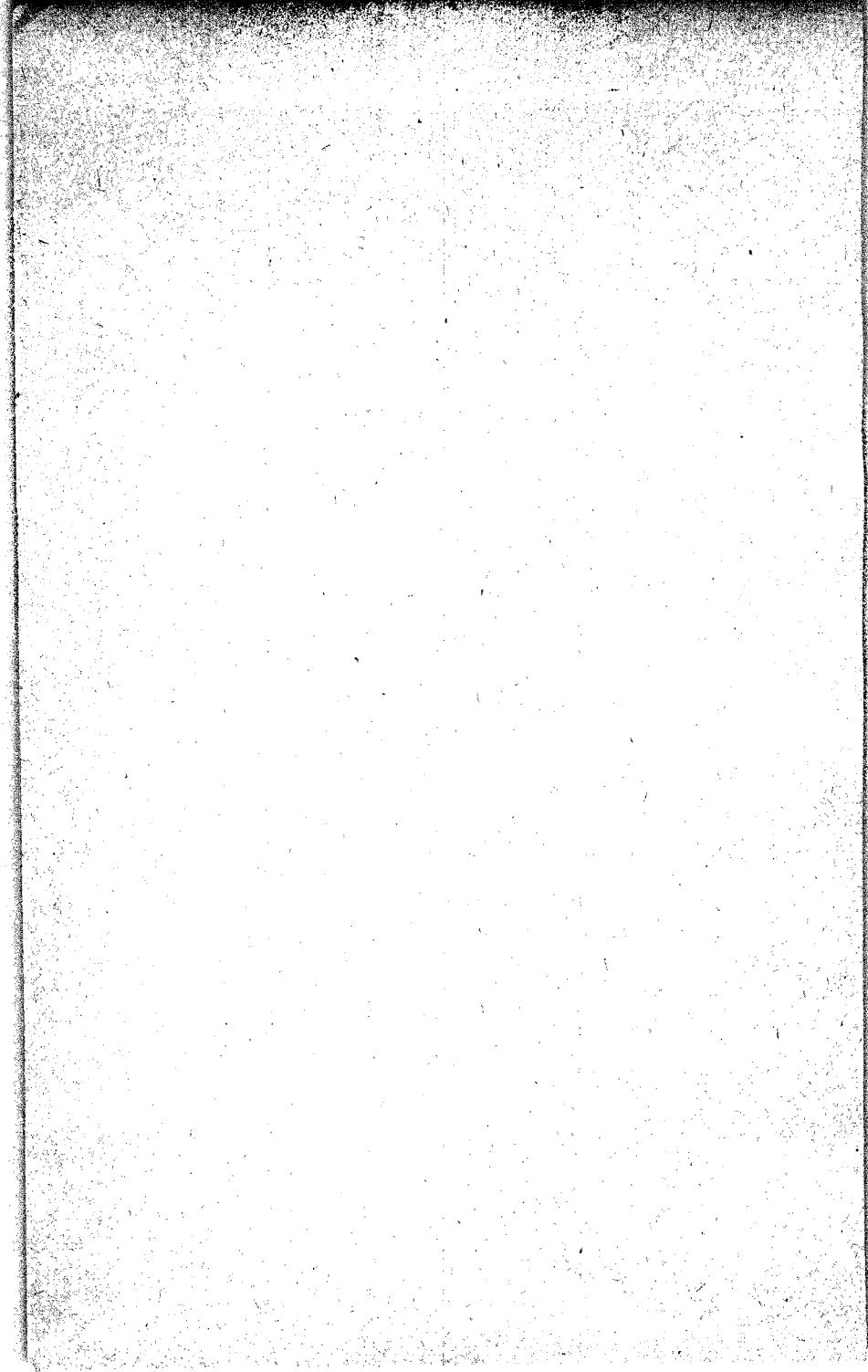
Jésus, Souverain Prêtre au Très-Saint-Sacrement, et les prêtres deviennent ainsi la pensée dominante et la passion insatiable qui illuminent et embrasent toute sa vie.

Il aime tendrement la Très Sainte Vierge, le Pape, Vicaire de Jésus-Christ, sa famille, ses frères dans le Sacerdoce, et parmi ces derniers, ses préférences vont aux plus délaissés.

Lui-même connut de pénibles épreuves ; il les a victorieusement traversées parce qu'il n'avait qu'une ambition : faire en tout et partout la volonté de Jésus. Son plus cher désir était d'être un martyr de l'amour. Dieu, semble-t-il, lui en fit la grâce. A ses fils groupés autour de lui trois mois avant sa fin, il disait : « Je ne pourrais pas L'aimer davantage. Je ne croyais pas qu'il fût possible de tant L'aimer ».

Ses dernières paroles qu'il prononça sur la terre résument toute sa vie et son Message :

« JÉSUS !... AIMEZ ! »



PREMIÈRE PARTIE

**L'ENFANT DU
BIENHEUREUX PÈRE EYMARD
(1860-1900)**

CÉNACLE DE ROME, 5 OCTOBRE 1886.

BIEN CHERS PARENTS,
JE SUIS A L'EUCARISTIE, ET C'EST POUR TOUJOURS
A LA VIE ET A LA MORT !
J'AI JURÉ A DIEU DE LUI TENIR COMPAGNIE
ET LE JOUR ET LA NUIT DANS SON SACREMENT ADORABLE,
D'ÊTRE SON ADORATEUR PERPÉTUEL,
SON AMANT PASSIONNÉ.
JE LUI AI JURÉ DE L'AIMER TOUJOURS
ET PAR-DESSUS TOUT,
DE DEVENIR UN SAINT
POUR L'AMOUR ET LA GLOIRE DE SON EUCARISTIE,
DE LUI RENDRE TOUJOURS DON POUR DON,
AMOUR POUR AMOUR.

JESUS ! et JESUS SEUL !

VOILA MON TRÉSOR, MA PART SUBLIME,
MES CÉLESTES DÉLICES !
J'APPARTIENS A L'EUCARISTIE
ET L'EUCARISTIE EST A MOI !
POUR LE TEMPS ET POUR L'ÉTERNITÉ !

Mais, Chers Parents, pour être davantage à Jésus je n'en suis pas moins encore et toujours votre enfant, je reste toujours votre Eugène et mon amour pour vous n'est pas diminué, au contraire, il s'accroît en raison de l'amour plus ardent que je porte à Dieu. Mon cœur est à Jésus-Hostie, mais vous y avez encore votre place, la place de la reconnaissance et de la tendre affection filiale.

EUGENE.

CHAPITRE PREMIER

LES JEUNES ANNÉES

(1860-1880)

« Les Lions du Nord ».

Guillaume Prévost, Maître forgeron de Sainte-Anne-des-Plaines, eut dix enfants. Les quatre aînés, qu'une tradition populaire a surnommés « Les Lions du Nord », étaient : Ménasippe, Notaire à Terrebonne ; Melchior, Notaire à Saint-Jérôme, rude travailleur, Maire du village à plusieurs reprises ; Wilfrid, avocat, député et conseiller législatif, orateur et tribun ; enfin, Jules, père de notre Héros, cinquante ans médecin à Saint-Jérôme.

« Lions du Nord » parce que très ardents et tenaces, ils s'étaient montrés redoutables dans les luttes politiques d'alors et dans les joutes publiques. « Ce sont des hommes, a écrit l'Abbé Elie Auclair¹, dont la trempe d'acier s'est transmise de génération en génération. Tout en eux, port, allure, coup d'œil, trahit une mâle énergie, une fierté de Romain tempérée par une inépuisable générosité de cœur.

Originaire de Normandie, le premier du nom venu au Canada est Eustache Prévost qui épouse, à Montréal en 1670, Elisabeth Guertin. »

¹ *Histoire de Saint-Jérôme.*

Il y a 100 ans.

C'était encore la vie austère des premiers colons, sans rien du confort et des perfectionnements modernes. « On se chauffait l'hiver au feu des grosses bûches qui brûlaient dans la cheminée en pierre, les poêles étaient rares ; on s'éclairait uniquement à la chandelle, il fallait pour sortir le soir, allumer son fanal. L'alimentation était modeste et frugale pour tout le monde : la soupe aux pois et le lard bouilli avec la miche de pain de ménage y tenaient une large place. On vivait en craignant Dieu et les maisons s'emplissaient d'enfants. On avait des goûts simples, on s'aimait bien, on était heureux. »¹.

Le Docteur Prévost.

A l'automne de 1849 arrivait à Saint-Jérôme de Terrebonne pour s'y établir, le Docteur Jules Prévost, âgé de vingt et un ans. Il avait fait ses études classiques chez les Sulpiciens à Montréal et suivi les cours de médecine à l'Ecole Victoria. Ayant épousé le 8 septembre de cette année-là sa cousine Hedwidge Prévost, fille du Notaire Léandre, ils avaient résolu de se fixer pour la vie dans ce village du Nord, le dernier avant l'épaisse forêt vers les Laurentides, région qu'on appelait « les pays d'en haut ».

Aussi courageux que chrétiens exemplaires, aimant Dieu et le prochain, ils y vécurent pendant plus d'un demi siècle, dans une maison grise à pignon, de vingt-deux pièces, en face de la Rivière du Nord, tout près de l'église paroissiale. Quinze enfants devaient naître de leur union bénie. Eugène était le huitième ; il vint au monde le 24 août 1860.

¹ *Histoire de Saint-Jérôme*, p. 50.

« Le bon Docteur Jules », c'est ainsi que tous l'appellent, fut tour à tour marguillier, conseiller, secrétaire du comté, candidat aux élections provinciales.

« Son « office » comme son bon cœur était ouvert à tous. On y venait causer, s'instruire et se recréer tout ensemble. Il traitait ses malades en amis. Que dire de ses courses à travers la campagne ou en pleine forêt, la nuit, bien loin parfois et par des chemins impraticables, en pauvre charrette ou à cheval ? Le Docteur en revenait fourbu et de temps en temps, la bourse vide ; car au lieu de recevoir des honoraires, c'est lui qui donnait de son argent, en plus de ses soins, à des malades dans l'indigence. »¹.

Au reste, toujours gai et semeur de joie, d'une foi simple et lumineuse, on l'entendait répéter souvent en famille : « La volonté de Dieu, quelle ancre de salut ! » A la fin de sa vie, on le trouvait chaque soir à l'église où il faisait sa visite au Très Saint Sacrement.

La Mère.

« Notre mère, écrivait Eugène, le 27 avril 1880, cette forte chrétienne d'un autre âge, marche à pleines voiles dans le chemin des saints ; chaque jour elle croît en vertu et se détache davantage de la terre pour n'aimer que Celui qui seul peut rassasier le cœur de l'homme. »

Elle était un modèle de piété et de volontaire effacement. Faisant chaque jour la sainte communion, elle consacra les quinze dernières années de sa vie à confectionner des linges d'autel et des ornements pour les nouvelles églises du Nord.

¹ *Histoire de Saint-Jérôme*, p. 265.

Famille heureuse.

« Rien qu'en entrant chez nous, les amis, les parents, les connaissances goûtaient le bonheur et la joie d'une famille nombreuse. L'union, la gaieté, la musique y attiraient tout le monde. »¹.

« Le père et la mère étaient bien l'âme du foyer, tandis que d'année en année de nouvelles naissances venaient agrandir le cercle familial.

Epoque bénie où de la chère « maison grise » montaient les rires joyeux de toute une jeunesse s'y abritant comme à l'ombre d'un bonheur sans fin. On y entraient comme dans un havre de grâce, en revenant des études au Séminaire et au pensionnat, de l'internat médical ou des hôpitaux, d'un voyage d'études à Paris, d'une partie de pêche dans « les pays d'en haut », ou tout bonnement d'une répétition de la fanfare qui était de fondation familiale². Il y avait un grand buffet dans l'immense cuisine à poutres de bois où pendaient les casseroles de cuivre ; une « laiterie » fraîche, blanchie à la chaux, où des « terrines » de lait offraient à la gourmandise des grands et des petits une couche de crème douce et épaisse que l'on savourait sur des tartines couvertes de sucre d'érable³. »

Au sein de ce foyer privilégié, Eugène grandit heureux. Deux petits anges s'étant envolés au ciel peu après leur naissance, il avait donc le sixième rang dans la lignée. Quand il eut dix ans, ils étaient déjà onze enfants à table. Quatre ans plus tard naîtra le treizième.

¹ Mémoires.

² Le Docteur Prévost avait fondé la fanfare de Saint-Jérôme en 1850. Toute sa vie il en fut le directeur.

³ Article intitulé « *La vieille maison grise* », de Mme Cécile Prévost Lamarre.



La maison paternelle.



Une réunion de la famille en 1890.

« Dès mes plus tendres années, écrira-t-il, j'ai senti que Jésus m'aimait. »

« Un jour, je servais la messe. J'avais six ans. M. le Curé avait pris une pile d'hosties et il l'a échappée (sic). Toutes les hosties ont roulé par terre. Les ayant ramassées, il en a oublié une. Tout à coup, je l'aperçois au milieu du chœur. Je cours, ramasse la sainte Hostie et me hâte tout joyeux d'aller la lui porter. Ceux qui m'ont vu sifflaient pour me dire de ne pas y toucher, ce qui m'a intimidé. J'étais arrivé sur les degrés de l'autel, et je l'ai déposée là à terre. J'ai toujours eu le sentiment que cela me porterait bonheur.

« J'ai fait ma première communion à Saint-Jérôme, le 6 juillet 1869. Il n'y avait pas de collège à Saint-Jérôme. J'ai commencé à treize ans au collège de Montréal, là où mon père avait fait ses études. C'était le collège de la famille. J'ai été malade tout de suite du rhumatisme. Je ne suis resté que trois mois. Revenu chez nous, je suis rentré ensuite au collège de Sainte-Thérèse »¹.

A dix ou onze ans.

A dix ou onze ans, il jouait un jour à la balle avec ses amis devant la maison ; la balle vole et se fixe dans le chéneau de la toiture. En une minute, il est là-haut. Mais, distrait par ses compagnons qui veulent lui faire peur, et pris de vertige, il tombe sur le trottoir. « J'aurais pu me briser la tête, me faire des lésions. Mon père m'a entendu tomber ; il est sorti de son bureau, m'a pris dans ses bras. Il me croyait mort. Trois-quarts d'heure

¹ Mémoires.

après je gambadais. On me disait de rester tranquille, mais je me sentais bien. »

« Une autre fois, c'était en hiver, je m'étais accroché avec mon traîneau à une voiture chargée de bois pour faire un tour dans le village. Le cocher m'a vu, a pris son fouet et m'a cinglé. Je suis tombé. Au même moment arrivait un cheval fringant. Le conducteur n'a pu l'arrêter : cheval et traîneau sont passés par-dessus moi sans me toucher. Mes frères m'ayant vu tomber sont accourus, ils me croyaient mort. C'est encore une protection de Jésus »¹.

Sa mère se plaint bien souvent que confitures, gâteaux, crème disparaissent. Elle accuse les « imparfaits », Eugène n'est pas le moindre.

Quand son père le laisse partir avec son cheval, il est souvent peiné de voir revenir la pauvre bête à bout de souffle.

A Saint-Jérôme, il montrait une cheminée qu'enfant, il prenait plaisir, l'hiver, à bourrer de neige : c'était peu charitable !

Pas édifiant.

« Au collège, je n'étais pas édifiant, je ne pensais qu'à jouer ; pas mauvais, mais dissipé : le règlement, le silence, tout y passait »².

Les parents sont inquiets, souffrent en silence, pleurent parfois. Les notes d'Eugène ne sont pas bonnes. Talent facile, il n'aime pas l'étude et s'amuse ; son cœur est ailleurs. On craint ; une lettre de la maman débutait ainsi : « Notre petit Eugène nous donne bien des ennuis ».

¹ Mémoires. — ² Id.

Nature exubérante, comme un petit lion en cage, il ne respire que liberté et vacances. Elles sont grisantes les vacances : soirées musicales, randonnées avec les grands frères et les amis dans l'immense forêt du Nord et sur les lacs poissonneux, pêche, chasse, campements. Il aime la belle nature, l'air pur des montagnes, le silence des bois.

Il est aimé de son célèbre Curé, Mgr Labelle, grand colonisateur du Nord, qui l'emmène un jour très loin pour planter les croix des futures paroisses de Saint-Faustin et de Saint-Jovite. Il fera, pour les journaux, le compte rendu de cette expédition.

« Je voyais tout en rose, partout joies et plaisirs ; de la douleur je ne savais que le nom.

« Sur ma route, pendant longtemps, je ne rencontrai que des visages riants et des cœurs joyeux, jamais des fronts pâlis ni des yeux mouillés de larmes.

« J'avais ainsi chevauchant au milieu des illusions. Elles s'amoncelaient devant moi, et à leur sommet je voyais les plaisirs jouer et se folâtrer. J'y courais sans regarder les précipices qui bordaient le chemin et sans craindre les effondrements de ces amas de vanités et de mensonges. Il se faisait tant de bruit autour de moi et en moi ! Des voix sans nombre, toutes plus doucereuses les unes que les autres se faisaient sans cesse entendre à mes oreilles ; et en moi, j'entendais des échos qui leur répondaient et les sollicitaient à parler plus fort et à parler toujours...

« Sous mille formes diverses, les passions se dressaient ; chacune avait son langage »¹.

¹ Extrait d'un article qu'il publia, intitulé « *Je l'âme* ».

La crise.

A seize ans, âge généreux et souvent difficile, Eugène a devant lui l'exemple enchanteur de ses grands frères à qui tout réussit, Léandre et Guillaume qui seront deux célébrités médicales à Ottawa et à Montréal.

Lui aussi, ardent et entreprenant, brûle du désir de faire quelque chose, et tout de suite.

Il s'ennuie au collège ! « Bourdonnement, tiraillement, clameur »¹, c'est la crise.

Cette année-là, 1877, il est venu comme à l'ordinaire à la maison pour les vacances du Jour de l'An. Et, à l'aube de cet heureux jour, tous, grands frères et sœurs réunis « se sont agenouillés devant leur père ému aux larmes qui les a ensuite pressés sur son cœur rempli de tendresse et de bonté ».

Plus belles que jamais avaient été les fêtes de famille. Et quand vint l'heure du retour au collège, ce fut la tempête dans son âme.

« Je m'ennuyais au collège. Je ne voulais pas y retourner. Seulement, n'ayant aucun espoir d'arriver à obtenir le consentement de papa, je me disais : ah ! si je pouvais être malade ! et revenir « chez nous » !

Je retournais donc au collège, trajet en diligence, voiture découverte traînée par deux chevaux ; ça n'allait pas vite et il faisait très grand froid. Là, j'ai commis une légèreté impardonnable ! Je voulais être un peu malade pour revenir à la maison. J'étais bien couvert cependant ; mais j'ai décidé de ne pas bouger et de me laisser geler.

Etourderie ! Mais quand on est jeune et qu'on s'ennuie !... Seulement, le mal a pris des proportions

¹ Extrait de l'article « *Je t'aime* ».

autres que je ne croyais. Arrivé à Sainte-Thérèse, j'étais presque sans connaissance. On m'a conduit à un hôtel ami, on a téléphoné bien vite à mon père qui est accouru à fond de train ; il a failli faire mourir son cheval. Voyant mon état, il a aussitôt fait venir ma mère. J'ai été cinq ou six jours à l'hôtel. On a dû me frictionner avec des brosses de chiendent et de l'eau-de-vie pour faire revenir la circulation. Au collège, on m'a recommandé aux prières des élèves.

A la fin, je suis revenu chez nous. Je ne croyais pas que ce serait si grave. J'ai fait cela sans réfléchir ; c'est un enfantillage de jeunesse »¹.

Heureuse faute.

Jésus allait donner à cette faute les conclusions les plus heureuses.

La vie exubérante et fouguese du petit lion se trouva endiguée. Quand, après quelques semaines, son père le reconduisit au collège, il marchait péniblement avec une canne, ne pouvait plus suivre ses camarades dans les rangs ni se mettre à genoux. Obligé de vivre en chambre, contraint de réfléchir, il est environné par Jésus d'une grande lumière.

« J'avais une petite chambre à part, tout près de la tribune de la chapelle. Je n'avais qu'à monter un petit escalier et j'arrivais à cette tribune juste en face du Saint Sacrement. C'était le ciel ! Que d'heures j'y ai passées ! »¹.

« Merci, ô mon Dieu, de m'avoir converti par le moyen de votre Sacrement de feu »².

La conversion était sincère ; seulement les vacan-

¹ Mémoires. — ² Notes intimes.

ces de l'été avaient ramené la vie et les amis d'autrefois.

« Le jour de la rentrée, en septembre 1877, je faillis continuer à être dissipé. On avait le droit de choisir sa place au dortoir. J'ai donc choisi la mienne... à côté de certains autres. Quand le surveillant du dortoir, qui était le « grand Pierre »¹, a vu des dissipés ensemble, il m'a changé de place. Alors je me suis révolté. Je me disais : Je vais aller voir le Directeur ; je suis dans mon droit.

« En descendant, Jésus m'a arrêté. Je me fis cette réflexion : Tiens, pourquoi mal commencer l'année ? J'ai fait le sacrifice. C'en était un fameux ! et je n'allai pas voir le Directeur. Je n'ai rien dit. Jésus récompense les petites choses. Je me suis senti tout de suite porté vers une vie sérieuse, une vie de régularité, une vie pieuse. J'ai cessé d'être dissipé. Mais tous mes amis étaient là qui ne me laissaient pas tranquille. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu, dans les rangs, dans les escaliers. Les surveillants voyaient mes compagnons rire, me taquiner, et moi qui ne m'en occupais pas, je passais à leurs yeux pour un hypocrite. Ils ne croyaient pas que je m'étais mis à suivre le règlement. Aussi, à la fin du mois, je n'ai pas eu de bonnes notes. Je suis allé voir le Directeur ; ma conscience ne me reprochait rien. Du premier coup, je m'étais mis au devoir, et j'avais eu « Bien » au lieu de « Très Bien ». Le Directeur m'a dit quelques mots surnaturels : « Continuez, faites cela pour le Bon Dieu ». Les notes suivantes furent toujours « Très Bien ». C'est Jésus qui agissait. Je sentais un besoin de la piété.

¹ Abbé Pelletier qui devint vicaire à Saint-Jérôme.

« Mgr Nantel, le Supérieur du Collège, a été deux ans sans croire à ma conversion. Il se disait : « Est-ce que ça va durer ? »¹.

Vie nouvelle.

Eugène a maintenant dix-sept ans et commence ses « Belles-Lettres » au collège de Sainte-Thérèse. Il vient de s'éveiller à une vie toute nouvelle. Les longs cœur à cœur à la tribune, dans la paix du sanctuaire, ont produit leurs merveilleux effets.

« J'ai senti que Jésus m'aimait, écrit-il.

« O Jésus, ô Marie ! que j'ai tardé à vous aimer ! De ce jour, je me donne à vous pour toujours. »

« Pour Jésus, son amour et sa gloire, il faut à tout prix devenir un saint »².

Il en prend les moyens. Ses cahiers intimes précisent ses résolutions généreuses. Au collège, comme à la maison paternelle il s'impose des règlements sévères. Son Directeur doit modérer, retrancher ce qui lui paraît excessif.

Saint Louis de Gonzague sera son modèle.

Le 6 janvier 1878, il est reçu dans la Congrégation de la Très Sainte Vierge. En mars de cette même année, il recommande son avenir à saint Joseph :

« Si c'est ma place de me retirer du monde pour vivre dans un Ordre religieux, donnez-moi la force de me résigner et la prudence pour bien connaître l'Ordre dans lequel Dieu me veut. Donnez-moi une étincelle du feu divin qui vous embrasait pour Jésus, votre Trésor, votre Amour »³.

¹ Mémoires. — ² Notes intimes. — ³ Id.

Le 30 mai, il est reçu dans le Tiers Ordre de Saint François et demande à ce glorieux protecteur « qu'un jour il puisse aussi quitter le monde pour vivre comme lui de la vie des saints »¹.

« Je me souviens que dans les premiers temps de ma conversion je passais des récréations entières au collège, seul à regarder le ciel. C'était un des spectacles qui me touchaient le plus. Dieu sait les consolations que j'ai goûtées, durant mes soirs de vacances à Saint-Jérôme, à contempler le ciel et à penser à Lui »².

Ces deux dernières années au collège de Sainte-Thérèse s'écoulaient dans la vie exemplaire et la prière : « Seigneur, montre-moi tes chemins ; enseigne-moi la perfection de tes sentiers ». (Ps. 24) « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Jésus va le conduire à un sage Ananie.

Au Séminaire.

En septembre 1879, il arrive au Séminaire de Philosophie à Montréal, que dirigeait alors un prêtre de haute vertu, M. Lecocq, sulpicien nantais. Le 21, il revêt la soutane et écrit :

« J'ai fait un pacte avec Dieu en coupant complètement avec le monde.

« Je veux désormais être l'instrument de Dieu pour accomplir en tout sa sainte volonté. O Jésus, je me donne à vous pour toujours. Je veux que tous les battements de mon cœur ne soient que des élans d'amour vers vous. Fasse le ciel que les souffrances et les humiliations soient tout mon bonheur. Que ma vie soit une vie de sacrifice et

¹ Notes intimes.

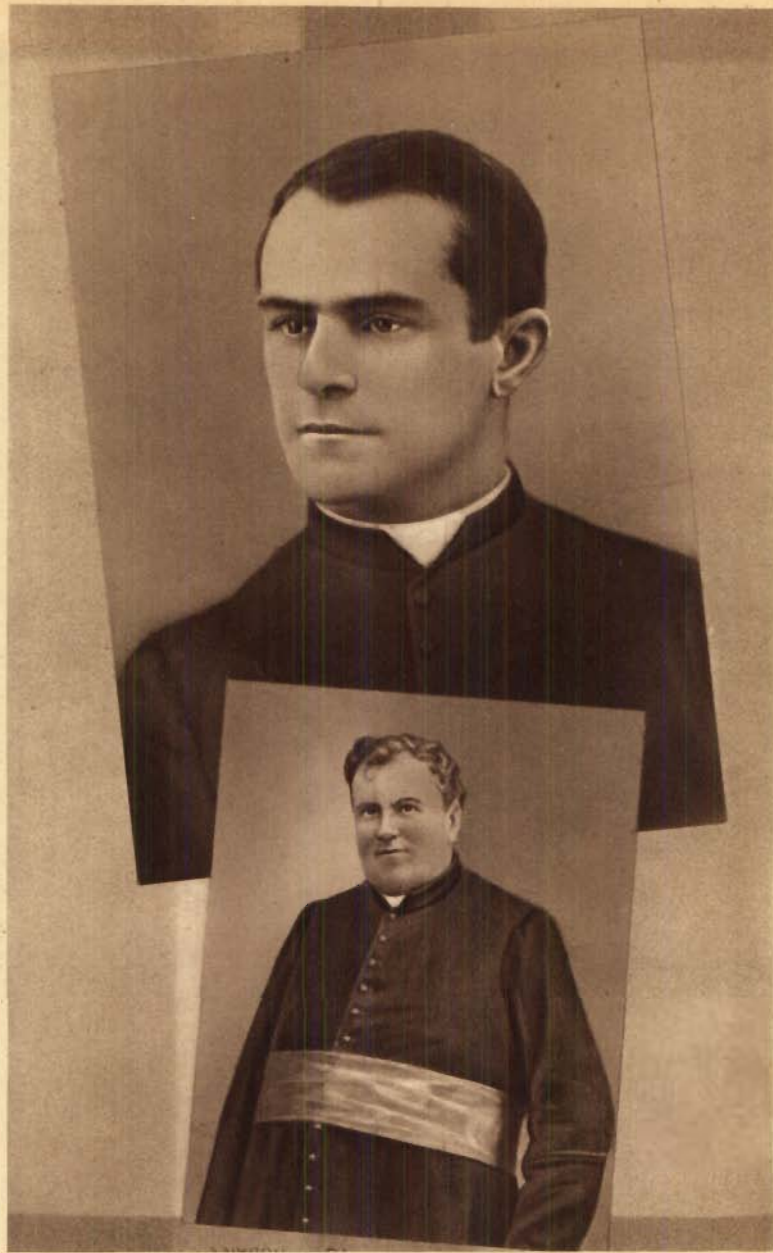
² Lettres à ses parents, 2 septembre 1884.

Eugène Prévost à 16 ans



Monsieur Lecocq,
sulpicien.

A 23 ans.



Le Père, Religieux du T.S.S. en 1890.
Mgr Labelle, Curé de Saint-Jérôme de 1868 à 1891.

d'obéissance. Que mon amour pour vous égale celui des anges et des saints dans le ciel ! »¹.

Il a une grande faim de l'Eucharistie. M. Lecocq l'a adopté comme servant de messe et discrètement lui permet de communier tous les jours. En 1880, on ne pouvait communier tous les jours sans danger de scandale. Le Décret de Pie X n'était pas encore venu.

Il exulte : « Oh ! mon Dieu ! pour qui êtes-vous si bon ? Ignorez-vous que c'est envers un abominable pécheur qui vous a méconnu et méprisé durant tant d'années ! Non, vous n'avez pas oublié mes péchés, ils sont trop nombreux et trop énormes »².

Souvent il pleure au souvenir amer de ce qu'il appelle sa pauvre vie de pécheur honteux, aux innombrables crimes. Pourtant, c'est notre conviction résultant d'une connaissance de vingt années de vie dans son intimité, conviction partagée par ses confrères et amis, que ce Prêtre n'a jamais commis un péché mortel. Sa « conversion » l'a simplement fait passer sous l'influence d'une grâce très spéciale, d'une existence puérile et dissipée à une vie toute en Jésus. « Les saints, mis sur la voie du pur amour et éclairés par lui, voient sous leur vrai jour leurs défaillances passées qui leur paraissent monstrueuses. Dans les moindres infidélités de leur jeunesse, qui ne sont à nos yeux que simples peccadilles, la lumière divine leur fait apercevoir les laideurs morales qu'ils ne soupçonnaient pas et des manquements à l'amour qu'ils ne sauraient trop déplorer. Sans doute, ils servaient Dieu, mais non lui seul ; en eux, il y avait Jésus et le monde, et

¹ Notes intimes. — ² Cahier de Directions.

cette juxtaposition qu'ils ont tolérée leur fait maintenant horreur. » (Mgr Catherinet).

Le don total fait par Eugène n'empêchait cependant pas les mirages trompeurs de jadis de provoquer parfois encore quelques regrets ; mais il sait y résister. Il écrit à ses petits frères qui sont au collège de Sainte-Thérèse, « qu'il s'ennuie et voudrait se voir là où ils sont, avec eux. Mais non, reprend-il aussitôt, la vie de sacrifice est commencée, elle ne finira qu'avec mon dernier soupir »¹.

« O mon Dieu, je sens que je ne suis pas fait pour le monde ni les fortes études. Vous me voulez séparé du monde et de ma famille. Je suis indigne d'une telle faveur. Parlez donc, où me voulez-vous ? Je suis prêt à suivre la voie que vous me montrerez »².

¹ Lettre à Henri et à Paul-Emile.

² Notes intimes.

CHAPITRE II

LA VIE RELIGIEUSE

(1881-1883)

Vocation eucharistique.

« Je voulais de tout temps me faire religieux et entrer dans une Congrégation vouée à la Sainte Vierge. Pendant les vacances 1879, je suis allé faire une retraite chez les Oblats de Marie Immaculée. J'avais une très grande dévotion aux trois petits saints : Jean Berchmans, Louis de Gonzague, Stanislas Kostka.

« C'est le 16 janvier 1880, à 8 heures du soir, que pour la première fois j'entendis prononcer le nom de la Société du Très Saint Sacrement. Nous parlions de vocations en récréation. On commençait au réfectoire la lecture de la vie du Père Bonnel qui avait été novice chez les Pères du Très Saint Sacrement. J'avais alors l'idée de me faire Dominicain à cause de la sévérité de cet Ordre et de sa consécration toute spéciale à Marie. Mais à peine M. Lecoq a-t-il prononcé ce nom de Société du Très Saint Sacrement, qu'il me dit avec une telle conviction que j'en fus frappé : « C'est là votre place, pas ailleurs ! Etes-vous prêt à partir ? Partez demain. » Il s'opéra dès lors une vraie révolution en moi. Je sentais fortement que Dieu m'appelait à cette angélique vocation, malgré ma

profonde indignité. M. Lecoq fit venir les Constitutions de la Société. Quelques jours plus tard, j'étais parfaitement décidé ».¹

« Je n'ai pu entrer cette année-là ; on me fit attendre à cause de l'expulsion des Congrégations en France. Les Pères du Très Saint Sacrement n'avaient plus en France que la Maison-Mère de l'avenue Friedland à Paris. Le Bienheureux Père Eymard, dont les restes avaient été apportés dans la chapelle, l'avait protégée.

Quand le Noviciat fut installé à Bruxelles, M. Lecoq écrivit au Père Durand, Maître des Novices, et je fus accepté ».²

En mai, 1881, il écrivait lui-même au Père Durand : « Encore trois mois et je serai novice du Très Saint Sacrement ! Cette seule pensée me fait verser des larmes de repentir et de reconnaissance.

« J'ai soif de la vie d'adoration ; là se portent tous mes désirs. Aller passer ma vie au pied du Tabernacle ! Devenir l'habitant de ce ciel sur la terre, ne plus vivre que d'amour pour ce Prisonnier d'amour ; prier sans cesse pour l'Eglise et la conversion des pécheurs, demander à ce Dieu Sauveur des prêtres de feu, comme en voulait le Père Eymard, réparer les outrages faits à Jésus dans son Sacrement adorable, oh ! quelle vie ! Quel honneur, le plus grand qu'il puisse y avoir sur la terre. Quoi ! Jésus m'appelle à mener cette vie des anges ! N'est-ce pas de l'audace que d'y penser ? Que faire ? Oh ! mon Père, remerciez donc Jésus pour moi, et demandez-Lui qu'Il fasse un saint d'un si grand pécheur. »

¹ Mémoires. — ² Id.

Les adieux.

Eugène ressent plus que tout autre le grand sacrifice qu'il va demander à ses Parents. Il leur écrit : « Je viens aujourd'hui au pied de mon crucifix vous faire part d'une nouvelle... un peu douloureuse pour votre cœur de père et de mère, mais bien chère pour votre cœur de chrétien.

« La séparation semble avoir sonné ; mais c'est pour être plus assurés de nous revoir au ciel.

« Je veux devenir un saint, s'il se peut, comme l'était saint Louis de Gonzague. Réjouissez-vous donc, bien-aimés Parents, Dieu veut que je sois un saint, un saint d'amour. Priez beaucoup pour que je le devienne. C'est pour cela, c'est par amour pour Jésus que bientôt j'offrirai à Dieu le sacrifice de ceux qui me sont les plus chers au monde.

« Mourir d'amour après avoir vécu d'amour, voilà la vie que doit mener votre enfant le reste de ses jours. Quel bienfait ! Le plus grand ! J'en suis accablé. En retour, ô Jésus, Vous aimer, Vous faire aimer, embraser partout les cœurs d'amour » (31 mai 1881).

« On a bien essayé — pas chez nous, jamais — de me détourner, de ne pas me laisser partir. On mettait en avant que j'étais le seul prêtre de la famille, tout le bien que j'aurais pu faire, etc... A part mon Directeur, il n'y eut que M. Vacher, de la paroisse Saint-Jacques, à Montréal, qui m'encouragea. M. Labelle, Curé de Saint-Jérôme, ne s'opposait pas, mais il ne m'encourageait pas. Je disais à tous ceux qui voulaient me détourner : C'est inutile, vous perdez votre temps »¹.

¹ Mémoires.

Le 1^{er} août 1881, il brise les liens.

« C'était tellement exceptionnel de voir des vocations partir ainsi pour l'Europe ! Papa voulut me conduire avec lui à Montréal voir l'Evêque, Mgr Fabre, qu'il connaissait, et recevoir sa bénédiction. Sur la rue Notre-Dame, dans le « tram », nous nous sommes quittés. A personne plus qu'à moi il n'a pu en coûter de laisser ses parents ; le bonheur de la famille faisait le mien. Je me rappellerai toute ma vie les jours heureux passés auprès d'eux. Jours de bonheur, de ce bonheur sincère et pur dont l'empreinte ne disparaît jamais du cœur humain. Nous étions si unis ! »¹.

Le 2 août 1881, de New-York, à bord du *Canada*, il salue encore les siens dans une carte toute filiale où la note surnaturelle domine : « La volonté de Dieu en tout et partout, écrit-il ; c'est là notre mot d'ordre et la clef du bonheur »².

« Douze longs jours de traversée ! ballottés très fort ; rien ne tenait sur la table ; la soupe passait par-dessus les assiettes ; appétit de fer, mais sans messe ni communion. Ce fut la suprême privation.

« Au Havre, le bon Père Tenaillon nous attendait.

« Le 14 août, à minuit sonnant nous faisons notre entrée dans la chapelle du 23, avenue Friedland, à l'aurore de l'Assomption : La Très Sainte Vierge nous présentait à Jésus exposé sur son trône. Nous

¹ Mémoires.

² Le 18 mai 1880, il a noté dans son journal : « J'ai découvert mon secret à deux confrères qui sont décidés de venir au « Paradis des Anges ».

O Jésus-Hostie, faites de nous des saints, des prêtres de feu ! »

passâmes trois jours à Paris, où la vie religieuse nous apparut dans tout ce qu'elle a de charmant et de grand : prêtre, novice, frère, juvéniste, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme dans un bel esprit de famille.

« Nous fîmes quelques visites à Notre-Dame-des-Victoires, à Saint-Sulpice, à la Madeleine, aux Invalides, à travers la ville de saint Louis, de Charlemagne, de tant de grands hommes, la plus belle ville du monde »¹.

« Palais Royal de Jésus-Hostie ».

C'est ainsi qu'il appelle le Cénacle de Bruxelles où il arrive le 18 août. Sa joie éclate dans une lettre à ses parents.

« Ah ! si le monde connaissait mon bonheur, s'il connaissait les délices que goûte le Religieux du Très Saint Sacrement, l'on viendrait en foule se jeter aux pieds de Jésus et se consacrer à Lui dans les succursales de son Paradis ; la terre serait couverte de légions d'adorateurs, le feu serait mis aux quatre coins du monde et l'univers entier se consumerait dans les flammes de l'amour eucharistique. Prions, prions beaucoup pour que ce temps de bonheur universel arrive bientôt !

« Mes vœux sont maintenant exaucés, je ne puis monter plus haut dans l'échelle du bonheur, le seul degré qu'il y ait maintenant au-dessus de moi, c'est le ciel. Je n'ai plus qu'à aimer, me consumer et m'éteindre dans l'amour de Jésus-Hostie.

« Remerciez et priez Jésus-Hostie pour moi. Je ne sais que faire pour Lui prouver ma reconnaissance.

¹ Lettre à sa famille.

« Demandez à Jésus que de pécheur misérable, il fasse de moi un saint, un saint d'amour, que je devienne un incendiaire de l'Eucharistie pour porter partout le feu de l'amour ! Ah ! aimer ! Faire aimer ! Il y a dans ces deux mots toute la mission de Jésus Lui-Même. »

Fervent novice.

Eugène Prévost, affligé de rhumatisme, portait une canne en arrivant au Noviciat. Sur l'agenouillement de son prie-Dieu il s'aperçoit qu'on lui a mis un coussin. Il supprimera aussitôt le coussin et cessera de porter la canne. Le 29 septembre 1881, il écrit ses résolutions !

« Me voilà enfin arrivé au terme de tous mes désirs ! Religieux du Très Saint Sacrement ! Adorateur ! Je ne partirai maintenant d'ici que pour aller au ciel ! Ici, je dois me sanctifier, me convertir, devenir un saint d'amour. Dieu le veut ! Ma vocation ne comporte pas des vertus ébréchées, des moitiés de saint. Etre adorateur et ne pas être un saint, c'est une œuvre manquée. Je donne tout, ne me réservant pas la moindre consolation, le moindre plaisir. Mourir à moi-même et ne plus vivre que pour l'Eucharistie : voilà ma règle, ma vie. C'est plus qu'une résolution : en vue de la volonté si manifeste de Dieu sur moi, j'en fais une promesse et un vœu.

« Je n'entreprendrai jamais rien sans consulter la Sainte Eucharistie, me mettant d'abord dans une parfaite indifférence à l'accomplissement ou non de mon dessein. Je prierai ensuite Jésus de me faire connaître sa volonté, ne cherchant absolument que sa gloire et son bon plaisir. Et j'attendrai

jusqu'à ce que Jésus me fasse connaître intimement ce qu'Il veut et comment Il le veut.

« Deux vertus doivent désormais être le principe de ma vie, deux vertus d'amour : l'amour de Jésus-Eucharistie, et l'amour de l'humilité.

« Je me nourrirai de la sainte et adorable Eucharistie par une communion spirituelle très souvent répétée, qui deviendra petit à petit, avec la grâce de Dieu, perpétuelle s'il se peut. Afin de m'en faciliter la pratique, je la ferai spécialement à chaque « Laudes », à chaque prostration, et à chaque « Gloria Patri ». Près de cent cinquante fois le jour, je puis ainsi m'unir à mon divin Jésus.

« Le Saint Sacrement sera le moule où j'irai me fondre pour recevoir l'empreinte, la ressemblance et la forme de Jésus.

« J'aurai de plus en plus un grand désir de la sainte communion, de la communion quotidienne. Sur rien autre chose je demanderai à me distinguer des autres ; mais quant à la communion, je n'écouterai que l'attrait irrésistible que Jésus me donne dans son infinie bonté, malgré toute mon indignité »¹.

Le 3 octobre 1881, il écrit à ses parents :

« Plus que jamais j'ai besoin de prières, je passe par l'épreuve la plus terrible de ma vie en ce moment. Ah ! ce n'est pas le monde que je regrette, ni ses joies et ses plaisirs ; c'est l'absence de Celui pour qui j'ai tout quitté, à qui j'ai consacré jusqu'au dernier soupir de ma vie. Vous savez, bien-aimés parents, où était mon bonheur, où était ma force lorsque je vivais près de vous. La sainte communion, c'était l'aliment qui me soutenait. Ici,

¹ 27 sept. 1881, Notes intimes.

trois jours sur sept ! Vous comprenez peut-être un peu ce que je souffre. C'est plus fort que moi, il me faut pleurer et soupirer. J'ai versé plus de larmes depuis que je suis ici que durant bien des années dans le monde. Demandez à Jésus ou qu'Il me rende mes communions, ou qu'Il m'enlève de la terre. Privé si souvent de Lui, je ne vis plus, et n'ai qu'un désir, mourir plus tôt. »

Le Père Durand, bon pour tout le monde, ne pouvait résister à des plaintes si émouvantes.

« Il voyait dans mon âme. J'avais des trucs, des anniversaires, des intentions, pour obtenir la communion. Je servais sa messe. J'étais obligé de me cacher pour communier et éviter d'être vu. La communion de chaque jour n'était pas encore en honneur. Au Noviciat on pouvait la faire trois fois par semaine seulement. »

Ses emplois.

« La charge de cuisinier m'est échue. Je lave la vaisselle, j'épluche les patates, les carottes, j'arrange la salade, les fèves, les choux. Je vais me forcer afin de devenir habile dans mon métier. J'exerce cette charge avec bonheur, car rien n'est bas dans la maison du Bon Dieu, tout est beau, tout est grand. D'ailleurs je ne fais que ce qu'ont fait les saints ; saint Louis de Gonzague que je veux tant imiter, y trouvait tout son bonheur. J'y trouve aussi le mien : Deo gratias ! »¹.

La Société du Très Saint Sacrement n'est encore qu'à ses débuts avec peu de sujets. Eugène Prévost, le premier venu du Canada dans cette Congrégation

¹ Lettre à ses parents, 26 août 1881.

n'en est que plus ardent pour tout ce qui s'y rapporte. Toutes les Œuvres et les moindres pensées du Fondateur le trouvent enthousiaste. Il écrit de sa main ses Constitutions, en français et en latin, les apprend même par cœur. Il copie plusieurs cahiers de sermons, conférences, chapitres et lettres de son Bienheureux Père. Après Jésus au Très Saint Sacrement et l'Évangile de saint Jean, le Père Eymard sera son seul maître.

Pendant quelque temps, par obéissance, deux heures par jour, il pratique l'harmonium et parvient à accompagner à la chapelle : « Ma grand-messe est jouée, écrit-il, et grâce à Dieu, pas trop pitoyablement. J'en suis bien un peu surpris, mais le Saint Sacrement a fait plus que moi dans la chose. Je n'ai pas de talent pour la musique, ce que je sais, c'est à force d'études ».

On lui confie le soin de cinq petits juvénistes. Il s'astreint à vivre avec eux du matin au soir, devient leur professeur, fait avec eux de longues promenades dans la campagne, prend part à tous leurs jeux, leur enseigne l'adoration, récite avec eux le chapelet et leur fait la lecture spirituelle. Par charité et zèle, un jour, il quitte pour eux sa chambre chauffée, qui devient leur salle de réunions et d'exercices, et va s'installer dans un pauvre coin glacial où la neige pénètre jusqu'au pied de son lit.

« Notre Noviciat, écrit-il le 6 novembre 1881, est des plus pauvres, c'est la pauvreté de Nazareth, ce n'en est que plus beau. C'est une vieille maison très ancienne. Ma cellule n'a rien de précieux, surtout rien de superflu. Un lit, un vieux « lave-mains », deux chaises, une table, une petite bibliothèque avec quelques livres, et ma valise enfoncée

dans une cheminée à l'ancienne mode, un petit bout de tapis près de mon lit, une image de la Sainte Vierge et une autre de saint Louis de Gonzague en adoration devant le Saint Sacrement exposé. En face de moi, sur ma bibliothèque, est le petit crucifix que papa m'a donné en partant. Je voudrais l'emporter dans ma tombe »¹.

Rhumatisant depuis l'âge de treize ans, il ne se plaint de rien, même lorsqu'il doit parfois briser la glace le matin pour pouvoir se laver et se raser — sans eau chaude, ni blaireau, ni savon à barbe. On s'éclaire à la lampe. Durant un temps, il sera chargé de l'entretien de toutes les lampes de la maison.

Il brûle d'amour de Jésus. En carême, il écrit à ses parents : « Je me porte à merveille. Je jeûne comme tous les autres, — pour tout déjeuner, un petit morceau de pain et quelques cuillerées de café noir, et ça va toujours. Le soir, des légumes et quelques figues, mais elles sont trop bonnes, je suis obligé de m'en priver. Je reviens, l'on dirait, au temps de ma jeunesse. Sept heures debout, cinq heures à genoux, longues promenades ».

Zèle pour les siens.

Là-bas, la tendre maman s'inquiète. Pourtant, elle sait peu de choses de ses austérités consignées dans des centaines de pages de notes intimes.

Il s'empresse de la rassurer : « Ne craignez rien, maman ; je trouve mon bonheur dans tout ce que l'obéissance me commande ; c'est là la volonté de Dieu qui me suffit. Devrais-je tomber d'épuise-

¹ Lettre à ses parents.

ment, devrais-je même y contracter une maladie mortelle, que je ne dirais pas le moindre mot pour me soulager, m'abandonnant à la divine Providence qui permettrait qu'il en soit autrement si cela était mieux. Oh ! mourir d'avoir obéi en silence ! N'est-ce pas ainsi que Jésus est mort ? N'est-ce pas là mourir d'amour ? Cette grâce je la demande sans cesse à Dieu, de mourir d'amour, soit sur le prie-Dieu, soit dans l'accomplissement d'un acte d'obéissance. C'est bien haut de parvenir jusque là, mais que ne peut pas faire l'Eucharistie ! Oh ! le martyr de l'amour ! Quel martyr digne d'envie ! N'est-ce pas le plus beau ? N'est-ce pas le partage de l'adorateur ? Demandez-le donc à Jésus pour moi ! Je l'espère et le désire !

« Une chose, toutefois, ma bonne et chère mère, m'a vexé dans votre lettre ; j'ai été vraiment humilié de voir que vous me croyez gauche dans mon emploi (de cuisinier), mais il est bon de vous détromper. Savez-vous que je m'y connais maintenant, dans mon métier. Il est vrai que dans les commencements j'étais peu habile ; je me brûlais plus d'une fois, — l'eau de vaisselle me volait jusque dans la bouche, je menais un tapage assourdissant avec les plats, les assiettes, les chaudrons ; presque tous les jours je cassais quelque chose ; mais maintenant, je défie qui que ce soit de toute la famille de savoir manier la lavette comme moi, et de savoir aussi bien « écurer » un chaudron, peler une patate, une carotte. Toutefois, consolez-vous, j'ai monté en grade. De cuisinier je suis devenu balayeur général » (6 novembre 1881).

Dès son arrivée à Bruxelles, il envoie au Vicaire de Saint-Jérôme des opuscules eucharistiques pour qu'il les répande. Il désire recevoir des noms d'ado-

rateurs pour les agréger et leur envoyer leur diplôme. Il veut faire entrer tous les siens dans l'Agrégation et les utilise tous à cet apostolat. Il faut à tout prix qu'il obtienne l'engagement de son père, de sa mère, de ses sœurs et grands frères, médecins, chirurgiens, étudiants, à la communion de chaque mois. Et comme on tarde à s'engager, il leur écrit : « Et la sainte communion de tous les mois ? Où trouverai-je donc la réponse ? Votre silence m'a fait verser bien des larmes. Je vous en conjure, vous tous que j'ai quittés lorsque je vous aimais tant, vous dont le souvenir m'est si cher, me refuserez-vous la dernière chose que je vous demanderai sur la terre ? »

Il manifeste un grand zèle pour la fondation d'une maison au Canada et rend tout l'entourage enthousiaste du projet. Nous verrons quelle part il va y prendre, et comment il mobilisera toute sa famille et l'intrépide Curé de Saint-Jérôme à cette fin. Entre temps, il fonde à Saint-Jérôme, avec un de ses frères, une librairie eucharistique considérable, la plus importante alors de ce genre au Canada. Il l'alimente de centaines et milliers d'opuscules ou volumes eucharistiques. Il rêve d'embraser le Canada d'amour pour Jésus-Hostie.

Il déploie un zèle de feu pour les vocations, voudrait faire des religieux adoreurs de tous ses frères, des religieuses de toutes ses sœurs. Il s'occupe des Prêtres Adoreurs avec son Maître des Novices qui en est le Directeur pour la Belgique et l'aide pour la correspondance.

Vœux privés.

Le Noviciat durera deux ans et sera suivi de la profession religieuse temporaire. Eugène Prévost

brûlerait volontiers les étapes tant l'amour de Jésus le consume déjà. Il sollicite et obtient de ses supérieurs la permission de faire tout de suite des vœux privés.

« A 6 h. 45, le 1^{er} novembre 1881¹, pendant mon action de grâces, un des plus beaux moments de ma vie, j'ai fait mes vœux privés de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

« O mon Jésus, Vous savez ce que je Vous ai juré ce matin, avec quelle sincérité, avec quel amour je vous ai voué tout mon être. Ce que j'envie, c'est de me perdre en vous sans jamais me retrouver, de n'être plus, de ne plus exister qu'en Vous, sans que je me voie, sans que l'on me voie, mais vu de Vous seul.

« Faites que l'on m'oublie, que le monde, que mes frères m'oublient, que je passe inaperçu, que l'on ne se souvienne de moi que pour me mépriser. Permettez que l'on voie en tous mes actes un orgueil secret et rebutant ; mais dans le cœur, donnez-moi une vraie humilité. Que je sois humble pour Vous seul et qu'aux yeux des hommes je sois le plus grand orgueilleux. Mais par-dessus tout, ô mon Jésus, donnez-moi votre grâce ! Sans elle, que pourrais-je faire ? »

Le 27 novembre, il note encore : « Doux Jésus ! je ne sais ce que je ressens, ça ne s'exprime pas. Je voudrais avoir autant de cœurs qu'il y a d'hommes sur la terre, de feuilles dans les arbres, qu'il y a de secondes dans l'éternité, qu'il y a de points dans l'infini. Et ce ne serait pas encore assez, ô cher Jésus ! Je vous en prie, mon cœur déborde, agrandissez-le donc pour qu'il vous aime davantage. »

¹ Notes intimes.

Et le 16 décembre : « Je veux être fou d'amour pour vous comme hélas ! autrefois je l'ai été pour le monde et pour les affections humaines »¹.

Le 15 janvier 1882, dans une élévation sur le Nom de Jésus, vingt et une fois il écrit ce saint Nom avec son sang.

Et le 3 avril 1882 : « Je me plonge dans la mer d'amour que je vois là-bas dans l'ostensoir. Je veux m'y noyer, y étouffer. Je voudrais que l'amour me sorte comme l'eau aux noyés, par la bouche, le nez, les oreilles. Faites de moi, ô mon Jésus, un noyé d'amour ; mais que le monde, que le moi ne me retrouvent jamais ! Que je m'anéantisse, et m'éternise dans cet abîme d'amour ! »².

Jésus le fascine.

« Plus que jamais, écrit-il à sa famille, le 12 décembre 1881, je puis dire que je vis en paradis. Par une grâce bien miséricordieuse, je passe maintenant mes jours presque entiers aux pieds de Jésus-Hostie. Non seulement mes sept heures de Règle, mais de plus, je puis y passer tous mes temps de travail et mes temps libres. Il n'y aurait que la voix d'un ange qui pourrait dire ce que c'est que de vivre d'amour aux pieds de Jésus-Amour ! Mon bonheur est d'autant plus grand que je vis caché et seul avec Jésus. Personne ne me voit, personne ne le sait, seulement mon Directeur. Au-dessus de la porte d'entrée de notre chapelle, il y a une petite tribune (jubé) où se trouve l'orgue et où l'on ne monte qu'une fois le jour. C'est là qu'est ma cachette, mon « petit palais ». Pour y monter ou en descendre, je me glisse furtivement le long de

¹ Notes intimes. — ² Id.

Le 14 février 1927

C'est à Jésus lui-même que j'ai
obéi, et je le proclame bien haut.
J'en ai porté ma croix: Je la con-
vais, elle est réelle. Mais je ne puis
rien connaître ni la voie de Dieu
ni les lumières qui ont ébloui ma
âme. Jésus seul l'a deviné; elle vit
et elle vivra! Son esprit a été
puisé dans le cœur même de Jésus.
Sa doctrine est un raisonnement
de l'éternelle Vérité. Sa force est dans
l'amour crucifié qui la vivifie;

Elle est destinée à faire des saints
et à couvrir le monde pour accourir
au secours des âmes sacerdotales

Mais pour cela, il faut
des âmes trempées, des âmes fortes
et héroïques, des âmes qui se livrent
à se sacrifier.

Marie Eugène de la Croix



Le Père Prévost au moment de la fondation.

la chapelle afin de n'être pas aperçu. Car je sens que ce privilège d'amour de la part de Jésus pour le plus indigne à la vérité de ses petits enfants a besoin d'être tenu bien secret, car, qui ne serait pas saintement jaloux de passer ses jours au ciel ? Dans cette petite tribune, je me mets dans le coin le plus caché, de sorte que je ne puis rien voir autre que l'ostensoir et l'adorable Hostie. Pas besoin de vous dire que souvent mes larmes sont ma seule prière, lorsque je me vois ainsi seul sur la terre avec le Jésus du ciel, lorsque mes regards ne rencontrent que le sien et que je me vois perdu et plongé dans son amour. Ah ! si le bonheur n'est pas à aimer Jésus dans l'Eucharistie, il n'y en a pas sur la terre !

« J'ai pour table de travail le petit banc de l'orgue, un prie-Dieu me sert de chaise, une petite boîte en fer blanc renferme toute ma bibliothèque ; et avec cela je suis le plus heureux des hommes, car j'ai Jésus pour Compagnon et pour Ami. Je ne changerais pas mon « Petit Palais » pour le plus beau palais des rois, et je ne donnerais pas une heure de ces jours passés au ciel pour des milliers et des milliers passés dans le monde. En ce moment où je vous écris, j'aperçois au fond de la chapelle l'adorable Hostie au milieu des lumières. Inutile de vous dire que je lève souvent la tête pour y regarder Jésus ; mon cœur y est attaché, c'est plutôt Jésus qui vous écrit que moi. »

Une stigmatisée.

Son Maître des Novices est le Directeur spirituel d'une stigmatisée, Marie Brogniez, qui ne vécut que de la sainte communion pendant vingt-quatre ans, restant cachée et ignorée du grand nombre.

Plusieurs fois, il se fait accompagner dans ses visites par le jeune Prévost qui s'empresse de faire part aux siens de ses joies. Ainsi, il leur écrit le 1^{er} septembre 1883 : « J'ai vu deux fois Marie, la stigmatisée, en extase après la sainte communion : cela ne peut bien se décrire, c'est le ciel sur la terre. Elle est à genoux sur son lit, droite, les mains à demi-jointes sur la poitrine, les yeux fixés sur un endroit où elle doit voir des choses bien célestes et bien extraordinaires ; car sa figure, l'expression de ses yeux, le sourire de ses lèvres, tout cela n'est plus de la terre, on dirait un ange, une sainte dans la gloire. Je ne me lassais pas de la regarder. Cette âme toute perdue en son Dieu qu'elle venait de recevoir et en qui la grâce divine devait s'écouler à pleins bords, c'était pour moi une prédication éloquente de la sainteté et un modèle sublime de l'action de grâces. Ah ! que c'est beau ! Et comme ça fait aimer le Saint Sacrement !

« Elle demeure ainsi tout l'avant-midi, ne mangeant jamais. Je sortais de là comme l'on sort du ciel. »

Don Bosco.

« Comme je devais faire ma profession dans trois mois, on ne voulait pas me recevoir. Je leur disais : C'est inutile, si vous m'envoyez par la porte, je rentrerai par la fenêtre ; je ne veux pas partir, je ne m'en irai jamais. On était bon pour moi ; mais à cause de mon cœur malade, on me disait qu'on ne pouvait accepter quelqu'un qui ne pouvait faire l'adoration nocturne. Le Père Supérieur décida de m'envoyer à Lille, avec le Père Durand, rencontrer Don Bosco. Il lui donna une lettre pour expliquer mon cas. On nous reçut chez

M. Féron comme des amis. J'ai vu Don Bosco durant la matinée. Il y avait une trentaine d'infirmes qui attendaient pour le voir. Don Rua nous introduisit auprès de lui dans un salon. Je me suis agenouillé aux pieds de Don Bosco ; il m'a présenté sa main à baiser. Le Père Durand lui expliqua mon cas, lui donna la lettre du Père Supérieur. Puis Don Bosco me dit : « Vous ferez profession ».

« On nous garda à dîner ; c'est ainsi que j'eus le bonheur de dîner avec quatre saints : Don Bosco, canonisé, et Don Rua, M. Féron et M. Vrau dont les causes de béatification sont introduites à Rome.

« Pendant le dîner, Don Bosco parlait beaucoup et mangeait peu. Il nous racontait diverses histoires vraies qui lui étaient arrivées, entre autres, l'histoire du chien. Moi, je m'occupais de voir comment mange un saint.

« Je suis retourné le soir même à Bruxelles, J'ai commencé à faire l'adoration nocturne en arrivant. Je l'ai faite pendant trois mois avant ma profession. J'ai fait profession et, un mois après, je suis retombé. Don Bosco m'avait dit : « Vous ferez profession », mais il ne m'avait pas dit : « Vous serez guéri ».

« Huit jours après ma visite à Don Bosco, j'ai senti tout à coup un bien-être général. J'en ai été frappé. Ce n'est qu'après que je me suis rappelé qu'il y avait huit jours, à la même heure, j'étais aux pieds de Don Bosco »¹.

Profession temporaire.

Du 19 au 29 septembre 1883, c'est la retraite préparatoire à l'émission officielle de ses vœux annuels.

¹ Mémoires.

« Dès la première minute, confie-t-il à ses Notes intimes, j'ai éprouvé des désirs très violents de détachement et de donation parfaite. J'aurais voulu n'avoir rien en ma possession, pas même un petit bout de papier dont je n'aurais pas besoin. Si l'on m'avait dit de partir pour une autre maison de la Société, n'apportant que ce qui me couvrait, j'aurais été heureux ; j'y pensais et j'étais prêt. »

22 septembre. — « Que dois-je faire, ô mon Dieu, pour Vous remercier de vôtres grâces sans nombre ? J'en suis noyé, pénétré ; grâce de contemplation intérieure qui m'enlève du monde et de la terre, grâce fréquente de joie spirituelle céleste, qui me donne un avant-goût du bonheur du ciel.

« Faisant l'adoration sur l'amour infini de Jésus dans l'Eucharistie et sur les sacrifices et les humiliations sans nombre qu'Il y endure, j'ai été un moment plongé dans une contemplation amoureuse et silencieuse. Durant un quart d'heure je ne suis pas sorti de là, la pensée de Dieu me possédait tout entier. J'étais en Lui, j'étais en l'Hostie que je regardais. La récitation de l'Office divin est venue me tirer de cet état. »

24 septembre. — « Dans mon adoration d'hier soir, le démon a bien essayé de me troubler par le souvenir de mes péchés passés ; mais une voix venant de l'Hostie me disait : « NE TE TROUBLE PAS, SOIS EN PAIX, J'AI VU TON REPENTIR, TOUT EST OUBLIÉ, SOIS TOUT A MOI, ET JE SERAI TOUT A TOI. » Ces paroles ont fait cesser tout trouble et toute tentative de l'ennemi. Je me suis jeté à corps perdu dans la bonté et l'amour de mon Dieu. »

25 septembre. — « Par un effet de la douce miséricorde de Dieu, la même voix qui la veille m'avait tant consolé, sortit de nouveau de l'osten-

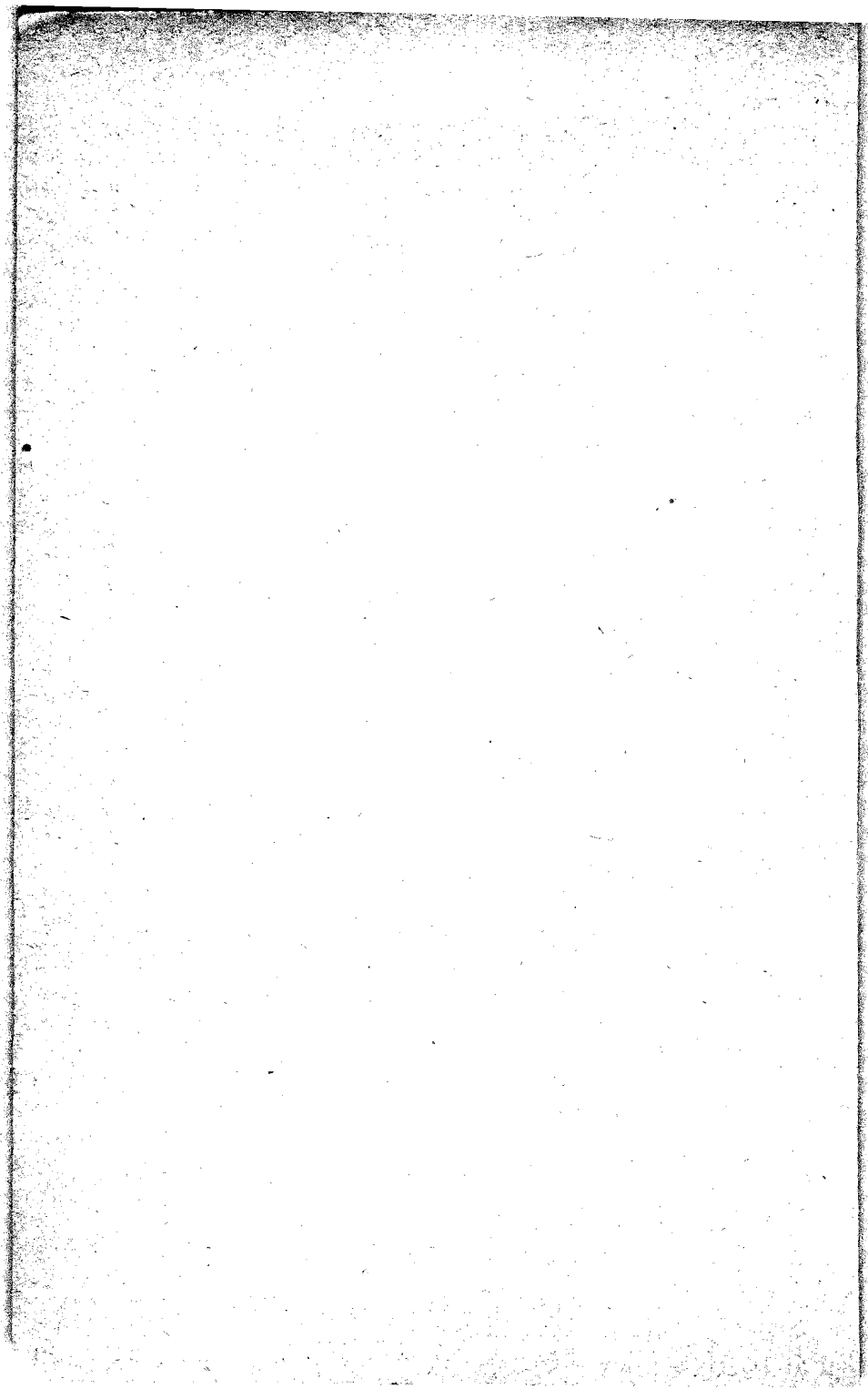
soir et me répéta : « NE CRAINS RIEN, ABANDONNE-TOI A MOI, JE T'AI PARDONNÉ. SOIS A MOI MAIS NE PÈCHE PLUS. »

« Ces dernières paroles, en jetant le calme et la paix dans mon âme, restèrent gravées dans mon cœur. Je les eus longtemps devant les yeux, il me semblait les entendre toujours venant de Jésus, comme devant être la ligne de conduite et le but des efforts de toute ma vie. »

30 septembre. — « Le jour tant désiré est enfin arrivé et passé ! Hier, en la fête de l'archange saint Michel, je me donnais ; ô Jésus, vous le savez, si je me suis donné et livré ! Oh ! oui, Vous le savez et je sais que Vous m'avez accepté. Merci, mon Dieu, merci ! Ma vie, c'est Vous, votre bon plaisir, votre amour. Je n'existe plus. Je fais partie de Vous-même ; je suis à Vous. »

Le 22 octobre, il écrit à ses parents : « Je suis au comble du bonheur, fou de reconnaissance et d'amour. En dépit de l'enfer et de tous les diables, me voilà vrai religieux du Très Saint Sacrement.

« Encore huit jours et je quitterai Bruxelles pour Rome. »



CHAPITRE III

LES GRANDES GRÂCES

(1883-1887)

Rome.

Le 8 novembre 1883, il écrit à ses parents : « Me voilà dans la Ville éternelle ! La ville des Papes ! La capitale du monde chrétien ! La ville de Pierre, des martyrs et des saints ! Arrivé le 4 novembre, j'eus le bonheur de servir la sainte messe au Père Maréchal sur le tombeau de saint Pierre, dans la crypte, et d'y faire la sainte communion.

« Rome est une vraie relique ; trois cents à trois cent cinquante églises dans la ville qui n'a pas deux cent mille âmes. Dans les rues on ne voit que des soutanes. Nous n'avons pas encore le Saint Sacrement exposé. Arrivés ici seulement depuis l'an dernier, nos Pères sont à la recherche d'une église ; à défaut d'église, d'appartements, quelque part, au premier étage afin que nous puissions convertir quelques salons en chapelle où le public serait admis.

« Je connaîtrai les débuts difficiles d'une fondation ; il y a de quoi rendre saint si on le voulait. Cela me fait penser à notre fondation du Canada. J'ai hâte de savoir que Dieu règne du haut de son ostensor sur la terre canadienne.

« Dès le lendemain de mon arrivée à Rome, j'entrai au Collège Romain dirigé par les Pères

Jésuites. Je suis déjà tout plongé dans l'étude. Pour le moment, ma sainteté est là ; je m'y donne de tout cœur. »

En plus de ses études et de sa vie régulière d'adoration, notre jeune philosophe est chargé de l'économat de la maison, de la chronique eucharistique dans *La Semaine Religieuse de Montréal*, puis d'établir l'Œuvre des Prêtres Adorateurs en Italie.

« Une de mes premières conquêtes fut le Père Lantelme que je fis entrer dans notre Société. J'avais une petite administration, des relations de correspondance avec Mlle de la Rousselière, à Paris. Je m'occupais aussi de la traduction en italien des Œuvres du Père Eymard, avec un chapelain de Saint-Jean-de-Latran. Je faisais contrôler notre travail par Mgr Svampa, Directeur spirituel du Collège de la Propagande, qui devint dans la suite, Cardinal Archevêque de Bologne. C'était un ami. Il a failli entrer dans notre Congrégation »¹.

Ces activités ne nuisent pas à sa vie intérieure.

« Ce matin, 30 novembre 1883, au pied du Tabernacle, j'ai senti dans mon âme un appel pressant de Jésus, qui me disait comme au jour de ma profession : « ABANDONNE-TOI DAVANTAGE ET PENSE PLUS SOUVENT A MOI. »

« Cette parole m'a été répétée plusieurs fois ; j'en ai été tout pénétré et plongé dans une contemplation de reconnaissance et d'amour. J'ai compris que Dieu voulait en ce moment me conduire par ce moyen à la perfection »².

Le 2 mars 1884 : « Jésus m'a parlé au cœur, et ses paroles m'ont touché jusqu'au fond de l'âme.

¹ Mémoires. —² Cahier de Directions.

De l'Hostie du ciboire une voix me répétait :
« DEMEURE ET VIS EN MOI. » Et ces autres paroles :
« JE DOIS TE SUFFIRE. » Je me suis senti enflammé
et comme enlevé à moi-même. Je suis demeuré
longtemps dans une adoration silencieuse et tout
perdu en Jésus. J'ai promis à Jésus que je resterais
en Lui, et ne chercherais que Lui. Mais je Lui ai
demandé sa grâce ; sans Lui, je suis un misérable
qui ne peut rien.

« Jésus-Hostie m'a fait entendre qu'Il ne refusait
pas que je m'occupasse de Le faire connaître, aimer
et régner ; mais à la condition que tout aurait son
point de départ en Lui, et que je Lui abandonnerais
entièrement le succès de tout. Donc, aucun désir
naturel du succès, aucun motif en dehors de la
sainte volonté de Dieu !

« Etre intérieur et travailler au règne eucharis-
tique de Jésus ! Je dois allier ces deux choses en
moi »¹.

Léon XIII.

C'est le 22 février 1884 qu'il voit le Pape pour
la première fois dans une audience accordée à un
pèlerinage belge.

« Léon XIII est déjà tout blanc, écrit-il, il
tremble et marche avec peine ; il y a dans sa
figure un mélange de profonde énergie et de
sublime douceur, il semble à peine respirer, —
impression d'un homme qui ne tient à la vie que
par un fil ; cela le rend majestueux et vénérable.
J'ai pu le voir durant près d'une heure, tout près,
entouré des camériers, des gardes-nobles et des

¹ Cahier de Directions.

Cardinaux. Il a parlé durant vingt minutes, tranquillement et avec force. Il a adressé quelques mots à tous les pèlerins, qui lui ont baisé les pieds. Il nous a donné sa bénédiction deux fois. Je l'aurais regardé toute la journée, il me semblait voir Jésus-Christ »¹.

Le 10 juillet, le même bonheur se renouvelle. C'était à une dispute théologique, dans une des salles du Vatican.

« Durant trois heures, j'ai pu contempler le Pape qui a suivi avec un intérêt marqué cette savante dispute, donnant parfois des marques d'approbation avec la tête, et souriant souvent lorsqu'il entendait des objections plus subtiles. C'est bien le Pape de la science ! Après la dispute, il a adressé quelques mots en latin, dans cet admirable et harmonieux latin comme il sait le parler et l'écrire. Il y avait là au moins deux mille étudiants, prêtres, évêques et cardinaux, suspendus à ses lèvres. Après nous avoir donné sa bénédiction, il descendit de son trône, et c'est alors que j'ai été témoin d'une des scènes les plus touchantes de ma vie. Les Cardinaux vinrent lui baiser la main, pendant que tous les assistants s'approchaient, se bousculaient même, afin d'avoir le même bonheur. Ce majestueux Léon XIII était comme un Père au milieu de ses enfants, souriant, se laissant tirer la main de tous les côtés. J'eus une chance. Je me « faufilai » à la suite d'un Cardinal, et je me suis trouvé tout de suite aux pieds mêmes de Léon XIII, qui me présenta lui-même sa main froide et tremblante à baiser. Je l'ai baisée avec autant de foi et d'amour

¹ Lettre à sa famille.

que si c'eut été la main de Notre-Seigneur lui-même. Ma joie était grande, vous le pensez bien. Je suis revenu remerciant Dieu du fond du cœur »¹.

Apôtre de la Communion.

Toutes ses lettres sont des appels véhéments à la communion fréquente ; qu'elles s'adressent à son père, à sa mère, à ses frères et sœurs, ou à d'autres.

« Que l'Hostie soit le trait d'union de tous les membres de la famille ! Sachons tous nous donner rendez-vous et nous aimer dans ce Sacrement de l'amour par excellence »².

A son Père, il écrit le 15 décembre 1885 :

« Que Jésus-Hostie vous bénisse, mon cher papa, et qu'Il vous fasse entendre ces paroles d'amour, cet appel de feu qu'Il vous crie depuis longtemps, vous conviant à l'amour de l'Eucharistie, à la communion fréquente ! Entendez-moi bien ; je ne fais que me faire l'écho des desseins et des désirs amoureux de Jésus sur vous ! Il faut que vous deveniez un saint. Je le demande incessamment à grands cris à Jésus. Pour cela il faut que vous vous approchiez de Lui, que vous vous mettiez en Lui, que vous le mettiez en vous ! Oh ! avant de quitter la terre, papa, goûtez donc les délices de la communion fréquente, de la communion hebdomadaire ! Je voudrais avoir une plume de feu, des paroles de feu pour m'en faire comprendre de vous. Je voudrais vous graver dans le cœur en lettres de feu ce seul mot : Communion. O cher papa, n'atten-

¹ Lettre à sa famille, juillet 1884.

² Lettre du 13 mars 1884.

dez pas au ciel pour écouter les supplications amoureuses de votre enfant ! Vous m'avez donné à Jésus-Eucharistie, je voudrais vous donner à Lui. »

Études.

Le 22 juillet 1885 il écrit qu'il a passé ses examens de licence en philosophie, que cette étude lui tient à cœur. L'année suivante, à pareille date, il annonce à sa famille qu'il est Docteur en philosophie, mais, avec quelle discrétion il le fait ! Pourtant, il a passé brillamment, a obtenu sur trois concours de fin d'année deux médailles de première et seconde place. « Je suis venu (de Frascati) à Rome, leur écrit-il, pour passer les examens que l'obéissance m'avait fait préparer. Il a plu à Dieu que tout se passât bien. Que sa très sainte volonté soit faite en tout. Je suis maintenant plus libre. Mais j'ai bien des choses en retard, dont l'obéissance me fait un devoir de m'occuper.

« Je suis toujours avec vous tous, en vacances. J'entends vos chers concerts Jérômiens. Oh ! conservez toujours les vieilles et si belles traditions. Restons fidèles au Dieu de notre première communion. Sans la vertu, les illusions du bonheur s'en vont bien vite en fumée. »

Premiers ordres.

Pendant que les études embellissent son intelligence, Jésus embrase le cœur de son futur prêtre. Le 20 septembre 1884, à Saint-Jean-de-Latran, Eugène Prévost reçoit la tonsure. « Inutile de vous dire, écrit-il à ses parents, que j'ai été inondé de consolations et comblé de grâces. Dieu est maintenant habitué à être si bon pour moi ! »

Au moment de recevoir les Ordres d'Exorciste et d'Acolyte, il écrit le 19 septembre 1885 : « Je marche vers le Sacerdoce. Moi, devenir votre prêtre ! Mon indignité me couvre de honte. Pourtant je désire ce grand jour où je pourrai vous consacrer pour la première fois. Mon cœur est là ! O Jésus, quand donc serai-je votre prêtre ? Quand donc pourrai-je vous tenir dans mes mains, vous incarner ? Le délire s'empare de mon âme à cette seule pensée ; je ne raisonne plus, vous me rendez fou. Cher Jésus, vous consacrer un jour et puis mourir ! Si ma vie ne doit pas vous être complètement inutile jusque là, oh ! laissez-moi vivre pour mourir après vous avoir consacré au moins une fois ! Mais que je sois pur !

« O Jésus, Vous me brûlez, votre amour me consume... L'amour que vous mettez dans mon cœur, hélas ! si petit, il bouillonne, cet amour, il voudrait sortir, il me ronge dans sa prison, il ne trouve pas d'issue et il voudrait éclater. Tenez, Jésus, je ne vous comprends plus, Vous m'aimez trop. Vous voulez donc me faire mourir de désirs ! »¹.

Du 11 au 19 août, c'est la retraite annuelle pour tous. Le 20, dans son carnet de Direction², il raconte les grandes grâces dont il fut comblé, surtout le dernier jour.

« Jésus, écrit-il, m'a submergé. Je me suis senti comme écrasé sous le poids de ses bienfaits et de ses grâces ; j'y voyais tant d'amour et de pure

¹ Notes intimes.

² Carnet qui était soumis à son Directeur.

bonté que mon cœur a dû fondre en larmes ; la reconnaissance et l'amour le remplissaient. Arrivé dans la chapelle, je me suis senti saisi par la présence intime de Jésus ; en un instant, tout s'est comme évanoui autour de moi, et je me suis vu en Jésus. Je ne puis dire ce que je ressentais, car je n'étais plus maître de moi. Jésus me pénétrait tellement que tout pour ainsi dire sommeillait en moi.

« A peine à genoux, de son Hostie, Jésus m'a dit :
« JE VEUX PRENDRE EN TOI MES COMPLAISANCES ». Ces paroles me furent dites avec une telle force qu'elles me pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme.

« Jésus me répéta cinq ou six fois ces amoureuses et incompréhensibles paroles, sans que je fisse aucun effort pour me les rappeler ni pour les entendre ; c'est ce qui me fit croire, en outre de l'effet mystérieux qu'elles produisaient en moi, que c'était bien Jésus qui me les adressait. J'aurais voulu en douter que je ne l'aurais pas pu.

« Quand vint le moment du coucher, je dus faire de grands efforts pour m'arracher à cette étreinte amoureuse. A la fin, Jésus me fit entendre d'autres paroles, mais moins fortes, par deux ou trois fois :
« REPOSE-TOI DANS MON AMOUR ». Depuis, je ne me sens plus libre. Je sens que je suis entre les mains de Jésus, attiré à Lui par une force irrésistible.

« A Vêpres, j'ai pu difficilement psalmodier. Je sentais que Dieu s'emparait de moi de plus en plus, qu'un mystérieux sommeil gagnait toutes mes facultés. Durant le Salut, la grâce fut plus forte. Jésus me brûlait, Il m'attirait violemment à Lui. Il me parla de nouveau, avec plus d'amour encore. J'entendis clairement par deux ou trois reprises ces paroles capables de m'anéantir et de me faire mourir, si j'en comprenais bien tout l'amour :

« MON ENFANT, JE METS EN TOI MES COMPLAISANCES, JE ME PLAIS EN TOI ». Ces paroles m'effrayèrent presque, mais je ne pouvais réellement en être effrayé, car l'amour montait toujours dans mon âme, et je ne pouvais que voir et adorer. Je voyais mon indignité à côté de l'amour de mon Dieu, je ne comprenais pas comment Jésus pouvait prendre en moi ses complaisances, ce m'était un mystère ; mais pour toute réponse, Jésus me répétait ces mêmes paroles d'incompréhensible amour. Il me dit même deux fois : « JE T'AIME ! ».

« Ces dernières paroles me percèrent le cœur comme un dard enflammé ; je fus embrasé d'un amour si grand que mon cœur semblait vouloir éclater. J'avais « toutes les misères » à me retenir pour qu'on ne me remarquât pas, mais je ne pouvais retenir mes larmes. Mon cœur bouillonnait, je ne savais où me mettre, l'amour me pénétrait avec une violence extraordinaire, comme cela m'arrivait autrefois si souvent dans les commencements de mon Noviciat. J'eus même un moment de joie indicible, mais très court ; c'était une consolation, des délices tellement grandes que je n'aurais pu les supporter sans une grâce spéciale, si elles se fussent prolongées.

« O mon Dieu, que votre amour est grand et qu'il est incompréhensible ! Je le vois bien, vous voulez me gagner à Vous pour toujours ; ces grâces sont l'annonce de l'épreuve et de la souffrance ; Vous m'avez habitué au stratagème de votre amour. Je suis à Vous, ô Jésus, et Vous le savez bien ; Vous m'êtes tout. Vous savez bien que mon cœur est dans le feu et que votre amour me consume. Oh ! gardez mon cœur et agrandissez-le. Votre amour me fait tant souffrir ! Faites que je n'oublie jamais

vos bienfaits. Je les relate ici afin de me les rappeler dans l'épreuve. Oh ! soyez ma force et mon amour toujours ! »

A ses parents, il écrivait le 17 novembre 1885 :

« Je comprends tellement maintenant les choses dans leur vrai jour, que la vie, le monde, les hommes, tout cela ne me paraît que futilité, ombre et fumée, et que je voudrais pouvoir mourir chaque jour pour arracher les âmes, surtout celles de mes proches, à tous ces jouets et ces riens de la vie, pour leur montrer le ciel, leur faire comprendre Dieu et le leur faire aimer, en leur faisant aimer leur âme d'un amour que la mort ne détruit pas, mais qui se perpétue dans l'éternité, plus ardent, plus pur et plus vrai, enflammé qu'il est au contact immédiat de Dieu. »

Profession perpétuelle.

Retraite du 18 au 29 septembre 1886¹ :

« Le sixième jour, Jésus est venu fondre sur mon âme et s'en est emparé au moment où elle y pensait le moins. Ce matin, j'étais à l'Office, nous achevions de réciter None ; tout à coup en me tournant vers le Saint Sacrement pour le Gloria Patri, je fus saisi par la présence de Jésus, mais avec tant de promptitude et d'impétuosité que jamais je n'avais encore été ainsi enlevé à moi-même, et avec tant de violence que je me trouvai aussitôt comme cloué à Jésus. Il était en moi, je Le sentais, je Le touchais pour ainsi dire, en moi. J'étais en Lui sans pouvoir plus proférer une seule parole. Au

¹ Direction.

même instant les larmes jaillirent de mes yeux, et coulèrent avec abondance, sans que j'aie pu en connaître la cause. J'avais le cœur tout en feu. Je me sentais brûlé par l'amour, lorsque tout à coup, la parole de Jésus remplit mon âme et je fus comme submergé dans l'océan de cette parole de vie. Cette voix de Jésus partait de l'Hostie dans l'ostensoir et elle me disait : « JE VEUX T'UNIR A MOI, ET TU NE VEUX PAS ».

« Cet excès d'amour, uni à ce tendre reproche, embrasa mon âme d'un amour plus ardent encore. Comme je demandais à ce cher Sauveur de me dire ce qu'Il voulait que je fisse pour Lui plaire, pour toute réponse, Il me répéta par deux ou trois fois ces autres paroles d'indicible amour : « MON AMOUR POUR TOI EST GRAND, BIEN GRAND ». J'étais anéanti, et l'amour me consumait. Je ne pouvais comprendre pourquoi Jésus me vouait tant d'amour, puisque j'en étais si indigne, et je me sentais prêt à tout, à mourir pour Lui.

« C'est à grand'peine que j'ai pu assister au dîner avec la communauté. Après la sieste, je me levai plus maître de moi, et dans un état d'âme plus libre. Je restai ainsi jusqu'au moment du Salut où, sans encore y penser, Jésus s'empara de mon âme comme Il l'avait fait le matin. Je sentis de nouveau mon cœur adhérer tout à coup à Jésus dans l'Eucharistie et se fondre en Lui. Je vis dans une lumière subite et inaccoutumée, l'amour immense de Jésus pour les hommes au Très Saint Sacrement. Je ressentis une indicible impression d'amour à la vue si claire de l'amour presque effrayant de Jésus dans l'Eucharistie ; et je l'entendis me dire : « MON AMOUR POUR LES HOMMES EST IMMENSE, ET VOIS COMME ILS ME TRAITENT ».

« Jésus me fit comprendre le besoin qu'Il a d'âmes qui Le comprennent, L'adorent et Le consolent dans son Eucharistie ; et j'entendis à moitié ces paroles qu'Il semblait m'adresser : « Et toi ? TOI, AU MOINS, NE SERAS-TU PAS MON AMI ? NE ME RENDRAS-TU PAS AMOUR POUR AMOUR ? »

« Tout ceci fut de courte durée, l'espace de six ou sept minutes. Ces grâces de la part de Jésus m'enflamment et me jettent dans un religieux ravissement. Je ne comprends pas comment Jésus puisse se manifester ainsi à moi, quand je me vois si misérable. Cet amour de Jésus me devient un mystère, et je me demande même si je ne serais pas victime de l'illusion. Cependant, cela m'est bien difficile à croire, et quelquefois même impossible, tant il m'est évident que c'est bien Jésus qui parle et agit en moi.

« O Jésus de l'Hostie, ô Dieu d'amour, je vous désire sans limite, d'un désir que je voudrais pouvoir rendre infini. Otez-moi tout si vous le voulez, même vos dons et vos faveurs, pourvu que vous me restiez, Vous.

« Mes adorations ne sont plus qu'une pure contemplation. Je n'ai même pas le temps de penser à la Présence adorable de ce doux Maître, que déjà Il s'est emparé de ma pauvre âme et que je suis tout perdu en Lui. La grande vérité de sa Présence au Très Saint Sacrement se manifeste à moi dans un jour effrayant ; c'est une manifestation lumineuse, toute d'amour éniyant. Jamais je n'avais tant compris la Présence réelle ; ce n'est plus de la foi, je vois cette Présence adorable, je la touche. Je suis en elle, elle est en moi. Mon âme, mon esprit, tout mon être se noie, est comme plongé dans cette

douce vision. Je verrais Jésus des yeux du corps que cela ne m'en dirait pas plus, bien moins même. »

Sous-Diacre.

Le 18 décembre 1886, il écrit ¹ :

« Ce matin, dans la Basilique de Saint-Jean-de-Latran, j'ai fait le grand pas. J'ai avancé en tremblant, accablé sous le poids de mon indignité et brûlé d'amour. »

Le 22 décembre, à ses parents : « Je suis sous-diacre, le Consacré de Dieu pour toujours, attaché à Dieu par une chaîne de plus, la plus forte. Les grâces de son amour pour moi se multiplient et deviennent de plus en plus terribles. Avec les grâces viennent les obligations. Priez pour que je sois un saint sous-diacre... et plus tard un saint prêtre.

Dans toutes ses lettres, il supplie avec larmes et feu tous les siens de s'approcher de l'Eucharistie, en même temps qu'il est dominé par la pensée que bientôt il sera prêtre.

« Je serai diacre le Samedi-Saint, écrit-il le 12 février 1887. Mon pauvre cœur en est malade, je ne sais que dire à Dieu. Je me tais et j'adore. Je suis tout à l'action et au dévouement pour notre chère Société, pris par mille occupations matérielles.

« Vous me chargez, ô Jésus, je courbe les épaules, pour votre amour... Votre volonté... je suis prêt à tout, à la mort même. » ²

¹ Notes intimes. — ² Id.

Diacon.

Il reçoit le Diaconat le 9 avril 1887, et écrit à ses parents le 25 : « Bien des fois déjà j'ai eu le bonheur d'exercer mes fonctions de Diacon en portant l'ostensoir. Dans quarante jours je serai prêtre ! Je me sens entrer dans un autre monde ! »

Le 22 avril¹ :

« Je suis saisi par un quelque chose qui ne vient pas de moi, et qui n'est pas en moi. Je me sens sous l'influence d'une main inconnue, ravi et guidé par un amour qui vient d'en haut... Jésus me ravit sans que je puisse savoir comment. La pensée du Sacerdoce m'électrise, et me jette dans une adoration profonde et dans des sentiments subits et impérieux d'attendrissement et d'amour.

« Après l'Eucharistie et la Sainte Vierge, rien ne m'a jamais tant touché, tant ravi, tant enflammé que la dignité, la grandeur, la presque divinité du prêtre, vu sa ressemblance avec Jésus et son incomparable et insondable pouvoir de consacrer l'Eucharistie.

« Hier, Dieu qui se plaît à répandre ses grâces parmi les misérables, s'est emparé de moi pour me perdre en Lui. Une seule pensée remplissait mon esprit et mon âme : Le Sacerdoce. J'ai fini avec peine la récitation de « Matines ». Après un instant d'adoration, je voulus sortir pour aller à mes devoirs. Je m'arrêtai dans la chapelle de la Sainte Vierge. Je vis Marie me regarder avec amour comme le futur prêtre de son divin Fils. »

¹ Notes intimes.

La Grande Retraite.

Du 25 mai au 4 juin 1887¹ :

« Prêtre dans neuf jours ! La grande retraite de ma vie est commencée ; chaque heure, chaque minute même redouble l'intensité de la grâce et de l'amour. Mon âme, tout mon être est subjugué par une action d'amour véhément, ineffable. Je ne vis plus, quelqu'un vit en moi : c'est Jésus. Mon pauvre cœur est tout en feu. Je brûle et je souffre car tout mon être est devenu comme un désir ardent d'amour...

« Hier soir, à peine fus-je au pied du Très Saint Sacrement, au moment de la Bénédiction, que mon cœur est devenu tout embrasé. J'éprouvais des ardeurs tellement fortes que mon cœur bondissait dans ma poitrine. L'amour bouillonnait dans mon âme, je ne savais plus comment me mettre. Je descendis le Très Saint Sacrement : c'en était assez. J'étais tout en feu. En portant Jésus, j'étais perdu en Lui. Souvent j'ai cet ineffable bonheur de toucher l'ostensoir, de descendre et de monter Jésus sur son trône. Quand je tiens ainsi Jésus, souvent ce doux Maître me perce le cœur d'un dard enflammé. Je perds presque la sensibilité et l'esprit, ravi dans des accès d'amour indicible. Je me demande souvent ce que fera mon pauvre cœur au jour céleste de ma première Messe. Je ne puis y penser sans tressaillir.

« Après l'âme de Marie, rien n'est beau comme l'âme du Prêtre : c'est Jésus en petit, l'Infini sous les dehors de la créature.

¹ Notes intimes.

« Vous vous êtes coulé en mon âme et Vous m'avez coulé en Vous. Je suis devenu un charbon embrasé, que l'amour fait vivre et que l'amour anéantit. Mon âme s'est liquéfiée en Vous ; Vous l'avez toute pénétrée. Elle s'est évaporée en Vous et il n'en est plus resté qu'un point embrasé perdu dans l'océan de votre amour.

« O Jésus, Vous êtes un feu dévorant... Vous parcourez le monde, les cloîtres, pour faire des victimes. Vous êtes la céleste flamme qui s'élance sans cesse dans les airs et qui se répand par le monde en mille étincelles tombant sur les âmes et y allumant de nouveaux foyers. L'âme du prêtre ! Vous êtes en elle comme Vous êtes en Vous ! C'est comme un double ciel où Vous vivez éternellement. »

Le 2 juin : « Prêtre dans deux jours ! Oh ! que mon cœur bat fort ! et qu'il me fait souffrir ! Je suis dans une fournaise embrasée, l'amour me tourmente, mon âme est dans le feu.

« Hier soir, pendant mon adoration, mon cœur battait avec une telle violence qu'il m'enlevait la respiration. Il me brûlait ; j'avais la poitrine tout en feu. J'en étais tout en sueur ; je ne pouvais détacher mes regards de l'adorable Hostie, tout mon être y tendait. Je n'en pouvais plus.

« Il me semble Vous entendre me dire, avec un amour véhément, que Vous ne pouvez comprimer : « Je veux te combler et te rendre méconnaissable par les dons de mon amour. Mon amour t'a choisi. Je veux me donner à toi, m'imprimer et m'incruster en toi. Tu seras mien : je veux que nous soyons unis pour toujours. Tu vas être mon Prêtre : je veux que tu sois ma copie fidèle, que tu sois un

foyer d'amour, et que tu te consumes comme moi et pour moi dans un amour que seul j'aurai mis en toi et dont seul je connais les limites que j'ai résolu de lui donner. Je suis Amour, tu seras Amour ; je suis feu, tu le seras à ton tour, tu le seras par moi et pour moi. Ta vie, je me la réserve ; je m'emparerai tellement de toi, que tu ne seras plus libre d'aimer les créatures ; je te transformerai en moi, tu vivras en moi.

« Laisse-moi opérer en toi, sans t'inquiéter de rien ; ce ne sont pas tes mérites qui m'attirent, mais mon pur amour. Ce qui se passe en toi, tu n'y es pour rien, tu le sais bien ; de quoi es-tu capable par toi-même ? Je continuerai à agir en toi, jusqu'à ce que je t'aie rendu parfaitement agréable à mes yeux. Je mettrai en toi mes complaisances, comme dans l'objet de mon amour. Mon amour te façonnera ; je me servirai de toi pour brûler et enflammer les âmes ; tu seras mon porte-amour, l'émissaire et l'incendiaire de mon Sacrement de feu. Mais laisse-moi faire ; sois docile à mon action, et à mes divines leçons : sois fidèle, sois fidèle, car je t'aime, et si tu me restes attaché, j'ai résolu de te consumer dans un feu d'amour, dont tu ne connais pas encore l'intensité et l'efficacité. »

« Oh ! que ces paroles de Jésus me vont au cœur et m'embrassent : Il me les répète ; ce matin encore, à l'adoration, il m'a intimement parlé au cœur. Pendant près d'une heure, j'ai été immobile, et ravi sous l'impression de cette voix adorable. J'ai entendu des paroles d'un incroyable amour ; je ne puis les rendre, je ne trouve rien dans le langage qui puisse en exprimer la force et l'amour. »

Le 3 juin : « Je ne suis plus maître ni de mon esprit ni de ma volonté, ni de mon cœur surtout.

Le ciel tomberait sur ma tête, qu'il me semble que je ne serais pas arraché à votre union.

« Jésus me transforme en Lui d'une manière qui me fait peur, tant tout ce que je ressens est grand, divin, au-dessus de ce que j'ai jamais ni vu ni pensé.

« Pendant la messe de communauté, Jésus me fit entendre des paroles tellement fortes et tellement sensibles que tout mon être en fut comme enveloppé. « JE VIENS PRENDRE POSSESSION DE TOI, me dit Jésus ; TU M'APPARTIENS. » Ces dernières paroles surtout furent comme un coup de foudre. J'ai rarement senti si intimement l'action de Jésus. J'étais ravi en Lui, enveloppé dans un manteau de feu. Jamais Jésus ne me fit sentir aussi sensiblement sa Présence. Je sentis visiblement qu'Il s'emparait de moi, que j'étais dans son entière possession, qu'Il me pénétrait jusque dans le plus intime de mon être, qu'Il me possédait d'une manière ineffable, que j'étais anéanti en Lui, et que Lui seul vivait en moi. Ces paroles de Jésus prononcées avec tant de force, et accompagnées d'un feu d'amour d'une vivacité et d'une intensité aiguës et pénétrantes, produisirent dans tout mon être une violente commotion, comme si quelqu'un m'arrachait à moi-même et me plongeait dans un abîme de feu et de vie, où règne l'amour avec une union incompréhensible à Dieu ; union qu'on ne peut pas comprendre, et qu'on ne définira jamais. C'est un mystère, un état où l'on ne se retrouve plus, où tout est Dieu, tout est amour, tout est ineffable ; c'est un monde nouveau, tellement élevé que l'âme par elle-même ne peut jamais y atteindre, où il n'est pas en son pouvoir de parvenir, mais où seul Dieu peut nous

ravir, où son action toute puissante et son amour infini nous élèvent et nous tiennent. C'est comme un bain où l'âme est toute plongée en Dieu ; elle se volatilise dans la Divinité et demeure perdue dans l'immensité. L'illusion n'est plus possible alors ; sans le secours et l'action immédiate de Dieu, on ne peut pas monter si haut et surtout y demeurer ; on ne peut même pas en avoir l'idée. La créature est trop petite pour pouvoir par ses seules forces naturelles voler à de telles hauteurs.

« Je demeurai sous cette influence toute puissante pendant toute mon action de grâce. Jésus était en moi, et je n'étais plus qu'en Lui. De temps en temps je me sentais inondé de nouveau par les paroles de Jésus en moi : « JE TE POSSÈDE. J'AGIRAI ET JE VIVRAI EN TOI ». Chaque fois, c'étaient des étincelles de feu qui ravivaient encore davantage le foyer d'amour immense que Jésus avait mis et entretenait en moi par sa présence. J'étais tout entier en ce divin Maître je le sentais vivre en moi.

« En m'agenouillant au pied de la statue de Marie, après l'action de grâces, cette tendre Mère me fit entendre à son tour ces paroles : « SOIS FIDÈLE, SOIS FIDÈLE. » Je compris, je le promis et la suppliai de me soutenir. Cela doit profondément m'humilier, me rendre vigilant, et me rappeler sans cesse que je suis capable de tout faire. »

L'Ordination.

« Oh ! quel jour que le 4 juin ! Que de grâces ! Que d'amour ! Je suis allé à l'Ordination comme une victime au sacrifice. Je sentais Jésus tout autour de moi, et n'attendant que le moment de l'onction sacrée pour fondre en moi et me transfor-

mer en Lui. Je ne pouvais me distraire de cette pensée amoureusement ineffable : je voyais Jésus tout haletant à l'approche du grand moment de la consécration sacerdotale. L'amour de Jésus me brûlait, mais surtout après la communion. Je me suis senti dès lors tellement changé, tellement divinisé, que je perdis comme toute liberté et personnalité propre. J'étais comme identifié à Jésus, comme personnifié en Lui. J'étais à moi-même un objet de respect et d'amour ; je ne voyais plus que Jésus en moi. Je sentais cette vérité avec une telle force que je ne pouvais plus la perdre de vue ; elle me tenait dans un silence d'admiration mêlé d'adoration et d'amour...

« Le Père Eymard dit quelque part qu'au jour de l'Ordination, l'ange gardien passe à la gauche du prêtre lui laissant ainsi la place d'honneur à laquelle il a droit en vertu de la consécration sacerdotale. Pendant l'Ordination, cette pensée m'a singulièrement frappé ; mais j'ai éprouvé de plus avec une conviction bien forte, qu'alors aussi la Très Sainte Vierge venait se placer à la droite du Prêtre comme pour être dès ce moment sa gardienne spéciale, son guide, sa compagne inséparable. Cette pensée s'est comme imposée à mon âme, et m'a profondément touché. J'ai en effet senti bien sensiblement cette présence de Marie à mon côté droit. Cette tendre Mère m'a accompagné pendant toute la cérémonie ; et j'ai vivement senti les liens étroits et nouveaux qui dès lors s'établissaient pour toujours entre Elle et mon âme de prêtre. Sans doute que ce qui attire ainsi cette tendre Mère, c'est entre Jésus et le Prêtre, c'est la présence de son divin Fils dans le Prêtre. »

la fusion qui se fait au moment de l'Ordination

Le Père Prévost fut ordonné Prêtre à Saint-Jean-de-Latran par S.E. le Cardinal Parocchi, Vicaire de Rome. Le lendemain, en présence de ses frères en religion, il célébrait sa première Messe dans l'église Saint-Claude.

Frascati.

Un si grand feu d'amour ajouté au surmenage des études, examens, économat, à l'époque des grandes chaleurs à Rome avait mis notre nouveau Prêtre dans un état qui fit craindre pour sa vie.

Ses Supérieurs l'envoyèrent à Frascati s'y reposer et y respirer l'air frais des montagnes.

Ses Notes du 22 juin donnent toujours les mêmes échos du ciel : « O mon Dieu, où suis-je ? La terre a disparu pour moi. Jésus m'a arraché à mon être tout entier, et m'a comme enseveli en Lui. Je repose en Lui dans une intimité étonnante, perdu en Lui jusqu'à un degré qui approche du mystère. Je ne suis plus ce que j'étais ; tout mon être est passé en Dieu, mais dans une union effroyablement étroite. Je me sens plongé dans un amour qui me consume et me fait mourir.

« Cette présence si intime de Jésus en moi brûle et consume le peu de vie qui me reste. Je me meurs consumé par un feu intérieur d'une ardeur mystérieuse. Cette action de Jésus est trop forte, pour que je puisse la supporter bien longtemps. O mon Dieu, je ne puis plus vivre, si vous ne cessez de me dévorer avec tant d'ardeur ! Je n'ai plus qu'une chose à faire, mourir d'amour ! »

L'Abbé Cousineau, son confrère d'étude à Rome, écrivait le 7 juillet 1887 : « Le Père Prévost n'est pas bien... Vilain battement de cœur, ses impres-

sions de retraite, la nouvelle que sa mère a failli mourir n'ont pas peu contribué à aggraver son état. Le Père parle de la mort comme d'une grâce que le bon Dieu lui ferait. Peu de Prêtres sont aussi résignés ! »

Le Père lui-même écrivait aux siens le 25 septembre : « J'ignore si je pourrai vivre longtemps sur cette terre ; ma vie se consume... et je voudrais en mourir !

« Que Jésus-Hostie vous dise ce que ma plume ne peut vous faire comprendre. Le bon Dieu est le Maître, servons-Le fidèlement, aimons-Le avec passion : c'est le nécessaire, et ça suffit. »

CHAPITRE IV

L'APÔTRE DES PRÊTRES

(1887-1893)

Mûr pour l'Apostolat.

Malgré des études incomplètes et une santé inquiétante, il est jugé mûr pour l'apostolat et appelé à la Maison-Mère à Paris.

« Le Père Maréchal, Procureur Général et Supérieur à Paris, avait écrit au Père Tenaillon, Supérieur à Rome, de m'envoyer le plus tôt possible. Le Père Tenaillon trouvait que je ne pouvais pas partir si vite et les laisser sans avoir initié un remplaçant à l'économat. C'est alors que le Père Maréchal a télégraphié qu'il fallait m'envoyer. J'ai dû partir, c'était un mois après mon Sacerdoce, en juillet 1887 ; on me confiait la Direction générale de l'Œuvre des Prêtres Adorateurs.

« En me remettant cette Œuvre, le Père me dit : « Installez-vous comme vous voulez, je vous laisse toute liberté. » Il avait fait préparer une salle et construire tout un étage. J'ai étudié mon affaire, fait faire des meubles à classification. On m'a donné des secrétaires. Après que tout fut installé, le Père n'a plus voulu me renvoyer à Rome. »

Dès novembre 1887, au Chapitre Général de la Société, le Père Prévost est nommé Consultant Général.

Estimé, aimé de tous, « compté parmi les meilleurs d'entre nous », écrivait le P. Tesnière, en 1890, on fonde sur lui les plus belles espérances.

De Rome, son confrère, l'Abbé Cousineau, en témoigne aussi dans une lettre d'octobre 1887 : « Le Père Prévost, écrit-il, s'est rendu à Paris où il dirige avec grand succès l'Œuvre des Prêtres Adorateurs. On ne conçoit pas tant de courage et de zèle sous une si frêle enveloppe. Il est évident que le Bon Dieu le soutient et que la communion donne à son cœur et à son corps ce que les médecins ne pourront jamais lui procurer. Au mois de juillet, nous nous séparions en pleurant, croyant ne nous revoir qu'au ciel. Je l'aimais comme un frère. Son départ me cause beaucoup de peine. Nous espérons pourtant qu'il reviendra à Rome en décembre. Il est déjà un des meilleurs sujets de la Société. Nous ne voyons plus maintenant cet ange de modestie sur le prie-Dieu, cette figure joyeuse et sympathique dans la conversation, ce sage conseiller qui inspire à tous l'esprit de mortification et l'amour du Très Saint Sacrement.

Apôtre des Prêtres ! Il s'humilie mais son cœur tressaille. Dans son âme, il entend toujours les paroles pleines d'émotion de son Fondateur : « Les Prêtres ! Les Prêtres ! Je laisserais tout pour les Prêtres ! » Et ces autres de la fin de sa vie, au Père Tesnière, le 26 février 1868 : « Tenez, écoutez : je veux prendre les Prêtres, c'est notre apostolat principal »¹.

¹ « Le Bx Pierre-Julien Eymard », par Jean du Cénacle, page 68.

Un petit coin de son âme.

Jésus l'avait préparé. En 1886, au milieu de ses études, il avait écrit à son Supérieur : « Mon Père, il y a un petit coin de mon âme que je ne vous ai pas fait connaître. Je sens maintenant le besoin de le faire. C'est ce que je ressens pour les Prêtres, pour leur sanctification, leur dignité, leur vocation. J'éprouve un besoin immense de me sanctifier pour eux, de me sacrifier pour eux, de réparer tout spécialement pour leurs outrages, leur indifférence envers Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. C'est là encore une de mes plus grandes souffrances ; et après la Personne de Notre-Seigneur et la Société, rien ne me fait plus souffrir que cet amour pour les Prêtres. C'est presque à l'état de passion chez moi ; leur conduite vis-à-vis de l'Eucharistie m'est un vrai mystère, mais un mystère effrayant de souffrance. Je suis dévoré du désir de les voir saints, mais surtout de les voir comprendre leur sublime mission vis-à-vis du Dieu de l'Eucharistie. Voilà pourquoi je ressens un zèle si ardent pour notre belle Œuvre des Prêtres Adorateurs, et pourquoi j'éprouve des joies indicibles rien que de compter une heure d'adoration de plus faite par un Prêtre.

« Dieu a daigné me donner bien des lumières sur cette Œuvre qui me paraît être la continuation, l'incarnation de la Société parmi le Clergé, comme nous sommes l'incarnation de la foi et de l'amour des peuples envers l'Eucharistie, et par conséquent, un foyer immense de consolations pour Jésus-Hostie et le salut du monde par la sanctification des Prêtres. Je sens toutes les ardeurs de mon zèle et tout mon besoin de faire connaître, aimer et adorer le

Très Saint Sacrement se concentrer toujours davantage sur ce plus sublime des apostolats.

« Parler à un Prêtre, parler d'un Prêtre, écrire à un Prêtre, penser à un Prêtre, cela m'enflamme, et le seul nom de Prêtre produit sur mon âme un effet magique, presque autant que les Noms de Jésus, d'Eucharistie, de Société du Très Saint Sacrement ; et de suite je vois le Prêtre dans l'Eucharistie, dans ses rapports avec l'Eucharistie. Je ne puis séparer l'idée du Prêtre de l'idée de l'Eucharistie. »

Les Prêtres Adorateurs.

Durant treize ans, à l'exception de deux années passées à Marseille, il va consacrer au développement de cette Œuvre, toutes ses forces, toute sa vie, s'y donnant plus que de raison.

Les Prêtres ! Ce sont des multiplicateurs ! « Que la Sainte Eucharistie devienne le centre de leurs pensées, le but de leurs travaux ; ils auront là le moyen le plus efficace de conversion et de sanctification pour leurs peuples »¹.

Fidèle aux grâces reçues et à la pensée de son Fondateur, il se met au travail. On lui reconnaît un remarquable talent d'organisation et un tempérament de chef.

Le 20 août 1887, l'Association des Prêtres Adorateurs recevait de Rome son érection canonique et comptait environ six mille membres en France.

Le 11 septembre, il écrivait à sa famille : « Le Bon Maître prend toutes mes minutes ; en dehors

¹ « Le Bx Pierre-Julien Eymard », par Jean du Cénacle, page 18.

dés heures du ciel que je passe à ses pieds et qui font la sainteté et le bonheur de ma vie, tous mes moments sont employés pour l'Œuvre si belle dont son amour m'a chargé. Après Dieu, rien n'est grand et divin comme le Prêtre ! C'est avec lui que je m'occupe tout le jour, pour lui que je travaille, pour le rapprocher du Dieu de l'Eucharistie, le sanctifier par le Sacrement de vie ».

Le 25 septembre (aux mêmes) : « Je passe mes journées à écrire aux Prêtres et aux Evêques. C'est une grande grâce que d'être chargé d'une telle Œuvre ; c'est l'Œuvre du salut ».

Le 7 mai 1888 (aux mêmes) : « Je ne m'appartiens plus. Notre Seigneur dispose de moi, sans me laisser le choix. Les Œuvres sublimes dont il a chargé mes faibles épaules m'occupent tout le jour et une partie des nuits. Il y a souvent tant de Prêtres qui auraient besoin d'un mot de consolation, d'encouragement, d'un petit conseil ami ; mais je ne puis arriver à leur écrire à tous. Il y a dix mille Prêtres Associés ; pensez à la besogne. Priez bien pour moi. Le Bon Dieu m'a donné une mission bien grande : sanctifier les Prêtres lorsque je suis si misérable ! Mais la verge de Moïse faisait des miracles, tout petit morceau de bois qu'elle était, parce que Dieu faisait tout en elle ».

Deux mois auparavant, le 4 mars, il avait écrit à son Supérieur Général comment Jésus avait daigné lui donner un jour, de vives lumières sur cet apostolat : « Quand je vis que je devrais, selon toutes les probabilités, me charger de l'Œuvre de l'Exposition mensuelle, j'ai senti comme un lourd fardeau peser sur moi. Au plus fort de ma souffrance, je sentis Notre-Seigneur qui me pressait

d'accepter et de ne plus faire de résistance. Lorsque j'entendis ces paroles : « TU SERAS DÉBORDÉ, OUI, MAIS QUE T'IMPORTE, PUISQUE C'EST MOI QUI REMPLIRAI TES JOURNÉES. JE VEUX ME SERVIR DE TOI POUR L'ŒUVRE DE MON AMOUR. SOIS AVEUGLE, ET LAISSE-MOI FAIRE ». Je sentis mon être se briser et se plonger dans un abîme insondable de souffrance.

« Mais je ne doutais plus ; je me rappelai en même temps ces paroles inoubliables que Notre Seigneur m'adressa au moment de mon Sacerdoce, et quelques semaines par conséquent avant que je fusse chargé de l'Œuvre des Prêtres Adorateurs : « JE VEUX ME SERVIR DE TOI COMME D'UN FOYER ARDENT POUR BRULER LES AMES ET LES PORTER A MON AMOUR ». Je ne comprenais pas alors, mais Jésus m'a clairement fait comprendre depuis et à plusieurs reprises, qu'Il avait alors en vue surtout les Prêtres.

« Je vis dans une lumineuse clarté que les instruments ne sont rien dans la main de Dieu, et qu'il était absolument indifférent d'être employé aux ministères les plus élevés comme aux offices les plus bas, et qu'une âme, du moment qu'elle était donnée à Dieu pouvait être employée aux missions les plus sublimes ; car elle n'est plus rien, et c'est parce que Jésus est libre d'agir en elle qu'Il peut faire de grandes choses. Je compris tellement cette vérité, que je crois qu'il est radicalement impossible dans cet état d'avoir une seule pensée d'amour-propre. L'âme ainsi pénétrée et ainsi possédée de Dieu, peut faire des miracles, sans qu'il y ait raison de s'en étonner et de l'en louer, puisque c'est Jésus qui fait tout en elle. Je suis tellement convaincu de la puissance et de l'action unique de Dieu dans les Œuvres surnaturelles, que je serais prêt à accepter

les missions les plus au-dessus de mes forces, me confiant uniquement en Lui, et sachant que l'instrument dans les mains de l'artiste peut produire les plus beaux chefs-d'œuvre. »

Fondation du Canada.

Le 6 février 1890, Mgr Labelle, Curé de Saint-Jérôme, est à Paris. Après une visite au Père Prévost, il écrit à la famille : « Mon cher Docteur, j'ai vu Eugène en parfaite santé. Je l'ai fait rire comme dans le bon vieux temps. Le calme, la quiétude rayonnent dans sa belle figure. On y voit déjà l'aurole du saint. Seize mille prêtres sont agrégés à son Œuvre. Que vous devez être heureux d'avoir donné un tel fils à Dieu et à l'Eglise !

« Nous avons parlé d'une fondation au Canada avec le Père Supérieur. Il est décidé à venir, et je ne doute pas qu'Eugène l'accompagne. Cette fondation réussira parce que trop d'âmes pieuses font assaut au ciel pour son succès. La meilleure place est à Montréal.

« Ce n'est pas un petit chrétien que ce bon Eugène. Il est si zélé pour le Saint Sacrement qu'il fait enrager le diable au plus haut point. Il aurait bien voulu, cet animal, retarder la fondation du Canada. Le voilà vaincu, terrassé, abîmé. Les prières ont été plus puissantes que les obstacles qu'il a suscités. Gloire à Dieu au Saint Sacrement. »

Dès les premiers jours de son arrivée à Bruxelles, nous avons vu qu'Eugène Prévost s'occupe avec ardeur d'une fondation de sa Congrégation au Canada. Il y pense dans la prière, en cause à ses Supérieurs, écrit et fait aussitôt des démarches. Voici deux lettres qui révèlent son activité.

Rome, le 14 janvier 1884.

A Monsieur le Curé de Saint-Jérôme,

« Il doit y avoir Chapitre Général de notre Congrégation à Paris, au mois de juillet prochain. La question du Canada y sera traitée et elle a bien des chances de succès. Pour cela, il faut que nous puissions offrir au « Chapitre » la certitude d'avoir une chapelle ou une église (au Canada) déjà toute prête à nous recevoir, mais sans qu'il soit besoin de déboursier beaucoup d'argent pour commencer.

« C'est pourquoi, cher M. le Curé, c'est à vous que je m'adresse comme à mon Père et à celui des Religieux du Saint Sacrement, pour vous faire l'avocat et l'interprète de la cause de Jésus-Hostie. Vous avez été choisi pour être notre co-fondateur. Il faut que Notre-Seigneur règne en Roi et Maître sur la terre de piété et de foi du Canada ! Il en a tous les droits, et à tous les titres.

« Je vais m'adresser à une personne pour nous avancer les fonds nécessaires à l'achat d'une église, si vous en trouvez une, ou pour le paiement du loyer, si vous n'aboutissez qu'à louer.

« Que le Bon Dieu vous bénisse dans vos démarches et vous donne plein succès... Si cela réussit, le Chapitre acceptera sans doute, et puis à l'automne, Jésus-Hostie planera sur Montréal du haut de son ostensor.

« Que le Saint Sacrement soit avec vous, cher M. le Curé ; vous réussirez, j'en ai l'espoir. Il nous faut une maison au Canada ! Je voudrais mourir pour la mériter. Ne tardez pas à m'écrire. Merci d'avance au nom de Jésus-Hostie. Vous êtes mon Capitaine, je suis votre soldat. »

De Rome, encore, le 22 janvier 1884.

« Mon cher Papa,

« Je voudrais pouvoir quêter, le sac sur le dos, pour trouver les moyens pécuniaires de cette fondation. J'irais partout, dans toutes les familles, chez les amis, chez tous les riches ; et je dirais à l'un : « Tenez, il nous faut des ressources pour payer le luminaire du Saint Sacrement, cela coûte \$ 1.000 par année. Vous êtes riche, donnez cela à Notre-Seigneur. » A l'autre je dirais : « Il faut que les religieux vivent ; assurez leur provision de beurre. » A un troisième : « Vous, leur viande ». A un quatrième : « Vous, leur pain de chaque jour ». A un cinquième : « Vous, vous prendrez la charge d'habiller tel ou tel religieux ». A un sixième : « Nous avons besoin d'être chauffés, vous nous en donnerez les moyens cet hiver ». A un autre : « Il nous faudra peut-être un cheval, vous nous le donnerez ». Et puis, « vous, ce sera la voiture, vous, ce sera une vache, pour avoir du lait et faire du beurre », etc... Ah ! comme cela serait beau ! Il me semble que j'aurais assez de front pour faire tout cela. Ce serait pour Notre-Seigneur, et ce serait le moyen d'assurer notre fondation au Canada.

Et puis, l'œuvre des Tabernacles de maman viendrait à notre secours. Comme tout serait joli si ça se faisait ! Et pourquoi pas ? »

Le Très Révérend Père Tesnière, Supérieur Général, et le Père Prévost partaient, le 8 mai 1890, de Liverpool sur *Le Vancouver*.

« Après une journée à Montréal, avait écrit Eugène à sa famille, nous filerons aussitôt à Saint-Jérôme. Notre pied-à-terre sera généralement à la

maison paternelle. Nous tâcherons d'arriver à Saint-Jérôme le soir, afin d'y donner la Bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement en arrivant. Je serais bien heureux que la fanfare put recevoir le Révérend Père Tesnière à la gare, et le conduire ainsi jusqu'à l'église. Il ne manquera pas d'être bien impressionné d'une réception aussi amicale, et il en rapportera un bon souvenir. C'est un prédicateur extraordinaire, comme il y en a peu en Europe. Vous verrez comme il saura vous remercier. Si j'étais seul, je vous dirais : Taisez-vous, et cachez-moi en arrivant. Mais pour le Père, je me sacrifie. Puissé-je avoir le bonheur de vous donner à tous la sainte communion à l'une de mes Messes ! »

Le 31 mai, ils allèrent ensemble exposer leurs projets à l'Archevêque Mgr Fabre, qui les reçut avec une grande bienveillance. Le 8 juin, Mgr leur permettait l'achat de la propriété disant qu'à partir de ce jour, il les adoptait pour ses enfants. La bénédiction de la maison eut lieu le 1^{er} juillet à 9 heures du matin, et fut présidée par l'Archevêque qui y célébra la première messe. Etaient présents à cette cérémonie les amis de la première heure, au nombre d'une quarantaine environ.

Le Docteur Jules Prévost fut parmi les signataires du document rappelant cette bénédiction :

« Dieu soit béni de tout le succès que vous avez eu, écrivait le Père Prévost à sa mère, le 21 juin. J'ai été reçu partout à bras ouverts. On m'a beaucoup promis. M. Rodrigue Masson m'a donné l'autel en bois, un calice, le vestiaire avec tous les ornements, du linge, des vases, des chandeliers, un missel, un porte-missel. J'espère obtenir un ostensor de Mme Louis Masson, et un harmonium de quelque autre. »

« J'ai montré au Père Tesnière, écrivait-il encore le 14 novembre, le journal où maman me détaillait les objets recueillis pour notre maison de Montréal. Il a bien ri, et cela lui a montré qu'il n'a pas à s'inquiéter, que les choses sont en bonnes mains. Il faudrait maintenant obtenir que chaque famille, au moment des boucheries, envoyât une petite provision aux Pères ».

Les deux religieux revinrent sur *La Bourgogne* à la fin de juillet, et le 18 octobre, partaient les six premiers membres de la Société : trois prêtres, trois frères, pour l'ouverture de ce premier Cénacle canadien, avec le Révérend Père Estevenon comme Supérieur.

Lourdes.

Le 4 août 1890, nous trouvons le Père Prévost à Eaux-Bonnes, petite ville d'eau, dans les Pyrénées, près de l'Espagne, où il est venu reprendre haleine.

« Toutes les fatigues accumulées de mon voyage (au Canada), de tant de nuits sans sommeil, de deux traversées sur mer, m'avaient enlevé beaucoup de force et ne me permettaient pas de pouvoir faire face aux nouvelles fatigues de nos Œuvres, du pèlerinage de Lourdes, de notre Chapitre Général, qui se tient du 15 septembre au 15 octobre, sans un repos préalable. Ce repos, l'obéissance me l'a envoyé chercher ici, dans un pays de montagnes, où l'air est pur et vivifiant comme au Canada, et où les eaux minérales qui ont de grandes qualités médicales, contribueront à me refaire mieux et plus vite »¹.

¹ Lettre à sa famille, 19 août 1890.

N'étant pas éloigné de Lourdes, il y est venu le 7 août, pour préparer le prochain pèlerinage national.

« Je n'avais pas revu la terre de Marie Immaculée depuis les grands jours où il me fut donné de voir de si près toutes les merveilles opérées par la Mère et le Fils, et où le Bon Dieu me fit la grande grâce de prendre une part si active à toutes les splendides manifestations eucharistiques qui firent du pèlerinage de l'an dernier un triomphe unique dans l'histoire de l'Eglise en l'honneur de Jésus au Très Saint Sacrement.

« On priait et suppliait Notre-Seigneur dans l'ostensoir pendant les processions, comme si on l'eût vu devant soi. Les malades se levaient sur son passage et étaient radicalement guéris. Il s'est opéré un grand nombre de miracles. Comme je guidais la procession, je les ai presque tous vus. Jamais nous ne pourrons rendre ces scènes inoubliables, où trente mille voix proclamaient Jésus-Hostie le Roi des rois, lui criaient de guérir les malades et l'acclamaient après chaque guérison par ces paroles :

« Hosanna, au Fils de David ! » C'est indescriptible. C'était comme un délire de foi et d'amour à la Présence réelle ! Tout le monde pleurait. Il faut être témoin de ces scènes pour en avoir une idée.

« A chaque procession, nous avions quarante-deux prêtres en chasubles, quatre en chapes et soixante à quatre-vingts en surplis, portant sur la poitrine un petit ostensor en bronze doré, que j'avais fait faire à Paris. Nos réunions sacerdotales ont été splendides.

« A Lourdes, où je ne passai que trois heures, je descendis à Béthanie. Béthanie ? Nom symbolique

dont une pieuse dame voulut baptiser sa maison, et qui, sans qu'elle le sût, était en effet destinée, comme autrefois la maison de Lazare pour le Sauveur, à être le pied-à-terre et le lieu de repos des amis de Jésus, de ses Prêtres.

« Cette grande maison à quatre étages, toute meublée, fut mise à notre disposition pour les Prêtres et devint comme la place forte et la vraie succursale de notre Œuvre des Prêtres Adorateurs à Lourdes, Œuvre qui compte déjà parmi le Clergé, plus de dix-sept mille Associés.

« La propriétaire, insigne bienfaitrice, m'accordant tout ce que je lui demandais, fit faire une cinquantaine de paillasses, pour pouvoir y loger le plus de Prêtres possible ; car à Lourdes, à défaut de lit, on se contente facilement d'une paille et d'une couverture.

« Je reçus ainsi l'an dernier à Béthanie, tous les Directeurs diocésains de l'Œuvre (nous en avons dans plus de soixante-dix diocèses de France), qui vinrent au pèlerinage, ainsi que quelques Prêtres amis et collaborateurs.

« Cette maison est encore à notre disposition cette année. J'y serai le 14 août »¹.

Il écrit encore à ses parents le 29 août :

« Je tiens à vous écrire avant de quitter la terre de Marie Immaculée. Il y a quinze jours déjà que je suis ici ; il m'a fallu travailler peut-être un peu trop, car cela m'a fatigué. Mais je ne le regrette pas, c'était pour Jésus-Hostie et sa sainte Mère.

« Le triomphe du Très Saint Sacrement a été splendide. Nous avons fait des processions dont le

¹ Lettre à sa famille, 7 août 1890.

spectacle seul pouvait arracher des larmes. Les acclamations à Jésus-Hostie ont été un vrai délire de foi et d'amour. Jésus a répondu comme l'an dernier par de nombreux miracles qui s'échelonnaient sur le passage du Très Saint Sacrement.

« La rentrée à la Basilique et les Hosannas de vingt-cinq mille poitrines à l'Hostie sainte que l'on tenait élevée sur leurs têtes du haut du porche, était un spectacle unique.

« Ces processions grandioses suivies de ces nuits d'adorations devant le Très Saint Sacrement exposé, avec Messe solennelle à minuit, chants et prédications ininterrompus de demi-heure en demi-heure, de 10 heures du soir à 6 heures du matin ; ces réunions splendides de Prêtres, où l'on s'est trouvé au delà de 1800, ces rencontres plus intimes avec nos Associés à Béthanie, cette fraternité si touchante entre tous les Prêtres de Jésus, tout cela fait de Lourdes, en temps de pèlerinage national, un vrai coin du ciel. On se sépare souvent en pleurant, et les souvenirs que l'on emporte sont de ceux qui ne meurent jamais.

« J'ai eu à m'occuper d'une Œuvre importante pour les Prêtres que j'espère commencer bientôt, tant le Bon Dieu m'a béni. »

Les Prêtres venant à Lourdes par milliers à la fois, il s'est agi de leur construire, pour eux et à eux, une immense maison d'accueil, un vaste foyer sacerdotal. Le développement merveilleux et si rapide des Prêtres Adorateurs et leurs rassemblements enthousiastes lors des grands pèlerinages favorisaient l'urgence d'une si belle réalisation.

En accord avec les Autorités de sa Congrégation, le Père s'occupa de cette Œuvre, désirée et approuvée par tous. Il forma à cet effet un comité de patronage composé des membres les plus influents du Clergé français, obtint l'approbation de l'Evêque de Tarbes, ainsi qu'une lettre d'encouragement de Sa Sainteté Léon XIII, sans compter les sympathies universelles que cette idée rencontra dans le Clergé, et dans l'Episcopat. Mais ce projet se heurta à tant d'obstacles et de forces contraires, qu'il fallut y renoncer.

Cannes.

Le 14 novembre 1890, il écrit à sa famille : « Me voilà à Cannes pour quatre ou cinq mois. Le T.R.P. Tesnière a accédé aux exigences du médecin, et a fait en ma faveur une exception qui n'a pas de précédent. Je n'ai pu me remettre des fatigues accumulées depuis trois années et complétées par celles de mon voyage au Canada. Depuis lors, je n'ai fait que me soutenir, sans pouvoir prendre le dessus à cause des nombreuses occupations qui me suivent partout où je suis. Les premiers froids de l'hiver ont fait réapparaître une bronchite, ce qui a déterminé le médecin à me faire quitter Paris et à m'envoyer passer l'hiver dans un pays chaud. Je suis ici dans une maison pour les Prêtres malades, dont le Supérieur est un Associé à notre Œuvre des Prêtres Adorateurs. Il m'a reçu à bras ouverts et il est pour moi un ami et un père.

« Le Bon Dieu m'a demandé un bien grand sacrifice en quittant le Cénacle et toutes les Œuvres qui auront à souffrir de mon absence. Mais je n'ai pas

le droit de me plaindre et tout mon bonheur est de faire sa sainte volonté, dût-il m'en coûter tous les sacrifices.

« Une magnifique promenade longe la baie ; c'est là que je vais marcher chaque matin, respirant à pleins poumons l'air de la mer, et contemplant cette immensité qui a toujours parlé à mon âme un langage si éloquent. »

Le 27 novembre : « Les forces me sont déjà beaucoup revenues. Je me permets même d'escalader les montagnes.

« Les villas, par centaines, sont échelonnées sur le penchant des montagnes avoisinant la ville ; de là nous dominons ; jardins, arbres fruitiers, plantes des pays chauds y abondent ; devant nous, la mer. J'y monte chaque jour pour méditer et penser à Dieu. Ces beautés et ces grandeurs de la nature me font rêver à l'infini et le matin le bruit des flots venant mourir sur la plage, ce va-et-vient des vagues, ce calme de la nature dont l'Océan est un des plus éloquents tableaux ; tout cela me porte vivement à Dieu et m'unit à Lui. »

Le 4 janvier 1891 : « Je vois souvent la mère d'un de nos religieux. Nous causons du Bon Dieu le plus possible ; cela ne me distrait pas.

« J'ai vu Mgr Fabre. Il est maintenant bien content de nous avoir acceptés à Montréal. Le Bon Dieu fait bien toutes choses ; qu'Il soit béni.

« J'ai des relations avec un protestant qui désire se convertir. Au moins, mon séjour à Cannes servira à quelque chose de bon. Je fais la volonté du Bon Dieu et c'est ce que j'ambitionne avant tout. »

Le 2 mars : « Mon cher papa, si vous saviez comme je pense souvent à vous ! Une fanfare de

soixante musiciens, la plus forte de France, joue quatre fois par semaine sur la grande promenade. Ah ! si vous étiez ici ! Au ciel, les louanges éternelles des anges et des élus, leurs chants de gloire et d'amour, leurs éternels cantiques à l'Agneau Immolé, nous feront tressaillir d'admiration et nous enivreront d'amour. Nous y serons, papa, nous y reprendrons nos concerts, et tous nous chanterons des chants d'amour à Celui qui sera notre éternelle félicité. »

Le 3 avril : « Ce qui m'occupe surtout de ce temps-ci, ce sont les pécheurs. Le Bon Dieu m'a mis en relations intimes avec plusieurs, et je tiens à ce que leur âme en profite. J'ai pu, avec la grâce de Dieu, en déterminer quelques-uns à se confesser.

« J'ai entrepris aussi un autre gros poisson, mais un dur celui-là. Il n'a fait que sa première communion, et il y a quarante ans qu'il a abandonné toutes les pratiques religieuses. J'ai confiance que Dieu me fera la grâce de le gagner aussi. Toutes les relations extérieures me pèsent quand elles ne tendent pas uniquement à Jésus. »

Mystérieuses souffrances.

En toutes circonstances, le Père fait aimer Jésus et crée de l'enthousiasme pour le Saint Sacrement. Dans les Œuvres divines, le bien est souvent au prix de grandes souffrances.

« Bien des fois, écrit-il le 18 décembre 1889¹, et surtout à la sainte messe, Jésus m'a dit des paroles de ce genre : « JE VEUX TE FAIRE SOUFFRIR. JE VIENS

¹ Notes de Direction.

T'AIDER A SOUFFRIR. JE T'AIME, ET JE TE FERAI SOUFFRIR ».

Depuis lors, j'en n'ai pas arrêté de souffrir, mais d'une souffrance difficile à décrire, qui naît de l'amour et de l'union. A certains jours, j'ai souffert à en être malade physiquement. Rien ne me donne une vue plus claire de l'agonie de Jésus que ces terribles moments, où la nature tout entière est broyée et anéantie.

« Mais, chose étrange, plus je souffre, et plus je veux souffrir. Un véritable feu de désirs pour la souffrance s'est allumé en moi. Je ne comprends pas ce qui me pousse à souffrir ainsi ; mais, ce m'est devenu un besoin. Je ne cesse de supplier Jésus de ne pas m'épargner, mais de m'immoler, et toute ma vie.

« C'est souvent dans ces moments d'humiliation profonde qu'Il m'accorde ses communications les plus amoureuses. Moins que jamais, mon Père, je n'y comprends rien.

« Malgré moi pour ainsi dire, Jésus me ravit à Lui, et je me sens tellement à Lui au fond de l'âme, que je serais prêt à tout pour L'aimer un tout petit degré de plus, ou pour Lui faire le moindre plaisir, jusqu'à souffrir le martyre. »

Le 5 mai 1889 : « Mon Père, il me serait impossible de vous dire tout ce qui s'est passé dans mon âme depuis trois semaines. J'ai plus souffert pendant ce temps que pendant toute ma vie. C'est une agonie horrible qui me ferait mourir à certains moments, si je n'étais soutenu par Celui qui m'envoie et veut ces tourments.

« Parfois, tout mon être est dans une torture affreuse ; c'est comme si j'endurais toutes les

horreurs de la passion. Mon âme passe par toutes les scènes de ce drame épouvantable et j'éprouve par moments d'une manière terrible les souffrances de Jésus pendant son agonie. Il me tient sans cesse cette pensée devant les yeux, et il m'en fait voir et comprendre toutes les angoisses, tous les abandons, toutes les cruelles et indicibles tortures. J'éprouve alors comme un renouvellement de cette terrible agonie, dans la mesure où mes forces peuvent en supporter l'excès. La souffrance me fait perdre le sentiment de tout, je tombe épuisé, et si je pouvais crier je le ferais, tant ce que je souffre est horriblement poignant. Il y a des jours où je ne puis presque pas supporter de nourriture ; mon estomac s'y refuse et le peu que je prends me fait alors beaucoup souffrir.

« La persuasion intime que Jésus me donne et qu'Il tient gravée dans mon âme est que toutes ces choses sont voulues de Lui, qu'elles sont son Œuvre, et nécessaires à ses desseins. Notre Seigneur me fait sentir que je ne serai pas le seul à en profiter.

« L'autre jour, la souffrance m'avait abattu, et pendant deux jours, l'abandon et le dégoût avaient été si grands dans mon âme que j'en étais arrivé à un point d'indicible angoisse. Je montai au saint autel comme une victime pour être immolé (sentiment qui m'est bien fréquent). Pendant le Canon, Jésus me dit : « MON ENFANT ». Ces paroles, dites avec tant de tendresse et de compassion, me dévoilèrent subitement une assistance si amoureuse de Jésus et l'annonce de nouvelles souffrances, que je fondis en larmes. Ces deux mots m'avaient fait voir tout un monde ; j'en éprouvai une grande consolation, et je me sentis plus fort pour souffrir encore,

les souffrances de l'avenir dussent-elles m'être plus pénibles que celles du passé.

Chaque matin, en arrivant aux pieds de Jésus, ma première pensée est de m'offrir en victime pour Lui. Il m'inspire de Lui crier de ne pas m'épargner, de m'accabler, de déverser sur moi toutes les souffrances qu'Il a endurées dans sa passion ; et Lui seul sait tout ce qu'Il accumule sur mon âme en un seul jour ! Il ne me serait pas possible, mon Père, de vous dire tout ce que je souffre. Si l'agonie de Jésus et sa mort sur la croix pouvaient s'exprimer dans un langage humain telles qu'elles se sont passées, il me semble que ce n'est qu'alors que je pourrais trouver des mots pour rendre ce qui se passe en moi.

« J'ai le pressentiment que je souffrirai longtemps ainsi, que Jésus m'a choisi pour être une victime cachée, qu'Il me fera passer par les souffrances intimes qu'Il a endurées, qu'Il veut me rendre semblable à Lui.

« D'une manière confuse, je vois que Jésus a des desseins secrets en tout cela, qu'il est nécessaire que tout arrive ainsi ; mais je ne les comprends pas ni ai le moindre désir de les comprendre.

« Je sens Jésus entrer et pénétrer plus avant dans mon âme ; je Le vois alors souffrir en moi et par moi, renouveler dans mon âme les grandes tristesses et les affreux déchirements intérieurs endurés pendant sa passion. »

Le 30 mars 1890 : « Trois fois encore à la sainte Messe, Jésus m'a fait entendre ces paroles qu'Il m'a si souvent répétées : « JE VIENS T'AIDER A SOUFFRIR. PRÉPARE-TOI A SOUFFRIR ». Elles produisent en mon âme des effets incompréhensibles, elles m'arrachent

à la terre et me font vivre en Dieu, — où je tends sans cesse, poussé par une impulsion continue. »

Autres épreuves.

A ces immolations mystiques s'en ajoutent d'autres : contrariétés, oppositions, incompréhensions. Elles iront grandissantes chaque jour pendant douze ans, contribuant à l'enfantement de cette Œuvre nouvelle exclusivement vouée aux Prêtres.

Depuis trois ans, le succès a couronné le zèle de l'intrépide Directeur des Prêtres Adorateurs. Au Chapitre Général de 1890, il présente un rapport qui met en évidence le développement merveilleux de l'Œuvre.

« Au mois d'août 1887, y lisons-nous, le nombre des membres s'élevait à environ six mille. Depuis, l'Œuvre s'est accrue de douze mille neuf cent quatre-vingt-quatre nouveaux membres.

« Sur trois cent trente-deux démissionnaires, une cinquantaine se sont fait religieux. Vingt et un Prêtres Adorateurs sont entrés à notre Noviciat.

« Depuis sa fondation, plus de cent Evêques ont approuvé l'Œuvre, quarante-sept d'entre eux et trois Cardinaux en font actuellement partie. L'Œuvre compte quinze Directeurs dans quinze pays étrangers où elle fonctionne régulièrement ; et soixante-neuf Directeurs diocésains en France, approuvés par les Evêques.

« Le nombre des membres de la Garde d'Honneur du Très Saint Sacrement (dont le Père fut chargé en février 1890) est passé en six mois de trois cent quatorze à six cent soixante-cinq.

De tels progrès supposaient des aides, chaque jour plus nombreux : secrétaires, zélatrices, reli-

gieux, et exigeaient une organisation stable garantissant l'avenir. Le Père Prévost voyait l'urgente nécessité du « Tiers-Ordre » voulu à cette fin par le Père Eymard : Œuvre demi-séculière et demi-religieuse de femmes vivant en communauté et se dévouant à toutes les Œuvres de la Congrégation, complétant l'Œuvre des Servantes qui ne participent qu'à la vie contemplative.

« Cette Œuvre, écrit-il¹, je pouvais la désirer, en apprécier les avantages futurs, la demander au Bon Dieu. J'ai pu inviter certaines âmes qui croyaient également à la glorification de l'Eucharistie par l'existence d'une Œuvre de ce genre, à prier avec moi pour sa réalisation future, et j'ai pu la leur faire aimer davantage en leur en faisant entrevoir les avantages et les beautés. »

Les Supérieurs jugèrent plus sage et plus prudent de modérer tant d'ardeurs. Les Œuvres, pensèrent-ils, prennent trop d'importance et d'ampleur. L'influence personnelle du Père devient trop grande.

Après le Chapitre de 1890, le Père Prévost n'apparaît plus comme Consulteur. Une décision a été prise pour contrôler et modérer le zèle du Directeur général des Prêtres Adorateurs : un Comité de trois membres a été constitué pour diriger l'association. Quand il revint de Cannes en juin 1891, on ne le vit donc pas reprendre ses activités antérieures.

Le 12 août 1891, il écrivait aux siens : « Je n'irai pas à Lourdes cette année : aucun des religieux n'ira. J'en suis bien peiné, mais il faut savoir faire toujours joyeusement la sainte volonté de Dieu. »

¹ Mi-novembre 1891. Direction.

Cette année-là, à l'Assemblée générale annuelle des Prêtres Adorateurs, en octobre, le Père Prévost était absent. Le Supérieur Général qui présidait demanda aux Prêtres présents des prières pour leur Directeur. Il avait été envoyé à la Maison de Marseille.

Deux ans à Marseille ¹.

« La perspective de n'avoir ici aucun ministère m'était quelque chose de douloureux, comme mon éloignement des Œuvres, et surtout de l'Œuvre des Prêtres Adorateurs qu'à vrai dire, j'ai beaucoup aimée, comme le prolongement de l'amour et de l'action de Jésus-Hostie dans le monde et surtout dans les âmes sacerdotales.

« Le soir où j'arrivai ici, en entrant dans ma cellule, j'entendis une voix qui me dit ces simples mots : « TU SOUFFRIRAS BEAUCOUP ». Ces paroles se firent entendre avec force et se gravèrent au plus intime de mon âme. A l'impression subite et pénétrante qu'elles produisirent en moi, je ne pus méconnaître que Jésus en était l'auteur. Je me jetai aussitôt à genoux, et je récitai avec ferveur, et tout en larmes, le Pater noster, seule prière qui me dise maintenant quelque chose. Je sentis alors en moi une force nouvelle pour souffrir. Ces paroles m'avaient réconforté tout en me crucifiant. J'avais le pressentiment de l'état terrible et de la nuit obscure où j'allais entrer ; et ces paroles mêmes : « TU SOUFFRIRAS BEAUCOUP », commencèrent mon martyre. Jésus m'annonçait la souffrance, mais il m'enlevait la consolation de L'entendre me dire que cette souffrance venait de Lui. Je ressentis

¹ Extrait de sa Direction de la mi-novembre 1891.

douloureusement cette espèce d'abandon et d'obscurité dont Jésus se plaisait à entourer ses paroles.

« Depuis cinq semaines, j'endure un martyre intérieur, des heures, parfois même des journées entières dans le paroxysme de la souffrance, broyé, écrasé, affreusement torturé dans toutes les parties de mon âme. Je sens des abîmes se creuser dans mon âme et je me vois englouti dans mon propre sein, au milieu de véritables torrents d'angoisses et d'amertumes. D'épaisses ténèbres, le dégoût, l'abattement, toutes les souffrances se font sentir à la fois. Je suis étonné de ne pas mourir. Je crois que naturellement parlant, la moitié de ces souffrances serait plus que suffisante pour donner la mort. »

En décembre 1892, il s'offre en victime et en fait le vœu : « O Jésus, je suis à Vous, cela me suffit. Plus que jamais vous avez droit sur moi, maintenant que vous m'avez fait la grande grâce de m'accepter comme votre petite victime. A vous de disposer de moi selon votre bon plaisir. J'aime le calvaire maintenant que je vous y ai trouvé si abondamment. Crucifiez-moi avec Vous, pour l'accomplissement de vos desseins, pour la seule satisfaction de votre bon plaisir. »

Pendant deux années qu'il passe à Marseille, il emploie tous ses instants à l'étude de la Théologie et de l'Écriture Sainte. Une année, il est chargé par le Supérieur Général d'enseigner la Théologie aux scolastiques de la Congrégation qui se trouvent là. A cinquante ans de distance, nous entendions un de ses élèves d'alors, le Père Cambon, rappeler son souvenir plein d'admiration : « Il était toujours joyeux, aimait les taquineries, nous faisait beaucoup rire malgré ses grandes souffrances qu'il

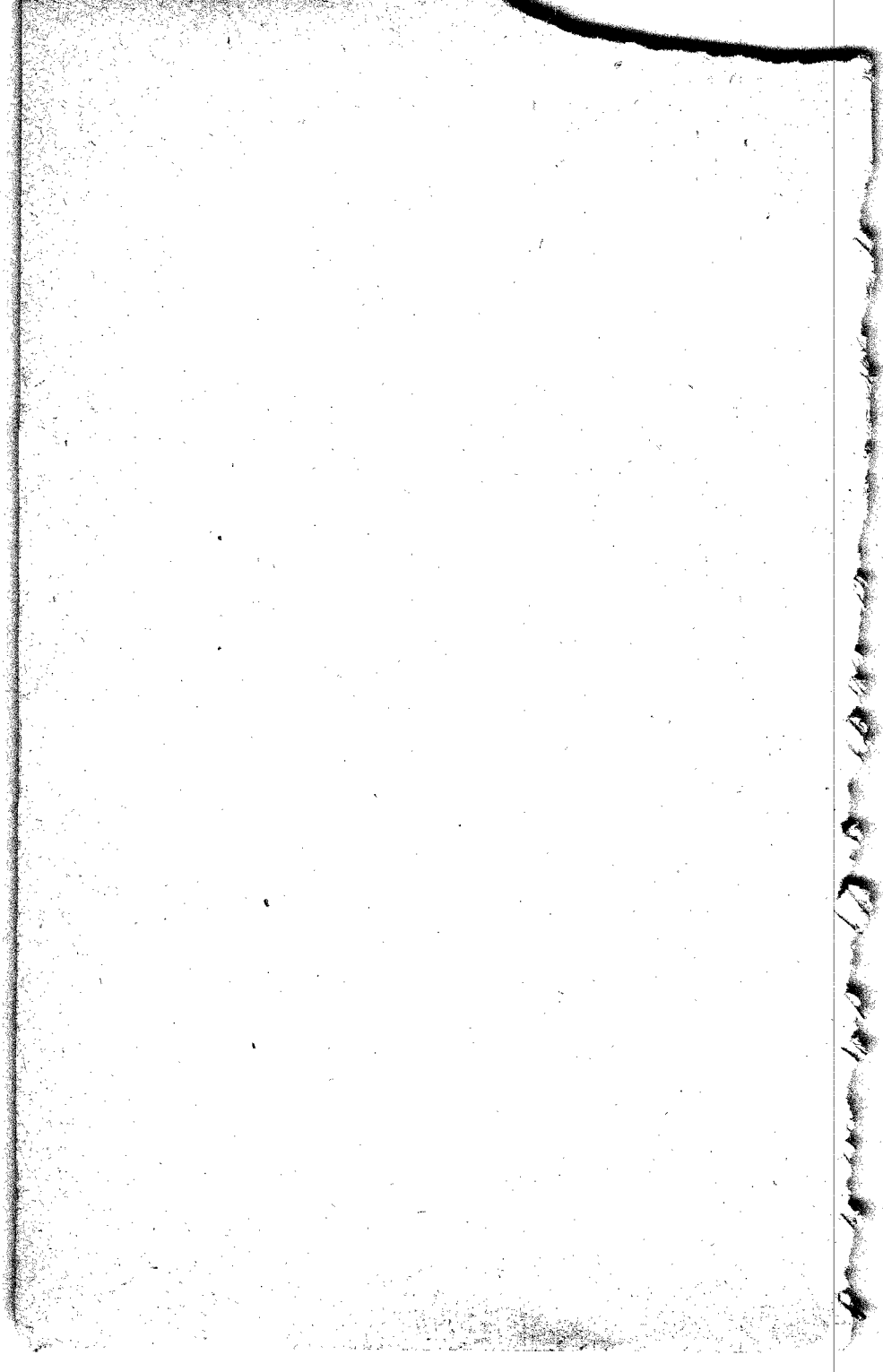
savait cacher. Il prêchait longtemps, et aux reproches de son Supérieur de dépasser les limites assignées, il savait par une aimable plaisanterie, se faire pardonner ».

Le 11 juin 1893, il renseigne ses Parents sur l'emploi de son temps : « Ici, leur écrit-il, toute ma vie se passe dans la chapelle et dans ma cellule. Je prie et je travaille. J'étudie Jésus en L'adorant, et puis je L'étudie encore en scrutant l'Écriture Sainte et en voyant d'importantes et très belles questions théologiques. Je n'ai jamais eu autant de temps pour étudier. Je ne sais ce que c'est que de perdre une seule minute. Aussi, je me rends bien compte que ces dix-huit derniers mois d'étude me valent dix ans de travail.

« C'est à Marseille que j'ai commencé à prêcher dans notre chapelle. Tous les soirs pendant l'octave de l'Épiphanie, j'ai pris pour sujet la Royauté de Jésus-Christ, et j'en ai profité pour étudier à fond ce sujet. Le mois de juin, j'ai prêché sur le Sacerdoce. Je vivais dans la solitude et l'étude ; petite vie bien ordinaire, mais bien profonde.

« Je fus délégué par la Maison de Marseille pour assister à notre Chapitre Général qui eut lieu à la mi-juillet 1893. A ce moment, le Père Tenaillon, Procureur Général et Supérieur à Rome, est passé à Marseille avant de se rendre à Paris pour le Chapitre. Il me dit la pensée qu'avaient un bon nombre des Capitulaires de m'élire Supérieur Général. Comme preuve de sa conviction que je serais élu, il me dit : « J'ai traité la chose avec la Congrégation des Religieux à cause de votre âge, et j'ai obtenu toutes les dispenses voulues. » (Mémoires).

Les desseins de Jésus étaient bien différents !



CHAPITRE V

LE SACRIFICE DE SA VOCATION

(1893-1900)

Retour à Paris.

« Nos Supérieurs présents au Chapitre, lisant dans ses Mémoires, voyant que j'étais florissant de santé, pensèrent me confier de nouveau toutes nos Œuvres » ; et le 24 juillet 1893, il annonce à sa famille son retour à Paris à la Direction des Prêtres Adorateurs.

Durant six ans encore, il va s'y dépenser sans compter, fournissant du travail à une douzaine de secrétaires, présidant des assemblées qui réunissaient des centaines de Prêtres, leur faisant des conférences ou prêchant des retraites.

« J'organise des réunions générales de Prêtres dans les diocèses, écrit-il en juin 1894 ; cela produit un grand bien. J'espère avoir cette année, à Lourdes, près d'un millier de Prêtres en surplis et une centaine en chasuble. Tous les jours, il m'arrive en don : surplis, étoles, aubes, chasubles, etc... Il y a tant de générosité en France ! »

Pour la gloire de Jésus et le rayonnement de sa Congrégation, il contribue puissamment à la fondation des *Annales* et du *Petit Messenger*¹, il en

¹ Deux Revues mensuelles. *Les Annales* étaient l'organe de l'Œuvre des Prêtres Adorateurs. *Le Petit Messenger* avait pour but de répandre parmi les fidèles la dévotion et le culte envers le Très Saint Sacrement.

assume la rédaction, les répand parmi les fidèles et le clergé.

Il reçoit les Prêtres avec affection, pour les confesser, les conseiller, les aider, se privant pour eux de ses récréations et exercices de communauté, n'épargnant ni démarches ni fatigues pour ceux qui sont dans un plus grand besoin. Il est obligé de vivre dix jours en un, comme il l'écrit le 24 mars 1894, et il ne peut arriver à tout faire. « Il faudrait que mes journées aient quarante-huit heures »¹.

Non seulement la prudence, mais l'impossibilité absolue l'obligeaient parfois au repos complet.

Ainsi, le 10 août 1896, il écrit de Luchon : « Il faut se reposer. Un travail trop assidu a fait se multiplier mes crises rhumatismales qui se portent surtout à la tête. Le médecin a recommandé le repos absolu pendant un mois ».

Le 15 septembre le retrouve au poste : « Je vais me remettre à l'ouvrage avec une vraie joie, car c'est pour Lui que je travaille, pour Lui que je vis et que je veux mourir. »

Lettre à M. Delavigne.

Cette lettre du 26 novembre 1899, à M. Delavigne, Sulpicien, Supérieur du Grand Séminaire de Montréal, précédant de quelques mois sa sortie de la Congrégation, mérite que nous la citions presque en entier, tant elle reflète sa vie, son âme et son Œuvre jusqu'à cette date.

¹ 19 décembre 1895.

Il était allé, en septembre de cette année-là, aux Noces d'Or de ses vieux parents à Saint-Jérôme¹.

« J'ai joui en revoyant mon cher grand Séminaire. J'y ai revécu les plus belles années de ma vie, après celles de ma vie religieuse. J'y ai repassé en pleurant les grâces sans nombre que Jésus m'y a faites, et j'ai savouré avec délices les vieux souvenirs de l'amour de mon Dieu.

« Oh ! que la marche ascendante de Jésus dans une âme est mystérieuse et ensoleillée d'une miséricorde infinie !

« Le Séminaire m'a ouvert les portes du ciel, en me plongeant dans les abîmes de l'amour !

« J'y ai entrevu Jésus et je L'ai aimé ! Son amour m'a transpercé, et cette blessure que sa

¹ « Fêtes inoubliables, où, enfants, petits enfants, parents éloignés, amis et concitoyens furent unanimes dans la prière et les agapes pour commémorer les cinquante années de pratique médicale et les Noces d'Or de mariage du Docteur et de Mme Jules Prévost ; de même que les cinquante années d'existence de la fanfare de Saint-Jérôme, fondée et toujours dirigée par le vénérable Jubilaire. A cette occasion, oncle Eugène était venu de Paris, chargé de colis précieux, porteur d'une bénédiction papale pour les chers vieux parents. Il y eut quatre jours de réjouissance : fête de famille, fête officielle et fête musicale.

A la Messe d'Action de grâces, une allocution, qui fit verser des larmes d'attendrissement, fut prononcée par le R.P. Eugène Prévost. Il avait pris pour texte : « Bienheureux ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies, car la crainte de Dieu est la gloire des vieillards, et leurs enfants, leur couronne. » C'est un cœur de fils et de prêtre qui parlait. »

(Extrait d'un article de Mme Cécile Prévost Lamarre, intitulé « La vieille maison grise ».)

Cette vieille demeure ancestrale, la piété filiale des Religieux de la Fraternité Sacerdotale l'a fait transporter et reconstruire absolument la même, dans leur propriété de La Pointe-du-Lac, près Trois-Rivières, Canada.

tendresse miséricordieuse m'a faite au cœur, je voudrais la faire saigner toujours davantage et la rendre béante pour enflammer les âmes et surtout les âmes sacerdotales.

« J'aurais été heureux de redire, avec ma faible voix, à vos Séminaristes, ce que vous leur avez si souvent et si saintement répété, aux jours de l'inoubliable passé : « Il faut aimer pour devenir saint. Le Prêtre doit être pétri d'amour, car il doit être un saint ».

« Vous pourrez intéresser vos Séminaristes en leur disant qu'il y a actuellement quarante-six mille membres actifs dans l'Œuvre des Prêtres Adorateurs. Le Canada en compte treize à quatorze mille, et les Etats-Unis trois mille quatre cent deux sur environ neuf mille prêtres qui composent le clergé américain. Environ trente Evêques en font partie aux Etats-Unis, et dans le monde entier, neuf Cardinaux et cent quarante-cinq Archevêques et Evêques.

« L'Œuvre est répandue dans toutes les parties du monde, jusqu'en Chine et au Japon ; et chaque mois elle offre à Notre-Seigneur plus de deux cent mille heures d'adoration faites par des Prêtres.

« Près de mille deux cents diacres et sous-diacres en font également partie, et en France l'Œuvre fonctionne officiellement dans quarante-six diocèses.

« Le mouvement eucharistique dans le monde est sans contredit dû en grande partie aux Prêtres Adorateurs. Des Congrès, comme celui des Etats-Unis, (où assistaient douze Evêques, le Cardinal Gibbons et le Délégué Apostolique, Mgr Martinelli),

se tiennent un peu partout, jusque dans les Indes Orientales, où se sont trouvés réunis il y a quelques mois, quatre Evêques et une centaine de Prêtres.

« Je ne parle pas de nos splendides réunions de Lourdes au moment du pèlerinage national, où nous avons déjà réuni mille huit cents Prêtres.

« Veuillez prier et faire prier vos Séminaristes pour l'Œuvre, pour les Prêtres du monde entier et aussi pour l'indigne Directeur d'une si belle Œuvre. »

Quand le 20 août 1937, à l'occasion du premier cinquantenaire de l'érection canonique de l'Œuvre des Prêtres Adorateurs, l'Eminent Secrétaire d'Etat, le Cardinal Pacelli adressait des félicitations « pour l'enthousiasme constant et le progrès toujours soutenu de l'Association durant le demi-siècle », le pauvre Directeur de jadis pouvait humblement en prendre sa part.

« M'envoyer au Canada ».

Au sein de sa Congrégation, le Père Prévost est estimé et aimé. Nous en trouvons la preuve dans cette pensée qu'avaient eue un bon nombre des Religieux de le nommer Supérieur Général, et d'avoir voulu lui confier la fondation d'une maison à Mexico.

« De tout temps, a-t-il écrit lui-même, en 1900, les Religieux m'ont traité avec une grande confiance, non seulement ceux de la maison de Paris, mais tous ceux des autres maisons de passage à la « Maison-Mère ».

On le tient pour un religieux fervent, dévoué et charitable. Jamais on ne l'entend critiquer, ni mur-

murer. Il est aimable, joyeux et plein d'entrain. Le succès accompagne son zèle. Il jouit d'une grande influence.

C'est précisément ce qui inquiète ses Supérieurs. Les Œuvres sacerdotales, si belles qu'elles soient en elles-mêmes, ne prennent-elles pas trop d'ampleur ? Ne vont-elles pas nuire à d'autres obligations de la Règle, comme l'adoration nocturne ? Le Père Eymard, il est vrai, a entrevu et désiré toutes les Œuvres sacerdotales. On ne le conteste pas. Mais l'heure est-elle venue de les réaliser ? Ne vaut-il pas mieux attendre ? « Il s'agissait sans doute d'un projet touchant, écrit Mgr Trochu en parlant de l'Œuvre d'accueil pour les Prêtres âgés et infirmes, mais d'une exécution dispendieuse, délicate et difficile, qui eût exigé des locaux, un personnel et un règlement appropriés »¹.

Sous l'empire de cet amour extraordinaire de Jésus où nous l'avons vu, héritant du Père Eymard « son culte du Prêtre », recevant sans cesse lui-même des lumières particulières et une impulsion divine dans ce sens, sollicité et conseillé par Mgr Jourdan de la Passardière, Evêque auxiliaire de Paris, par les Chanoines de Bretagne et Odelin, et par d'autres qu'il appelle « des hommes de Dieu », pressé par des besoins urgents qu'il touche du doigt dans ses contacts quotidiens avec les Prêtres, le Père demande à ses Supérieurs la permission de s'occuper de diverses Œuvres sacerdotales. Cette permission lui est refusée.

« Dans une formule rédigée par Mgr Jourdan de la Passardière, qui fut mon Directeur de

¹ « *Le Bienheureux Pierre-Julien Eymard* », page 423.

conscience en toute cette grave affaire, j'ai demandé au Conseil Général de notre Congrégation, l'autorisation d'aller à Rome consulter le Pape. Le Conseil a refusé. C'est alors que je me suis remis sans condition entre les mains de mes Supérieurs qui avaient déjà décidé de m'envoyer à la Maison de Montréal. C'était le dernier sacrifice : abandonner toutes les Œuvres. On m'a dit qu'il fallait partir et m'en aller à Sarcelles jusqu'au départ pour le Canada »¹.

Sarcelles :

« Je suis donc allé à Sarcelles, dix jours avant de partir. J'y suis resté dans le silence et comme en retraite. En marchant autour du sanctuaire, j'ai été frappé, et me suis mis à écrire.

« Il y a deux grands Sacrements qui s'appellent mutuellement, inséparables l'un de l'autre : l'Eucharistie et le Sacerdoce.

« L'Eucharistie est tout dans l'Eglise, car Elle est Jésus. Après l'Eucharistie, rien ici-bas n'est grand et digne de respect et d'amour comme le Prêtre. Honorer le Prêtre, c'est honorer Jésus, c'est honorer le Saint Sacrement pour lequel le Prêtre existe.

« Dès lors, après les œuvres qui ont pour objet la Personne sacrée de Jésus au Très Saint Sacrement, rien n'est beau, rien n'est enviable, rien n'est digne comme le dévouement et le zèle au service du Sacerdoce.

« Des œuvres de tous genres se sont fondées à la gloire du Très Saint Sacrement, et les efforts

¹ Extrait des Mémoires du Père. Sarcelles où était le Noviciat des PP. du SS. à 20 kilomètres de Paris.

² Archives de la Fraternité Sacerdotale, Notes de Sarcelles.

communs tendent à donner de plus en plus à Jésus-Eucharistie la place qui lui revient dans les âmes et dans la Société.

« Il semble qu'un mouvement semblable, proportion gardée, devait se produire en faveur du Sacerdoce, et qu'à côté des œuvres eucharistiques, devaient naître des œuvres sacerdotales. Et pourtant, il n'en a rien été !

« En effet, toutes les classes de la Société, enfants, vieillards, pauvres, malades, orphelins, infirmes, ont des corps religieux qui leur sont consacrés, le Prêtre n'en a pas. Aucun n'est particulièrement consacré aux Prêtres. Aucun ne fait de la sanctification et du salut des Prêtres, — sous toutes ses formes, — son objet spécial, immédiat et constant. Aucun ne se constitue officiellement l'appui, le secours des Prêtres. Aucun ne se consacre par vocation au soulagement des Prêtres malades, infirmes, vieillards, retirés du ministère et vivant dans l'isolement.

« En un mot, ce qui existe pour tous n'existe pas pour le Prêtre. Il manque une Congrégation qui en fasse son but spécial et qui assure à toutes ces œuvres sacerdotales, le développement et la perpétuité.

« Le temps n'est-il pas arrivé de la fonder ? Il semble que oui. Cette Œuvre serait le couronnement de bien d'autres. »

Le grand sacrifice.

« Je me suis alors aperçu que je venais de faire le sacrifice de ma vocation. Je suis allé à la tribune aux pieds de Jésus.

« Jamais je n'oublierai ces jours de silence, de souffrance, de paix, d'amour et d'union passés à Sarcelles. Cette lumière douce et calme que Vous faites alors pénétrer en mon âme, ô Jésus ! Elle ressemble à une vision qui frappe sans cesse mes regards et m'empêche de vaciller à droite ou à gauche.

« Depuis le jour où j'ai compris qu'il me fallait passer par ce calvaire pour arriver à l'Œuvre de votre amour, j'ai senti en moi une force inconnue et surhumaine. J'ai dit OUI avec l'élan impétueux du martyr qui meurt pour vous, et jamais l'ombre d'un doute et d'une hésitation n'a depuis effleuré mon âme. Je vole au-devant de ce sacrifice.

« Vous savez que je suis prêt à tout. Après ce sacrifice de ma chère et tant aimée Société, ô mon Dieu, vous pouvez tout me demander. Je suis à vos ordres ; frappez, crucifiez-moi, mais vos Œuvres d'amour, ô Jésus, suscitez-les dans votre Eglise. Vos Prêtres ! Oh ! sanctifiez-les, sauvez-les ! Faites-moi longtemps vivre, et beaucoup souffrir, si je puis vous servir à les sauver et à en faire des saints »¹.

Montréal.

Le 10 janvier 1900, le Père Prévost arrive à la Maison de Montréal, « inter alumnos » comme simple religieux. Jusqu'au dernier jour, il sera à tout ce qu'on lui demandera : la garde, le confessionnal, la prédication.

Le 25 février il écrivait² : « O mon Dieu, que vous êtes grand dans vos Œuvres ! Divinement

¹ Notes intimes. — ² Id.

adorable dans vos miséricordes ! Que d'événements dans ma vie depuis quelques années ! Quelle marche mystérieuse de la grâce et des attrait de Jésus dans mon âme ! Mais depuis deux mois que la grande épreuve m'a frappé, quelle vie, ô mon Dieu ! Cela me rappelle un peu les grâces de mon Sacerdoce. Le monde a comme disparu à mes yeux. La solitude m'a transplanté dans la vie en Dieu. Je ne me rends pas encore compte des lieux, des personnes et des choses. On dirait un petit enfant endormi dans le sein de Dieu. Jésus seul est toute ma vie. Je ne respire que pour Lui, je ne pense qu'à Lui, je ne sens et ne vois que Lui, je vis en Lui.

« Sans cesse j'entends ces douces paroles résonner à mes oreilles : « DEMEURE EN MOI, DEMEURE DANS MON AMOUR ». Je ne suis bien qu'aux pieds de Jésus. Je passerais ma vie à regarder la sainte Hostie. Je ne parle pas, je ne pense pas ; je regarde Jésus, Il est là, je Le vois, je Lui adhère, et je vis ainsi calme, heureux, abandonné.

« Quand la souffrance m'étreint trop fort, c'est encore Jésus que je regarde, contemple et aime.

« Quand la douleur m'accable et que mon âme jetée dans le vide est torturée par le sentiment de l'abandon universel et par les terribles angoisses de l'agonie spirituelle, oh ! c'est encore Jésus que je cherche et qui est mon unique pensée.

« O mon Dieu, Vous l'avez voulu, que votre sainte volonté soit faite et non la mienne, Vous savez, Vous, ce que cette séparation me coûte de larmes et de sang. Les hommes ne comprendront jamais la grandeur de mon sacrifice. Ils me jugeront sans doute très sévèrement. Oh ! s'ils savaient

ce que je souffre et la grandeur de l'immolation que m'impose votre amoureuse volonté. »

La dispense.

Le 4 avril 1900, il demande à Mgr Bruchési, Archevêque de Montréal, de vouloir bien l'accueillir dans son diocèse.

Le Jeudi-Saint, 12 avril, il écrit à son Supérieur Général :

« Depuis quatre mois j'ai de nouveau beaucoup réfléchi et prié. Dans le silence et la solitude, j'ai cherché à m'unir le plus intimement possible à Notre-Seigneur et à connaître ses volontés sur moi.

« L'attrait qui depuis longtemps me porte vers les Prêtres et qui a tant grandi ces dernières années, n'a fait que se fortifier dans mon âme, au point de prendre pour moi le caractère d'une vraie vocation.

« Je me croirais coupable en conscience de ne pas y répondre ; et c'est pour être fidèle à ce que je crois formellement être l'appel de Dieu, en me consacrant exclusivement aux Œuvres sacerdotales, que je me détermine à vous demander la dispense de mes vœux.

« Mgr l'Archevêque de Montréal me reçoit volontiers dans son diocèse.

« Je ne fais cette démarche, mon T.R. Père, qu'après avoir consulté des hommes de Dieu sages et éclairés, et après avoir supplié Notre-Seigneur de ne pas me tromper et de ne faire en tout que sa sainte volonté. La paix profonde qui habite mon âme depuis que j'ai pris cette grave détermination m'est une nouvelle indication des volontés divines.

« Je n'en fais pas moins aujourd'hui le plus grand sacrifice de ma vie, et Jésus seul sait quelle immolation il m'impose, en me demandant de quitter la chère Congrégation du Très Saint Sacrement, à laquelle je resterai attaché de cœur et dévoué jusqu'à ma mort.

« Je demande à Jésus, le Souverain Prêtre, mon Révérendissime Père, de vous faire comprendre tout la pureté de mes intentions, et je vous prie de vous souvenir de moi au saint autel.

« Le 1^{er} août 1900, anniversaire de la mort du Père Eymard, la dispense de mes vœux accordée par Rome arrivait à Montréal. Il y avait dix-neuf ans que j'avais quitté la famille et le Canada pour le Noviciat de Bruxelles.

« Le 2, je trouvais le Document à la porte de ma cellule avec une lettre de M. le Chanoine Archambeault, chancelier de Montréal et plus tard Evêque Fondateur du diocèse de Joliette. « Je ne puis que vous engager à poursuivre jusqu'au bout votre noble entreprise, m'écrivait-il de Rome, le 20 juillet. Je puis vous dire que la chose sera probablement accueillie ici avec faveur. On sent qu'il y a un vide dans les œuvres de charité et que seul le prêtre est mis de côté dans ces œuvres. Ce vide, cher ami, le bon Dieu vous appelle à le combler. Vous aurez sans doute à surmonter de graves difficultés : courage, Dieu sera avec vous et vos efforts seront finalement couronnés de succès ».

« Je suis allé la lire au pied du Très Saint Sacrement dans la tribune du fond. Mon sacrifice était consommé. J'allais quitter la chère Congrégation du Très Saint Sacrement que j'avais tant aimée et où j'avais heureusement tant souffert !

« Oh ! j'en suis sûr, Jésus a compris alors le langage de mes larmes, et Il ne me les a pas reprochées.

« J'étais pourtant heureux, très heureux, et rempli d'une paix suave. C'était l'heure de l'accomplissement des desseins de Jésus. Je l'aimais cette heure, comme Jésus aimait celle de son agonie. J'allais entrer dans la dernière phase de ma vie, celle qu'avaient préparée vingt années de vie religieuse et qu'allait illuminer l'amour passionné de Jésus et du Prêtre !

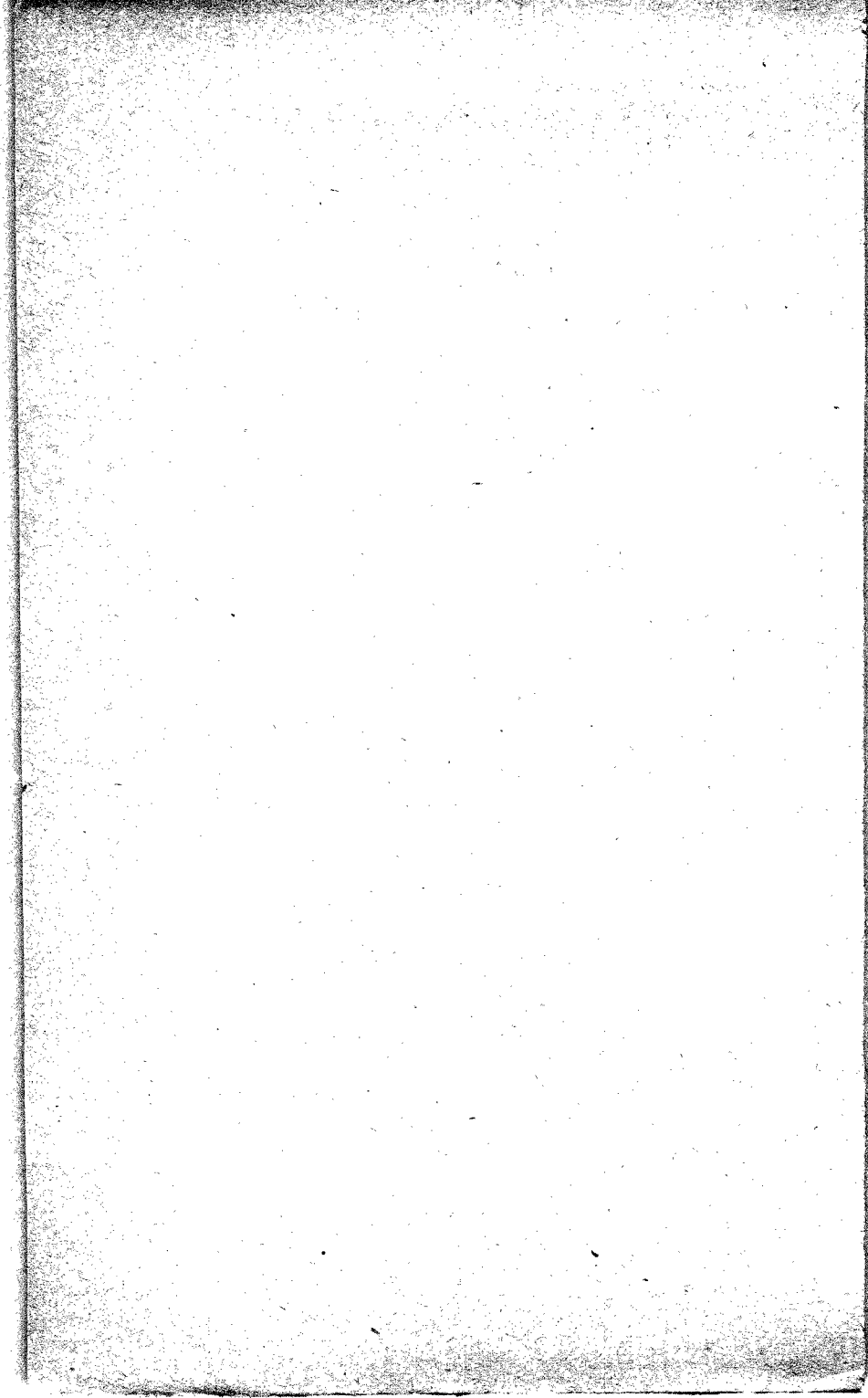
« C'était la fête d'un grand fondateur et serviteur amoureux de Marie, saint Alphonse de Liguori. Je le priai beaucoup.

« Le lendemain, je faisais mes adieux et m'arrachais à ma Congrégation. Les hommes n'ont pas su alors tout ce qui se passait dans mon âme.

« Quelle mort m'a coûtée le sacrifice suprême dont la pensée m'arrache chaque fois des larmes !

« O mon Dieu, vous l'avez voulu, « que votre sainte volonté soit faite, et non la mienne »¹.

¹ Extrait des Notes intimes.



DEUXIÈME PARTIE

LE FONDATEUR

(1900-1925)

Rescrit d'approbation de S.S. Léon XIII¹.

« Votre projet, Cher Fils, semble répondre aux Volontés du Dieu très miséricordieux qui vous appelle à Vous dévouer tout entier au bien des Prêtres... Aidé des compagnons que Vous réunirez, entreprenez donc avec confiance et avec prudence cette Œuvre, qu'il nous plaît d'appeler du Nom de Fraternité Sacerdotale.

« Une Œuvre de cette importance exige de Vous et des Vôtres une grande humilité et une grande charité : vertus qui découlent toutes pures, toutes vivifiantes du Cœur Sacré de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Par une prière assidue, implorez-les auprès de Lui et nourrissez-les en vos âmes. Gardez-les invincibles en face des difficultés et des critiques...

« A cet effet, soyez assistés par l'Immaculée Vierge Mère de Dieu, et accompagnés de la Bénédiction Apostolique, que nous accordons très amoureusement dans le Seigneur à chacun de Vous, et à tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, auront, par leur concours, bien mérité de l'Œuvre. »

Palais du Vatican, 11 février 1901.

¹ Extrait.

CHAPITRE PREMIER

UN NOUVEAU THÉÂTRE

(1900-1901)

« Un Fondateur, lisons-nous dans la vie de saint Joseph Calasant par Timon-David, a toujours dans la tournure de son esprit quelque chose d'original, parfois d'excessif ; s'il était comme tout le monde, il ne ferait jamais rien de saillant. Rarement il a une absolue prudence, il sort des voies battues, puisque son Œuvre répond à des besoins nouveaux. Il a besoin de quelque indépendance pour suivre l'idée qu'il a seul et que les autres, le plus souvent, ne peuvent bien comprendre, parce qu'ils n'ont pas reçu de Dieu cette idée. »

Voix de Dieu.

« Ma vie religieuse dans la Congrégation du Très Saint Sacrement n'a été qu'une voie d'acheminement, ce n'était point le terme. Jésus a voulu que je m'en sépare. Cette volonté est claire pour moi comme le soleil. La Congrégation de la Fraternité Sacerdotale; voilà ma vie, ma destinée, la cime de mon bonheur, le couronnement suprême des miséricordes du Seigneur à mon égard, la pleine réalisation des mystérieux desseins de mon Jésus sur ma profonde misère »¹.

« C'est à Jésus Lui-même que j'ai obéi et je le proclamé bien haut. Peu importe ma misère : je

¹ Notes intimes.

la connais, elle est réelle. Mais je ne puis méconnaître ni la voix de Dieu, ni les lumières qui ont ébloui mon âme »¹.

Il vient de quitter de belles Œuvres, fruits de son zèle : quarante-six millè Prêtres-Adorateurs, deux cent mille heures d'adoration mensuelle, des revues prospères. Il laisse beaucoup d'admirateurs et d'âmes qui lui sont attachées et le vénèrent.

« Sur son prie-Dieu, à sa messe, au confessionnal, en chaire, rien que de le voir autant que de l'entendre nous faisait aimer Jésus, produisait en nous un enthousiasme divin »².

Jésus lui a demandé de tout abandonner, pour recommencer à zéro, seul, comme le grain de froment qui tombe en terre pour mourir, ne germer et produire qu'après un long et dur hiver.

La souffrance l'a depuis longtemps mûri. Il sait que l'enfantement d'une Œuvre est très douloureux, plus encore s'il y en a deux. Le Père Eymard lui a appris « qu'il doit être prêt à mourir sur la croix ». Les ennemis, les croix, l'enfer, c'est prévu.

Sa prière.

Chaque matin, après sa messe, il fait la prière de saint Jean de la Croix : « O Jésus, Vous aimer Vous seul, souffrir et être méprisé pour Vous ».

Après la fondation, il ajoutera : « Tout Vous appartient, ô Jésus ; je Vous abandonne tout ! Régné en Maître absolu sur nous, sinon, détruisez-nous ! Il faut que Vous puissiez prendre en nous vos complaisances. Pour cela, ne craignez point de

¹ Lettre circulaire, 17 fév. 1927.

² Témoignage de Sr Marie du Cénacle, dans le monde. Marie-Louise Dorion, de Montréal.

briser, de crucifier, d'immoler. Faites de nous de vraies victimes, pour le salut et la sanctification de vos chers Prêtres. La sainteté ou la mort !

« Je tiens tant, dira-t-il encore, à ce que nos Œuvres aient toujours un caractère sérieux et surnaturel. J'aimerais mieux n'en fonder aucune s'il devait en être autrement.

« Je voudrais qu'il ne se fasse rien dans nos Œuvres, qu'il ne se dise ni se pense rien, s'il était possible, qui ne soit voulu de Vous, qui ne soit à votre plus grande gloire et à notre sanctification. Non, non, rien d'humain, rien pour nous.

« Toute mon ambition est d'être un petit instrument bien docile entre les mains de Jésus ; ma récompense, être le fumier dont le jardinier a besoin pour féconder sa plante. »

Frère et Sœur.

Le 4 octobre 1900, le Père quittait Montréal avec sa sœur Léonie se dirigeant vers Rome par la France.

« Je savais depuis longtemps qu'elle devait partager ma vie et marcher avec moi dans la même voie d'amour, de souffrance, d'épreuves, d'apostolat et de sainteté »¹.

En 1895, alors qu'elle n'avait que vingt et un ans, venue à Lourdes en pèlerinage, elle était restée à Paris comme zélatrice des Œuvres de l'avenue Friedland, attirée par la même grâce eucharistique que celle de son frère. Leur commun idéal de dévouement aux Prêtres avait pris, pour elle aussi, le caractère d'une vraie vocation.

Leur ressemblance physique attirait partout l'at-

¹ Le Père.

tention. Dans le monde religieux, ils rappelaient le Patriarche des Moines et la vierge Scholastique. A Rome, Léon XIII, Pie X, plusieurs Cardinaux firent ce rapprochement. Leur commune vocation va cependant transformer leurs relations qui ne seront plus seulement celles d'un frère et d'une sœur, mais, comme le soulignait le Père en lui écrivant le 31 décembre 1901, « d'un frère que les desseins mystérieux de Jésus ont fait ton père dans la foi. Oh ! oui, j'aime en toi ma coopératrice dans l'Œuvre, la première et plus chère Oblate du Très Saint Sacrement. Je te sens plus mon enfant que ma sœur, plus la vierge de Jésus et ma petite Oblate que la benjamine aimée de notre belle et chère famille.

« Le jour où Jésus dans son amour unissait nos destinées, nous montions dans des sphères supérieures, nous changions en quelque sorte de pays ; notre demeure s'établissait en Jésus et nos cœurs fusionnaient dans une union qui n'est pas de la terre. Jésus devenait le foyer où nos âmes se devaient consumer dans un même passionnant amour pour Lui et pour ses Prêtres. Transplantés dans un monde nouveau, nous devons comprendre de plus en plus que l'unique bonheur de la vie est d'aimer Jésus et de souffrir pour Lui. »

Les « Histoires ».

Le 12 octobre, ils arrivent à Paris et sont reçus chez l'abbé Pottier, un ami dévoué, premier vicaire à Sainte-Marie-des-Batignolles.

Depuis un an la situation a changé.

« Première histoire¹ : M. Pottier nous apprend qu'un ami laïc lui avait dit, en me plaignant, que,

paraît-il, avant de quitter Paris, j'avais prêté quarante mille francs, que j'avais été trompé et que j'avais tout perdu. On me plaignait !

« L'abbé de Bretagne me reçoit amicalement comme par le passé, trouve mes plans très beaux, me donne de sages conseils. Il avait entendu parler de moi, cette fois c'étaient mes relations avec les âmes qu'on critiquait, surtout avec ma sœur.

« D'autres amis que je vais voir m'apprennent qu'on répand sur mon compte toutes sortes de faussetés et d'appréciations mauvaises avec une incompréhensible animosité, à un tel point que je passe partout pour un mauvais religieux et presque un mauvais Prêtre. On a, paraît-il, déjà pensé à écrire dans les mauvais journaux contre moi. On dit en propres termes que je suis un halluciné, que c'est le diable qui me fait agir, que je peux faire beaucoup de mal, qu'il faut se méfier. Jusqu'où va la malice humaine ! Que Jésus leur pardonne, ils ne savent ce qu'ils font.

« A 6 heures arrive une autre amie des anciens jours. Elle apporte à son tour les appréciations ineffables qui ont cours à mon sujet. Je passe même pour un escroc. J'ai volé, pris l'argent dans les Œuvres, etc... Je suis heureux d'être ainsi jugé par les hommes. Dieu me suffit.

« Epreuve plus grande que les autres, elle-même a perdu la foi en l'Œuvre ! Elle, si dévouée, si bonne, si heureuse auparavant ! C'est bien le naufrage. Mon Dieu, que votre volonté soit faite !

« Je retrouve Mgr Graffin aussi dévoué et attaché. Il admire, mais doute un peu du succès.

¹ Extrait du Journal de la Fondation, écrit par le Père lui-même au jour le jour.

« Et ainsi chaque jour nous arrivent les échos de la tempête : on critique, on blâme ma sortie. Je suis un illuminé, un charlatan, un hystérique, un insoumis, un exalté, un écervelé, une tête brûlée, un ambitieux. On raconte même que j'ai été chassé. Mêmes mensonges, effet toujours d'une machination fort bien montée afin de me perdre dans l'estime de tous, et d'indisposer mes meilleurs amis et toutes les personnes qui pourraient m'être favorables. Je n'en connais point les auteurs, mais leur acharnement ressemble à un aveuglement sans nom.

« Au Canada, il se fait également des histoires comme ici. Oh ! les hommes, qu'ils sont parfois petits ! Mais c'est Jésus qui veut tout cela. Quel bonheur de souffrir pour Lui et sans rien dire !

« Reçu chez le Chanoine Morin, nous causions de l'Œuvre, quand tout à coup il m'interrompt et me dit : « Comment a-t-on pu vous représenter à mes yeux comme un homme à illusions, dont toutes les idées ne sont que de pures utopies, qui prétend recevoir sa direction immédiatement de Dieu et qui méprise tous les conseils humains ! Au contraire, maintenant que je connais un peu vos plans, mais je les admire, il n'y a rien de plus pratique et de plus nécessaire ».

« O vanité des affections humaines ! Les amis sont parfois les pires ennemis. L'amitié des hommes vacille comme le vent. Il la faut apprécier, mais ne pas compter sur elle. Omnis homo mendax. »

Consolations ¹

Mgr Odelin, Vicaire Général de Paris, admire l'action de la Providence dans les événements.

¹ Du journal de la Fondation.

« Vous pouvez en toute certitude et vérité dire au Pape et aux Autorités Romaines que le Cardinal de Paris est très favorable à votre projet, qu'il vous recevra dans son diocèse, qu'il sera très heureux de vous voir fonder une telle Congrégation ».

« L'Abbé Grenet, Curé d'Ormesson, diocèse de Versailles, m'accueille avec joie et m'offre de plus sa propriété de la Malmaison, dans des conditions exceptionnelles.

« Je vais déjeuner avec l'Abbé Séméraire, saint homme, tout en Dieu et très surnaturel. Il me dit très sérieusement et d'une manière qui me toucha, que je réussirais certainement, que j'aurais beaucoup d'épreuves, mais que le Bon Dieu permettrait toujours que je fasse les pas nécessaires pour assurer le succès de l'Œuvre, et qu'après, l'ennemi me disputerait le terrain.

« Le 31 octobre, nous allons à Lisieux, accueillis comme des frères par la Mère Agnès de Jésus, Sous-Prieure. C'est en 1899, sur le bateau, en revenant des Noces d'Or de nos parents, que nous avons lu *l'Histoire d'une âme*, et nous étions arrêtés pour la première fois au Carmel. De ce jour, j'éprouvai pour la Petite Thérèse un amour de tendresse. Quelque chose d'extraordinaire se passa entre nous, dont l'avenir nous donnera l'intelligence. Oh ! que cette enfant de l'éternelle Patrie m'est chère et que ses sœurs du Carmel me tiennent au cœur ! Oui, Jésus a passé par là, en compagnie de sa petite vierge aux ardeurs séraphiques. Il y a du ciel et du divin dans cette amitié.

« Nous parlons de Jésus, de son amour, des Prêtres surtout. A cette occasion, les quatre sœurs

de sainte Thérèse¹ et leur cousine, Marie de l'Eucharistie, se consacrèrent spontanément et entièrement aux Œuvres sacerdotales et offrirent à Jésus tous les mérites de leur vie dans cette intention, tout particulièrement pour le succès de mes démarches dans les fondations que je vais entreprendre.

« M. Guérin nous reçut comme un père. Il ne cessait de louer la beauté et la nécessité de l'Œuvre nouvelle.

« Nous envoyâmes des gâteaux pour le dîner de la Communauté, avec une perdrix et une bouteille de bon vin pour la Mère Prieure malade. »

C'est bien à dessein que le Père en route pour Rome a voulu s'arrêter en France pour y préparer la naissance du nouvel Institut. Il en parle avec tant de cœur et de foi à tous ceux qui l'approchent qu'il crée de l'admiration pour cette Œuvre dont on redit après lui la beauté, l'utilité et l'urgence. Ainsi, il éclaire, dissipe les nuages, calme la tempête.

A Lourdes, il recommande à la Vierge Immaculée ses grands projets, toutes les âmes que Jésus lui a envoyées et lui enverra.

Il s'arrête à Lyon, Toulouse, Albi, Agen, La Rochelle, jusqu'à Saint-Sever, dans les Landes, où il rencontre l'abbé Darracq qui sera son premier et plus fidèle disciple. Depuis vingt ans, ce saint Prêtre couche sur la dure et prie pour les Prêtres : « Mes projets l'enchantent ; il y voit la pleine réalisation de tous ses attraits ; il voit même comme une préparation du Bon Dieu dans sa demi-surdité qui

¹ Les trois Carmélites et Léonie, Visitandine à Caen.

l'a obligé de se retirer du ministère actif. En principe, sa vocation est décidée ; il viendra au printemps.

« Un bon moment à l'église du village, — j'y fus frappé de l'état de Prêtre de Jésus au Saint Sacrement. Une hostie, une victime : c'est toute la raison d'être de Jésus. Il est venu pour remplacer tous les sacrifices anciens. S'immoler, c'est tout Jésus. Et c'est Lui qui s'immole : c'est le Grand-Prêtre. Le Sacerdoce, c'est le plus beau titre de Jésus dans l'Eucharistie.

A Grenoble, je vais saluer le bon Chanoine Michel, ami émerveillé. Il lit mes Notes écrites à Sarcelles. Je lis les siennes : nos idées pour les Œuvres sacerdotales sont absolument les mêmes. Il a toujours pensé qu'une Congrégation seule pouvait faire ces Œuvres de Prêtres. Voulant se joindre à moi, il m'offre sa propriété où il a déjà dépensé 200.000 francs. »

Le Cardinal Svampa. ¹

« Le 17 décembre, nous arrivons à Bologne. Le Cardinal Svampa, à qui j'avais télégraphié, m'accueille avec affection, m'embrassant comme un ami et un frère.

« Ne connaissant pas le motif de mon voyage à Rome, je lui dis brièvement l'histoire des deux dernières années. Il me dit aussitôt que le Pape se réjouirait de mes projets, ajoutant : « Votre sortie de la Société du Très Saint Sacrement s'imposait. Il faut une Congrégation distincte pour répondre à tous les besoins du Clergé ».

¹ Du journal de la Fondation.

« Vint la question des vocations et des ressources matérielles. Je répondis d'un mot qui dit tout le fond de mon âme : « Si Jésus veut l'Œuvre, comme je le crois, il m'enverra les vocations et les ressources qui me seront nécessaires ». J'ajoutai que déjà Jésus m'avait manifesté sa volonté sur ce point. Je lui racontai mon voyage dans le Midi de la France. Il fut frappé de cet ensemble et y vit l'accomplissement des desseins de Jésus — ce qu'il me dit à deux reprises.

« Avant le dîner, j'eus le temps d'aller faire mon pèlerinage au tombeau de saint Dominique.

« Vers 5 heures, je retournai chez le Cardinal et je passai près de deux heures avec lui. Nous étions véritablement à l'unisson sur toute la ligne.

« Le Cardinal me demanda alors de lui-même, comment j'avais espéré arriver jusqu'au Pape. Je lui dis tout simplement que j'avais compté sur lui. Il y avait déjà pensé. Il me dit aussitôt qu'il écrirait à Mgr Tarozzi, son grand ami, secrétaire des Lettres Latines, et intime du Pape, pour lui recommander mon affaire, et insister sur sa grande importance. Je causerais de tout avec Mgr. qui en entretiendrait le Pape et me ménagerait une audience privée.

« Le Cardinal me répéta qu'il croyait à une approbation formelle du Saint-Père, qu'il était prêt à faire tout ce qui dépendrait de lui pour cela.

« Je fus grandement consolé de cette entrevue. J'allais passer, comme la veille, un long moment aux pieds de Jésus, l'âme toute pleine d'action de grâces.

« Le 19 décembre, à 10 heures, je retournai chez le Cardinal qui avait déjà préparé sa lettre à Mgr Tarozzi. Me montrant qu'il y avait mis son



Portrait autographié remis au Père par S. S. Léon XIII lui-même,
après l'audience au 17 Février 1901.



C. Svampa.

C. Vives.

C. Gennari.

C. Granito di Belmonte.

Les Cardinaux protecteurs de l'Œuvre.

sceau, il me dit en riant que ni lui ni moi ne devions voir cette lettre. Je compris qu'il l'avait écrite sous l'inspiration du Bon Dieu et ne voulait point la relire.

« Avant de me congédier et après m'avoir béni, le Cardinal fut très explicite sur son sentiment intime relativement à l'Œuvre sacerdotale ; pesant chacune de ses paroles, il dit : « J'ai beaucoup réfléchi à tout ce que vous m'avez dit. J'ai d'abord été effrayé, car vous entreprenez une Œuvre terrible. Mais j'ai prié, et après avoir causé avec vous et avoir vu tout ce que le Bon Dieu a déjà fait, je crois que l'heure est venue de susciter dans l'Eglise cette Œuvre si nécessaire, qui sera le couronnement de toutes les Œuvres de charité. »

« A Lorette, nous passons la matinée en prière et dans une suave méditation, agenouillés sur le parvis de cette demeure trois fois sainte où vécurent Jésus, Marie, Joseph ! Que de sentiments se pressaient en nos âmes et se traduisaient par nos larmes. Nous baisions ces pierres avec respect ; je me sentais en Dieu. Nous fîmes toucher plusieurs objets aux murs sacrés de la sainte maison.

« Le soir, nous couchions à Ancône, pour nous envoler le lendemain à Rome. »

Mgr Tarozzi.

« Rome ! J'avais retenu nos chambres chez les Sœurs de la Présentation, via Milazzo. Voulant confier à Jésus notre séjour et nos importants travaux, nous commençons par aller passer une bonne heure à ses pieds à la chapelle.

« Notre première visite fut à Saint-Jean-de-Latran, Eglise Mère de toutes les Eglises, Eglise de

mon Ordination. Je revis avec une vive émotion le chœur, ma place dans les stalles, où j'éprouvai le sentiment si fort de la présence de la Sainte Vierge à ma droite. Quels souvenirs !

« Le 27 décembre, fête de saint Jean l'Évangéliste, j'avais choisi ce jour pour aller voir Mgr Tarozzi au Vatican. On lui remet la lettre du Cardinal Svampa, et après dix minutes, Mgr arrive. Air très bon, doux, pieux, tout intérieur et très surnaturel, il me fit une excellente impression. Comme j'ai béni Jésus d'avoir encore mis sur ma route un tel homme de Dieu ! Mgr communiquera la lettre au Saint-Père. Il fut question d'un Mémoire que je préparerais sur l'Œuvre pour Léon XIII. Auparavant, Mgr le verrait et le corrigerait au besoin. Il me dit que le Pape chargerait peut-être un Cardinal d'examiner la question. Je lui fis observer que mon seul désir était seulement que le Pape connut ma pensée et la bénit.

« Mgr exprima sa confiance dans le succès de l'Œuvre, ajoutant avec une grande impression de piété qu'il y était aussi intéressé que moi.

« Je fus très heureux de cette visite et j'allai à Saint-Pierre remercier Jésus.

« 31 décembre 1900 ! C'est la fin du siècle ! A 11 heures je m'en vais aux pieds de Jésus.

« A minuit, j'ai remercié, j'ai demandé pardon. Je me suis offert à Jésus corps et âme pour son Œuvre d'amour. C'est dans ce siècle qui commence, qui sera le siècle de l'Eucharistie et du Sacerdoce, que l'Œuvre sacerdotale dans ses deux branches verra le jour, grandira, et couvrira le monde.

« Que Jésus me garde sa sainte grâce et me dirige dans ses voies. J'aurai des ennemis, mais je ne crains rien, Jésus est avec moi.

« Je serai accablé de croix, mais Jésus sera ma force, et mon âme débordera d'allégresse au milieu de mes tribulations. L'enfer se soulèvera contre moi et contre mes Œuvres, mais Jésus a vaincu Satan et l'enfer.

« Jésus seul sera mon appui et ma victoire.

« O Jésus, Souverain Prêtre au Saint Sacrement, en Vous je vis, pour Vous je veux mourir !

« Vous seul, ô Jésus, au Saint Sacrement et dans les âmes sacerdotales. »

Le Cardinal Vivès.

« Le 8 janvier, pour la première fois, j'allai voir le Cardinal Vivès, Préfet de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers. Je ne pouvais être ni mieux reçu, ni mieux compris. Le Cardinal exprima absolument les mêmes sentiments que j'ai dans l'âme : la foi en cette Œuvre voulue de Dieu, les miséricordes de Jésus envers ses Prêtres, l'amour qu'il faut leur porter, la nécessité d'une Congrégation nouvelle, exclusivement vouée au Clergé. Il voulut que j'aie voir le soir même, Mgr Gennari, Archevêque et Assesseur du Saint-Office.

« Le Cardinal semble faire la chose sienne. Je crois pouvoir compter entièrement sur lui. Il m'a demandé de lui apporter mes Notes¹ et ses dernières paroles après m'avoir béni ont été celles-ci : « Il faut marcher sérieusement, mais quand même vous hâter de commencer cette Œuvre à Paris, pendant que le Cardinal Richard vit encore ».

« Cette visite m'a profondément touché tant j'y vois le doigt de Dieu. Le Cardinal semble avoir été

¹ Notes écrites à Sarcelles.

préparé par Jésus au rôle qu'il va jouer maintenant dans cette grave affaire ; j'en ai l'âme toute remplie de reconnaissance et d'une sainte joie. O mon Dieu, je n'en suis pas digne.

« Les épreuves viendront ensuite, il me faudra payer la bénédiction du Pape. Je suis prêt, ô Jésus, avec votre sainte grâce.

« J'allai donc voir Mgr Gennari, — qui devint Cardinal quelques jours après, — il me laissa exposer mon projet, puis l'approuva entièrement, me répétant à plusieurs reprises que Dieu voulait cette Œuvre, qu'elle était nécessaire et que certainement Léon XIII l'approuverait.

« Voilà un beau couronnement à notre première neuvaine qui se terminait le soir même. Le lendemain, nous en commençons une autre au Saint-Esprit.

« De son côté, Mgr Tarozzi a entretenu le Pape de l'Œuvre et lui a communiqué la lettre du Cardinal Svampa. Le Saint-Père s'est montré aussitôt très favorable et a de suite chargé Mgr Tarozzi et le Cardinal Vivès d'examiner cette grave affaire.

« Vous aurez un mot-écrit du Pape, me dit le Cardinal Vivès ; et si le Pape écrit qu'il approuve et bénit l'Œuvre, laissant à la sagesse et à la prudence du Cardinal de Paris de prendre les moyens les plus sûrs pour en faciliter l'établissement, croyez-vous que cela suffira ? »

« Je ne demande rien d'autre, répondis-je. »

« Venez me voir quand vous voudrez, me dit encore le Cardinal, mais le soir de préférence, afin que nous soyons plus tranquilles. Quelquefois, vous pourrez sortir avec moi en voiture, à l'heure de la promenade, et nous pourrons causer sans être dérangés. »

La supplique.

Selon les recommandations du Cardinal Svampa, le Père a préparé sa Supplique au Pape. Il l'a écrite à la chapelle sous le regard de Jésus. Le Cardinal Vivès et Mgr Tarozzi l'ont examinée.

13 février¹ : « Ce matin, Mgr Tarozzi m'attendait et me réservait une des plus grandes joies de ma vie ! Il a communiqué ma Supplique à Léon XIII qui s'est montré très satisfait du fond et de la forme.

« Le Pape a été très content, manifestant sa joie en disant : « Très bien, très bien ».

« De plus, ajouta Mgr, je puis vous dire qu'il est très rare que le Pape approuve aussi totalement une Œuvre. Presque toujours il fait quelques remarques et apporte quelques modifications ; tandis que pour votre Œuvre, le Saint-Père l'a trouvée belle en tous points, et cela dès la première fois que je lui en ai parlé. De plus, vous verrez dans Sa Lettre quels encouragements il vous donne et comment il apprécie l'Œuvre, puisqu'il va jusqu'à indiquer les vertus que devront avoir ceux qui s'y dévoueront. Faites-moi un autre exemplaire de votre Supplique où je copierai également la Lettre du Pape et que je déposerai dans les Archives des Lettres Latines de Sa Sainteté, de sorte que si jamais une contestation s'élevait à ce sujet, on pourrait toujours contrôler le texte dans les Archives vaticanes ».

« J'étais vraiment heureux de marcher ainsi pas à pas sous l'œil vigilant et paternel du Vicaire de Jésus-Christ.

« L'Œuvre de Jésus sera inscrite à son aurore dans les Archives les plus vénérables du monde.

¹ Journal de la Fondation.

comme elle l'est déjà au ciel au-dessus des trônes réservés aux élus de la chère Congrégation de l'avenir.

« Le soir, j'étais chez le Cardinal Vivès. Nous causâmes une grosse heure de spiritualité, de l'amour du Bon Dieu, de Jésus à faire connaître et à faire aimer aux âmes, surtout aux Prêtres. Le Cardinal a absolument la doctrine du Vénérable Père Eymard sur l'amour. De plus, nous avons, d'une manière frappante, les mêmes vues, le même esprit, la même méthode de spiritualité. Je me demande si j'ai jamais rencontré quelqu'un qui me comprenne autant.

« Parlez de Jésus, de son amour, me disait-il, nommez-Le, ayez toujours son Nom dans la bouche. Saint Paul l'a bien prononcé quatre cents fois dans ses Epîtres. « Soyez tout d'amour », et il ajoutait en souriant : « Soyez du sucre, il faut qu'on vous mange ».

CHAPITRE II

LES BÉNÉDICTIONS DU VICAIRE DE JÉSUS-CHRIST (1901)

Aux pieds de Léon XIII.

17 février 1901 ! « Grand jour ! Jour longtemps désiré, mais plus beau et plus lumineux que je ne l'avais rêvé. Mes espérances devaient être dépassées. La bénédiction du ciel par le Vicaire de Jésus-Christ devait descendre plus abondante et plus solennelle encore sur ma pauvre tête et sur l'Œuvre bénie qui en ce jour allait recevoir une consécration officielle et solennelle.

« A 10 heures nous¹ étions au Vatican. Léon XIII avait déjà demandé à ses camériers si nous étions arrivés. Il s'était fait revêtir de son grand manteau rouge de cérémonie en disant : « Je veux donner de la solennité à cette audience ».

« Dès que je fus à ses pieds, le Saint-Père me parla longtemps des Prêtres, de leur mission dans le monde, de leurs besoins, avec un accent que je n'oublierai jamais. Il exprima sa grande consolation de voir que nous allions faire en France cette Œuvre si nécessaire. Faisant des vœux pour son plein succès et songeant à sa réalisation prochaine,

¹ Le Frère et la Sœur.

le Pape demanda : « Avez-vous des ressources pour commencer votre Œuvre ? — Non, Très Saint-Père, je n'ai rien. J'ai une maison à ma disposition, près de Paris, mais je n'ai aucune ressource ».

Léon XIII devint pensif, et après une pause : « Mais il faut beaucoup de ressources pour une Œuvre semblable : ce n'est pas tout d'avoir une maison, il faut la meubler, etc... — Oui, Très Saint-Père, il me faudra une vingtaine de mille francs pour commencer, mais je compte exclusivement sur la divine Providence qui m'enverra ce qui me sera nécessaire. J'ai en cela une absolue confiance. — Si vous avez une telle confiance, reprit Léon XIII, oui, oui, le Bon Dieu vous aidera et vous trouverez en France les ressources qui vous seront nécessaires ».

« Il m'è parla de la grande charité de la France, de la large part qu'elle avait dans le denier de Saint-Pierre. Et, prenant ma Supplique sur une petite table qu'il avait à sa droite, il dit en souriant et en me faisant comprendre quelle faveur il me faisait : « Nous avons préparé le Rescrit, et je l'ai signé de ma main ». Il me montra le Rescrit et sa signature. Le rapprochant alors de ses yeux à une très faible distance, le Saint-Père le lut tout entier, très lentement, me regardant à tous les trois ou quatre mots et me fixant dans les yeux, appuyant sur certains mots pour m'en faire mieux comprendre le sens par ses gestes et inflexions de voix.

« Je le regardais avec amour, fixant mon regard dans le sien, me contentant de faire des signes de la tête, lorsqu'il semblait chercher sur ma figure un signe d'approbation. Je le regardai d'ail-

leurs ainsi tout le temps de l'audience. Ce fut pour moi comme une visite au Saint Sacrement, tant je voyais en son auguste personne Notre-Seigneur-Jésus-Christ Lui-même. Je me sentais calme, paisible et heureux comme au pied du tabernacle. Mon attitude, (j'étais à genoux), répondait pleinement aux sentiments de mon âme.

« Quand le Saint-Père consacra de son Autorité suprême le Nom de la future Congrégation, par l'appellation de « *Fraternité Sacerdotale* », je fus saintement joyeux. Après avoir lu tout le Rescrit, le Saint-Père me le mit entre les mains, puis me regardant avec une bonté touchante, il me dit en souriant : « Eh bien, êtes-vous content ? »

« Très Saint-Père, je suis heureux, je vous remercie de toute mon âme. Votre auguste bénédiction sera pour moi une force nouvelle et assurera ma persévérance dans l'établissement de cette Œuvre sacerdotale, qui reçoit à cette heure l'Approbation Apostolique.

« Je portai le Rescrit à mes lèvres et baisai avec respect et reconnaissance la signature du Vicaire de Jésus-Christ. Léon XIII paraissait tout aussi heureux que moi, ajoutant : « Je prierai pour vous, et je causerai souvent de votre Œuvre avec le Cardinal Vivès. Il faudra écrire souvent au Cardinal Vivès et le tenir au courant de tout ce que vous ferez, et il me le dira ».

« Le Saint-Père me dit ensuite : « Vous avez une sœur ? et en même temps il touchait un bouton électrique : « Faltes entrer la sorella », dit-il au camérier qui se présenta. Pendant qu'elle s'avancait, il lui disait en faisant signe de la main : « Approchez, approchez ». Lui ayant présenté sa

main à baiser, il lui demanda : « Que voulez-vous, mon enfant ? — La volonté du Bon Dieu, Très Saint-Père. — La volonté du Bon Dieu, répéta-t-il lentement en se renvoyant en arrière sur son fauteuil. Puis en me regardant : « Est-ce la dernière de vos sœurs ? — Très Saint-Père, c'est la dernière de quinze enfants, elle est consacrée au Saint Sacrement ; depuis l'âge de seize ans elle a fait vœu de virginité, elle s'est vouée à l'Œuvre sacerdotale que Jésus m'a inspirée et que Votre Sainteté vient de bénir et d'approuver ; elle voudrait consacrer sa vie, en compagnie d'autres pieuses âmes, à la prière et à l'immolation pour la sanctification des Prêtres. Ces âmes vivant de sacrifice se consacraient en outre au travail manuel par la confection des ornements, linges, vêtements, pour l'entretien des maisons sacerdotales.

« Et le Saint-Père donna de nouvelles marques d'approbation. Puis, se tournant vers la petite sœur : « Vous voulez, dit-il, vous consacrer à cette Œuvre ? — Oui, Très Saint-Père, c'est tout mon désir depuis des années. — Alors vous ne voulez ni du monde, ni du mariage ? — Non, Très Saint-Père. Rien que le Bon Dieu ».

« Le Saint-Père sourit alors et leva les yeux au ciel ; sa figure était rayonnante et il répétait : « Rien que le Bon Dieu, c'est si beau ! »

« Pendant tout ce temps, il tenait sa main droite sur la tête de la petite sœur ou sur son épaule, ou sur ses mains. Il était touchant de paternité et de tendresse. Le Saint-Père me demanda si j'allais maintenant quitter Rome. « Pas encore, Très Saint-Père, je voudrais y rester pour travailler mes Constitutions et les soumettre à son Eminence le

Cardinal Vivès. — Très bien. Restez à Rome tout le temps que vous voudrez pour travailler vos Constitutions ».

« Puis le Saint-Père nous bénit tous deux, ajoutant ces mémorables paroles qui sont la consécration la plus officielle des deux Œuvres dont Jésus me demande l'établissement : « Je viens de donner une grande mission à votre frère, (dit-il en me regardant, puis se tournant vers elle) et à vous, je vous donne une petite mission. Accomplissez-la fidèlement, comme lui devra l'accomplir fidèlement ».

« En nous retirant, nous entendions Sa Sainteté nous répéter : « Adieu ! adieu ! ».

« J'étais resté quarante-cinq minutes avec le Saint-Père dont trente-cinq seul. Quelle consécration, mon Dieu, de la pure et surnaturelle affection qui nous unit, ma sœur et moi ! Quelle lumière jetée sur notre vie à tous deux ! Quel splendide couronnement de tout un passé annonçant un si sublime avenir ! C'est le sceau posé solennellement sur nos âmes, unissant le passé et l'avenir et nous confondant dans une même mission pour la gloire de Jésus et la sanctification de ses Prêtres.

« Une fois de plus, c'est bien visible que Jésus ne trompe pas et ne peut tromper. Comment après cela crier encore à l'imagination, aux illusions, aux utopies, à l'hallucination ! Jésus aurait-Il fait tant de choses, si cette Œuvre n'était pas absolument voulue de Lui ? Ma misère et mon indignité demeurent ; oui, et je le comprends plus que qui que ce soit ; mais la volonté de Jésus sur son Œuvre est évidente, — et d'autant plus évidente que l'instrument est plus misérable. Il va falloir souffrir et faire face aux obstacles et aux épreuves

de tous genres que l'enfer va susciter. Ne craignons rien, Jésus est avec nous ; mais soyons fermes, courageux, magnanimes, tout de feu pour Jésus et ses Prêtres ! C'est le sang qui consacre les victimes. »

Sainte Joie.

Ce grand jour est pour le Fondateur celui d'une radieuse Pentecôte. Voyons comment il en parle encore après vingt-six ans : « Entendez-la cette parole, messagère des volontés divines et gravez-la dans votre cœur, écrit-il à ses fils, le 17 février 1927. Quel programme, et quelle parole autorisée que celle-là ! Quel langage sous la plume d'un Pape ! Quelle authenticité donnée à notre naissance ! Quelle sécurité d'avenir ! Quel gage de fécondité !

« A l'origine, un sceau quasi divin est mis sur notre Œuvre. Au lieu d'un ange, Jésus nous envoie son Vicaire pour nous exprimer ses volontés et nous prendre en quelque sorte par la main, afin de nous introduire officiellement dans la voie royale de l'amour et du sacrifice au service des Prêtres.

« La parole du Pape est la voix céleste qui devra toujours dominer les bruits de la terre et la clameur de nos ennemis ; l'étoile étincelante qui devra sans cesse briller à notre firmament en perçant les nuages amoncelés des misères et des épreuves d'ici-bas ; le labarum qui devra nous rendre intrépides dans les difficultés et les contradictions inévitables d'une Œuvre aussi sainte et aussi délicate que la nôtre.

« Le Pape semble tenir l'étendard des volontés divines et marcher devant nous pour nous aguerrir au combat et nous porter à l'assaut de tous les obstacles et de tous les périls qui s'opposent à la

sanctification et au salut des Prêtres. Jésus les aime, le Pape nous le crie. Jésus veut les sauver, le Pape nous supplie d'y travailler sans relâche. Jésus les veut saints, le Pape nous consacre à la vie d'amour crucifié qui fera de nous des victimes et, par nos immolations d'amour, des sauveurs d'âmes sacerdotales. »

Les jours qui suivirent cet inoubliable 17 février 1901, on vit souvent le Père en prière dans la Basilique Vaticane ou en adorations prolongées à Saint-Claude¹. Il grava dans son âme les paroles du Rescrit, et les apprit par cœur. A la demande du Cardinal Vivès, il fit imprimer le précieux document à la typographie secrète du Vatican, en envoya des copies à tous les personnages intéressés.

« Votre Œuvre, me dit le Cardinal Vivès, dans ses deux branches, est fondée aujourd'hui ; le Pape les a fondées et vous devez célébrer solennellement chaque année dans vos Maisons ce jour anniversaire ».

« Mgr Tarozzi m'exprima la joie de Léon XIII. De lui-même, le Pape rappelait encore le souvenir de l'audience un mois après. Il était tout joyeux en parlant de nous, préoccupé de nous faire plaisir, nous faisant préparer son portrait à l'huile pour nous en gratifier. Ce qui l'a frappé, c'est que nous ne voyons tous deux que le bon Dieu et que nous ne voulons que sa gloire. Puisse Jésus nous faire la grâce de toujours vivre ainsi.

« Mgr Gennari, fait Cardinal, homme de Dieu, très surnaturel, doux et bon, me dit : « Il est évident que le Saint-Esprit a inspiré et éclairé le Saint-Père, que le bon Dieu vous a choisi et que

¹ Eglise des Pères du T.S. Sacrement, à Rome.

ette Congrégation fera un bien immense dans l'Eglise ».

Pr. Le Cardinal Richard me fait écrire : « Je m'occuperai du projet du bon Père Prévost quand il sera arrivé à Paris, et ferai de mon mieux pour aider à répondre au désir du bon Pape Léon XIII ».

C. « Le Cardinal Svampa écrit : « que le Saint-Père lui a clairement fait entendre qu'il avait confiance dans le succès de la nouvelle Institution », et il ajoute en faisant allusion à l'accueil favorable du Cardinal de Paris « que l'on peut considérer cette aurore naissante comme devant être suivie d'un beau soleil de charité et de sanctification ». En souriant, il disait : « Vous avez fait dix mille lieues en deux minutes ».

« M. Guérin, de Lisieux, m'écrit une lettre digne d'un Père de l'Eglise. Il remercie le Seigneur avec effusion pour les grandes bénédictions reçues et prie tous les jours pour l'Œuvre.

« Mgr Bruchési se réjouit. Il trouve tout cela vraiment providentiel et me fait des vœux de succès.

« M. Lepoupon, directeur du Séminaire de Philosophie à Montréal, à la réception de ma lettre lui annonçant l'approbation du Pape, fait chanter un Magnificat à la chapelle par toute sa communauté.

« Mgr Cloutier, Evêque des Trois-Rivières, au Canada, à qui je faisais une visite le lendemain de l'audience, s'intéressa vivement, me manifestant son désir de me voir fonder une Maison dans son diocèse. Il désire suivre la marche de l'Œuvre.

« En haut lieu au Canada, on pense à une Maison de l'Œuvre à Montréal, tout le clergé est sympathique. Il me semble que nous sommes destinés à

couvrir le monde. Il y a des Prêtres partout. Nous serons grands par Jésus Souverain Prêtre, par Sacerdoce auquel nous sommes consacrés, par notre amour et notre dévouement pour les chers Prêtres de Jésus.

« Soyons fidèles à notre sublime vocation, et Jésus fera par nous des merveilles. Restons toujours dépendants dans ses mains, consomons-nous d'amour pour Lui, aimons passionnément les Prêtres, et Jésus agira, fécondera, universalisera.

« Avant tout, soyons des saints par l'amour et l'esprit d'immolation, et tout le reste nous sera donné par surcroît.

« O mon Jésus, remplissez-moi de votre esprit. Que je ne parle, ne pense, ne désire, n'agisse que par Vous, en Vous, pour Vous. »

Jusqu'à la mort.

C'est le jour du Jeudi-Saint, 4 avril 1901, au Vatican, dans le petit Oratoire de Mgr Tarozzi, entre les mains du Cardinal Vivès, représentant le Pape, qu'il se consacre officiellement à sa nouvelle vocation.

Ce matin-là, le Père avait obtenu le privilège de célébrer la sainte messe et de communier sa sœur dans la chapelle privée de Mgr Tarozzi. Ce sanctuaire allait devenir le berceau de la Congrégation naissante.

« Que de choses je dis à Jésus pendant cette messe servie par Monseigneur !

« La messe terminée, le Cardinal Vivès venu exprès pour cette cérémonie, monta à l'autel revêtu du surplis et de l'étole et reçut nos engagements.

« Je lus le premier, à genoux, ma consécration dans laquelle je me redonnais à Jésus Souverain être, par les mains de Marie, Reine du Clergé de Saint Joseph, Père nourricier du Prêtre Éternel, pour travailler jusqu'à ma mort au bien, au salut et à la sanctification des Prêtres dans la Congrégation que le Souverain Pontife venait de fonder. Ma sœur vint ensuite pour les Oblates du Saint Sacrement, puis un troisième qui abandonna quelques jours après.

« Durant ces instants solennels, l'angélique Mgr Tarozzi, le front incliné, les mains jointes sur sa poitrine, était perdu dans une céleste oraison. Le Père Rupert, secrétaire de Son Eminence, prosterné de l'autre côté de l'autel, priait.

« Le Cardinal nous adressa une touchante allocution, rappelant nos obligations sacrées : Que nous devons être des âmes eucharistiques et d'une grande humilité. « Mieux vaut, dit-il, être un moucheron en faisant la volonté du bon Dieu qu'un séraphin du ciel en dehors de cette volonté ». Et encore : « Nous sommes comme des bâtons que le bon Dieu habille de ses grâces, et souvent le bâton est piqué ou pourri ». Il nous exhorta à être très dévoués aux Prêtres, pleins d'amour pour le Pape et d'une grande soumission à tous les conseils qui nous viendraient de Rome, disant que la Consécration que nous allions refaire tout à l'heure à Saint-Pierre devait avoir ce caractère de nous fonder sur la Papauté. »

Les jours suivants, le Père fit plusieurs visites de propagande, une conférence aux élèves du Collège canadien, et se préoccupa des ressources. Sur la recommandation du Cardinal Vivès, il tendra la main à la Grande Chartreuse. Mgr Tiberghien lui

**Cénacle Saint-Joseph
à La Malmaison (S.-&-O.)**



**Cénacle de la Reine du Clergé à Paris
(Maison-Mère de la fondation).**



Monsieur Jourdan de la Passardière en visite à La Malmaison.

donnera 1.000 francs. « Premier grand don, note-t-il, une pierre de fondation. J'étais tout heureux à la pensée que c'était pour les Prêtres ! »

Premiers abandons.

« Le premier compagnon consacré avec moi au Vatican vacille, doute, puis renonce. Je prie pour lui, le cœur plein de larmes. Mais je veux tout ce que Jésus voudra. Cela me fait entrevoir ce par quoi il me faudra passer dans l'avenir.

« Je serais seul, sans un sou, sans un ami que je serais encore heureux et que je ne broncherais jamais. Dieu me préserve des demi-vocations, des âmes à moitié données et livrées, pour qui Jésus et ses Prêtres ne remplacent pas absolument tout. « Voyez-vous, me dit le Cardinal, c'est comme des os qui ne sont pas à leur place, ça vous fait toujours mal ».

« Je reçois beaucoup de belles lettres au sujet de l'Œuvre. Par ailleurs, plusieurs vocations de Prêtres sur lesquels je comptais plus ou moins me font défaut. Les uns ont des empêchements réels, les autres semblent moins décidés qu'auparavant. On dirait que le bon Dieu a voulu qu'ils soient si catégoriques dans leur dire au commencement pour que je puisse compter sur quelques vocations ; et j'en suis maintenant à me demander si Jésus ne permettra pas que les premiers n'arrivent pas au port et soient remplacés par d'autres sur lesquels je n'ai point compté, mais qu'Il connaît Lui et qu'Il a choisis dans son amour. Ceci me frappe, mais je ne veux que ce que Jésus veut. Je n'ai pas l'ombre d'un désir en dehors des siens.

« Je fis remarquer au Cardinal que je me trouvais seul de mon côté et que ma sœur était seule

du sien. « Vous en aurez trop de vocations, me dit-il ; il faut que vous en perdiez, surtout au commencement ».

« Chaque jour, dès le mois d'avril 1901, à côté des bénédictions, viennent les épreuves ; naufrage, abandon, éloignement d'âmes sur qui j'aurais pu fonder des espérances. Une est hésitante : je lui rends sa liberté. Une autre m'avait promis son assistance ; elle était prête à me donner un million et demi avant que je vienne à Rome. Elle m'écrit le 7 mars « de ne plus compter sur elle dans l'avenir ». Elle ne se croit plus appelée, c'est un adieu. Jésus le veut. Je le bénis de cette nouvelle croix. Des ennemis l'ont influencée, puis illusionnée, trompée et enfin indisposée contre moi. Ainsi des hommes ! Mon Dieu, Vous seul, et cela me suffit ! »

Les Constitutions.

Le 20 avril 1901, le Père, en compagnie de sa sœur, arrive à Frascati pour y travailler dans la solitude durant cinq semaines aux Constitutions des deux Œuvres.

Il a obtenu la permission de loger dans une pauvre habitation abandonnée, non loin du Palais Rasponi, dans le parc de la magnifique villa Aldobrandini.

« Il y avait quatorze ans, raconte-t-il, que je n'avais revu ces lieux pleins de charme et de doux souvenirs. La nature est grandiose ! Les bois, les vignes, les champs d'oliviers, les pâturages avec leurs troupeaux de brebis, les concerts de milliers d'oiseaux, les fleurs, le beau soleil, et le ciel bleu avec le vent dans les grands arbres, la solitude, le calme, la paix.

« On vient nous ouvrir la maison. Nous y trouvons une table et une moitié de lit. Nous prenons une paille à Rasponi. La femme du garde nous prête des draps, couvertures et essuie-mains ; en une demi-heure, nous avons deux chambres meublées.

« Je m'entends avec cette brave femme pour qu'elle nous apporte nos repas trois fois par jour, à raison de 5 francs. A 6 heures, nous étions installés dans notre solitude que nous avons surnommée « l'ermitage de la paix ». Nous y vivons comme des solitaires, travaillant, priant, chantant des cantiques, tout d'amour, contemplant et méditant.

« Nous ne voyons personne et personne ne nous voit. Le matin, je vais dire la sainte messe au château ; nous revenons en disant le premier chapelet de notre Rosaire. Nos repas champêtres sont meilleurs que ceux des rois. La nature nous fait extraordinairement aimer le bon Dieu.

« Nous avons découvert dans une charmille, à sept minutes de notre ermitage, une statue en faïence de Notre-Dame du Bon Conseil. Nous y allons deux fois par jour prier et chanter des cantiques. Nous faisons notre lecture spirituelle en nous délectant dans la vie et les suaves poésies de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mais il nous manque le Très Saint Sacrement, et quel vide ! Nous L'adorons de loin ! »

28 avril : « Je travaille activement sans perdre un instant. Jésus m'assiste. Je le sens près de moi. La solitude m'est toute une prière. Je supplie Jésus de bénir mon travail, mieux son travail, car que suis-je pour faire d'aussi grandes choses ? Lui seul peut m'éclairer, me guider, me permettre de faire

déjà donnés.

« Nous sommes revenus à Rome à midi, le jour de la Pentecôte. Nous avons chanté une dernière fois à la Sainte Vierge, comme chaque matin : « Je te bénis, douce Vierge Marie. Ah ! bénis-nous de ta divine Main ! » et un peu émus, après avoir fleuri son image nous nous étions éloignés. Dans la matinée, j'avais fait disparaître ma longue barbe que j'avais laissée pousser afin de gagner du temps. Quel souvenir embaumé que ces cinq semaines de paix et de douce solitude !

« J'allai porter mes Constitutions à Saint-Pierre, au Très Saint Sacrement d'abord, à la Confession ensuite. Un jour de Pentecôte, offrir les Constitutions à Jésus Souverain Prêtre au Très Saint Sacrement et les déposer auprès du tombeau du Chef des

son Œuvre. Je Le prie encore de bénir et de donner à l'avance ses grâces à tous ceux qui deviendront dans l'avenir les enfants de son Œuvre Sacerdotale, et devront trouver dans le livre des Constitutions leur Evangile vivant et le code de leur perfection. Que tous ne vivent que d'amour pour Jésus et pour les Prêtres !

« Nous gelons parfois, nous mangeons à la façon des paysans, nous buvons de la bonne eau de source, nous humons du bon air à pleins poumons, nous chantons dans notre âme avec les petits oiseaux qui nous réveillent dès 4 heures du matin. Nous faisons descendre le ciel dans notre cœur en contemplant la voûte étoilée. Tout nous fait prier, aimer et bénir Jésus.

« La Très Sainte Vierge a sa grande part, nous l'aimons tant !

Le 5 mai : « Je termine les Constitutions de la Fraternité Sacerdotale. Nous récitons un bon Magnificat et nous en commençons la lecture.

Pourrais tant voulu inaugurer l'Œuvre à Paris

Apôtres, afin de les appuyer en quelque sorte sur l'Eglise et sur l'autorité du Souverain Pontife, quelle grâce ! Le Saint-Esprit aura ainsi une plus grande part dans les fondements de l'Œuvre Sacerdotale : les Constitutions. »

« Câteries du bon Dieu ». »

3 juin 1901 : « Au sujet de la messe dans la chapelle du Pape, j'espérais peu, tant cette faveur est extraordinaire. Dès que Mgr Tarozzi eut parlé de la chose à Léon XIII, le Pape en a été très content. Il a permis que la petite sœur Agnès de Jésus assiste, se chargeant lui-même de prévenir son chapelain, qui y dira la messe avant moi, afin que je puisse la célébrer à 8 heures.

« Je regarde cette faveur insigne comme une grande grâce et particulièrement le 5 juin, jour anniversaire de ma Première Messe ; j'en remercie Jésus de toute mon âme. »

5 juin : « A 7 heures, nous partions pour le Vatican. Nous montâmes aussitôt jusque dans la salle des Tapisseries, à côté de la chapelle du Pape. Mgr Marsolini, chapelain de Léon XIII, y achevait sa messe. On nous y introduisit ensuite. J'ai beaucoup prié pour Léon XIII et l'Eglise.

« A la fin de notre action de grâces, tous deux agenouillés sur le marchepied de l'autel, nous avons fait les prières de l'Œuvre et la consécration à Jésus Souverain Prêtre au Très Saint Sacrement.

« Un Camérier secret nous fit visiter les appartements du Pape ; tout à coup il nous dit : « Quelle faveur extraordinaire vous avez eue de dire la messe dans la chapelle du Pape ! C'est là une chose très rare et très difficile ! ».

« On vient nous ouvrir la maison. Nous y trouvons une table et une moitié de lit. Nous prenons une paille à Rasponi. La femme du garde nous prête des draps, couvertures et essuie-mains ; en une demi-heure, nous avons deux chambres meublées.

« Je m'entends avec cette brave femme pour qu'elle nous apporte nos repas trois fois par jour, à raison de 5 francs. A 6 heures, nous étions installés dans notre solitude que nous avons surnommée « l'ermitage de la paix ». Nous y vivons comme des solitaires, travaillant, priant, chantant des cantiques, tout d'amour, contemplant et méditant.

« Nous ne voyons personne et personne ne nous voit. Le matin, je vais dire la sainte messe au château ; nous revenons en disant le premier chapelet de notre Rosaire. Nos repas champêtres sont meilleurs que ceux des rois. La nature nous fait extraordinairement aimer le bon Dieu.

« Nous avons découvert dans une charmille, à sept minutes de notre ermitage, une statue en faïence de Notre-Dame du Bon Conseil. Nous y allons deux fois par jour prier et chanter des cantiques. Nous faisons notre lecture spirituelle en nous délectant dans la vie et les suaves poésies de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mais il nous manque le Très Saint Sacrement, et quel vide ! Nous L'adorons de loin ! »

28 avril : « Je travaille activement sans perdre un instant. Jésus m'assiste. Je le sens près de moi. La solitude m'est toute une prière. Je supplie Jésus de bénir mon travail, mieux son travail, car que suis-je pour faire d'aussi grandes choses ? Lui seul peut m'éclairer, me guider, me permettre de faire

son Œuvre. Je Le prie encore de bénir et de donner à l'avance ses grâces à tous ceux qui deviendront dans l'avenir les enfants de son Œuvre Sacerdotale, et devront trouver dans le livre des Constitutions leur Evangile vivant et le code de leur perfection. Que tous ne vivent que d'amour pour Jésus et pour les Prêtres !

« Nous gelons parfois, nous mangeons à la façon des paysans, nous buvons de la bonne eau de source, nous humons du bon air à pleins poumons, nous chantons dans notre âme avec les petits oiseaux qui nous réveillent dès 4 heures du matin. Nous faisons descendre le ciel dans notre cœur en contemplant la voûte étoilée. Tout nous fait prier, aimer et bénir Jésus.

« La Très Sainte Vierge a sa grande part, nous l'aimons tant !

Le 5 mai : « Je termine les Constitutions de la Fraternité Sacerdotale. Nous récitons un bon Magnificat et nous en commençons la lecture.

« J'aurais tant voulu inaugurer l'Œuvre à Paris dans le mois de la Sainte Vierge ! Mais je crois que Jésus me demande de faire, avant tout, le travail complet des deux Constitutions. Le Cardinal me fait écrire que « je ne dois pas descendre de mon Sinaï sans avoir les deux Tables ».

« Le 9 mai, je commence mes pieux pèlerinages à la chapelle des Capucins pour corriger aux pieds de Jésus mon travail. De 9 heures 1/4 à midi 3/4, j'oublie la terre et me plonge en Jésus. On faisait le lavage de la chapelle. N'importe, je m'installe dans le sanctuaire, sur le marche-pied de l'autel de saint Joseph, et malgré le tapage que devaient faire ces dix ou douze religieux lavant et frottant, je n'entends plus rien.

« J'ai essayé de laisser passer Jésus en moi. J'espère qu'il aura guidé mon crayon, tout autant qu'il remplissait mon esprit et mon cœur.

« La petite sœur Agnès de Jésus¹ commence à les transcrire dans un cahier pendant que j'entreprends les Constitutions des Oblates.

Le 24 mai : « Nous partirons demain après cinq semaines d'heureux séjour loin du monde, dans la prière, la solitude, et la paix.

« Nous avons souvent donné l'aumône et fait du bien aux pauvres gens. Les bergers de la montagne nous connaissent tous. Une fois nous avons voulu les régaler. Je suis allé à Frascati acheter diverses choses pour eux : des œufs cuits, biscuits, fruits, du vin et même du tabac. C'était charmant de voir leur joie. Ils nous montraient à l'envi les chapelets, médailles et images que nous leur avons déjà donnés.

« Nous sommes revenus à Rome à midi, le jour de la Pentecôte. Nous avons chanté une dernière fois à la Sainte Vierge, comme chaque matin : « Je te bénis, douce Vierge Marie. Ah ! bénis-nous de ta divine Main ! » et un peu émus, après avoir fleuri son image nous nous étions éloignés. Dans la matinée, j'avais fait disparaître ma longue barbe que j'avais laissée pousser afin de gagner du temps. Quel souvenir embaumé que ces cinq semaines de paix et de douce solitude !

« J'allai porter mes Constitutions à Saint-Pierre, au Très Saint Sacrement d'abord, à la Confession ensuite. Un jour de Pentecôte, offrir les Constitutions à Jésus Souverain Prêtre au Très Saint Sacrement et les déposer auprès du tombeau du Chef des

¹ Nom de religieuse de sa sœur.

Apôtres, afin de les appuyer en quelque sorte sur l'Eglise et sur l'autorité du Souverain Pontife, quelle grâce ! Le Saint-Esprit aura ainsi une plus grande part dans les fondements de l'Œuvre Sacerdotale : les Constitutions. »

« Câteries du bon Dieu ». ¹

3 juin 1901 : « Au sujet de la messe dans la chapelle du Pape, j'espérais peu, tant cette faveur est extraordinaire. Dès que Mgr Tarozzi eut parlé de la chose à Léon XIII, le Pape en a été très content. Il a permis que la petite sœur Agnès de Jésus assiste, se chargeant lui-même de prévenir son chapelain, qui y dira la messe avant moi, afin que je puisse la célébrer à 8 heures.

« Je regarde cette faveur insigne comme une grande grâce et particulièrement le 5 juin, jour anniversaire de ma Première Messe ; j'en remercie Jésus de toute mon âme. »

5 juin : « A 7 heures, nous partions pour le Vatican. Nous montâmes aussitôt jusque dans la salle des Tapisseries, à côté de la chapelle du Pape. Mgr Marsolini, chapelain de Léon XIII, y achevait sa messe. On nous y introduisit ensuite. J'ai beaucoup prié pour Léon XIII et l'Eglise.

« A la fin de notre action de grâces, tous deux agenouillés sur le marchepied de l'autel, nous avons fait les prières de l'Œuvre et la consécration à Jésus Souverain Prêtre au Très Saint Sacrement.

« Un Camérier secret nous fit visiter les appartements du Pape ; tout à coup il nous dit : « Quelle faveur extraordinaire vous avez eue de dire la messe dans la chapelle du Pape ! C'est là une chose très rare et très difficile ! ».

¹ Journal de la Fondation.

« Voilà les gâteries du bon Dieu. Mais ce n'est pas perdu ; car mon amour pour le Pape et pour l'Eglise a reçu ce matin un accroissement nouveau.

« Nous allâmes ensuite à Saint-Pierre. Il me semble que toute l'Eglise est là ! J'y passerais des jours et des semaines. En y entrant, je me sens aussitôt recueilli et mon âme monte vers Dieu. »

17 juin : « Messe à Saint-Pierre, à l'autel du Saint Sacrement. J'étais heureux et ému. J'aime tant Saint-Pierre. J'y vivrais et j'y mourrais ! »

6 juillet : « Mgr Tarozzi me remit le portrait de Léon XIII. Le Pape y a écrit son nom d'une main tremblante. Quel précieux souvenir ! et quelle nouvelle marque d'intérêt et de bienveillance pour l'Œuvre de la part du Vicaire de Jésus-Christ !

« Nous fîmes différents pèlerinages : à Notre-Dame de Pompéi, au Mont-Cassin, sur la tombe de saint Benoît et de sainte Scholastique, à saint Louis de Gonzague, à Assise. Quelle pure joie nous avons goûtée dans ce lieu béni ! Tout y parle du séraphique saint François.

« Au retour, j'avais une lettre de Mgr Tarozzi, du 14 juillet, qui me disait : « Le Saint-Père consent volontiers à ce que l'Eminentissime Cardinal Vivès bénisse et impose l'Habit religieux à la première Oblate du Très Saint Sacrement, de la manière et dans le temps que, dans sa prudence, il jugera le plus opportun ».

« C'était le couronnement ! l'accomplissement de nos plus chers désirs. Le Pape lui-même entrait dans ces détails ! A vrai dire, je n'en revenais pas. Le Cardinal Vivès passa par les mêmes sentiments lorsqu'il prit connaissance de cette carte, il ne put s'empêcher de dire : « Vous êtes les enfants gâtés du bon Jésus. Comme vous devez être heu-

reux ! » Il était rayonnant ; il comprenait notre joie et il était touché de cette bonté toute paternelle de Léon XIII pour nous. Il ne cessait de dire : « C'est extraordinaire ! ».

« Nous réglâmes aussitôt le jour et les points importants de la Vêture. Ne trouvant point de fête de la Sainte Vierge, nous choisîmes le 26, fête de sainte Anne.

« La chapelle du Collège Canadien fut proposée pour la cérémonie. Le Supérieur du Collège, M. Clapin, se montra heureux de notre choix, se réjouissant à l'avance de recevoir le saint Cardinal Vivès.

« Je reçois une lettre du cher abbé Darracq. Son Directeur lui a écrit : « Dieu vous appelle à la vie religieuse. Il vous a fait attendre jusqu'à présent parce qu'il vous voulait dans la Fraternité Sacerdotale. Entrez sans crainte dans cette Congrégation. Allez travailler à cette Œuvre que j'appelle admirable. Elle est destinée à régénérer l'esprit de tout le Clergé ».

« Voilà enfin ma première vocation libre ! Merci, mon Dieu. Faites que ce soit un saint ! »

Vêture de la Première Oblate.

« 26 juillet 1901 ! C'est le grand jour de la vêture de la première Oblate du Très Saint Sacrement, à Rome, des mains du Cardinal Vivès, avec l'autorisation du Pape ! Et cette première Oblate, c'est ma petite sœur, plutôt mon enfant que j'ai donnée à Jésus il y a onze ans, qui a grandi dans cette espérance, qui a eu sa part de persécutions et d'épreuves pour rester fidèle à sa vocation, qui a partagé ma vie depuis six ans et qui aujourd'hui va recevoir dans sa personne l'immense bénédiction que Jésus

accorde à l'Œuvre pour laquelle j'ai tant souffert !
Comme Dieu est mystérieux dans ses voies et
admirable dans ses Œuvres !

« Nous n'osions tant espérer, ô Jésus, nous
craignons de trop demander ; alors nous nous
sommes abandonnés, laissant les événements mani-
fester votre volonté, et Vous nous avez donné tout
ce que nous avons désiré. Vous semblez avoir pris
à cœur, depuis que nous sommes dans la Ville
Eternelle, de nous exaucer dans le moindre de nos
désirs ; il n'y en a aucun que Vous n'ayiez réalisé.
Nous reconnaissons que c'est sans aucun mérite
de notre part. C'est l'Œuvre que vous bénissez en
nous ; mais l'Œuvre, c'est notre vie, notre unique
passion, bénir l'Œuvre, c'est nous bénir ; et pour
nous, aimer l'Œuvre, c'est Vous aimer !

« La cérémonie eut lieu à 6 heures de l'après-
midi. Le Cardinal avait amené son Maître de
Cérémonies en soutane de soie violette, et son
camérier en cravate blanche, comme pour les
grandes circonstances. Le Père Pie de Langogne,
Capucin, grand ami du Cardinal, confesseur de
sœur Agnès de Jésus qui l'avait invité, était déjà
arrivé. Le Père Rupert, la Supérieure des Sœurs
Adoratrices Espagnoles et la Sœur Casta, cousine
du Cardinal, ainsi que M. Clapin, étaient aussi
présents.

« La petite sœur prit place sur un prie-Dieu près
du sanctuaire. Elle était en robe blanche, portait
un long voile blanc et avait sur la tête une jolie
couronne blanche de roses et de lys : tout parlait
de virginité. Le Cardinal agenouillé devant l'autel
récita le « Veni Creator » alternant avec l'assis-
tance. Il monta ensuite à l'autel pour y bénir
l'habit, le voile, l'anneau et la couronne d'épines

posés dans des plateaux d'argent. Je l'assistais
mon Maître de cérémonies.

Eminence vint ensuite s'asseoir dans un
faux tabernacle au bas des degrés de l'autel, et adressa la
parole à la jeune petite Novice qui tout le temps
de la cérémonie tint à genoux. Puis elle sortit de la chapelle
pour se revêtir du saint Habit. J'allai la chercher,
je la conduisis sur son prie-Dieu et l'assistai tout le
reste de la cérémonie. Elle entra revêtue de son
modeste costume : robe noire, scapulaire blanc sur
lequel rayonne une Hostie argentée portant gravé
le Nom adorable de Jésus. Le Cardinal lui imposa
la voile noir des Professes, lui mit sur la tête la
couronne d'épines et me donna l'anneau pour le
lui mettre au doigt.

« Tenant son cierge à la main, elle lut alors à
haute voix sa consécration. J'étais à genoux à ses
côtés ; le Cardinal était debout, tourné vers l'autel.
Il s'approcha ensuite de l'autel et récita le
« Te Deum » en alternant avec les assistants.

« Nous ayant donné à chacun notre crucifix, il
monta à l'autel et donna la Bénédiction solennelle
à toute l'assistance.

« Après la cérémonie, le Cardinal nous parla
familièrement au salon et parut très heureux. Mais
quels sentiments intimes de joie et de reconnais-
sance remplissaient nos âmes, à ma petite vierge
et à moi ! Voilà un des plus beaux jours de notre
vie ! Nous envoyâmes une dépêche au Carmel de
Lisieux pour annoncer la grande nouvelle. »

« Allez, je vous bénis ! »

« Le 10 août 1901 ! Voir encore le Vicaire de
Jésus-Christ ! C'est le couronnement de toutes les
grâces dont Jésus nous a comblés dans la Ville

Eternelle. Il est si difficile de voir le Pape ! Et nous l'aurons vu deux fois.

« Notre audience fut tout à fait privée. A 11 h. 20, Sœur Agnès de Jésus, revêtue de son beau costume, et moi, montions la Scala Nobile du Vatican. Introduits dans la salle des Tapisseries, nous aperçûmes les militaires en grand uniforme, échelonnés dans les diverses salles jusqu'à la porte du petit salon d'audience du Saint-Père, le même où nous vîmes Léon XIII, le 17 février.

« Personne autre n'attendait. Nous demandions à Jésus de bénir pour sa plus grande gloire cette dernière audience du Pape. C'était son Vicaire que nous allions revoir et qui allait de nouveau nous manifester ses saintes volontés. Nous ravivions notre foi, nous recommandant à la Très Sainte Vierge. Le Maître de cérémonie ouvrit la porte du petit salon d'audience et nous annonça au Saint-Père, faisant avec nous la première genuflection.

« Léon XIII était au fond du salon, tout en blanc à l'endroit même où nous eûmes le bonheur de lui parler si longtemps lors de notre première audience. Il nous dit avec bonté : « Approchez, approchez ! J'ai désiré vous revoir, avant votre départ pour Paris, et vous renouveler la bénédiction que je vous ai déjà donnée ». Et avec une paternité touchante, il s'informa si nous avions des compagnons pour commencer, ce que nous allions faire tout d'abord : maisons pour les Prêtres malades, âgés, retirés du ministère. Léon XIII nous redit sa joie de la fondation d'une telle Œuvre, appuya sur les besoins du Prêtre qui sont grands et sur le choix que le bon Dieu avait fait de moi pour les secourir. Il me demanda si j'avais une Maison à Paris. « Et quant aux ressources », en

me regardant avec un sourire aimable, il me dit :
« vous comptez toujours sur la divine Providence ? — Oui, Très Saint-Père, ma confiance est toujours la même. Jusqu'à présent, j'ai reçu 1.000 francs. — 1.000 francs ! » reprit-il en riant

à tout son cœur et longtemps. Il semblait dire :
« Est-ce que 1.000 francs pour une telle Œuvre ! »

« Il parla de nos Constitutions que j'avais sous le bras et que le Cardinal Vivès avait fini d'examiner le matin même, puis des Oblates. Regardant la petite Sœur Agnès de Jésus avec une véritable tendresse, il lui dit lentement, en appuyant sur les mots et avec une certaine solennité : « Votre costume vous portera bonheur. Il vous conduira à la bienheureuse éternité, si vous êtes bien fidèle ». (En lui posant la main sur la tête et regardant le ciel) : « Votre récompense sera grande au ciel ».

« Léon XIII souriait angéliquement. J'en fus frappé, et davantage encore quand la petite sœur m'eut dit ce que ces paroles avaient opéré dans son âme.

« Quand j'eus dit que nous allions quitter Rome dans deux jours, le Pape reprit en forme de doux commandement, comme Jésus donnant à ses Apôtres leur sublime mission : « Allez ! Allez ! Ite ! ».

« Puis subitement, au souvenir de la France qu'il aime tant, Léon XIII nous dit avec un air triste : « Voyez tout ce qui se passe en France ; l'enfer fait tout ce qu'il peut contre l'Eglise. Mais au moment où les Congrégations religieuses sont persécutées et vont être chassées, la divine Providence vous envoie fonder une Congrégation nouvelle. Le bon Dieu vous a choisi comme son instrument pour établir cette Œuvre si nécessaire.

« Je vous bénis tous les deux, dit-il avec une grande bonté, je bénis les deux Congrégations et

chacun de leurs membres pour que les desseins du bon Dieu s'accomplissent sur vous et sur vos deux Œuvres ».

« Il nous donna une longue et touchante bénédiction où l'on sentait qu'il mettait tout son cœur, pendant que nous nous inclinions profondément devant celui qui pour nous était presque Jésus-Christ en personne.

« Je présentai ensuite les deux cahiers des Constitutions à Léon XIII qui y posa la main à plusieurs reprises en disant : « Je les touche, je les touche ». Nous mettant à chacun une main sur l'épaule, nous rapprochant l'un de l'autre en même temps qu'il se penchait vers nous, il nous dit en souriant et avec une réelle tendresse ces dernières paroles : « Allez ! Je vous bénis ! » Emus, et pleins de reconnaissance, nous entendions Léon XIII nous dire encore de loin : « Adieu ! Adieu ! ».

« Le Vicaire de Jésus-Christ venait de nous confirmer notre mission. En nous la donnant de nouveau, il avait semblé nous dire de ne rien craindre puisque Jésus était avec nous. Le rapprochement fait par Léon XIII lui-même entre la persécution contre les Congrégations religieuses en France et la fondation de l'Œuvre à Paris, me sera toujours un encouragement et une force. Le Pape veut que je fonde à Paris, malgré la haine de l'enfer. Rien ne pourra m'ébranler avec la grâce de Dieu.

« O Jésus, souffrir pour Vous, souffrir par amour, c'est le plus efficace moyen de travailler au salut des âmes sacerdotales ! Oh ! prenez notre vie, répandez notre sang, brûlez, consommez ! Tout est à Vous, nous sommes vos victimes, pour vos Prêtres.

Vous nous avez trop aimés, nous vivrons et nous mourrons pour Vous.

« Le 14 août, le train nous emportait loin de la Ville Eternelle, devenue pour nous la Ville des divines bénédictions.

« Dès mon retour à Paris, Mgr Jourdan de la Passardière approuva mon plan de campagne et crut mon retour très opportun. C'est étonnant comme tous m'encouragent à commencer sans se soucier de la loi de mort contre les Congrégations. Les plus grandes Autorités de l'Eglise, — Léon XIII, le Cardinal Richard, — agissent comme si c'était un temps de paix et de prospérité. Le bon Dieu veut faire naître la vie de la mort. C'est l'histoire du salut du genre humain, histoire de l'action providentielle de Jésus dans son Eglise à travers les siècles.

« O Jésus, Vous seul faites de grandes choses ! Pour vos Prêtres, faites des merveilles, des miracles s'il le faut ! Sauvons, sauvons des âmes de Prêtres, et mourons à la tâche ! J'ai senti que j'avais des entrailles de mère pour les Prêtres. Je crois que je ne pourrai jamais en voir de malheureux sans faire les plus grands sacrifices pour les consoler : c'est ma vocation.

« Le 21 août 1901, nous étions à Paris. »

CHAPITRE III

LES COMMENCEMENTS A PARIS

(1901-1904)

« C'est une histoire d'amour qui commence, mieux, qui se continue, écrit le Père, à la première page de son V^e volume du Journal de la Fondation, le 1^{er} septembre 1901. Je pressens des merveilles et des grâces sans nombre. Je suis tellement pénétré et persuadé de la volonté de Jésus sur son Œuvre sacerdotale que je serais prêt à donner ma vie pour l'affirmer. Depuis dix jours, Jésus nous continue ses bénédictions de la Ville Eternelle. Je Le sens à mes côtés dirigeant mes pas, éclairant ma voie, écartant les obstacles et mettant sur ma route les moyens les plus efficaces d'arriver promptement au but. »

Au chapitre premier des Règles que le Fondateur a écrit pour ses fils, nous lisons : « La Congrégation de la Fraternité Sacerdotale est née de l'amour et des besoins du Prêtre.

« Pour remplir auprès du Clergé les divers ministères spirituels et temporels qu'il réclame, il a semblé nécessaire de fonder une Congrégation religieuse composée d'hommes dévoués et pleins d'amour pour le Sacerdoce, qui se consacrent généreusement et entièrement au soutien, à la sanctification et au salut des Prêtres »¹.

¹ Const. ch. I, 1.

L'Œuvre féminine est un complément de la première. « A côté de l'Institut d'hommes, une autre Congrégation s'imposait, composée de vierges dont les incessantes prières au pied de l'Eucharistie, et le zèle dévoué, attireraient les bénédictions du ciel sur les Œuvres sacerdotales »¹.

Cénacle de la Reine du Clergé².

« Le 21 août au matin, écrit-il, après la sainte messe, nous allons à Montmartre et à Notre-Dame des Victoires, consacrer les deux Œuvres au Sacré-Cœur de Jésus et à notre très douce Mère du ciel.

« A mon retour, j'avais une lettre de l'Archevêché me disant que le Cardinal m'attendait. Je fus reçu très paternellement. Son Eminence lut en entier ma Supplique au Pape et le Rescrit pontifical dont je lui avais apporté l'original. Elle me fit remarquer l'exception qu'elle faisait pour moi, puisque jamais l'autorité diocésaine ne recevait à Paris pour fonder une Œuvre quelconque, un religieux ayant appartenu à une communauté de Paris.

« Je craignais que le Cardinal ne m'imposât de nous établir dans un quartier excentrique de Paris. Je lui dis ce que je venais de trouver au 199, boulevard Péreire, une maison qui me paraissait admirablement appropriée pour nous. M'ayant demandé le prix de location, le Cardinal m'autorisa aussitôt à louer et me donna la permission d'y dire la sainte Messe et d'y conserver le Très Saint Sacrement.

« Qui dira mon bonheur ! Après le Pape, le Cardinal de Paris m'ouvrait les bras ! Et en dépit

¹ Constitutions des Oblates, ch. I.

² Le Père appellera « Cénacle » chacune des maisons de sa Congrégation, suivant en cela l'exemple du Bx P. Eymard.

des hommes et des lois persécutrices, l'Œuvre de Jésus allait se fonder.

« Je signai aussitôt le bail de location. Mais Jésus qui conduit toutes choses avec sagesse, me réservait une surprise significative. Je m'aperçus que j'allais succéder d'une manière immédiate dans cette maison à un Evêque hérétique, « vieux catholique », Mgr Vilatte¹. Il y a un an et demi que le Personnage est disparu pendant la nuit et s'est sauvé en Amérique. Depuis, la maison n'a pu être louée. Jésus nous y conduit comme pour réparer. Je trouve dans une armoire des livres et même des lettres pleines de haine contre le Cardinal et contre Rome.

« On commence aussitôt à faire dans la maison les réparations voulues. Puis je dresse les listes des divers objets qui nous sont nécessaires et les envoie aux quelques amis, Prêtres ou communautés, que je connais. En moins de quinze jours, Jésus nous a tout envoyé ce qui était nécessaire. Je n'ai acheté que les lits, chaises et tables pour meubler cinq chambres, afin d'habiter la maison sans retard. Je n'ai rien demandé et tout est venu comme par enchantement. Et, chose digne de remarque, Jésus a inspiré toutes les personnes qui m'ont donné, de ne point donner la même chose, et cela sans qu'elles le sachent.

« Ainsi, le Père Darracq avait apporté un ornement blanc ; la Visitation de Caen m'envoie un ornement rouge, et une communauté de Paris me donne un ornement noir. J'avais reçu un calice de la Visitation de Caen. Il me manquait un ciboire, et pourtant il fallait bien que Jésus m'en envoie

¹ Nous parlerons plus loin de ce personnage et raconterons comment le Père Prévost eut le grand bonheur de le convertir en 1925.

un. Deux jours avant la fondation, l'abbé Machado m'en apporte un. La veille du 8, n'ayant point d'aube, j'en emprunte une ; mais dans l'après-midi, je reçois une caisse de province et j'y trouve une aube. Nous n'avions qu'un surplis, et nous étions trois prêtres. Le 7 au soir, on m'apporte encore un paquet de province ; il y avait deux surplis. Je n'avais point de petits chandeliers pour la messe. Je me rappelle qu'avant de partir pour Rome, Mme Dupuis-Gauthier m'avait donné un paquet d'objets divers. Je l'ouvre et j'y trouve deux petits chandeliers. C'est ainsi que me sont arrivés : nappes, aubes, purificatoires, corporaux, chandeliers, encensoir. Il ne nous a manqué qu'un porte-missel ! De même, on nous a donné des draps, serviettes, taies d'oreillers, tabliers, rideaux, tapis, etc...

« Ainsi, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, j'eus le bonheur de célébrer la première messe dans notre premier Cénacle dédié à la Reine du Clergé. Nous sommes à jamais les enfants de Marie. Quel bonheur d'avoir pris naissance en cette fête ! Jésus avait tout conduit et fécondé. La Bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ portait ses fruits ! C'était le commencement de la réalisation de tant de beaux rêves.

« Au-dessus de l'autel, nous avions placée la statue de la Sainte Vierge, Notre-Dame du Très Saint Sacrement. Les ouvriers étant encore dans la maison, nous ne pûmes y venir coucher et nous y installer définitivement que le 10. Notre cuisinier n'étant pas encore arrivé, j'allais faire les achats dans les épiceries voisines et nous nous débrouillions le mieux possible. Le 12, fête du saint Nom de Marie, nous mîmes le Très Saint Sacrement dans le Tabernacle. Jésus ne devait plus nous quitter. »

Vie des premiers temps.

« C'est presque dans les Catacombes que nous sommes venus au monde », écrivait le Père le 3 septembre 1911.

Le 21 octobre, il se fait inscrire comme étranger à la Préfecture de Police, prend une patente pour tenir pension et s'inscrit au bureau de la Police des Garnis. On lui donne un livre à souches dans lequel il devra inscrire les noms de tous les Prêtres de passage. Un Inspecteur viendra vérifier chaque mois. « Ceci, note-t-il, m'a paru le meilleur moyen de détourner l'attention. Je serai un hôtelier, les autres, des pensionnaires.

« Nous vivons comme des moines. Mes religieux me prennent beaucoup de temps et j'en suis heureux ; c'est à eux avant tout que je me dois. Je les vois longuement en direction, m'occupe activement de l'organisation générale et des emplois comme du règlement de chacun. Je voudrais que dès le commencement nous prenions un bon pli.

« Nous avons béni solennellement la statue de la Très Sainte Vierge dans le vestibule de la chapelle qui nous servira de petit Oratoire.

« Nous allons commencer de suite les travaux à la Malmaison, y préparer le Cénacle des Prêtres Retraités. Il me faut à cet effet : rateaux, bèches, pioches, pelles, haches, scies. J'ai acheté le principal ; Jésus saura bien nous aider comme Il l'a déjà fait. »

8 novembre : « C'est un tel enchaînement de grâces et de merveilles depuis la fondation que la reconnaissance m'oblige à les relater.

« Ainsi, Mme C... nous a donné l'ostensoir, 150 francs pour meubler une chambre et un joli

tapis pour la chapelle. Elle a pris l'Œuvre très à cœur. Mme F... de Marseille m'envoie 40 litres de vin de messe, sans que je les lui aie demandé et 100 francs. J'en ai été ému, car ce billet vient à temps. Il me reste bien encore 1.000 francs, mais c'est le montant de notre loyer pour janvier, et je voudrais bien ne pas y toucher.

« De plus en plus, je vois que ceux sur qui j'aurais pu compter me font défaut les uns après les autres. Je jubile de voir que bientôt Jésus seul me restera, — sauf une ou deux saintes âmes à qui Il a inspiré d'être de vraies protectrices pour l'Œuvre.

« La bonne Mme Chanel me fait envoyer 1.000 kilos de charbon pour nous chauffer.

« Je sens visiblement la protection de la Sainte Vierge. L'émotion me gagne souvent à ses pieds, dans son pieux petit Oratoire.

« Saint Joseph aussi a une place d'honneur dans notre cœur. La petite lampe qui brûle constamment devant sa statue, dans le corridor du second, lui dit notre amour et notre confiance. J'y ai mis un prie-Dieu, afin que chacun y vienne souvent faire une petite prière. »

20 novembre : « Vive Jésus ! Les ressources vont nous manquer. Hier, pour payer un compte j'ai dû emprunter. Je ne voudrais pas toucher aux 1.000 francs de notre loyer. C'est l'heure de prouver notre confiance au bon Dieu. J'ai une foi absolue que Jésus va venir à notre secours.

« Le Père Darracq me demandait hier ce que j'allais faire. Rien, lui dis-je ; nous abandonner et avoir confiance. Comment ! le bon Dieu nourrit les petits oiseaux, et Il n'aurait pas soin de nous ? »

21 novembre, Présentation : « Que Jésus est bon ! Son secours ne s'est pas fait attendre ; et Il a choisi pour cela un jour de fête de la Sainte Vierge. Quelle délicatesse !

« Ce matin, je reçois une lettre chargée : valeur déclarée, 500 francs. J'ouvre et je trouve un billet de 1.000 francs. C'était la réponse de Jésus. Le Supérieur Général des Chartreux répondait ainsi charitablement à ma lettre dans laquelle pourtant je le mettais seulement au courant de ce que nous avions déjà fait, et sans rien lui demander. »

8 décembre, Immaculée Conception : « Journée belle et suave entre toutes ! Jésus, pour la première fois dans l'Œuvre, a rayonné tout le jour dans son ostensor, de 5 heures du matin à 9 heures du soir. Le bonheur semblait répandu dans l'air. On sentait la présence vivante de Jésus. Quelle journée du ciel ! A 7 heures, j'ai chanté la grand'messe, — la première dans la Congrégation. Nous fîmes chacun trois heures d'adoration dans la journée. »

30 décembre : « Une très belle lettre du Cardinal Svampa apporte ses encouragements et ses conseils :

« La sainteté, écrit-il, plus encore que la science est nécessaire dans le Prêtre de l'Œuvre Sacerdotale, et non pas seulement une sainteté ordinaire et commune, mais une sainteté de choix, fondamentale, exemplaire. Ils doivent avoir une foi vive, une espérance sans borne, une charité parfaite, une patience inaltérable, une prudence très judicieuse, une entière mortification, une chasteté sans tache, et par-dessus tout une très tendre piété envers Jésus Prêtre et Victime et envers la Reine du Clergé. »

Pauvreté.

28 décembre 1901 : « J'ai reçu du linge de sacristie, aubes, surplis, pour Noël. Mais l'argent ne vient pas. Je n'ai pas 40 francs dans mon porte-monnaie et je n'attends rien. Je suis presque heureux de cette grande pauvreté. Qui sait, nous aurons peut-être pour étrennes le dénuement complet. Mais nous aurons Jésus et nous pourrons L'aimer, cela nous suffit. »

31 décembre : « Nos petites ressources s'épuisent, mais ma confiance augmente. Je suis sorti pour acheter des pantoufles au Père Darracq. J'aurais voulu faire une petite fête demain pour faire oublier un peu la peine de ne point se trouver dans sa famille. Mais je n'avais que 20 francs en tout. Je n'ai donc acheté que pour 2 fr. 10 de fruits. Si j'avais été moins pauvre, j'aurais acheté pour une fois des bonbons et des marrons glacés, pour nous réjouir fraternellement dans la joie des saints. Encore deux jours, et nous étions au pain sec. Je jubilais, mais je souffrais aussi pour mes chers compagnons. J'avais déjà prévenu le Père Econome que nous changerions notre régime ; et au lieu de manger de la viande nous aurions chanté des cantiques.

« Cependant Jésus nous regardait. Mon émotion fut grande en entrant, de trouver une lettre du pieux abbé D... qui venait de partir en me laissant un billet de 100 francs. 100 francs ! c'était une petite fortune pour nous ! J'ai été vite remercier Jésus. Une demi-heure après arrive une lettre chargée de Mme G... disant que demain elle recevra ses enfants à dîner, et qu'elle ne peut penser que pendant qu'elle sera dans l'abondance, nous serons

peut-être dans la détresse, et elle m'envoie 50 francs.

« Au dîner du Premier de l'An, petite surprise. Je trouve à ma place un colis arrivé il y a dix minutes. C'est une boîte de bonbons et de marrons glacés que nous envoie la bonne Mme C... Comme Jésus est délicat ! Hier, moi qui aurais voulu en acheter ! »

Le 4 janvier 1902 (lettre à sa sœur) : « Tu ne saurais croire la joie que j'éprouve de dépendre ainsi au jour le jour de Celui que j'aime uniquement et en qui j'ai une folle confiance. Je Le verrais prêt à me transpercer d'un glaive, que j'espérerais encore en Lui. Tout m'est absolument égal, je ne désire rien, je ne veux que sa volonté, quelle qu'elle soit ! La mort ou la vie, ça m'est indifférent. Ainsi je n'ai jamais de déception ni de tristesse. La paix de mon âme est profonde comme l'Océan, parce que Jésus m'est tout. Je ne mérite pas d'avoir le bonheur de posséder avec tant de plénitude cette science des sciences : Jésus seul ! »

Le 12, à la même : « Ce cher et divin Maître nous protège avec une tendresse toute maternelle. Il est vrai que par économie nous ne mangeons plus de la viande qu'une fois par jour, mais nous recevons le nécessaire. Cet état de pauvreté fait mon bonheur, et tous sont comme moi. Il y a cinq jours j'avais besoin de 250 francs. Je ne savais où tourner mes regards. Aussi, je n'ai fait qu'une visite qui m'a rapporté 50 francs ; et le reste m'est arrivé de tous côtés comme par enchantement, et de la façon la plus inattendue. J'ai fait face à mes obligations ; mais nous vivons presque au jour le jour.

« Ne crains pas, je ne serai pas imprudent avec

mes locations et ameublements de maisons. Il y a bien des choses providentielles. La propriété voisine de la nôtre à la Malmaison est à louer. Cela réalise tous mes plans. Je vais louer. Et l'argent ? Je suis sûr que Jésus me l'enverra. Il est trop visible qu'Il dirige lui-même les événements. »

Le 19, à la même : « Je fais un peu de tout. Je donne mon coup de main pour fabriquer notre bibliothèque. Nous travaillons comme des menuisiers. Je passe des après-midi entières à manger de la poussière dans une chambre où sont entassés près de quinze mille volumes, que l'on met en partie à ma disposition. J'en tirerai peut-être sept à huit mille. Jésus pense à nous. Il y a d'excellents ouvrages et en grand nombre. Une bibliothèque, ce sera si précieux pour les Prêtres de nos maisons !

« Par ailleurs, Jésus nous protège comme une mère ; les faits providentiels se présentent chaque jour. Nous vivons avec quelques francs, quatre ou cinq, quelquefois deux ou trois en porte-monnaie. Il nous arrive de n'avoir rien. Il y a quelques jours, en payant le loyer, il m'a fallu emprunter 88 francs pour payer les impôts et l'enregistrement du bail. J'étais heureux d'être si pauvre, mais je savais que Jésus nous viendrait en aide. En effet, en deux jours, de sources tout à fait inattendues, j'ai reçu 90 francs, plus 5 francs pour vivre. En ce moment, nous n'avons rien, mais dans notre pauvreté nous sommes riches, nous possédons Jésus et son amour.

« J'ai écrit hier une lettre au sujet de notre installation de la Malmaison. Il nous faudrait 15.000 francs. Nous faisons à cette intention une Neuvaine à la sainte Vierge et à saint Joseph.

« La Malmaison sera magnifique au printemps. J'ai acheté pour 70 francs de graines de semence.

A la fin du mois, je peuplerai notre basse-cour de poules et de lapins.

« Que je suis heureux que nous passions par la pauvreté ! Sans cela, il nous aurait manqué un sceau divin dans la fondation. »

Le 22 janvier : « Mme G... vient me voir. Nous causons beaucoup de la Malmaison. Elle m'offre 1.000 francs. C'est Jésus qui commence la série de ses merveilles pour cette seconde maison, comme Il l'a fait pour celle de Paris.

« Mme S... offre le Chemin de Croix pour la chapelle, un Supérieur 1.000 francs, un de mes Confrères du Canada m'envoie 500 francs. Qui ne voit en tout cela le doigt de Dieu ! »

Le 31 janvier : « Visite à un pauvre Prêtre aveugle. Je le trouve dans un abandon complet, — ancien précepteur venu d'Alsace, il vivait misérablement depuis quelques années avec sa vieille mère qui vient de mourir à l'hôpital, âgée de quatre-vingt-deux ans. Il y a cinq semaines qu'il est seul. Il vit de charité. Hier, le boulanger lui a donné du pain, un boucher voisin lui a envoyé une soupe. Un de ses anciens élèves vient de lui envoyer des pommes de terre ; une femme du quartier vient lui faire un peu de cuisine par charité. Quelle misère, mon Dieu ! Et c'est un prêtre ! Il faut le voir pour le croire. Oh ! comme notre Œuvre est nécessaire ! »

Génacle Saint-Joseph.

17 mars 1902 : « L'Evêque de Versailles nous reçoit dans son diocèse, et à bras ouverts.

« Il faut maintenant meubler et monter deux maisons, vingt chambres. J'écris des listes. Cette

entrée dans un second diocèse est d'une grande importance pour l'Œuvre.

« Mme B... me donne 125 francs, prix d'un calice pour la Malmaison. Mme S... 250 francs. Mlle B... quantité d'objets de ménage. Visite dans les greniers de l'abbé G... pour y prendre tout ce qui pourrait nous convenir pour la Malmaison. J'en rapporte un petit ciboire en argent.

« Mme A... nous paie l'autel, 500 francs et en plus s'inscrit « Membre Bienfaiteur » en donnant encore 500 francs. Mme C... m'achète au Bon Marché pour 1.000 francs. Elle fait cela de si bon cœur ! Elle est admirable d'esprit de foi et de charité vraie. Mme G... m'a aussi donné : armoire, table, chaises, etc... Un Supérieur, 1000 francs. C'est Jésus qui fait Lui-même son Œuvre.

« Cette fondation prend ainsi tous mes instants : que de visites, courses, lettres, pourparlers, paquets ! Jamais encore je n'ai été aussi débordé. J'ai besoin de Jésus, de tête à tête, et que de fois depuis quinze jours je suis obligé de faire mon adoration le soir, lorsque tous sont couchés ! Je tombe littéralement de fatigue, mais Jésus voit ma bonne volonté.

« Cette fondation tient du miracle. Un jour que nous étions tous allés travailler à la Malmaison, nous dûmes y souper et il n'y avait rien. Charles va à Rueil chercher du pain et de la salade. Nos poules avaient eu soin de nous pondre quelques œufs. Nous avons aperçu de jolis poissons dans notre pièce d'eau ; la Providence nous en fit pêcher un magnifique qui nous a suffi à tous. Quel n'a pas été notre étonnement en le mangeant de voir que c'était une belle truite saumonée. Vraiment, Jésus nous traitait à la saint François d'Assise. Je

n'avais jamais fait un aussi bon souper. On aurait dit que les anges nous l'avaient préparé. »

20 avril, Patronage de saint Joseph : « La chapelle de la Malmaison avait un véritable air de fête. A 10 heures, nous chantions la grand'messe, précédée du chant du « Veni Creator ». C'est le Père Darracq qui officiait.

« Quel moment que celui de la Consécration ! Jésus descendant pour la première fois sur cet autel, venant prendre possession de ce Cénacle réservé à ses chers Prêtres ! J'avais le cœur tout en feu et ne pouvais retenir mes larmes. O Jésus, Vous savez ce que je vous ai dit alors : Vous pouvez frapper sur moi, mais sauvez vos Prêtres ! »

L'ouverture officielle de ce premier foyer rempli de Prêtres Retraités eut lieu le 6 janvier suivant. Le Père écrivait : « J'ai l'âme pleine d'action de grâces. Les chers Prêtres ont enfin leur foyer ! Combien d'autres de ce genre couvriront le monde plus tard ! O Jésus, pour l'amour de vos Prêtres, répandez-nous dans le monde entier. Je sais que nous nous multiplierons. »

Voyage au Canada.

24 juin : « L'espoir de recruter quelques vocations de Prêtres pour notre Œuvre et de recueillir des ressources me pousse à entreprendre ce voyage. Il faut aussi préparer la fondation des Oblates, et pour cela, examiner de nouveau devant Dieu les vocations que j'ai laissées au Canada il y a deux ans.

« Le 26 juillet 1902, nous¹ partions du Havre sur *La Bretagne*. Avant la fondation, j'avais eu la filiale audace de dire à Jésus que je voulais bien

¹ Avec sa sœur.

m'y consacrer tout entier à la condition qu'il se chargerait des ressources et des vocations. »

Ainsi, le Père compte sur Jésus et sa Providence, mais il doit d'abord faire tout ce qui est en son pouvoir. Il sait que de grands Ordres assurent leur subsistance soit en cultivant la terre, soit en fabriquant et vendant le produit de leur travail. Il songe que la préparation et la vente de ce qui sert au sanctuaire et au culte pourrait aider l'Œuvre naissante. « Pour les Prêtres, je ferais tous les métiers. Je me ferais même garçon d'écurie. » Durant ce voyage, il sera marchand d'encens.

Le 12 août, il écrit au Père Darracq à Paris : « L'encens marche. Il faut prévenir M.C. d'en préparer au moins deux cents autres livres. » Le 18, au même : « J'arrive de Montréal où j'ai passé cinq jours et presque tout le temps avec les Prêtres de la Retraite ecclésiastique. Ils étaient deux cent vingt-cinq Curés en retraite. Je leur ai distribué à tous une Notice sur l'Œuvre et j'y ai vendu les 100 kilos d'encens que j'avais apportés. Je viens d'écrire à M. C... de m'expédier 200 kilos en plus. La chose est lancée, et je vais en faire autant dans la plupart des diocèses du Canada.

« Je pars demain pour les diocèses de Valleyfield, Saint-Hyacinthe et Sherbrooke, où ont lieu les retraites. J'y ferai des conférences. J'espère aussi que Jésus y fera germer des vocations. J'irai ensuite à Ottawa, où Mgr l'Archevêque veut me faire prêcher, puis à Québec et à Trois-Rivières.

« En septembre, je passerai dans les Séminaires et les Collèges. Je n'ai presque pas vu ma famille encore. Mais il faut avant tout que je sois aux intérêts de Jésus, de ses Prêtres et de notre chère Congrégation.

« Vous allez recevoir bientôt de l'encens de Terre Sainte. Que M. C... hâte la fabrication. Il pourrait se faire que j'en vende ici 1.000 kilos. J'ai hâte que nous puissions le broyer nous-mêmes : cela nous ferait gagner les 15 % que je donne pour le faire broyer. »

Le 22 août, au même : « Les Evêques me font faire des conférences. Les Prêtres sont pleins d'enthousiasme pour l'Œuvre.

« J'ai déjà vendu au delà de 600 livres d'encens. J'espère arriver à 1.000. Il faudrait que M. C... m'en envoie 800 livres, et le plus tôt possible. Que ne pouvez-vous l'aider ! Recommandez-lui de bien préparer l'encens, — d'en enlever les pierres et les écorces, sans quoi, nous gâterions tout ici. Il faut que les Prêtres soient contents. »

Le 5 septembre, au même : « Je suis à Ottawa depuis six jours, travaillant pour Jésus et ses Prêtres. Jésus bénit mes démarches partout. L'encens marche. J'en ai vendu 1.200 livres. Que M. C... hâte l'expédition. »

Le 14 septembre, au même : « Moi qui n'ai jamais connu l'ennui, je me surprends parfois à m'ennuyer de vous. Ne me le reprochez pas. Il n'y a plus rien sur la terre pour moi que l'Œuvre ! J'y trouve le ciel tout entier : Jésus et ses volontés saintes sur ses tant aimés Prêtres !

« Je suis arrivé juste au moment des Retraites ecclésiastiques. J'ai pu visiter six diocèses. Partout admirablement reçu. Les Evêques sont tous dévoués à l'Œuvre ; les Prêtres sont dans l'admiration. Les conférences que j'ai faites et les entretiens que j'ai eus ont une grande portée. C'est admirable comme en certains milieux les doutes et les oppositions tacites contre l'Œuvre disparaissent comme

par enchantement dès que j'ai parlé quelques minutes. Certains bruits répandus avec de bonnes intentions, j'en suis sûr, contre l'Œuvre et ma pauvre personne, avaient suscité des nuages prenant chez les uns la forme de doute, chez d'autres l'aspect d'une froideur calculée, chez quelques-uns même la teinte d'un scepticisme exagéré.

« De tout cela il ne reste plus rien, partout du moins où j'ai passé.

« Une des meilleures preuves des excellentes dispositions de l'épiscopat à notre égard : c'est que tous les évêchés se sont chargés de prendre les dépôts d'encens pour en vendre directement à tout le Clergé. Les Evêques voient le concours pratique qu'ils peuvent nous prêter par ce moyen et ils me l'offrent d'eux-mêmes pour la plupart.

« Je viens d'avoir une crise de rhumatisme, occasionnée sans doute par la fatigue, mais qui n'a duré que deux jours. J'en ai profité pour me taire et travailler silencieusement dans ma chambre. Je prépare une tournée dans tous les petits Séminaires, ainsi qu'une propagande aux Etats-Unis.

« Quelques Evêques voudraient que je m'occupe d'une Œuvre de vin de messe. Un Prêtre de Boston, aux Etats-Unis, m'a fait dire que le jour où nous voudrions y fonder une maison, il se chargera entièrement des frais.

« Pour nos chers vieux parents, notre séjour leur fut une joie sans pareille. Pour eux, c'était comme si nous étions venus du ciel.

« Notre cher vieux père, tous les matins, servait ma messe dans notre Oratoire. Tous les soirs, il allait à l'église passer une heure, absorbé dans la méditation, les yeux et la tête baissés, immobile comme une statue.

« Malgré la grande douleur de la séparation qui, dans les derniers jours, le faisait tant de fois pleurer, il eut le courage, le matin du départ, de venir éveiller tout le monde, en criant aux portes : « *Benedicamus Domino* ».

« Notre chère vieille mère, qui a soixante-treize ans, travaille pour nous. Elle m'a fait cent deux purificatoires, cent quarante manuterges, quarante-six corporaux, trente pales, trente-trois amicts, une quantité de linge de maison. Elle aussi fut très généreuse, car à leur âge, comment ne pas craindre que ce ne soient là nos derniers adieux ! Quelle foi il leur a fallu à tous deux ! Que Jésus les garde avec tous ceux que nous aimons ! »

Naissance de Béthanie.

Sur *La Lorraine*, le 20 novembre 1902, le Père revenait en France, amenant quatre vocations d'Oblates.

« Dans le train, écrit-il, en partant du Havre, l'idée me vint de fonder la Congrégation des Oblates du Très Saint Sacrement le 21, en la belle fête de la Présentation de Marie au Temple... A la sainte messe, toutes quatre se consacrèrent solennellement.

« M. Vuillaume, saint Prêtre de Bordeaux, ayant fait depuis vingt-cinq ans le vœu de victime pour les Prêtres, assistait à la cérémonie. Impressionné, il se demanda si le bon Dieu ne l'appelait pas à venir passer le reste de sa vie avec nous. Le soir, il était décidé qu'il viendrait comme Prêtre auxiliaire.

« Voilà donc l'Œuvre des Oblates fondée, comme nous, en un jour de fête de la Sainte Vierge. Et c'est chez nous qu'elle prend naissance. Quelle grâce ! O Jésus, faites des saintes des cinq premières.

« Le 27 novembre, je trouve un bel appartement pour les Petites Sœurs, 19, rue Vernier. Malgré la richesse apparente de quelques pièces réservées au public, il respire un air de couvent par la pauvreté de l'ameublement des chambres, par le silence et le recueillement qui règnent partout. »

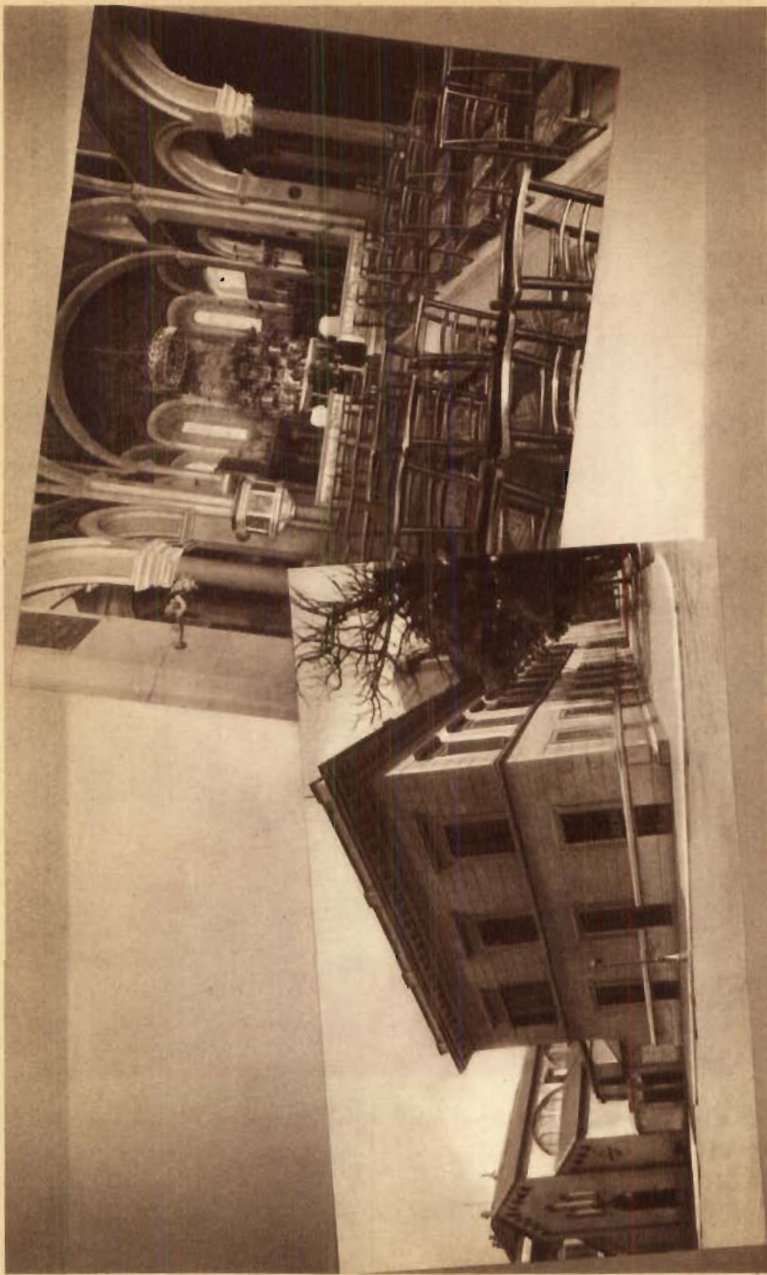
Ces chères petites enfants, dans la suite, vont faire la grande consolation de leur Père, « la seule, écrit-il, car, par ailleurs, ce ne sont qu'avalanches d'occupations, difficultés du personnel, découragements, ingratitude, déboires ». Quand, épuisé, ayant travaillé des nuits entières, endolori de rhumatismes, tombant de fatigue, il viendra souvent les visiter, sans pouvoir leur faire de conférence, elles lui chanteront des cantiques où le Nom de Jésus sera pour lui comme un baume salubre, une nourriture, un appel à la persévérance. L'âme si vaillante du Père ressemblera souvent à celle de son Maître à Gethsémani ; comme l'ange de l'agonie, elles seront sa consolation. Un jour cependant, elles l'abandonneront aussi.

« Le 14 février 1903 : voilà un gros ennui, le voisin va construire une immense maison ! C'est nous enlever toute tranquillité, nous mettre dans un véritable entonnoir. Evidemment, il faut songer à partir. Et où aller ? Qui sait si Jésus ne veut pas nous donner mieux ? Tout mon temps passe à chercher. Il nous faudrait un hôtel avec un petit jardin, à portée des moyens de communication. Je me fatigue à chercher, et ne trouve rien.

« Le 24 février, en passant au 228, boulevard Péreire, je vois l'écriteau : « Hôtel avec jardin à louer ». J'entre visiter : dix belles chambres, grands sous-sols, greniers, grandes pièces, petit jardin, grande facilité de communication. On



Dear Sir
I hope you are well.
Pius P.P. X.



Maison et église de la Fraternité Sacerdotale à Rome.

demande 6.000 francs. J'offre 5.000. Voilà qui répond au but. L'heure est venue de nous afficher davantage comme pension ecclésiastique ; pour cela il faut une assez jolie maison. Jésus nous avait réservé celle-ci.

« Le 11 mars, je signais le bail. Le 28 avril, nous y couchions. Le lendemain, Jésus venait y habiter. Le 30, dernier pèlerinage au Berceau. Je m'agenouillai dans la chapelle où Jésus avait vécu avec nous et où Il nous avait accordé tant de grâces. Je n'ai pu retenir mes larmes et je les ai offertes à Jésus comme ma meilleure action de grâces. »

Au jour le jour.

« Depuis le 1^{er} mai nous sommes redevenus pauvres comme dans les commencements, c'est-à-dire que nous vivons au jour le jour. J'ai senti mon bonheur s'accroître quand j'ai vu que nous n'avions plus rien que Jésus et sa Providence. Quand je n'ai plus que 15 francs, alors m'arrive 20 francs, puis 100 francs par des amis ou connaissances.

« Echéance du 15 juillet. Il me fallait 4.900 francs. Je n'avais que 950 francs et personne dont je puisse espérer le moindre secours. Alors, abandon absolu. Voilà que les Petites Sœurs m'apportent une enveloppe qu'une personne inconnue avait déposée chez elles et qui contenait 4.000 francs. Pas de nom ni d'adresse.

« Pour l'échéance du 15 octobre, il nous faut 5.600 francs. Je n'ai que 800 francs. Le 14 au matin, arrive une lettre chargée : 5.000 francs de Mme P... J'en avais les larmes aux yeux. Une lettre admirable accompagnait ce don, disant qu'elle n'a pas de mérite à faire cela, puisque cet argent dormait dans

une caisse attendant les frais de sa dernière maladie et de ses funérailles, et elle termine : Tout pour Jésus par les mains de Marie Immaculée. — En pur don 5.000 francs. Nous n'avions jamais encore reçu autant !

« Le 17 octobre, nous recevons encore 2.000 francs d'une noble amie, 20 kilos de chocolat pour les Sœurs et les grands enfants, envoyés par le T.R. Père Abbé de la Trappe d'I... et 100 kilos de pommes de terre d'un inconnu. »

Avalanche d'épreuves.

En septembre 1903 il écrit : « Depuis trois mois ce sont des avalanches d'épreuves et des croix sans nombre. Notre petite Œuvre a été secouée par des vents de tempête. On dirait que Satan a reçu du Seigneur le pouvoir de nous cribler. A certains moments son influence était visible, on le sentait dans l'air.

« J'ai dû conduire le cher Père Darracq en ambulance à l'hôpital et le remplacer par M. Vuillaume, toujours découragé, voulant toujours partir, alors que sa présence m'était absolument nécessaire. Il y eut des dénonciations graves contre nous auprès des Autorités ecclésiastiques à Paris et à Versailles. J'ai été calomnié par quelqu'un qui me doit tout, que j'ai ramassé dans la rue. Il raconte que je ne dis point mon Bréviaire, n'acquiesce point les messes. Oh ! que notre vocation est belle de n'avoir en partage que la souffrance pour payer le salut et la sanctification des Prêtres du Seigneur ! Sauver une âme sacerdotale, cela ne vaut-il pas les souffrances de toute une vie ? Non, non, ô mon Jésus, nous ne quitterons jamais notre poste. Vous l'aurez, votre Œuvre sacerdotale. Tout

cela m'attache plus fortement à notre grande Œuvre de salut. Il y a des ingrats, mais Jésus peut les convertir quand même. A nous le sacrifice et la souffrance, à Jésus la miséricorde.

« Afin de parvenir jusqu'au chevet d'un cher malade en danger, écrit-il à la même époque, je laisserai même pousser ma tonsure, je me mettrai en laïc, avec une barbe postiche s'il le faut, sans quoi ma figure me trahirait. Et quand je lui dirai que je suis Prêtre et lui parlerai de son Sacerdoce, Jésus me permettra de toucher son cœur.

« Un jeune Prêtre veut entrer : quarante-deux ans, intelligent, très actif, pouvant rendre de grands services. Je lui ai montré la sainteté qu'exige de nous notre délicate et sublime vocation. Je l'ai prévenu que je l'immolerais de toutes manières, car il doit être une vraie victime pour les Prêtres. Il a compris. Il est prêt.

« O Jésus, envoyez-nous ceux que vous avez choisis ! »

Fin d'année 1903.

« C'est bien en Jésus seul que se finit cette mémorable année 1903 ! Que de grâces reçues ! Que de suaves et nombreuses souffrances ! Que de chemin parcouru !

« Léon XIII est parti pour le ciel ! Mon Vénéré Père l'a suivi ! Un câblogramme du 7 décembre m'annonçait cette mort douloureuse survenue à la suite d'une opération. Quel père incomparable le bon Dieu m'avait donné ! Quelle messe que celle dite pour l'âme de son père !

« Le 8 décembre, à 4 heures de l'après-midi, le Père Darracq et moi, après nous y être préparés,

nous faisons nos Vœux perpétuels. Les portes de la chapelle étant fermées, à voix basse et d'une façon mystérieuse comme dans les Catacombes, en présence de nos cinq petites Sœurs, devant le Très Saint Sacrement exposé, nous avons récité le « Veni Creator », puis prononcé notre formule de Vœux en surplis et en étole, à genoux sur un prie-Dieu blanc, ayant à la main le cierge qui a servi à Rome à la Prise d'Habit de la petite sœur Agnès de Jésus. La Bénédiction du Très Saint Sacrement a clôturé l'heure d'adoration. »

31 décembre 1903 : « J'ai passé une partie de la journée à faire la caisse des étrennes pour nos chers Prêtres. Chacun aura quatre objets : un beau volume, une chose utile, une friandise et un bibelot, en autant de petits paquets étiquetés que l'on doit ouvrir demain après le dîner.

« Pour le dîner, j'ai déjà envoyé une boîte de « papillotes » dorées contenant des bonnets en papier de diverses formes et couleurs variées, dont chacun se coiffe, comme on le fait le dernier soir sur les bateaux transatlantiques. Manière de les amuser et de les distraire un peu. Je voudrais tant que leur séjour dans nos Maisons leur soit ensoleillé et agréable. »

CHAPITRE IV

PIE X ET LA FONDATION DE ROME (1904-1906)

« Cette fondation de notre Maison de Rome est une des histoires les plus touchantes de la tendre bénédiction de Jésus sur notre Œuvre sacerdotale.

« Que je suis heureux de penser que notre Petite Œuvre va aider le Vicaire de Jésus-Christ presque directement. Nous devons chez nous tant aimer le Pape, et ne rien négliger pour venir à son secours ! Si on nous permettait un quatrième vœu, ce serait celui de servir le Pape jusqu'à la mort que nous devrions faire. »

A Rome.

« A la fin de janvier, je recevais une lettre du Cardinal Svampa ; il me conseillait fortement d'aller à Rome sans tarder mettre Pie X au courant de ce que nous avons déjà fait, qu'il m'y rencontrerait. »

Le Père arrivait à Rome le 20 mars. Le 21, il avait déjà préparé pour le Pape un Mémoire qu'il avait communiqué au Cardinal Vivès et au Cardinal Svampa.

« Nous avons certainement, écrit le Père en parlant du Cardinal Vivès, comme protecteur un des Cardinaux les plus puissants et les plus éminents du Sacré-Collège, qui ferme les yeux sur

l'humilité de ma petite personne, qui me donne à chaque instant le nom d' « ami », qui a pris l'Œuvre très à cœur et qui me conduira lui-même au Pape, le soir, dans l'intimité, lorsque le Saint-Père ne reçoit plus personne. Il m'assure que Pie X va m'encourager et me comprendre. « Mais préparez-vous aux épreuves, m'a-t-il dit, votre lune de miel va passer. » Je lui ai dit qu'elle l'était déjà et que nous avions eu le bonheur de connaître bien des genres d'épreuves.

« Le Cardinal me dit encore : « Vous savez que vous avez des ennemis à Rome ! On est venu ces jours-ci déposer contre vous. Tout ce que vous me dites de vos maisons ne serait pas vrai ; vous n'avez pas de Prêtres à demeure. Vous seriez un exalté, un écervelé... Vous auriez une vertu plus que douteuse. Vous entendez faussement la perfection. Il y aurait chez vous de l'hypocrisie, puisque vous feriez le contraire de ce que vous prétendez enseigner et pratiquer. » C'était mon devoir de répondre et le Cardinal lui-même semblait le désirer. Il m'écouta attentivement pendant une heure, et parut content.

« Son Eminence me fait ajouter dans ma petite Supplique le nombre de Prêtres qu'il y a actuellement dans nos Maisons, et combien nous sommes pour travailler à l'Œuvre, afin que le Pape connaisse exactement la situation.

« J'ai tenu à mentionner aussi notre désir d'ouvrir des Maisons pour tous les besoins du Clergé, afin de faire ressortir exactement notre but qui n'est point de nous consacrer uniquement à une catégorie de Prêtres, mais aux Prêtres malades, âgés, et en général à toutes les Œuvres sacerdotales quelles qu'elles soient. Ceci me paraît

important pour ne pas dénaturer notre Œuvre en la restreignant à son apostolat le plus important.

« Nous sommes nés et nous devons continuer d'exister pour le Prêtre. Voilà notre raison d'être. Notre Œuvre est universelle comme le Sacerdoce. »

Audience.

13 avril : « Grand jour. Vive Jésus ! Je verrai ce soir le Successeur de Pierre et de Léon XIII. Je veux passer cette journée dans la prière et la solitude. J'irai me confesser tout à l'heure et je doublerai mes adorations. J'ai tant peur que ma si grande misère n'arrête le bras de Jésus qui voudrait nous bénir. »

Audience : « Le Pape était assis à son bureau et le Cardinal à ses côtés. En me voyant, le Saint-Père se leva et m'accueillit en souriant. Mes regards se fixèrent sur cette douce figure du Vicaire de Jésus-Christ et ne s'en détachèrent plus. Je portais le malheureux plateau de mes objets à faire bénir, dont j'aurais tant voulu n'être point embarrassé ! J'ai fait ce sacrifice pour ceux que j'aime. En entrant, je ne trouvai aucun meuble pour les déposer et je dus les porter ainsi jusqu'au bureau du Saint-Père. La première parole de Pie X me jeta bien un peu dans l'étonnement. Je venais chercher des lumières, des conseils et le Pape commença par me remercier. « Je vous remercie, dit-il, en répétant deux fois, d'avoir entrepris votre Œuvre sacerdotale et de tout ce que vous faites pour les Prêtres. » Puis il développa sa pensée, me montrant combien était grande cette Œuvre et son importance pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. « Sauver un Prêtre, me dit-il, c'est sauver cent âmes ; c'est sauver mille âmes ; c'est

sauver dix mille âmes ! » Et il appuyait sur les mots. Il m'engagea à la continuer avec courage, me promettant que j'y trouverais de grandes consolations spirituelles.

« J'avais apporté une copie de ma Supplique à Léon XIII, ainsi que l'original du Rescrit. « Je vous écrirai aussi quelque chose », dit Pie X. Le Cardinal lui donna ma nouvelle Supplique manuscrite en le priant d'y ajouter quelques paroles d'encouragement. « Oui, oui », répondit Pie X, et il déposa le tout sur son bureau en faisant un geste qui semblait dire : Je prendrai volontiers connaissance de ces documents.

« La figure de Pie X est empreinte d'une grande bonté et d'une grande douceur. Il est très simple et il met facilement à l'aise. J'étais debout, mais j'aurais voulu me tenir humblement agenouillé à ses pieds.

« J'avais des adversaires, des ennemis jusqu'à Rome. On a crié sur tous les tons que notre Œuvre est impossible, on a même osé dire que Léon XIII avait pu se tromper, — dans tous les cas, qu'il y avait trop d'extraordinaire dans nos deux Œuvres, et qu'il fallait se tenir sur ses gardes, que j'étais capable de « rouler » même le Pape. Et voilà que le Vicaire de Jésus-Christ me redit les mêmes paroles que son prédécesseur, me redonne la même mission. Ce que nous avons fait, nous l'avons fait dans l'esprit de Dieu ; ce que nous devons faire dans l'avenir, c'est de continuer sans défaillance ce que nous avons commencé.

« Il faut que notre Œuvre apparaisse bien grande à ses yeux pour que le Pape ait daigné me remercier comme il l'a fait. Le Cardinal Vivès en fut frappé comme moi.

« Une fois dans la voiture, la joie du Cardinal fit explosion. Il me dit : « Eh bien, vous êtes content, vous avez toutes les Bénédictions du Pape. » Et il se frottait les mains (ce qui n'est pas ordinaire chez lui). Il répétait : « Comme le Pape a été bon pour vous ! Il ne vous manque plus rien : vous êtes un Benjamin gâté par le bon Dieu. » Nous parlâmes très sérieusement d'une fondation à Rome. Je dois former des sujets, trouver des ressources, et venir. « Je me charge de vous faire accepter de suite », me dit-il.

« Je terminai cette journée dans la prière et l'action de grâces. « Ce jour, comme me disait le Cardinal, doit compter comme un des plus grands dans l'Œuvre. »

Joies et souvenirs.

Le 19 avril : « Je m'accordai la grande joie d'aller passer deux bonnes heures à Saint-Pierre. C'est extraordinaire l'impression que Saint-Pierre me fait à l'âme ; à certains moments je me sentais trop heureux ; et Jésus sait bien que j'aime mieux souffrir que jouir.

« Je fis mon heure d'adoration abîmé en Dieu, comme ces pierres qui tombent au fond d'un abîme, et ne bougent plus. Oh ! oui, je suis très misérable ; mais Jésus sait bien que je L'aime.

« J'allai ensuite continuer mon adoration en priant à la Confession, toujours à l'endroit même de notre Consécration, puis en allant d'un autel à l'autre, examinant plus de l'âme que des yeux et respirant cette atmosphère unique qui porte à la prière et aux choses du ciel.

« Chaque pierre, chaque colonne de Saint-Pierre, me parle éloquemment. Jésus ! L'Eglise, la Papauté,

la sainteté, le règne de Jésus dans le temps, l'éternité ! Le monde qui passe, l'Eglise qui souffre et qui triomphe, les paroles de Jésus qui demeurent, la Papauté qui domine le monde, les peuples qui affluent dans la Basilique des Apôtres, les nations qui se succèdent, les empires qui s'écroulent, les persécuteurs qui viennent se brayer sur ce roc inébranlable, la série lumineuse des saints qui brille à travers les âges, l'Eglise qui resta toujours debout et dont la puissance renaît toujours plus forte des cendres amoncelées par les royaumes qui se succèdent et disparaissent ; et Jésus, le centre divin de toute cette histoire grandiose, dont chaque époque amène le triomphe suprême dans l'Eglise du ciel par delà les misères et les vicissitudes du temps !

« Toutes ces pensées et mille autres que l'on sent sans pouvoir les exprimer, me semblent écrites sur les pierres de ce temple incomparable. J'étais ému, j'ai prié. »

Le lendemain, revenant de Saint-Jean-de-Latran, il s'abandonne encore à ses souvenirs : « Oh ! ce 4 juin 1887 ! Je ne pourrai jamais l'oublier, pendant toute l'éternité. O Marie, ma tendre Mère, je comprends que vous m'avez consacré tout entier aux Prêtres de votre Adorable Fils. Souvenez-vous de ce matin inoubliable, de ce moment solennel, de cette tutelle maternelle. Oh ! oui, je le sais bien, vous êtes à ma droite ; voilà pourquoi ma misère ne me submerge pas, voilà pourquoi le feu de l'amour ne cesse de me consumer.

« Me trouvant peu éloigné des Trappistes, je résolus d'aller faire une visite au Supérieur Général, Don Sébastien Wyart. Cet homme vit visiblement de la présence de Dieu, de l'esprit de foi,

de cette attention constante et délicate à suivre toutes les inspirations de Dieu ; nombreux points de contact avec mes propres sentiments et mes principes de sanctification. Il m'est resté dans l'esprit comme la vision d'un saint. Il m'a dit qu'il ne m'oubliera jamais dans ses prières. « Je suis accroché à votre Œuvre, me dit-il. C'est une des Œuvres les plus belles et les plus grandes de la Sainte Eglise. »

Le Cardinal Gennari.

« Le 22 avril, je me rendis chez le Cardinal Gennari qui m'accueillit très aimablement : « Eh bien, vous avez vu le Saint-Père ? — Oui, Eminence. — Lui avez-vous parlé d'une Maison à Rome ? — Non, Eminence. Notre audience fut de courte durée... — Je le regrette beaucoup, me dit-il par deux fois, il fallait en parler ».

« Je lui dis que j'avais plusieurs fois parlé de cette fondation avec le Cardinal Vivès, que vraiment nous ne pourrions pas la faire avant un an et plus, et, à cause de cela je n'avais pas cru nécessaire d'en parler au Pape. « Cela ne fait rien, reprit le Cardinal, il fallait quand même en parler au Pape. » Puis il ajouta : « Ecoutez-moi : (je le regardais attentivement) Il ne faut pas partir sans revoir le Pape. Il faut demander une audience, de ma part, et parler au Saint-Père de cette fondation. Nous avons déjà causé avec le Pape d'une Maison de ce genre. Pie X se préoccupe beaucoup de cette question. Il sera très heureux de votre offre, j'en suis certain. Il ne faudrait pas que le Pape pense faire quelque chose et que vous arriviez ensuite. C'est vous qui avez reçu cette grâce, c'est votre vocation spéciale, c'est à vous à faire cette Œuvre.

« Il faudrait quelque chose de grand... qui puisse servir pour les Retraites. Nous vous aiderons pour cela... » Et il reprenait : « Il ne faut pas partir de Rome sans revoir le Pape. »

« Je répondis que je serais très heureux de revoir le Saint-Père, de lui exprimer mes humbles désirs sur ce point et de lui offrir nos pieux efforts; mais que je ne croyais pas pouvoir faire une telle démarche sans en parler au Cardinal Vivès. Il le comprit et me chargea de dire toute sa pensée au Cardinal Vivès. »

Bref de Pie X.

« Le 27 avril, j'allais voir le Cardinal Vivès qui me dit en rentrant : « Savez-vous quelle fête nous fêtons aujourd'hui ? C'est le patronage de saint Joseph. Et vous allez voir ce que saint Joseph vous envoie ! » Puis il se dirigea vers son bureau privé. Je compris : c'était la réponse du Pape !

« En effet, le Cardinal revint tenant à la main une grande enveloppe qu'il venait de recevoir du Vatican, ainsi adressée : « Dilecto Filio Eugenio Prévost, Sacerdoti, Parisiis », et portant un cachet de cire aux armes de Pie X.

« Le Cardinal l'ouvrit et en tira une grande feuille aux bords dorés, dont deux pages étaient entièrement écrites. Ce n'était pas simplement une approbation, c'était un véritable Bref que le Pape m'envoyait.

« Le Cardinal n'en revenait pas, et me dit : « Quoique j'y aie déjà pensé, je ne m'attendais pas à autant. » Il baisa respectueusement la signature du Pape et me la fit baiser à mon tour. Puis il lut tout haut ce Bref magnifique, dont voici la traduction :

PIE X, PAPE,

« Bien-Aimé Fils,

Salut et Bénédiction apostolique,

« Le zèle ardent qui vous anime et qui a paru avec éclat dans la préparation et la fondation d'une Œuvre honorée par Notre Prédécesseur, d'heureuse mémoire, Léon XIII, d'un éloge particulier, Nous a pénétré d'un sentiment de joie intime... Se peut-il piété ou charité plus agréable à Notre cœur ? Oh ! puisse la Bonté divine vous venir en aide, à Vous qui avez mis la main à si noble et si utile entreprise ! Autant qu'il est en Nous, il ne vous manquera certes ni encouragement pour l'accomplir, ni, à choses faites, approbation.

« Poursuivez donc avec ardeur, Bien-Aimé Fils, une Œuvre si heureusement commencée, et comptez sur des louanges de Notre Part toutes spéciales et d'ailleurs bien méritées... Nul doute que Dieu ne Vous en récompense, Lui, l'Auteur du très saint Sacerdoce et le très vigilant gardien de ses ministres. Nous, cependant, Nous appelons sur Vous l'abondance des grâces célestes, et, comme gage de ces grâces, et en témoignage aussi de Notre bienveillance, Nous Vous accordons très affectueusement dans le Seigneur, à Vous et à Vos collègues, la Bénédiction Apostolique. »

« Ma joie était immense. L'Œuvre de la Fraternité Sacerdotale était officiellement reconnue par le Souverain Pontife ! Le Cardinal fit ressortir la faveur extraordinaire qui m'était faite : « Vous avez, me dit-il, ce que les Congrégations religieuses n'obtiennent qu'après un bon nombre d'années et quand elles ont passé par la filière de toutes les approbations canoniques ».

« Il était visiblement très heureux et me disait

que c'était maintenant un devoir pour moi d'aller remercier le Saint-Père.

« Le 29 avril, à 8 heures 1/2 du soir, j'étais de nouveau aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, conduit par le Cardinal Gennari. Pie X commença aussitôt par me dire que le Cardinal Gennari venait de l'entretenir de la fondation d'une de nos maisons à Rome, — qu'il en était très heureux, que cette fondation se ferait peut-être bien plus vite que je ne pensais.

« En face d'une assertion aussi catégorique dans la bouche du Pape, — quoique je n'entrevisse point comment la fondation pourrait se faire avec les éléments actuels, — je dis au Saint-Père que si le bon Dieu voulait que ce fût plus tôt, j'étais prêt, que tout mon désir était de venir à Rome, surtout par esprit de foi, pour avoir une maison auprès du Vicaire de Jésus-Christ.

« Lorsque je voulus le remercier du Bref magnifique, il ne me laissa pas finir et me dit, en me faisant signe de ne point le remercier, « qu'il n'avait fait que son devoir en m'encourageant de la sorte dans l'Œuvre entreprise ».

« Ces audiences, toutes courtes qu'elles soient, sont éloquentes. Il est visible que le Pape est frappé de notre Œuvre et qu'il a les yeux sur nous.

« A la Secrétairerie d'Etat, je vis le Sous-Secrétaire, Mgr della Chiesa (le futur Benoît XV) et lui demandai de vouloir bien vérifier la traduction française du Bref. Il m'envoya Mgr Tedeschini. Dès que ce dernier sut que j'étais le Père Prévost, il me dit avec une joie sentie : « Le Pape est enthousiasmé de votre Œuvre. Il m'a lui-même donné des notes et m'a dit qu'il fallait vous faire un Bref exceptionnel. »

Retour à Paris.

« Je quitte Rome le cœur ému. J'y avais reçu tant d'encouragement et de bénédictions. Je passai deux nuits en chemin de fer, la dernière dans un wagon glacial. Je me tordis dans d'atroces souffrances de coliques néphrétiques et hépatiques, de 1 heure à 5 heures du matin. J'ai cru que je ne pourrais me rendre jusqu'à Paris. Je souffrais, je priais, j'aimais et je m'abandonnais. J'avais le sentiment que j'allais au-devant de croix nouvelles. Je ne pensais pas qu'elles me devaient être si sensibles.

« Mon bonheur fut grand de me retrouver dans notre petit Cénacle ! Mais l'épreuve ne s'est pas fait attendre. M. Vuillaume voulait partir dès le surlendemain. Je parvins à le raisonner et à le faire patienter. Notre souffrance, comme notre croix du moment, c'était le manque de vocations. Nous ne sommes que cinq membres dont trois prêtres auxiliaires. Mais Jésus veut notre Œuvre, Il l'aime. A Lui de nous envoyer ceux qu'Il a choisis.

« A Béthanie, je trouve la petite Sœur Agnès de Jésus au lit, suffoquée par des palpitations de cœur. Elle souffre d'épuisement général. Le Docteur dit que ce sera très long. Epreuve ! pour toute la petite communauté. Jésus me prend par le plus sensible et Il a trouvé le moyen de me faire payer chèrement mes joies de Rome. La veille de mon arrivée, on nous avait volé le beau calice en argent donné par le Carmel de Lisieux, et que toucha si souvent la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus pendant qu'elle était sacristine. »

Le Père doit toujours se défendre contre des calomnies, des dénigrement, venus souvent de ceux à qui il avait donné toute sa confiance. Il

écrit : « Nous en verrons bien d'autres. Il faut nous réjouir dans toutes ces peines. Je suis d'une indifférence absolue vis-à-vis de toutes les injures personnelles. Je remercie beaucoup Jésus de cette grande grâce, car, sans cela, ma mauvaise nature ferait des siennes. »

Le Cardinal Richard le reçoit avec une très grande bonté : « Vous me rendrez toujours heureux, lui dit-il, quand vous viendrez me voir. Soyez très bon pour les Prêtres, j'ai beaucoup vécu. Eh bien, je n'ai jamais désespéré du salut d'un Prêtre. »

Il se dépense sans compter. « Je travaille comme un ouragan depuis le matin, pour régler mille choses, ma vie est un vrai tourbillon. »

Ses séjours à la Malmaison au milieu des chers Prêtres sont fréquents. Il y multiplie les conférences qui font du bien, organise des occupations, met de l'entrain. « Je leur apporte des jeux, des bonbons, des cigarettes, grimpe dans les arbres pour la cueillette des pommes, donne mon concours au pelage des fruits, aux corvées. J'ai procuré une barque pour la pièce d'eau. Samedi, nous la baptiserons et l'appellerons « Félicité ».

Le 24 juin ce sera la fête du Père Darracq. La fête est organisée sans que l'intéressé s'en doute. Dans son Journal, le Père Prévost raconte avec allégresse : « Le cher Père est allé de surprise en surprise jusqu'au coucher. Quand il est arrivé à 9 heures, tout était prêt. Les drapeaux flottaient au vent. Les tentures ornaient les portes de la salle de récréation et de la chapelle. Partout des guirlandes de lierre et des inscriptions en lettres d'or et en feuillage. Nous étrennions à la chapelle un joli tapis pour le marchepied de l'autel, offert par



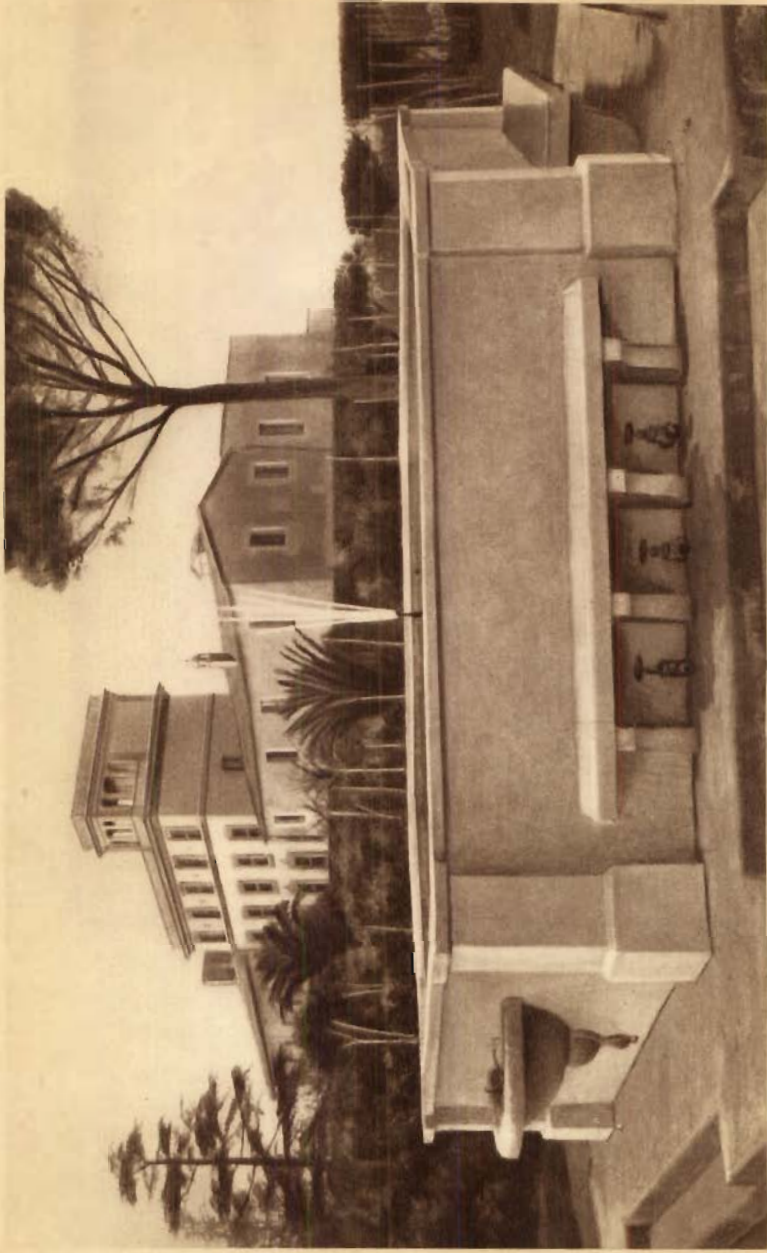
Propriété de la Fraternité Sacramentale

LA SAINTE FACE DE JÉSUS

(D'APRÈS LE ST SUAIRE DE TURIN)

*Domini nostri Jesu Christi passionem meam
et tantibus graviter indulgentias a summis
Pontificibus concessas, apostolicam Benedictionem
semper permanentem impensimus.*

Pius P. X



Cénacle de la Sainte-Face à Monte-Mario.

les Prêtres ; je l'avais acheté la veille. Les Litanies de la Sainte Vierge en oriflammes ornaient toute la chapelle. La salle à manger était toute tendue de tentures rouges avec guirlandes.

« Avant la grand'messe, chant en chœur et avec solos, composé pour la circonstance. Après, entrée triomphale dans la bibliothèque au chant d'un cantique enlevant... lecture d'une Adresse.

« Dîner plein d'entrain. M. le Curé de Rueil et ses Vicaires ont été enthousiasmés et sont restés jusqu'à 3 heures à jouer aux quilles. Le soir, petite séance improvisée qui réussit à merveille. Et pendant que le gros de la communauté récitait le chapelet, illumination féérique de la maison et des jardins avec les lanternes chinoises. A la sortie de la chapelle, effet magnifique rehaussé par un joli feu de bengale. Très jolie fête qui a resserré davantage les liens de fraternité. C'était touchant de voir la joie qu'éprouvaient les Confrères à faire des surprises au Père Darracq. »

A la fin de juin il écrivait encore à sa sœur : « L'argent ne vient pas ; nous sommes sans le sou. Le cher Père Darracq est malade, je le fais soigner. Beaucoup de croix ! J'ai la tête brisée ! Je traîne encore la queue d'une crise de rhumatisme. Il y a trois jours que je ne bouge pas, mais demain je serai mieux. La pensée que c'est pour Jésus et ses Prêtres et que je suis leur très petit serviteur, me soutient. »

Puis, le 11 juillet : « Depuis trois jours, nous vivons au milieu des prodiges de la divine Providence. Excellent voyage à Amiens. La bonne Mme P... m'a encore donné 2.000 francs. N'est-ce pas admirable ? A mon retour, pendant le souper Mme du P... m'envoyait 300 francs. 20 francs d'un

côté, 20 francs de l'autre... on me paie des pensions.

« Hier, une dame en noir vint recommander une intention aux prières et laissa au portier 200 francs.

« Aujourd'hui, autre grande assistance de Jésus. Mlle M... arrive, très pressée, disant qu'elle n'a pas voulu quitter Paris sans m'apporter une offrande, puis elle me remet une enveloppe et s'en va. Pressentant un précieux secours, je m'en vais aussitôt à la chapelle remercier Jésus. J'ouvre l'enveloppe et j'y trouve 3.000 francs.

« Oui, vraiment, Jésus est admirable. Je savais bien qu'Il nous aiderait encore. Non, je ne puis pas avoir en Lui plus de confiance. O Jésus, merci, merci pour vos chers Prêtres. »

Pour le 15 août, la Très Sainte Vierge envoyait une excellente vocation dans l'abbé Foy, qui sera pendant vingt ans, avec le Père Darracq, le plus fidèle et dévoué compagnon du Fondateur. Le 21 septembre, il faisait son entrée au Noviciat. Déjà, le Père l'appelait un saint Prêtre.

Appelé par le Pape.

Le 26 octobre 1904, le Père, appelé par le Pape, arrivait à Rome avec Sœur Agnès de Jésus.

« Je me rendis aussitôt chez le Cardinal Vivès, selon sa recommandation. « Ce n'est pas moi, me dit-il, qui vous appelle à Rome, c'est le Pape. Il s'agit de faire une fondation à Rome. Je suis persuadé que c'est la sainte volonté de Dieu ; l'heure est venue. Ce soir, je vous conduirai au Pape ».

« Lorsque Pie X me vit entrer, il s'exclama avec joie et une vraie tendresse, en m'appelant par mon nom. Il me dit aussitôt qu'il me remettait entièrement entre les mains du Cardinal Vivès, qui le remplaçait, que je devrais suivre ses conseils et

le mettre au courant de toutes mes démarches, qu'il fallait me mettre aussitôt à l'œuvre pour trouver une maison.

« Nous causâmes de l'hospitalisation des Prêtres de passage à Rome, et le Pape fut le premier à dire qu'il fallait que nous fussions à côté d'une ligne de tramways, que la propriété ait un jardin.

« Je lui donnai quelques détails sur nos maisons de Paris et de la Malmaison, sur le règlement qu'y suivent les Prêtres. Il parut très heureux, particulièrement des deux heures de méditation par jour devant le Très Saint Sacrement.

« Le Cardinal lui avait dit auparavant que l'Eucharistie était le centre de notre apostolat auprès des Prêtres, et tous deux avaient à l'envi exalté ce moyen si efficace de sanctification.

« En revenant, dans la voiture, nous causâmes tout le temps de la fondation. « Vous venez de recevoir officiellement du Vicaire de Jésus-Christ la mission de fonder une maison à Rome », me dit le Cardinal. Il fut convenu qu'il fallait une maison d'environ trente chambres, que notre fondation serait une Œuvre personnelle du Saint-Père, ce qui lui donnera encore une plus grande importance.

« Il fut convenu que nous agirions avec la plus grande discrétion. « Plus le Pape est bon pour vous, plus vous devez être prudent, dit le Cardinal, car on pourrait vous discréditer auprès de lui. »

Pie X achète la maison.

« Les jours suivants, nous cherchons une villa sans rien trouver, arpentant bien des rues et les meilleurs quartiers. Je ne cesse de demander à Jésus et la Sainte Vierge de guider mes pas. Je sais que Jésus nous a réservé une maison ; nous la trouverons à l'heure marquée.

« Cherchez », m'a dit le Vicaire de Jésus-Christ; et je cherche. Plus tard, je penserai à l'organisation matérielle et spirituelle de la maison.

« M. Hertzog, le Procureur Général de Saint-Sulpice, me prévient tout à coup qu'il vient de recevoir la visite du Procureur Général des Chanoines Réguliers de Saint-Jean-de-Latran pour lui demander s'il ne connaîtrait pas une Communauté religieuse qui voudrait acheter leur couvent et leur chapelle de la via San Martino al Macao. M. Hertzog était le seul à qui j'avais encore fait visite. Mon étonnement fut grand et je touchai rarement d'aussi près l'action visible de la Divine Providence.

« Car il y avait deux jours, j'étais entré par hasard dans cette petite chapelle au moment de l'Office du soir, et j'avais assisté à la Bénédiction du Très Saint Sacrement. Tout m'avait plu, et le cachet très pieux et les richesses de bon goût de ce bijou de chapelle ressemblant à celle de l'avenue Friedland à Paris. Je fus tellement frappé du rapprochement que je m'arrêtai ensuite dans la rue pour considérer l'ensemble et le public pieux qui en sortait, formant des petits groupes dans cette rue paisible, rue large et bordée d'arbres, la plus belle sans contredit de ce quartier le plus beau de Rome. L'air y est excellent, les rues très propres; c'est le quartier aristocratique, composé de villas et de magnifiques hôtels avec grands jardins.

« J'avais eu presque un sentiment d'envie en considérant cette maison et cette chapelle; car c'était dans ce quartier que j'avais cherché tout d'abord un local, à cause du bon air et de la tranquillité. Mais je m'étais éloigné en me disant que c'était trop cher pour nous, et surtout que ceux

qui possédaient de semblables immeubles ne s'en déferaient jamais. Et je n'y pensais plus. Mais Jésus y pensait.

« Quand Pie X apprit la chose, — il connaissait la maison y étant déjà allé, — il dit aussitôt : « C'est cela qu'il faut acheter, c'est très bien. »

« Le 15 décembre, jour de l'octave de l'Immaculée Conception, le contrat d'achat de la propriété a été signé. Le Pape a exigé que le mobilier de l'église et de la sacristie soit compris dans l'achat. »

Enfants du Pape.

« Le 20 décembre, à midi 25 minutes, Sœur Agnès de Jésus, dans son beau costume, et moi, nous étions introduits auprès de Pie X, où nous avait devancés le Cardinal Vivès.

« Eh bien, nous dit aussitôt Pie X, vous avez acheté la maison ! » Et avant que j'aie terminé ma phrase pour lui dire que c'était grâce à ses largesses, il reprit : « Mais, je croyais que les Pères vous auraient laissé la maison plus tôt. Ils m'avaient parlé du mois d'avril. » Puis il me dit de me préparer pour l'époque indiquée, sur un ton qui semblait me conférer une véritable mission ; et il ajouta : « Pour l'ameublement de la maison, nous nous en occuperons quand vous viendrez. »

« Je fus touché de voir que le Saint-Père pensait encore à fournir l'ameublement, et je lui dis : « Très Saint-Père, vous avez déjà fait assez de sacrifices pour nous, je me chargerai de l'ameublement et j'espère que la Providence m'enverra ce qui sera nécessaire. »

« Le Cardinal dit alors au Saint-Père que j'avais quelques vocations en vue, mais que je craignais que les Evêques ne se montrent un peu difficiles. « Vous pourrez leur dire, me dit alors Pie X, que

je serai très heureux qu'ils vous donnent des vocations. » Je le remerciai, mais j'osai ajouter que cela aurait bien plus de valeur si j'avais un écrit, par exemple, du Cardinal Vivès, exprimant formellement le plaisir qu'aurait le Pape de voir les Evêques nous prêter leur concours dans la question des vocations. « Bien, reprit le Saint-Père, avec un signe de tête approbatif, le Cardinal vous donnera cet écrit. »

« Tous mes vœux étaient comblés. Nous voilà plus que jamais les « enfants du Pape ». Pie X nous a comme adoptés, il nous veut près de lui. Il nous protégera et nous guidera. Nous travaillerons sous son regard. Dans notre maison de Rome, c'est au Pape même que nous rendrons service.

« En descendant du Vatican, le Cardinal invita la petite sœur Agnès de Jésus à marcher à ses côtés. Il était au milieu de nous comme un vrai Père.

« Le lendemain, nous allâmes lui faire nos adieux. Il me remit la précieuse pièce relative aux vocations ainsi formulée :

Rome, 21 décembre 1904.

« Cher Révérend Père Prévost,

« Je suis autorisé à vous dire que Notre Très Saint-Père le Pape Pie X voit et verra avec joie que dans les diocèses de France où le bon Dieu suscite des vocations pour la Fraternité Sacerdotale, les Vénérables Evêques fassent les sacrifices nécessaires pour faciliter ces vocations, par lesquelles la Divine Miséricorde veut faire un grand bien aux âmes sacerdotales.

« Soyez fidèle, cher Père Prévost, à votre très sainte vocation et mission, par une ferveur toute eucharistique et toute mariophile, in maxima

humilitate, charitate et filiali fiducia. Que Jésus, le Souverain et Miséricordieux Prêtre, et Marie la Miséricordieuse Regina Cleri vous bénissent.

Votre serviteur, en Jésus et Marie,

Année 1905.

F.J.C. Card. Vivès. »

« Il fallait bien payer un peu les grandes bénédictions de Rome. Une avalanche d'ennuis, de tracas et de douleurs sacerdotales m'attendaient à mon arrivée à Paris le 23 décembre 1904. Vive Jésus ! Oh ! que je suis heureux de souffrir et de n'avoir point de repos ni de relâche dans les difficultés de toutes sortes. Nous nous reposerons au ciel, car alors ce sera sa volonté de L'aimer sans travailler. »

Le 14 mars, il revient d'un long voyage dans le Midi, jusqu'à Port-Bou en Espagne, 2.250 kilomètres de chemin de fer. « Voyage béni de Jésus pour assurer à l'Œuvre des sympathies et des vocations. Pendant quinze jours, je n'ai cessé de parler et de voyager, tout en me réservant de longs et bons moments aux pieds de Jésus, le plus que je pouvais. C'était quand même trop. J'étais parti fatigué. En revenant, j'ai attrapé froid dans une gare, et me voilà malade pour plusieurs jours je crois. »

Il n'oublie pas les Petites Sœurs. « Depuis quelque temps, écrit-il, je pense à les agrandir, à les changer d'air. Le joli hôtel entouré de jardins, 106, boulevard Péreire me paraît de plus en plus devoir leur convenir. On signe le bail et les Petites Sœurs s'y transportent le 26 avril 1905.

« Belle retraite à la Malmaison, prêchée par le Père Lemius O.M.I. Jésus y a opéré des merveilles. C'est une page sublime de miséricorde et de grâces. Quand j'ai remercié le Prédicateur, j'avais les

larmes aux yeux. En me répondant, il m'a touché jusqu'au fond de l'âme, lorsqu'il disait aux Prêtres combien je les aimais, et que plus tard on pourrait dire de ma pauvre personne : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les Prêtres ! »

« Oui, c'est vrai, je les aime avec passion, et Jésus dans son infinie miséricorde, ne cesse d'accroître cet amour. Oh ! que je suis heureux, à défaut de vertus, d'avoir cette passion au cœur pour les Prêtres de Jésus ! Peut-être aussi, à cause de cela, Jésus me fera miséricorde. O mon Dieu, que ma misère est grande, et que je la sens !

« Il a fallu payer les grâces de la Retraite. Huit jours après, j'étais pris subitement de coliques néphrétiques. C'était le jour de la Sainte Vierge. J'étais heureux. J'ai beaucoup souffert. Quatre fois je dus faire l'immense sacrifice de ma messe. Mais mon bonheur de faire la sainte volonté de Jésus et de souffrir pour Lui et ses chers Prêtres, était une véritable ivresse.

« Mme G... m'apporte 8.000 francs. C'est la Providence. Afin de nous agrandir et pouvoir recevoir plus de Prêtres de passage à Paris, nous avons décidé de louer l'hôtel voisin, 226, boulevard Péreire. Le 5 juin, Jésus continue ses merveilles. Aujourd'hui, c'est 12.000 francs qui me sont venus de divers côtés pour la fondation de Rome. »

Le 16 juin, le Père est aux Eaux à Martigny : « Le médecin l'a commandé. Jésus m'a demandé un très grand sacrifice, mais je l'ai aimé et voulu du premier coup où Il me l'a fait entrevoir. Je me nourris de ses divines volontés : la sainteté est là. »

Le 29 juin il écrit aux Petites Sœurs à Paris : « Je ne fais pas d'extravagances, mais je tâche de consacrer au travail tous les moments libres.

« Je vais mieux, je commence à me redresser et à m'appuyer un peu sur mes reins.

« Tout me rappelle votre cher souvenir, et les beautés champêtres et les mille mélodies des petits oiseaux qui font concert dans les grands arbres du parc, et surtout les choses du ciel dans lesquelles mon âme vit plus que jamais.

« Je vous envoie toutes les beautés de la nature qui m'entourent, tous les parfums des fleurs semées sur mes pas, tous les murmures des petits ruisseaux qui serpentent çà et là, toutes les harmonies des brises légères et des grands vents qui agitent les feuilles, tous les bruissements d'ailes, les gazouillements enchanteurs et les chants variés des innombrables oiseaux qui prient tout le jour et élèvent nos âmes avec leurs chants.

« Je vous ai fait expédier 3 kilos d'excellent miel. Une fois que vous l'aurez goûté, il faudra que la douceur soit une vertu exemplaire parmi vous. »

« Père et Fils ».

Le 8 octobre 1905, le Père Prévost revenait à Rome avec le Père Foy : « Au moment d'arriver, écrit-il, nous nous mîmes à genoux dans le compartiment où nous n'étions que tous les deux, et je fis à haute voix une prière émue en vue de la fondation prochaine.

« Nous descendons chez nous et y disons la sainte messe. Le Supérieur Général des Chanoines Réguliers de Saint-Jean-de-Latran nous attendait. Les Pères nous prêtèrent quelques lits en attendant que nous ayons fait nos premiers achats.

« Le lendemain, à 5 heures du soir, je montais au Vatican. Mon audience était des plus privées. Pie X rayonnant de bonté me fait asseoir à ses

côtés et demande aussitôt de mes nouvelles. Il avait su que j'avais été malade. Je portai bien vite l'attention sur son Auguste Personne, et il me parla avec une simplicité touchante de sa santé et de ses travaux. « Je travaille depuis le matin jusqu'au soir, me dit-il, et la nuit, je réfléchis. »

« Pendant un bon quart d'heure, Pie X s'entre-tint avec moi d'une façon charmante, pleine d'abandon et j'oserais dire d'amitié et d'intimité. C'était un père parlant familièrement avec son enfant ; c'était même un ami écoutant un ami, étudiant, discutant et décidant avec lui.

« Il fut surtout question de la fondation. Le Saint-Père me parla de l'ameublement avec l'arrière-pensée visible de m'aider. Je pris les devants et lui dis que je Le priais de ne rien me donner, qu'il avait assez fait de sacrifices pour nous et que d'ailleurs la Providence m'avait envoyé ce qu'il nous fallait pour l'installation. Il se préoccupa de la chapelle : « Je n'ai plus un seul calice ni une seule chasuble, dit-il ; je viens d'envoyer tout ce que j'avais aux malheureuses populations de la Calabre, dont plus de cent églises viennent d'être détruites par un tremblement de terre. Mais je vais chercher, puis m'adresser à l'Œuvre des Tabernacles, et je vous enverrai tout ce que je pourrai. » Il me répéta par deux fois ces paroles.

« J'expliquai au Pape les travaux d'appropriation que je désirais faire dans la maison, et les Œuvres diverses que nous pourrions y faire. J'ajoutai que plus tard, quand nous serions solidement constitués, nous pourrions faire en dehors de Rome un vrai foyer sacerdotal. Alors la figure de Pie X s'épanouit : « Puisque vous m'offrez cela, me

dit-il, nous ferons cette fondation, car « c'est mon idéal ». J'ajoutai que c'était aussi le mien.

« Il me parla alors d'une propriété qu'il avait en vue sur le Monte-Mario, et où l'on pourrait construire une grande maison « avec un long corridor ». Je répondis que le Monte-Mario était aussi l'endroit que j'avais rêvé. Le Pape ajouta qu'il traiterait l'achat lui-même afin de l'avoir à meilleur marché.

« Je partis avec une grande bénédiction du Pape pour moi et mes compagnons de fondation et en me disant « au revoir », il ajoutait : « Je vous appellerai encore. »

Inauguration de notre premier Cénacle à Rome.

« Le 5 octobre 1905 eut lieu l'inauguration solennelle de notre Cénacle. La grand'messe fut chantée par M. Hertzog, Procureur de Saint-Sulpice. Les élèves du Collège Canadien se sont chargés du chant et des cérémonies. Quelques amis étaient présents : M. Vacher, Mgr Glorieux, Mgr Tiberghien, Mgr Vanneufville, M. le Chanoine Potier.

« Après le Salut solennel du soir, tous montèrent au grand salon et le Cardinal Vivès nous adressa la parole d'une manière touchante.

« Le 8 décembre fut une journée du ciel : c'était le premier jour d'Exposition solennelle dans notre première église !

« Hier, je suis allé avec le Père Foy et M. K... arranger la chambre du Cardinal Vivès, pour le préserver du froid. C'était charmant de nous voir arriver avec nos outils, nos clous, tout notre matériel ; puis par terre, travaillant avec ardeur. Le Cardinal riait et ne cessait de nous remercier.

« Notre maison sera admirablement installée. J'y tiens pour les Prêtres et même pour l'ordre et l'harmonie. Il n'y a pas de luxe, mais tout y est. »

Le 26 décembre, il écrit encore de Rome : « Pendant que les nuages s'amoncellent à Paris, la foudre, ici, gronde sur nos têtes. Il vient de paraître une brochure infâme, à couverture noire, contre le Pape et ses amis. Nous sommes pris à parti, dévoilés comme Congréganistes et menacés. Cette brochure a été adressée à tous les Cardinaux et Evêques d'Italie. Le diable est visiblement furieux. Mais je n'ai jamais été si paisible. Je sais que Jésus nous protège et que notre ennemi ne pourra pas nous nuire. Nous pourrions être secoués, mais nous resterons debout.

« C'était un honneur pour nous d'être ainsi associés aux humiliations infligées au Vicaire de Jésus-Christ.

« Quelque temps après, nous fûmes violemment attaqués, en pleine Chambre, par un député socialiste. Mais après son discours, il n'y eut aucune réflexion ; on lui répondit par le silence.

« Plus tard on nous signala parmi les autres Congrégations religieuses, sur une carte affichée sur les murs de Rome et sur laquelle on avait marqué d'un gros point noir toutes les maisons religieuses de la Ville Eternelle, en vue de surexciter les esprits révolutionnaires et de préparer une spoliation. Nous devons prendre des mesures. »

Il termine cette année 1905 par une lettre admirable à ses chers Prêtres de la Malmaison, leur exprimant ses sentiments d'affection et de dévouement : « J'irai de Jésus à vous et de vous à Jésus avec le même amour et le même dévouement, trop honoré et trop heureux de vous servir comme le dernier des serviteurs, pourvu que vous me permettiez toujours de vous aimer comme le plus sincère des amis et le plus tendre des frères. »

CHAPITRE V

PIE X ET LA SAINTE-FACE DE JÉSUS (1906-1907)

« A l'automne de 1905, à Rome, je reçois du Carmel de Lisieux, une photographie de la Sainte Face de Jésus que Sœur Geneviève (Céline) venait de reproduire d'après le Saint-Suaire de Turin. Le Carmel me demandait d'obtenir du Pape une bénédiction pour la diffusion de cette Sainte Face dans le monde.

« Profondément touché de cette divine Figure, je m'adressai au Cardinal Gennari pour la porter au Pape. Pie X fut ému en la voyant et la baisa à plusieurs reprises. Le Cardinal me dit : « Le Pape avait l'air très heureux, car il pensait que c'était pour lui. » Le Cardinal exprima alors à Sa Sainteté mon désir et lui lut les quelques mots écrits sur ma carte la veille. « Laissez-moi cette carte, lui dit Pie X, et dites au Père Prévost que non seulement je vais donner une bénédiction, mais encore y attacher des indulgences. »

« Deux jours après, le Pape m'envoyait la précieuse photographie au bas de laquelle il avait écrit : « A tous ceux qui méditeront sur la Passion devant cette Image, nous accordons chaque fois, outre la Bénédiction Apostolique, toutes les Indul-

gences antérieurement concédées par les Souverains Pontifes à la Couronne des Cinq Plaies. »

« Au commencement de mars 1906, je portai au Pape une grande photographie de la Sainte-Face que Sœur Geneviève m'avait envoyée et que j'avais fait magnifiquement encadrer. Je trouvai le Pape debout, contemplant si attentivement la Sainte-Face qu'Il avait fait déposer sur le coin de sa bibliothèque, qu'Il ne me remarqua pas tout d'abord. Il m'appela ensuite avec tendresse (c'est le mot), et me fit asseoir près de lui. Il me remercia par trois fois de ce tableau. Comme je lui demandais une bénédiction spéciale pour Sœur Geneviève, il me dit : « Je vais lui envoyer un souvenir ». Se levant, il chercha dans une armoire et prit une grande et belle médaille en bronze, portant son effigie ; il me chargea de la lui remettre. »

Origine de la diffusion.

« Je commençai à comprendre que Jésus pouvait avoir le dessein de toucher les âmes par la révélation de sa Face adorable. L'idée me vint de la répandre partout, et de commencer par le Canada. Je m'en ouvris aux miens et à plusieurs Personnes ; tous m'approuvèrent.

« Il me fallait une mise de fonds d'environ 8.000 francs. Comment les trouver ? Je n'entrevois absolument rien.

« Un jour, une femme de chambre appelée Marie, vient me voir. Je lui communique ma pensée et lui demande de prier avec moi à cette intention. Je demandais simplement à Jésus d'inspirer à une bonne âme de me prêter les 8.000 francs qui m'étaient nécessaires.

« Elle me promet de prier, va faire sa visite à Jésus dans notre chapelle avant de partir, et se rend chez elle. En arrivant, elle dit à sa maîtresse, sans préambule : « Madame, voulez-vous me prêter une grosse somme ? — Comment Marie ? vous prêter une grosse somme ? — Oui, une grosse somme, il me faut 8.000 francs. Le voulez-vous ? — Oui, je veux bien. — Mais à quel intérêt ? — Je vous prêterai à 3 % comme à mes enfants. — Entendu, Madame, j'accepte. Et voilà ce dont il s'agit. Je viens de chez le Père Prévost, il m'a parlé de son idée de répandre la Sainte-Face au Canada, et il lui faut pour cela 8.000 francs. Je suis allé faire une visite au Saint Sacrement dans sa chapelle avant de partir, et Jésus m'a inspirée de lui procurer moi-même cette somme. Mais j'ai demandé à Jésus de me donner deux signes de sa volonté. Le premier, que vous ne me demandiez pas pourquoi ; le second que vous ne me prendriez pas plus de 3 % d'intérêts. Vous ne m'avez pas demandé pourquoi, vous ne me prenez que 3 %, donc Jésus le veut. D'ailleurs vous n'avez aucune inquiétude à avoir. J'ai une petite rente qui me rapporte 250 francs et vos intérêts ne montent qu'à 240 francs. Je vous rembourserai en vous servant quelques années de plus. »

« Cette bonne âme me disait ensuite combien c'était extraordinaire que sa maîtresse ne lui ait pas demandé pourquoi, parce qu'elle le lui demandait toujours avant de lui prêter des sommes même minimes.

« Sa Maîtresse vint elle-même m'annoncer cette bonne nouvelle quelques jours après et elle en était dans l'admiration. Elle me disait que c'était

touchant de voir le bonheur de sa femme de chambre.

« La semaine suivante, Marie venait m'apporter les 8.000 francs qu'elle me remettait avec une grande simplicité. En causant, elle comprit que je lui parlais de remboursement à mesure que nous vendrions les images. « Mais non, mon Père, me dit-elle, je ne vous prête pas cette somme, je vous la donne. Depuis le moment où Jésus m'a inspirée de le faire, je n'ai jamais pensé vous faire un prêt. Je vous donne ces 8.000 francs pour vous aider dans la diffusion de la Sainte-Face. »

« J'étais dans l'admiration et je ne pouvais m'empêcher de lui dire : Comment, vous, une domestique, vous me donnez 8.000 francs ? Nous n'avions pas encore reçu un semblable don depuis le commencement de l'Œuvre.

« Jésus avait parlé, il n'y avait plus d'hésitation possible. Il fallait aller au Canada. »

Lettre de Pie X.

Un dernier événement manifesta davantage encore la volonté de Jésus relativement à une diffusion universelle de la Sainte-Face. Etant à Rome en mai 1906, le Père parla au Cardinal Gennari d'une lettre du Pape, en vue de cet apostolat par le monde. Le Cardinal en parla au Saint-Père, arrêta avec lui les principales idées, puis la rédigea ainsi en son nom.

« Révérendissime Seigneur,

« J'ai soumis au Saint-Père, dans l'audience de ce jour, le projet conçu par Votre Seigneurie Révérendissime, de répandre le plus possible l'Image de la Sainte-Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ, telle qu'on a réussi à la reproduire avec un art si

remarquable, d'après la véritable image du Saint-Suaire. Sa Sainteté qui avait accepté en hommage cette reproduction, approuve très volontiers votre entreprise.

« En vérité, l'on ne peut contempler les traits et l'expression de cet adorable Figure sans être vivement ému et sans éprouver des sentiments de componction et d'amour ; aussi cette image peut-elle être utile aux personnes de toute condition pour méditer sur la Passion et la Mort de notre divin Sauveur.

« C'est pourquoi le Saint-Père, confirmant les indulgences déjà accordées et signées de sa main, a déclaré que tous ceux qui méditeront quelques instants devant cette Image, sur la Passion de Notre-Seigneur, pourront gagner par ce seul fait, toutes les indulgences concédées par les Souverains Pontifes à la Couronne des Cinq Plaies.

« Enfin, Sa Sainteté, désirant que cette Image soit répandue en tous lieux et exposée à la vénération dans toutes les familles chrétiennes, la recommande d'une manière toute particulière aux Révérendissimes Evêques et à tous les Ecclésiastiques, bénissant tout particulièrement ceux qui s'en feront les propagateurs. »

Rome, 4 juin 1906. — Casimir, Card. Gennari.

« **Mission** ».

« Avant de quitter Rome, j'organisai la propagande de cette Image, installant un bureau avec registres pour tous les pays du monde, et un magasin de réserve pour les gravures de divers formats en huit langues différentes, avec imprimés dans ces mêmes langues.

« J'avais besoin pour cela d'une somme énorme, et je n'avais pas un sou ! Mais j'avais confiance que si c'était la volonté de Jésus, Il m'enverrait le nécessaire. Je m'en ouvris à quelques-uns. Je ne parlais que d'emprunt. Il s'agissait d'abord de 25.000 francs. Mme G... m'écrivit qu'elle me les prêterait sans intérêt, et elle me les envoya.

« Quelque temps après, mon entente avec le photographeur m'entraînait beaucoup plus loin. Il fallait encore 20.000, puis encore 15.000 pour compléter. Mme G... m'écrivait de nouveau qu'elle me prêterait les autres 20.000 si je ne les trouvais pas. Et quand elle me les apporta, elle me dit : « Mon Père, je vous apporte 25.000 au lieu de 20.000. Je le puis, et j'ai pensé que cela pouvait vous être utile. » En causant, elle vit qu'il me manquait encore 10.000 : « Je vais vous les prêter, mon Père, me dit-elle. C'est évident que Jésus le veut, et ça fera les 60.000 francs ! » Beaucoup plus tard, Mme G... me dit : « Mon Père, j'ai pensé que je pourrais mourir tout d'un coup et que vous seriez peut-être embarrassé avec les 60.000 francs que je vous ai prêtés : eh bien, je vous les donne. »

« Puisque Jésus dirigeait ainsi les événements, il fallait se hâter d'aller au Canada. J'en causai au Cardinal Gennari, puis au Cardinal Vivès. Tous deux me conseillèrent d'y aller. Afin d'être plus sûr encore de la volonté de Jésus, je voulus en parler au Pape.

« Pie X me répondit par ces paroles qui me frappèrent beaucoup et que depuis j'ai regardées comme une espèce de prophétie : « Le Bon Dieu vous a donné une mission pour répandre cette Sainte-Face. Allez au Canada. » J'eus l'audace de répliquer : « Très Saint-Père, vous croyez que c'est

la volonté de Dieu que j'aile au Canada — Ça entre dans votre mission », reprit Pie X.

« J'étais fixé, Jésus le voulait. Je demandai une bénédiction. « De tout cœur, me dit le Pape, je vous bénis. Je bénis surtout votre voyage et son plein succès. Et quand vous serez de retour, hâtez-vous de revenir à Rome. »

Voyage au Canada.

A bord de *La Lorraine*, le 27 juillet 1906, il écrivait : « Notre apostolat est déjà commencé. Jésus nous bénit visiblement. Déjà nous avons vendu plusieurs grandes Images et nous continuons. Elle a fait l'admiration de tous, même des protestants qui s'en procurent, jusqu'au médecin du bord qui en a voulu une.

« Notre première visite à New-York a été pour nous une grande joie, car nous avons été humiliés d'une façon incroyable ! C'est juste si nous n'avons pas été mis à la porte. Vive Jésus ! Par ailleurs, plein succès. Plusieurs communautés se font zélatrices.

« Arrivés au moment des Retraites ecclésiastiques, nous avons fait des conférences dans tous les diocèses. J'organisai un centre à Montréal, chez les Sœurs de la Providence, à l'Institution des Sourdes-Muettes. Nous avons nommé près de trois cents zélateurs et zélatrices, fait paraître des articles dans les journaux, prêché partout, surtout dans les villes épiscopales. Un jour, je fis sept sermons, dont six grands. J'attrapai une angine qui me tint plusieurs mois.

« Nous obtînmes le privilège de voyager gratuitement et à volonté sur toutes les lignes de chemin de fer. De plus, par faveur spéciale, nous fûmes

dispensés de verser les 20 % de droits de douane.

« Mais le diable cherchait à nous jouer de mauvais tours. Un jour, j'allais prendre le train à Montréal pour Saint-Jérôme, où m'appelaient les intérêts spirituels d'une âme qui m'est chère. Je tombai entre le quai et les wagons en marche. J'aurais dû être broyé, mais je sentis comme une main qui me renvoyait du côté du quai et m'écartait des wagons. Je restai debout, je me collai le long du quai. Un homme qui m'avait aperçu dans les demi-ténèbres, accourut et me tira sur le quai. Je n'avais qu'une légère égratignure à une main. Un employé qui me vit me dit qu'il n'aurait pas voulu être à ma place pour tout l'or du monde. J'adorai la sainte volonté de Jésus qui m'avait conservé la vie ; mais j'éprouvai en même temps un calme sentiment d'acquiescement à cette même volonté de mon divin Maître, si cette volonté eût été que je trouvasse la mort dans cet accident. Le sentiment de cette protection visible de Jésus au moment où je tombais m'est resté très vivace dans le cœur. »

26 septembre, de Saint-Jérôme, il écrit à Sœur Agnès de Jésus : « Ici, tout le monde travaille pour la chère Sainte-Face de Jésus. Les Presses de Jules-Edouard gémissent sans relâche. Le grand salon est le magasin des gravures. La salle à manger se change toutes les après-midi en un grand bureau où écrivent constamment sept à huit jeunes filles pieuses, tout heureuses de nous donner ce concours. D'autres travaillent dans le boudoir à tamponner des lettres, cacheter des centaines d'enveloppes tous les jours, faire des paquets. Je parle à toutes ces âmes de Jésus, je leur répète fréquemment de faire des actes d'amour, le tout est char-

mant ! Dimanche, j'ai prêché deux fois à l'église. L'amour de Jésus m'a emporté. J'étais ému et bien des yeux ont pleuré. Je viens d'attraper deux gros poissons, dont l'un ne mettait plus les pieds à l'église depuis douze ans. Comme Jésus est bon de se servir ainsi de ma grande misère ! Hier, il a permis que j'empêche un suicide déjà commencé. J'ai le poison dans ma poche. Remercie Jésus avec moi. »

Un jour à Montréal.

« Un jour que j'étais seul à Montréal dans ma chambre et que je contemplais la Sainte-Face, je fus frappé plus que d'habitude de son inexprimable expression. Je passai presque toute une après-midi en contemplation. Jésus me parla très intimement. Il me fit comprendre combien était beau et grand l'apostolat qu'il m'avait confié, que son dessein était de se révéler au monde sous les traits de sa Face Adorable, comme Il l'avait fait par son Sacré-Cœur, mais pour cela que j'aurais beaucoup à souffrir, que je serais humilié, méprisé, et que je devrais trouver mon bonheur à Lui ressembler. J'ai senti naître en moi une vraie dévotion à cette Sainte-Face qui en somme est la vraie.

« Ah ! Il sait, mon Jésus, si j'ai dit oui à tout et si je me suis senti heureux, malgré mon insupportable misère, de pressentir encore de plus grandes souffrances pour Lui. Ces choses ont laissé dans mon âme une impression profonde. Je suis voué à l'immolation comme à l'amour. Je ne le mérite pas : je ne désire rien autre. »

Propagande en France.

A l'approbation du Souverain Pontife, il faut ajouter celles de presque tous les Evêques de

France, qui ont béni et encouragé cette Œuvre de la diffusion de la Sainte-Face, exprimant le désir de voir se répandre dans leurs diocèses cette sainte image dont ils attendaient les meilleurs fruits. Plusieurs l'ont recommandée dans leur Semaine Religieuse. Toutes ces lettres réunies en un fascicule étaient envoyées gratuitement à tous ceux qui en faisaient la demande. Le nombre des zélateurs pour la France s'éleva à plus de deux cents.

En 1909 parut la médaille de la Sainte-Face, reproduite en deux formats et gravée par un des plus habiles artistes de Paris. Lors de l'exposition universelle d'Art Religieux tenue en 1910 en Hollande, le premier Grand-Prix avec Croix d'Honneur et Médaille d'or, fut décerné par le Jury à notre Image et à notre Médaille de la Sainte-Face. Cette gravure de la Sainte-Face de Jésus avait été encadrée et occupait la place d'honneur dans la salle principale, semblant ainsi présider aux travaux de l'Exposition.

Vers cette époque encore, le Père fit frapper une grande Médaille en or et la fit mettre sur un joli presse-papier qu'il offrit à Pie X.

En 1910 parut le petit Bulletin des Zélateurs de la Sainte-Face. Le rôle de ceux-ci consistait à faire connaître et à propager l'Image et la Médaille de la Sainte-Face. La Maison du Bon-Pasteur a commencé en 1911 la publication de la Revue du Divin Crucifié. Par son objet et l'esprit qui l'animait, elle contribua à promouvoir parmi les âmes chrétiennes, l'idée de la réparation et les saintes vertus du Calvaire.

Dans un rapport présenté à Sa Sainteté Pie X le 4 juin 1912, sur les diverses Œuvres de la Fraternité Sacerdotale, le Père s'exprime ainsi au

sujet de la Sainte-Face : « Depuis cinq ans, nous nous appliquons avec zèle à répandre la Sainte-Face de Jésus d'après le Saint-Suaire de Turin. Il est consolant de constater chaque jour, d'après les lettres que nous recevons de tous les pays du monde, le bien immense que produit dans les âmes la contemplation de l'adorable Figure de notre divin Maître. Presque partout on unit étroitement la dévotion à la Sainte-Face à celle du Sacré-Cœur, toutes deux en effet révélant Jésus et excitant efficacement à la vertu.

« C'est ainsi que nous nous efforçons d'apporter une réparation toute sacerdotale à la Face adorable de Jésus si indignement outragée par le baiser de Judas. »

La guerre de 1914 arrêta le mouvement de la diffusion ainsi que la publication du Divin Crucifié.

Cénacle de la Sainte-Face.

C'est par reconnaissance que le Père voulut appeler ainsi sa seconde maison de Rome dont l'acquisition eut lieu à son retour du Canada.

« En mai 1906, écrit-il, notre Architecte de Rome nous parla d'une grande et belle propriété sur le point le plus élevé de Monte-Mario qui semblait répondre aux vœux et à l'idéal de Sa Sainteté Pie X. Nous allâmes visiter, le Père Foy et moi. Il y avait 10 hectares de terrain, en partie plantés de vigne, une maison pouvant loger une quinzaine de Prêtres, environ mille arbres fruitiers. La vue s'étendant au loin sur la campagne, les montagnes, Rome et jusqu'à la mer d'Ostie, en faisait un des points de vue les plus féériques qu'on puisse voir.

« On nous avait parlé de 200.000 francs. Le

propriétaire était un ancien Colonel de l'armée de Pie IX. D'abord récalcitrant, il déclare qu'il ne veut pas vendre. Nous prions, lui parlons de l'Œuvre. Soudain, il devient conciliant et nous fait espérer un arrangement. A une seconde visite il parle de 165.000 francs. Je demandai quelques jours de réflexion. Dans mon audience du Saint-Père quelques jours après, j'en parlai à Pie X qui fut très content et approuva mes premiers plans d'avenir, en vue de diverses maisons sacerdotales pour les Prêtres vieillards, malades ou infirmes. Il se préoccupa aussitôt de la question d'argent. Je pris les devants pour lui dire que si Jésus voulait cette fondation il saurait bien m'envoyer les ressources et que d'ailleurs je me demandais très sérieusement si la Propagande de la Sainte-Face, tout spécialement au Canada, ne serait pas le moyen providentiel dont il se servirait pour nous aider à faire cet achat. Pie X parut frappé de cette pensée et en même temps heureux.

« Les frais d'achat étaient d'environ 10.000 francs. En tout 175.000 francs. Nous n'avions pas le premier sou. De plus, j'ai toujours été l'ennemi des dettes, et depuis la fondation de l'Œuvre je n'en ai pas fait. On ne pouvait nier cependant que ce fut là un cas exceptionnel, et qu'il y avait des indications providentielles capables de me déterminer pour l'affirmative. J'avais le sentiment que Jésus le voulait et qu'Il m'aiderait. Le Cardinal Vivès et M. Hertzog me conseillèrent de m'engager. Je n'hésitai plus et je signai le compromis pour réaliser l'achat le 31 janvier 1907. Je m'engageais à payer à cette date 65.000 francs comptant, et ensuite 25.000 francs tous les six mois pendant deux ans.

« J'avais signé : Jésus devait faire le reste !
Et Il le fit d'une façon éclatante.

« En revenant du Canada, en décembre 1906, j'apportais environ 45.000 francs. C'était un gros appoint pour l'achat de Monte-Mario, mais il m'en fallait encore 30.000. Pendant un mois rien ne vint. Inutile de partir sans la somme totale de 75.000 francs. Je savais qu'à Rome je ne recevrais rien.

« Mme G..., qui prenait un grand intérêt à cette affaire, m'écrivit une longue et très bonne lettre pour essayer de me convaincre que Jésus ne voulait pas cet achat, puisqu'Il ne m'envoyait pas les ressources indispensables. Je lui répondis que si le 31 janvier au soir je n'avais pas toute la somme voulue, je croirais alors, mais alors seulement, que Jésus ne voulait pas, que jusque là rien n'ébranlerait ma confiance.

« Je ne voulais rien demander à personne, je tenais à ce que Jésus inspirât Lui-même ceux qui devaient m'aider. Le 20 janvier, il me manquait toujours mes 30.000 francs. J'écrivais au Père Foy à Rome de patienter, que j'allais arriver. Je faisais prier à cette intention.

« Tout à coup, sans m'y attendre, une dame m'offre 3.000 francs. De divers côtés m'arrivent d'autres sommes. Je reçois quelques pensions, Mme P... donne sa part, etc... Me voilà avec 7.000 francs.

« Marie, la femme de chambre qui m'avait déjà donné 8.000 francs a la pensée de demander à sa sœur, servante elle aussi, de me prêter 16.000 francs: elle l'obtient. Sa maîtresse lui avance cette somme qu'elle m'apporte. Mme G... comprend que Jésus

veut l'achat de cette propriété, puisqu'il fait des choses si extraordinaires, et voyant qu'il me manque encore 7.000 francs, elle me les donne ! J'avais mes 30.000 francs. La sœur de Marie ne voulant plus tenir sa parole, Marie fit un acte héroïque : 16.000 francs, c'était tout son avoir. Elle remboursa sa sœur et m'écrivit à Rome me disant combien elle était heureuse de s'être ainsi dépouillée pour Jésus. Elle ajoutait qu'elle se contenterait de l'intérêt de ses 16.000 francs pendant sa vie, mais qu'à sa mort, elle m'en abandonnait le capital.

« Le 24 janvier je partis pour Rome en compagnie du cher Père Darracq que j'emmenais avec moi pour le reposer et le faire jouir de la Ville Eternelle, où il n'était jamais allé. »

« **A la merci des Flots** ».

« Ici se place un incident qui faillit avoir une fin tragique. On eût dit que le démon s'acharnait à mes pas et qu'il voulait à tout prix faire échouer cette acquisition de Monte-Mario.

« Au Monastère de Lérins, en face de Cannes, nous avions une visite à faire. Mais la mer était grosse et le bateau ne faisait pas le service ce jour-là. Nous prîmes une barque de pêcheur et nous rendîmes sans incident à Lérins. Pendant la journée le vent augmenta et tourna à la tempête. Le soir et le lendemain, tempête affreuse. Ce n'est que quarante-huit heures après que nous crûmes pouvoir, sans imprudence, nous hasarder à traverser. Mais les vagues étaient énormes et nous prenaient souvent en flanc. Le vent soufflait avec violence, et la seule voile que l'on avait dressée devenait un danger. Cinquante fois nous faillîmes chavirer. Le Père Darracq placé au fond sous la

tente destinée à nous abriter contre les vagues, avait les yeux fermés et priait. J'étais en avant et faisais face au péril. Je ne cessais d'admirer la toute-puissance de Dieu et d'adorer ses desseins insondables. Je ne faisais qu'une prière pleine de calme et d'amour : « Que votre sainte volonté soit faite ». Tout à coup, sous le choc des vagues, le gouvernail se brise ! Un second craquement se fait entendre, et le gouvernail tombe à l'eau ! L'inquiétude s'empare de nos deux bateliers. Ils prennent les deux rames et essayent de maintenir la barque dans la bonne direction. Mais un soubresaut se produit ; une des deux chevilles en fer sur lesquelles pivotent les rames, sort de son trou et tombe à l'eau. Nous voilà réellement à la merci des flots ! Oh ! qu'il est beau et réconfortant l'acte de foi et d'abandon que l'âme fait dans ces circonstances solennelles de la vie ! Je me sentais calme et heureux, car sur les flots planait la sainte et adorable volonté de Dieu, à laquelle obéissent les vents et les tempêtes.

« Heureusement les matelots trouvèrent une autre cheville. Ils se dirigèrent alors vers le point le plus rapproché de la terre. A force de rames, nous parvînmes à la côte. Jésus n'avait pas apaisé les flots, mais Il nous avait sauvés de leur furie. »

« Monte-Mario tout payé ».

« Nous arrivâmes en Italie sous la neige. Tous les trains étaient en retard. Nous attendîmes presque toute la nuit dans la gare de Gênes, pour n'arriver à Rome que dans l'après-midi.

« Arrivés à Rome, nous passions, le 31 janvier, l'acte de vente. Le propriétaire prit une hypothèque pour les 100.000 francs qui restaient à payer, à

5 % d'intérêt. J'eus la pensée de chercher à emprunter à 3 % afin de rembourser ces 100.000 francs à 5 %, mais où trouver ?

« Un jour, Mlle L... vint me voir. Elle s'était trouvée à Rome au moment de notre fondation et m'avait offert l'Exposition du Très Saint Sacrement et notre premier ciboire. Je lui demandai si elle ne serait pas en mesure de nous prêter. Sur sa réponse affirmative, je lui conseillai de prendre deux jours pour réfléchir et prier. Elle revint deux jours après et toute heureuse me dit : « Mon Père, j'ai beaucoup prié, je ne puis vous prêter les 100.000 francs, mais je puis vous en donner 50.000. Vous ne me paierez qu'un intérêt de 3 % pendant ma vie, et je vous abandonne le capital. J'ai déjà écrit à mon banquier de me les envoyer. » J'étais très touché, mais elle paraissait aussi heureuse que moi. D'autres arrangements me firent trouver les autres 50.000 francs et, en mars, Monte-Mario fut complètement payé en moins de neuf mois.

« Quand, le 15 mars 1907, je racontai au Saint-Père toute cette merveilleuse histoire, Pie X n'en revenait pas. Il ne cessait de répéter, tout étonné : « Vous avez acheté ? Et vous avez tout payé ? »

CHAPITRE VI

LES GRANDES ÉPREUVES

(1907-1910)

Réquisitoire.

« En arrivant à Rome, en janvier 1907, le Cardinal Vivès m'annonça que j'avais été dénoncé en haut lieu et qu'il avait dû me défendre auprès du Pape. On avait écrit un long Réquisitoire contre moi, que l'on avait envoyé au Cardinal Merry del Val, pour qu'il en informât le Pape. Le Pape avait confié le dossier au Cardinal Vivès qui avait donné les explications et fait tomber toutes les appréhensions. « D'autant plus, ajouta le Cardinal, qu'un mois après, votre dénonciateur se rétractait lui-même. Restez tranquille, il ne reste plus aucun doute dans l'esprit du Pape. »

« Toutefois, avant mon audience du 15 mars, Son Eminence me lut plusieurs passages de ce Réquisitoire. J'y étais attaqué sur toute la ligne : notre apostolat de la Sainte-Face, les Oblates, mon mysticisme exagéré. J'y étais représenté comme un emballé, un illuminé, un irréfléchi, un homme dangereux qu'il était bon d'arrêter dans la voie dans laquelle il était entré et entraînait la Congrégation qu'il avait fondée.

« On avait essayé, deux ans auparavant, de me nuire dans l'esprit du Cardinal Vivès ; cette fois, on allait jusqu'au Pape. Le diable en fut encore

pour ses frais. Mes ennemis ont sûrement de bonnes intentions, mais ils se font plus de mal qu'à moi-même.

« Par ailleurs, tout ce que j'avais prévu des complications possibles pour notre avenir à Rome, allait se réaliser. »

De Rome, le 6 janvier 1906, il écrivait à sa sœur : « Si tu savais tout ce qui se traite ici, quelles graves affaires j'ai parfois à régler, quelle prévoyance il faut en vue des questions et complications d'avenir ! C'est un théâtre immense que celui où notre Œuvre va se mouvoir et se développer. Mais il faut poser les vrais principes, établir l'esprit vrai de notre Œuvre et savoir garder notre indépendance comme Congrégation. Je sens que malgré ma misère, j'ai une grâce de fondation, et je voudrais y être délicatement fidèle en tout. »

En agissant ainsi, il ne sera pas toujours compris. Des susceptibilités seront heurtées, des plans contrecarrés ; ce qui suscitera des oppositions tenaces.

« On y met de la patience et de la diplomatie, écrit-il le 21 mars 1907, mais on devine l'opposition et on sent même un commencement de tracasserie. Je crois qu'on voudrait nous lasser et nous faire abandonner. Parce qu'on est mécontent, on cherche presque à nous briser. Mais nous ne faiblirons point à notre devoir. Plus tard, on comprendra la sagesse de nos mesures. D'ailleurs les hommes de Dieu la saisissent.

« J'assiste comme de haut à cette petite tourmente où les mensonges des hommes et la petitesse des vues humaines viennent se heurter contre la vérité et se briser contre l'esprit de Dieu qui a inspiré notre Œuvre et continué de la diriger.

« C'est une grâce d'être incompris et méprisé. Cela va nous permettre de nous cacher. Je souffrais de voir que nous avions été mis sur le chandelier : si l'on peut nous oublier, ce sera une grâce dont je remercie Jésus à l'avance. Je regrette peu de déplaire aux hommes quand il s'agit de plaire à Jésus et de répondre à ses desseins sur nous. Il faut faire face à l'ennemi dès le commencement. Autant je regarde comme rien le jugement des hommes, autant je désire que la vérité qui demeure dans le Vicairé de Jésus-Christ ne soit jamais obscurcie par la malice ou l'ignorance des hommes.

« A cette même époque (printemps 1907), à Paris, je fus pris à parti par un journal anticlérical, *L'Action*. On y fit trois articles, dont un assez long sur moi et nos Œuvres, donnant nos adresses et poussant à faire une enquête sur nos Congrégations déguisées. La police vint en effet, nous examina, mais avec bienveillance, et ce fut tout. Jésus nous avait visiblement protégé. »

Visites apostoliques.

« Le 8 février 1908, j'écrivais à Mgr Amette, devenu Archevêque de Paris après la mort du Cardinal Richard, une lettre toute filiale et lui demandais une audience avant mon départ pour Rome, fixé à la semaine suivante. Mgr me répondit qu'il avait lui-même besoin de me voir et me fixait le 11 février.

« C'était l'anniversaire de la signature du Rescrit de Léon XIII. J'avais pressenti une épreuve sans soupçonner même légèrement en quoi elle pourrait consister.

« Mgr me lut alors un Décret par lequel la

Congrégation des Evêques et Réguliers, après s'être occupée des deux Congrégations religieuses fondées par le Père Prévost, doutant visiblement du sérieux de ses deux Œuvres et de la sécurité de sa direction, craignant même une catastrophe financière à cause de ses tendances imprudentes, obligeait l'Archevêque à m'imposer un Visiteur pour faire une enquête dans nos maisons, au point de vue du personnel, de la discipline et de l'administration, et sans lequel je ne pourrais faire aucune fondation ni contracter aucune dette. Quant aux Oblates du Très Saint Sacrement, on exigeait la séparation absolue d'avec la Fraternité Sacerdotale, on en défendait la direction aux membres de la Fraternité et on allait jusqu'à laisser l'Archevêque libre de dissoudre l'Œuvre, s'il le jugeait à propos. On mentionnait néanmoins que ce Visiteur fût un Prêtre en qui le Père Prévost eût confiance.

« Calme et uni à Jésus, je ressentais profondément le coup qui frappait nos deux Œuvres. On me donnait réellement un Tuteur et on manifestait par là qu'on n'avait aucune confiance dans le fondateur. La chère Œuvre des Oblates du Très Saint Sacrement était plus cruellement atteinte. Ma paix pourtant restait profonde et je me sentais profondément heureux d'être humilié et méprisé. Mais comme une mère dans les bras de laquelle on voudrait égorger ses enfants, mon cœur se serrait et je voulais les embrasser avec plus de tendresse pour les soustraire aux coups qui les menaçaient.

« Car, après le Pape, c'était la plus haute autorité de l'Eglise à l'égard des Instituts religieux qui, subitement, sans nous avoir entendus, nous soupçonnait et enquêtait sur nous. Cela laissait supposer

toute une campagne sagement conduite, des ennemis sinon nombreux du moins puissants, puisqu'ils avaient pu circonvenir ainsi une Congrégation comme celle des Evêques et Réguliers. Je vis tout cela d'un coup d'œil, mais je ne voulais m'arrêter à aucune autre pensée que celle de Jésus.

« Je répondis donc à Mgr Amette que j'étais entièrement à sa disposition, que j'étais même très heureux qu'il puisse se rendre compte de tout ce que nous faisons. « Vous pouvez descendre jusqu'au fin fond de mon âme, Monseigneur, ajoutai-je, je n'ai rien de caché. Je n'ai toujours cherché en tout que l'accomplissement de la sainte volonté de Jésus, je veux à l'avance tout ce qu'Il veut. »

« Il parut un peu touché de mes paroles, mais sans m'exprimer, de son côté, aucun mot qui aurait pu m'être une consolation humaine. »

A Paris.

« Quelques jours plus tard, M. Odelin remplissait fidèlement son devoir en venant visiter toutes nos maisons, voyant chacun des membres en particulier. Le résultat de l'enquête fut juste le contraire de ce que disait et insinuait le Décret : direction surnaturelle, vie religieuse sérieuse, ordre et discipline en tout, administration irréprochable, pas un sou de dette.

« Le rapport fut communiqué à Mgr Amette qui s'en montra très satisfait, ajoutant combien il appréciait ce rapport qui s'appuyait ainsi sur des faits, et qu'il l'enverrait tel quel à la Congrégation des Evêques et Réguliers.

« Après être allé à Béthanie, le Visiteur me disait avec un accent très expressif : « Je suis enchanté (ce qu'il me répéta trois fois), ces enfants

sont charmantes, ce sont vraiment toutes des âmes d'élite. »

« M. Odelin m'a offert d'envoyer une copie de son double rapport au Cardinal Vivès ; j'en suis bien aise car je tiens à communiquer tous les détails à Son Eminence.

« Je vois Jésus au-dessus de tout cela, et son immense amour pour nous qui nous fait participer à sa Passion. Je ne veux ni juger ni condamner les intentions de nos adversaires qui sont sûrement bonnes ; mais cela ne doit pas m'empêcher de les regarder comme des ennemis de notre Œuvre qui peuvent nous faire beaucoup de mal et de m'opposer à leurs agissements.

« Cette campagne est évidemment dirigée contre moi personnellement. Quelqu'un qui dernièrement revenait du Canada, disait au Carmel de Lisieux que j'avais été chassé de chez les Pères du Saint Sacrement, que j'étais une tête brûlée et un mauvais religieux qui ne serait pas resté trois mois dans un Ordre parce qu'on m'aurait renvoyé, etc... Il ajoutait en les suppliant de ne point me choisir comme Postulateur de la cause de Thérèse : « Attendez, attendez, vous verrez. » On pourrait croire que ce quelqu'un que je n'ai jamais vu et qui en savait si long sur mon compte était au courant d'une certaine machination qui, selon lui, devait aboutir à un désastre ; « Attendez, attendez, et vous verrez. »

A Rome.

Rome : « En arrivant ici, en mars 1908, j'ai trouvé le cher Père Foy bien abattu ; commencement de pneumonie et de pleurésie avec complication. J'ai craint pour sa vie. J'ai supplié Jésus

de me laisser ce cher ami dont la présence est actuellement nécessaire à l'Œuvre. Jésus nous a exaucé. Je ne lui ai donc rien dit encore de notre grande épreuve, j'attends qu'il soit remis.

« J'ai vu le Cardinal Vivès qui s'est montré très bon. Il a un peu atténué mes craintes, mais je lui ai dit : « Eminence, cette affaire tournera à notre bien comme il arrive lorsque le Bon Dieu tire le bien du mal. »

« Ici, même épreuve qu'à Paris. Un Décret du Saint Office, quoique moins long, dit en substance la même chose que celui de la Congrégation des Evêques et Réguliers envoyé à Paris. « Nous avons deux maisons à Rome. Nous devons être entièrement sous la juridiction du Cardinal Vicaire. Mais vu la délicatesse de notre Œuvre et les ardeurs souvent excessives du fondateur, le Cardinal doit nommer un Délégué qui se rende compte de l'état du personnel et de l'administration, — sans lequel nous ne pourrions faire aucune autre fondation en Italie, ni contracter aucune dette, ni faire des travaux importants. Le Cardinal avait désigné Mgr Sinibaldi comme délégué. Je répondis en souriant que je l'attendais, quand il voudrait, que nous n'avions rien de caché et qu'il pourrait se rendre compte de tout.

« Jésus seul ! Voilà l'unique réponse à tout, et la pensée amoureuse qui me remplit d'allégresse au milieu de mes tribulations.

« Ces pénibles mesures suscitées par tant d'odieuses calomnies sont allées droit au cœur des « miens ». Le Père Darracq a tout de suite rédigé trois rapports pour éclairer M. Odelin, Mgr l'Archevêque de Paris et les Autorités Romaines. L'un sur l'Œuvre des Oblates du Très Saint Sacrement,

l'autre sur l'administration financière et le troisième (que je n'ai point lu) sur le fondateur. Je n'ai eu connaissance de l'existence du premier et du dernier qu'après coup. C'est l'amour de la justice et de la vérité qui a dirigé leur plume, et ce me fut une grande consolation de constater leur attachement à l'Œuvre et leur esprit de foi à l'égard de l'humble petit fondateur.

« Mgr Sinibaldi du Vicariat n'est venu qu'après plus d'un mois. Simple visite, sans enquête aucune, sans voir personne autre que moi, sans aucune allusion à sa mission de visiteur. Je lui ai fait visiter toute la maison, il a paru très intéressé et très content.

« Jésus avait calmé la tempête. »

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

L'allusion qui vient d'être faite au Père Prévost comme Postulateur dans la cause de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus demande quelques explications. Le Père lui-même va nous les donner.

« Les relations de fraternité spirituelle que nous eûmes avec les sœurs de la Petite Thérèse et leur oncle, M. Guérin, au moment de la fondation de notre Œuvre, furent comme un présage de l'action visiblement providentielle qu'exerça la sainte dans nos deux Congrégations où son culte alla toujours croissant.

« Le Carmel nous confia pendant quelques années la garde d'une partie du mobilier des Buissonnets que nous eûmes à notre Maison-Mère de Paris¹.

« La renommée de sainteté de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus s'étant considérablement accrue,

¹ Ch. 15 du Directoire de la Fraternité Sacerdotale.

Rome fut consultée sur la possibilité d'un procès canonique de Béatification, malgré le peu d'années écoulées depuis la mort de la jeune Carmélite. Ce fut une grâce pour la Fraternité Sacerdotale de faire les premières démarches en vue de la procédure, sous la direction de Son Eminence le Cardinal Vivès, tout heureux de confier cette mission au Fondateur.

« A cette occasion, le 15 mars 1907, nous eûmes l'honneur d'en entretenir le Pape Pie X et de lui offrir la Vie de la future sainte. En feuilletant le volume, Pie X aperçut l'image de la Sainte-Face, la porta à ses lèvres avec amour. J'en ai été ému. Vraiment quelque chose de spécial s'est passé entre cette Face adorable de Jésus et Pie X. Quelle grâce pour nous d'être dans le monde les apôtres officiels de cette divine Figure.

« Pie X parut très heureux de savoir que je m'occupais de la Cause et m'a souhaité de voir la glorification de la Petite Sœur. » En ces jours-là, au Carmel, c'était l'allégresse dans l'espérance que le Père Prévost serait le Postulateur de la Cause.

Un jour, à Lisieux.

« Un jour, à Lisieux, j'étais descendu comme d'habitude, chez M. Guérin qui me recevait toujours avec une grande joie, « comme son enfant ». Je me rendis au Carmel et je trouvai les Sœurs de Thérèse préoccupées de l'attitude de leur oncle à l'égard du Procès d'information de Thérèse en vue de la Béatification. M. Guérin appréciait hautement la piété et la vertu de sa petite nièce, mais il n'y voyait pas matière à canonisation. Aussi restait-il plus qu'indifférent à ce projet, pour ne pas dire qu'il y était opposé. « Il n'y a que vous,

me dirent les sœurs, pour gagner notre oncle à la cause. Il faut donc vous y employer pendant que vous êtes là. » Je leur recommandai de beaucoup prier et leur dis que je verrais leur oncle dans l'après-midi.

« Pendant le dîner en famille, j'abordai le sujet. Je m'efforçai de mettre en lumière les vrais caractères de la sainteté disant qu'il n'était pas nécessaire d'avoir fait de grandes choses, qu'au contraire la perfection consiste plutôt à faire grandement les petites choses. Je fis ressortir en Thérèse la vertu simple, mais profonde et soutenue, de toute sa vie, ainsi que l'amour ardent qui fut le secret de sa sainteté. Peu à peu les objections de M. Guérin tombaient les unes après les autres. On le sentait heureux de penser comme nous tous. Ses dernières hésitations cédèrent enfin quand il comprit que les volontés de Jésus s'étaient suffisamment manifestées. Il donna alors son plein assentiment à poursuivre les démarches préliminaires.

« Je courus bien vite au Carmel où l'on attendait dans l'anxiété le résultat de la tentative. Impossible d'exprimer la joie des sœurs de notre angélique Thérèse. Elles n'auraient pu rien faire sans leur oncle, dont le caractère ferme et absolu ne subissait pas facilement l'influence d'autrui.

« Dans la circonstance, Jésus et Thérèse étaient intervenus.

Vents contraires.

Le débat sur le choix du Postulateur dans la Cause de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus coïncida avec les dénonciations contre le Père, venant de Rome, du Canada et de Paris, qui amenèrent la visite canonique du 11 février 1908. L'attitude des

Ordinaires de Bayeux, Paris et Rome trouve là son explication.

Le 1^{er} septembre 1907, le Père notait dans son Journal : « J'ai reçu une lettre de la Prieure du Carmel me racontant comment Mgr Amette, coadjuteur de Paris, dans une visite qu'il vient de leur faire, avait manifesté ouvertement son sentiment devant toute la communauté contre le choix fait de moi comme Postulateur de la cause de Thérèse. Oh ! que je me sens heureux d'être traité de la sorte ! Vraiment Jésus est trop bon de me faire jubiler ainsi devant les oppositions, les mépris et les persécutions des hommes !

Le 4 novembre 1907 : « Une tempête s'est élevée à Bayeux au sujet de la cause de notre petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. L'Evêque n'a pas voulu m'accepter comme postulateur.

« Mgr Jourdan de la Passardière que j'ai vu longuement il y a 8 jours, aurait voulu que je parte immédiatement pour Rome afin d'éclairer le Cardinal Vivès, car selon lui, à cause de l'Œuvre, c'est un devoir pour moi de faire tomber de tels préjugés sur mon compte. »

Au Père Foy, le 4 novembre 1907, il écrivait : « J'apprends sur mon compte des choses renversantes. J'étais un emballé, me voilà un intrigant, un menteur et un farceur. J'ai été chassé de la Congrégation du Très Saint Sacrement ! Je ne voulais pas obéir. On trouve que mes Supérieurs ont été bien trop patients envers moi. Bref, je suis un homme dangereux et il faut se méfier de moi. Mon cher ami, si je trouve que les hommes m'habillent étrangement, cela me fait rire. Intérieurement je reconnais ma grande misère et je suis plus humilié devant Dieu de ce que je suis en

réalité que de tout ce que les hommes peuvent dire sur mon compte. »

Lettres de M. Guérin.

Le 28 octobre 1907, M. Guérin écrivait à Mgr Lemonnier, Evêque de Bayeux : « Le Père Prévost est pour moi, non pas un ami, c'est trop peu dire, mais un fils puisqu'il m'entoure d'une affection toute filiale. C'est là un honneur que je lui rends avec usure. C'est une intelligence remarquable, versée dans la spiritualité, et plus apte qu'un Prêtre dans le ministère à comprendre la « Petite Voie » de Sœur Thérèse, que beaucoup trouvent enfantine et ne comprennent pas plus qu'ils ne peuvent s'expliquer que l'édition française de sa vie soit arrivée à son 30^e mille, non comprises les traductions en cinq ou six langues étrangères.

« Avant de fonder la Fraternité Sacerdotale, il avait vu et mesuré la vie de misère, de privations, de combats, et de travail qui l'attendait. Il avait vu surtout les mépris et les calomnies odieuses qu'il devrait supporter, et cependant il embrassait avec joie cette vie douloureuse pour ses Frères dans le Sacerdoce.

« Depuis 40 ans que je combats par toutes les armes que Dieu m'a données, je n'ai jamais accordé ma confiance ni à une accusation, ni à un homme, ni à une Œuvre, sans examen et sans enquête. Je connais l'homme, son passé, sa famille, depuis bientôt 10 ans ; je l'aime, je l'admire, je sais sa vie qui est celle des saints ; je sais ses épreuves et les calomnies dont il est l'objet, je ne pourrais les qualifier qu'avec ma plume de journaliste qui n'est pas toujours celle du chrétien. Et pourtant, cet homme si sournoisement attaqué ne

se plaint jamais ; jamais je n'ai entendu une parole de blâme sortir de sa bouche. Mais ce que je sais, ce sont les miséricordes surnaturelles dont Jésus entoure et comble l'Œuvre naissante en la protégeant contre la délation et pourvoyant à ses besoins par des moyens inconnus et miraculeux. N'est-ce pas déjà un miracle que cette fondation d'une Œuvre détestée en plein Paris, dénoncée maintes fois à la Maçonnerie par des transfuges, alors que toutes les autres sont pourchassées et exilées ?

« Je n'ai jamais passé pour un emballé, bien au contraire, mais je dis et proclame que la Fraternité Sacerdotale, bénie par Léon XIII et Pie X, est une Œuvre divine qui survivra à toutes les attaques, tant qu'elle suivra la voie surnaturelle dans laquelle elle est conduite par son Vénéré Fondateur. »

Le 11 juillet 1908, de nouveau à Mgr Lemonnier : « Le Révérend Père Prévost est un admirateur passionné de Sœur Thérèse. C'est ce qui me valut sa visite et sa connaissance avant la création de la Fraternité Sacerdotale. Bien entendu, il ne se lasse pas de prôner les vertus de Thérèse. C'est pourquoi le Cardinal Vivès lui dit un jour : « Pourquoi n'introduiriez-vous pas la cause de cette petite sainte ? — Mais, Eminence, répondit-il, il y a si peu de temps qu'elle est morte ! — Raison de plus, répondit le Cardinal. Il est préférable de faire les enquêtes pendant que les témoins sont encore vivants. Prenez l'affaire en main et allez trouver de ma part Mgr Martini qui vous renseignera sur tout ce qu'il y aura à faire.

« Le R.P. Prévost suivit son conseil, il eut de fré-

quentes entrevues avec Mgr Martini qui était enthousiasmé de la petite sainte et qui lui donna la formule à faire signer par l'Evêque du diocèse où elle avait vécu afin de consacrer sa qualité de Postulateur. Le Carmel, le Père Prévost et moi, nous étions loin de penser que la Cause de notre petite Thérèse serait introduite de notre vivant.

Joie d'être méprisé.

Parlant de la joie qu'il y a à être méprisé et compté pour rien, le Père écrivait au Père Darracq, le 12 avril 1908 : « Oh ! si vous saviez comme je me reconnais indigne d'une telle grâce ! Je ne cesse d'en remercier Jésus ! Et vous tous, maintenant et plus tard, vous devez et devrez bénir ce divin Maître d'avoir livré le pauvre petit Fondateur au mépris des créatures. »

En décembre 1908 : « Si vous voulez saisir toute l'étendue de la grâce de ma mission, comprenez bien cela, écrivait-il au Père Foy. Comme Fondateur d'une Œuvre sacerdotale du genre de la nôtre, je suis voué à toutes les immolations, je dois être un signe de contradiction et devenir l'objet du mépris d'un grand nombre. Le Jésus dont je veux et dois suivre l'exemple est un Jésus de douleur et de mépris. Je ne souffrirai jamais trop, ni ne serai jamais trop humilié. »

Le 25 janvier 1909, encore au Père Foy :

« Bénissons Jésus d'être abandonné des hommes et savourons ces grandes grâces dans le secret. Le Postulateur de la Cause de Thérèse est nommé. Le Carmel m'avait supplié d'accepter d'être vice-postulateur. Je doutais beaucoup de l'acceptation de l'Evêque, je me demandais surtout si je devais l'accepter. Il y avait du pour et du contre. Nous avons discuté pendant deux heures. J'avais

accepté avec beaucoup d'hésitation. Mais pendant ce temps l'Evêque refusait. Je suis heureux d'être méprisé et de rester dans l'ombre. Comme je bénis Jésus ! Ma très grande appréhension était de nuire à l'Œuvre par ce surcroît de travail. Ce n'est pas le motif allégué par les hommes, mais Jésus a tout conduit. »

Le 28 septembre 1909, dans sa 69^e année, M. Guérin s'envolait saintement au ciel. Le Vice-Postulateur, Mgr de Theil, était un ami du Père Prévost.

Béatification de Thérèse.

Etant au Canada à l'automne de 1920, le Père fut chargé de faire parvenir à Rome la grande et émouvante Supplique des Canadiens, 12 volumes contenant leurs 200.000 signatures pour demander la Béatification de la « Petite Reine ».

Le jour de la Béatification, le 29 avril 1923, il se trouvait à Rome. Empêché par son état de santé de se rendre à la Basilique Vaticane pour la cérémonie, il tint à y faire assister tous ses fils. La veille il s'était procuré discrètement une statue de sainte Thérèse. Resté seul au Cénacle ce matin-là, il en profita pour mettre lui-même la statue de la petite sainte à l'honneur dans une niche du grand vestibule, l'orna gracieusement afin qu'au retour de Saint-Pierre, toute la communauté des Prêtres hospitalisés et des religieux vienne s'agenouiller aux pieds de l'aimable petite Thaumaturge que l'Eglise venait de proclamer Bienheureuse. Parmi les hôtes de la maison ce jour-là, se trouvait le frère spirituel de sainte Thérèse¹, venu pour cette circonstance de ses missions lointaines. C'est alors

¹ Le R. P. Roulland, de la Société des Missions Etrangères.

que le Père Prévost composa son premier feuillet en l'honneur de Thérèse. Et plus tard, le 3 octobre 1940, son cœur chantait encore les gloires de cette enfant chérie du monde :

O Thérèse, ange de la terre,
Séraphin du ciel,
Je te vois cheminant dans l'amour
Et te nourrissant de sacrifices,
Puis t'envolant dans l'enivrement
Des allégresses éternelles.
Je veux te suivre dans la voie lumineuse
Qu'éclaire le Jésus qui t'a ravie ;
Je veux brûler des mêmes feux
De l'amour qui t'a consumée ;
Je veux me perdre en ce même Jésus
Qui a fait de ton cœur sa demeure,
Et qui là-haut, est ton éternelle félicité.
O Thérèse de Jésus,
Tu n'as cessé de soupirer après ton Bien-Aimé
Dans les jours de ton exil,
Et ton souvenir me brûle
Des mêmes désirs.
Dans la patrie tu t'es unie à jamais
A ton unique et divin Epoux.
A ton école de simplicité et d'amour
Mon âme est attirée.
C'est toi qui vas m'apprendre
A me faire humble et petit
Pour m'envoler plus libre et plus léger
Dans le Cœur de Jésus, mon Bien-Aimé.
C'est sur tes pas que je veux marcher,
O Thérèse ! ô Jésus ! ô Jésus ! ô Thérèse !
De l'amour ! de l'amour !
Sur la terre et au ciel,
Dans le temps et dans l'éternité !

CHAPITRE VII

BÉTHANIE MEURT ET REVIT

(1910-1912)

Jésus bénit et comble l'Œuvre-sœur. Le 26 avril 1905, les petites Sœurs s'installaient « chez elles » aux 106 et 106 bis, boulevard Péreire, grâce à la générosité d'une Bienfaitrice. Béthanie apparaît déjà un nid charmant, caché dans les grands arbres séculaires d'un beau jardin.

Jésus y est aimé, adoré et loué. Dégagées de tous soucis matériels, le Vénéré Père veut les porter seul, les vierges consacrées au Souverain Prêtre au Très Saint Sacrement, s'offrent sans cesse à Lui comme des Hosties immolées : par leurs prières, adorations, sacrifices, travaux, elles obtiennent des grâces pour la sanctification des Prêtres du monde entier et le succès de leur ministère auprès des âmes.

L'ambition du Fondateur est qu'elles deviennent des saintes d'amour comme la Petite Thérèse, qu'elles soient des âmes données, anéanties, mortes à elles-mêmes, en qui Jésus prenne ses complaisances. Pour cette fin, il offre chaque jour sa vie.

La Fraternité Sacerdotale et les Oblates du Très Saint Sacrement sont les deux rameaux sortis du cœur du Fondateur. Pour vivre, ils doivent lui rester unis, autrement ils se vouent à la mort.

En plus des abandons et des mépris du dehors, Jésus réservait encore à son Amant privilégié ceux du dedans et combien plus douloureux à son cœur.

En cette année 1910, nous verrons s'éloigner de lui la première Oblate, sa sœur tant aimée, qui entraînera ses Sœurs avec elle, donnant ainsi momentanément la mort à l'Œuvre de Béthanie.

La plume du Père va nous faire elle-même le récit de cette histoire douloureuse.

Le passé.

Rappelons-nous le zèle de feu déployé par Eugène Prévost à l'aurore de son apostolat pour attirer tous les siens à l'Eucharistie. La petite sœur n'a que sept ans quand elle commence à recevoir régulièrement les directions spirituelles de son frère Novice chez les Pères du Saint Sacrement. A seize ans, elle se consacre à Jésus par le vœu de virginité. A vingt-deux ans, elle vient à Paris partager la vie, les souffrances et l'idéal d'Eugène. Aux pieds de Léon XIII, ils reçoivent tous deux la confirmation de la volonté de Jésus sur leur commune destinée et les félicitations pour le beau costume qui doit la conduire à une grande récompense dans le ciel si elle est bien fidèle.

Tous deux ont fait le vœu de victime pour les Prêtres et se sont engagés jusqu'à la mort, au Vatican, dans les Basiliques et leurs grands pèlerinages.

« Cette amitié sainte et toute céleste qui nous unit si intimement l'un à l'autre, écrivait le Père en octobre 1905, m'apparaît sans cesse comme une des plus grandes grâces de ma vie, tant je sens que tout est de Jésus dans cette union. »

Il veille à ce qu'en rien la petite sœur ne tombe dans l'excès. Des saints ! oui, mais dans la sagesse et la pondération !

« Sois gaie, rends-toi aimable avec toutes les Sœurs. Tu as froid ! Il est très bon de faire pénitence, mais sois discrète sur ce point et si tu ne dors pas la nuit à cause du froid, je t'oblige à prendre les moyens. »

Quand la maladie l'éprouve, il la supplie « de se laisser soigner pour Jésus, et aussi pour calmer les inquiétudes de son cœur de frère, de père, de mère, de prêtre ! » Il l'envoie à la campagne, à Lisieux, l'emmène à Rome.

« Nous étions arrivés à l'apogée de l'union surnaturelle. Ce sont là des choses écrites et gravées dans le marbre. Mais le diable est jaloux de ces unions qui doivent produire des fruits de sainteté, surtout quand il s'agit des Œuvres de Jésus. » (Notes intimes).

La séparation.

« Comme j'étais souvent absent, à la fin, elle était dirigée complètement par un saint Prêtre, ami commun, homme de bon conseil, en qui j'avais moi-même une très grande confiance. J'en étais heureux. Il était âgé, très bien vu à l'Archevêché. Aussi, je n'ai jamais détourné cette enfant d'aller à lui, au contraire, je me reposais sur lui. C'était presque une habitude prise de tout lui soumettre. Mais il aurait fallu plus de pondération et avoir davantage devant les yeux qu'il fallait avant tout être à l'unisson du Fondateur.

« Je défendais mon autorité à cause de ma

mission. J'étais bon dans ma direction, mais ferme. Il fallait avant tout travailler à devenir des saints.

« Dès que j'ai senti que certaines choses allaient à l'encontre des vrais principes de la vie religieuse et de la direction absolue donnée par moi à la première Oblate, évidemment, elle a trouvé de la résistance.

« Au milieu des tiraillements qui pouvaient exister dans son âme à mon sujet, elle trouvait une certaine approbation un peu irréfléchie de la part de cet ami commun. Il n'était pas contre, mais il n'était pas pour.

« Elle aurait voulu une Œuvre avec plus de prière, plus cloîtrée. Il y avait là tout un monde d'idées personnelles et de direction opposée à la mienne.

« J'en suis venu à leur dire à tous deux, qu'ils avaient dépassé les bornes. Celui qui avait grâce, c'était le Fondateur.

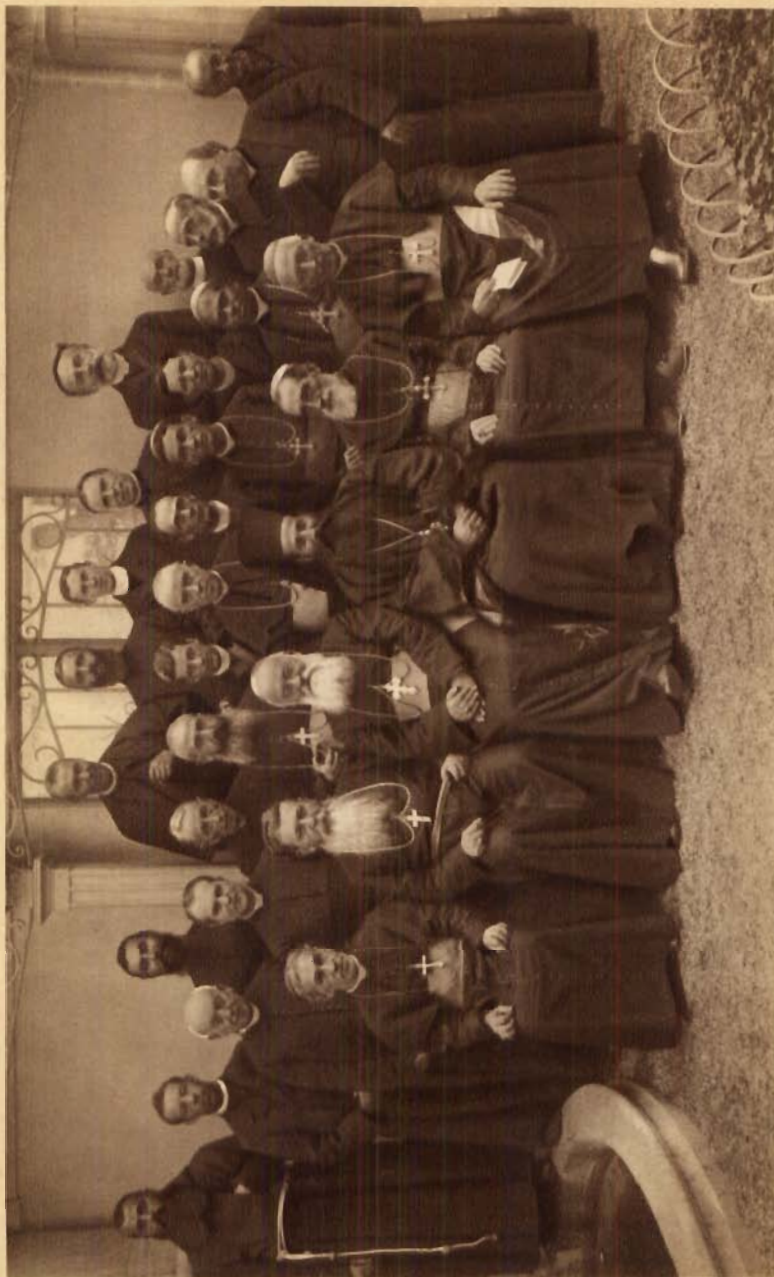
« L'unisson, la confiance s'en allaient. Nous n'étions plus d'accord. Elle perdit peu à peu la foi dans l'Œuvre, jusqu'à la pensée de tout quitter. Le dénouement arriva quand notre saint Ami, d'accord avec cette enfant, vint me demander de prononcer la dissolution de Béthanie. L'entretien fut pénible et marqua la fin de nos confidences. Il n'avait pas su diriger la co-fondatrice vers le fondateur ! » (Mémoires).

« Jésus ne peut se contredire et Il se doit à Lui-même d'avoir déposé toute sa pensée avec son esprit dans l'infime instrument que sa mystérieuse toute-puissance a daigné choisir. Ce que Jésus a inspiré au fondateur, voilà ce qu'il faut garder au prix de tous les sacrifices. » (Lettre au Père Darzacq, 17 mai 1908).



Nous accordons bien des coeurs
la bénédiction demandée
Du Vatican le 4^e Déc. 1918

Benedictus P. XV



Groupe d'Evêques hospitalisés au Cénacle de la Reine du Clergé à Paris, en 1914.

L'Ame du Père.

« Cette histoire, écrivait encore le Père en 1942, est toujours restée mystérieuse pour tout le monde » ajoutant, « la volonté de Jésus était là ! Quel mystère ! »

Le Père a fait le vœu de victime. Depuis vingt-cinq ans nous l'entendons supplier Jésus de ne pas l'épargner. Il ne demande que croix, immolations, martyre d'amour.

Ecrivant au Père Darracq, le 17 mai 1908, il disait : « Ma joie suprême avant de mourir, sera de voir ces désirs sincères et généreux de sainteté ancrés dans tous les cœurs de, « ceux que Jésus m'a donnés », et traduits pratiquement par un amour immolé qui en fasse autant de victimes avec l'Auguste Victime, le Prêtre Eternel au Très Saint Sacrement. Et si, pour cela, il me faut endurer un plus dur martyre encore, jusqu'à la dernière minute de ma vie, je suis prêt et ne cesserai de bénir Jésus tous les jours de ma vie, de m'avoir fait la grande miséricorde de m'associer à sa Passion et d'avoir fait des dernières années de mon existence une agonie d'amour et de douleur.

« Pour vous tous, ô mes bien-aimés, je voudrais mourir, donner jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! »

Le 9 juin 1908, au même : « Ah ! mon bien-aimé premier frère et compagnon d'armes, devenons des saints, des saints ! Cet ardent désir me fait souffrir, tant il est vif. Ne m'appuyant que sur Jésus, je me sens prêt à tous les martyres pour le devenir et vous aider tous à faire de même. Les chers miens, mes frères, mes sœurs, ôh ! je vous ai toujours devant les yeux. Je souffre pour vous, afin que tous

vous soyez fidèles. Il faut que les desseins de Jésus s'accomplissent parfaitement en chacun de vous. Quand je mourrai, je crois que le cri qui s'échappera instinctivement de mon âme, sous forme de dernière prière, sera celui de Jésus quittant ses apôtres : « O Jesu, sanctifica eos ! »

« Jésus seul ! Ces deux mots sont plus grands que le monde. Si on en vivait, on posséderait le ciel. »

Le 9 août, au même : « Oh ! plus que tous, je sais et je mesure l'étendue de mon indignité. Ma mission est un mystère pour moi qui connais mon immense misère. J'en suis écrasé ; vous ne saurez jamais combien je me sens indigne d'être votre frère et plus encore votre père. Et à certaines heures, je me demande si un jour vous ne devrez pas me chasser de devant votre face. Non, je ne suis pas digne de vous servir, encore moins de vous gouverner. Et pourtant je ne puis m'empêcher de vous bénir, pas plus que je ne puis cesser de vous aimer.

« Ne soyez donc jamais étonnés si vous voyez Jésus multiplier les calvaires sous mes pas, et si dans son infinie miséricorde, Il me cloue sans cesse à de nouvelles croix. Au contraire, bénissez-Le avec moi et réjouissez-vous, car c'est aimer les enfants que de combler ainsi le père de ces divines bénédictions. »

Le 23 février 1909¹ : « Je ne suis heureux que quand je souffre. Je voudrais que tout me devienne un sujet de souffrance. Le mépris des hommes est devenu un besoin impérieux de mon amour. Je

¹ Notes intimes.

savoure les humiliations et les mépris comme les mondains les plaisirs.

« Je comprends combien cette grâce est grande et gratuite de la part de Jésus. Je la regarde comme une des plus grandes de ma vie. Elle me livre à Jésus dans une réelle plénitude. Je voudrais devenir le rebut des hommes, pour Jésus que j'aime tant et pour ses Prêtres bien-aimés à qui appartient ma vie.

« Vivre toujours immolé et mourir d'amour, voilà mon idéal. O Jésus, ayez pitié de mon insupportable misère, et au nom de vos Prêtres dont je suis la victime, accordez-moi cette grâce.

« Jésus ! Jésus seul ! Que ce soit la folie de ma vie ! »

« Plus que la vie ».

Les Notes intimes, le Journal et la correspondance d'alors révèlent la plus grande souffrance :

« Je souffre plus qu'un martyr dans mon cœur. Il n'est pas une douleur semblable à la mienne » (12 août 1907).

« Mon âme est descendue dans des abîmes insupportables de tristesses et de douleurs » (27 sept. 1907).

« O mon Jésus, oui, je veux tout ce que vous voulez, il n'y a aucun sacrifice que je ne sois aussitôt prêt à Vous faire gaiement, même celui, le plus grand de tous, qui semble si effroyablement se préparer depuis quelque temps. Oh ! faites-nous tous mourir plutôt que de ne pas faire votre volonté » (29 septembre 1907).

Le 12 avril 1908, il écrit au Père Darracq : « C'est dans la mort universelle que je dois communiquer la vie à l'Œuvre dans ses deux branches. Il est un

glaive toutefois qui pénètre plus profondément dans mon cœur, et dont vous ne mesurerez la blessure qu'au ciel. Je sens parfois qu'il est capable de me faire mourir. J'ai donc pris mes précautions. Jésus m'a frappé au plus intime de l'être. Oui, j'ai au cœur une douleur capable de me faire mourir. Si elle persiste, elle me conduira au tombeau. Jésus ne pouvait en permettre ni une plus profonde ni une plus vive. »

Le 21 avril 1908, à sa sœur : « Il m'a tout demandé, ce divin Maître ; Il m'a demandé plus que la vie ! Mais je Le supplie de se souvenir de toi et de rendre ma mort féconde pour celle que j'ai le plus aimée sur la terre. Tout ce qui pourra encore se rencontrer de bonheur sur ma triste route, je voudrais à l'avance te le réserver pour toi seule. Je serai toujours assez heureux de savoir que tu l'es. Et je demande à Jésus de ne pas m'épargner pour qu'Il t'aime davantage et te comble de ses grâces. »

Le 8 septembre 1908, à la même : « Oh ! que Jésus a été bon pour nous ! et que j'étais heureux lors des premières réalisations des desseins de Jésus sur nous ! Rien ne me manquait de ce qui avait jusque là ensoleillé ma vie : Jésus, la Sainte Vierge, ma petite sœur ; Je voudrais bien t'éloigner de mes larmes, mais je ne voudrais pas te voir étrangère à mes joies. Je veux que mon dernier souffle de vie soit encore une prière pour toi. Puissé-je alors, dans un dernier acte d'amour de Jésus, obtenir de ce tendre Maître qu'Il te bénisse !

« Mes enfants bien-aimées, Jésus vous bénira, j'en suis convaincu : je m'immole pour cela. »

De Rome, 5 octobre 1908, à la même : « Je sens profondément dans mon âme quelque chose du

mortel abandon de Jésus mourant sur la croix. L'indicible « quare me dereliquisti » de Jésus s'étend comme une mer sans fond dans mon âme mourante.

« Plus je souffre, plus j'aime Jésus. Oh ! oui, il est bien l'unique Tout de ma vie. Et avec Lui, ma petite sœur toujours tant aimée. Tu vis dans mon âme d'une vie que toutes les morts ne sauront jamais atteindre. Au ciel je retrouverai intact, je le sais, cet amour unique que je te porte et que Jésus Lui-même a formé. Cela me consolerait, si vraiment, en raison de la pureté de cette affection, il ne fallait la baigner dans le sang. »

Sur le calvaire.

Le 9 novembre 1910¹ : « Le calvaire est gravi, l'agonie continue et accompagnera désormais mes pas.

« Oui, Jésus, tout ce que vous voulez, dussé-je en mourir chaque jour et agoniser sans cesse.

« Tout s'est effondré, après tant et de si longues douleurs ! Non, je ne l'aurais jamais cru. C'est un mystère insondable ! Mais je ne cherche pas à le comprendre. J'adore, je m'humilie, je me tais, je m'immole, j'aime.

« Vous m'avez tout demandé ! Cette enfant si chère à mon âme, arrachée maintenant à ses destinées !... Quel mystère !

« C'est la série des abandons qui continue. Je ne pouvais être frappé plus au cœur.

« O Jésus, ayez pitié de ces âmes si chères que la tourmente a pour jamais éloignées !

¹ Extrait du Journal des Fondations.

« C'est la fin de toute cette admirable histoire du passé ! Ah ! vanité des vanités ! Même les choses de Dieu réduites aussi à néant !

« Je ne me plains pas, ô mon Jésus, Vous le savez bien, Vous, l'unique passion de ma vie. Mais je constate la fragilité humaine et la vanité universelle.

« Il est visible que Vous voulez que je sois trituré par ces nouveaux et incompréhensibles abandons. Tout ce qui se passe ne s'expliquerait pas autrement.

« Ma douleur prie pour ces chères enfants, maintenant transfuges. O Jésus, ayez pitié de ces âmes ! Elles ne savent ce qu'elles font. Regardez d'un œil favorable l'Œuvre que Vous avez inspirée et que Vous aviez tant comblée.

« Tout cet effondrement s'est opéré le jour où elles se sont séparées de l'esprit du fondateur. Hélas ! toute branche non unie au tronc se dessèche et finit par être coupée et rejetée !

« J'ai compris combien il faut souffrir pour ressembler à Jésus et devenir un saint. J'ai dit oui à tout, sans aucune restriction, avec empressement et avec amour. Je ne veux point comprendre ; mais je veux aimer et faire en aveugle toutes les volontés de mon Maître. »

26 novembre : « Hier, je suis retourné à Béthanie. Il me fallait bien faire un tour de maison, me rendre compte des choses et prévoir l'avenir. Ce me fut une heure de véritable agonie.

« Jésus ! Jésus ! Ah ! aimez-les toujours ces enfants. Elles ne veulent point Vous offenser. Ayez pitié d'elles à cause de leurs bonnes intentions. Et ayez pitié de moi, si misérable, mais qui veut tant

Vous aimer, tant souffrir et être méprisé pour Vous. »

La Résurrection ¹

Sa foi en l'Œuvre n'est pas atteinte.

« Elle devra renaître de ses cendres et vivre dans l'avenir. Ces étranges vacillations et ces mystérieuses contradictions des choses du temps, n'ébranlent en rien mon espérance et ma confiance absolue en l'avenir. C'est Vous, ô Jésus, qui m'avez inspiré cette Œuvre : vos inspirations comme vos paroles sont esprit et vie. Quand tout semble crouler c'est alors que vous édifiez ; quand tout meurt, c'est alors que Vous vivifiez. C'est l'histoire de votre passion et de votre mort.

« Et Vous, le premier, n'avez-Vous pas été abandonné des vôtres, de ces Apôtres que Vous aviez tant aimés ! N'avez-vous pas été trahi ? O Jésus, je ne veux pas m'arrêter à ces pensées. Non, je ne veux pas condamner. Je veux souffrir, plaindre, réparer et adorer en silence le mystère qui m'a plongé dans de tels abîmes de douleur !

« Ce qui vient de se passer pour la communauté des Oratoriennes de Brest, n'est-il pas déjà un langage éloquent de Jésus ? Cette visite de la Supérieure et Fondatrice il y a quelques mois ; sa confiance manifestée de me voir aller à Brest, ses instances réitérées accompagnées de part et d'autre d'un secret sentiment de desseins cachés de Jésus.

« La catastrophe mystérieuse arrivée, la pensée de ce voyage se ravivant, la décision de l'exécuter après bien des hésitations et des prières. J'étais forcé de voir l'action mystérieuse de Jésus dans ces

¹ Extrait du Journal de la Fondation.

avances un peu étonnantes d'une Supérieure et Fondatrice, au moment même où mes propres enfants m'abandonnaient et par leur désertion amenaient une interruption momentanée de leur Œuvre.

« Comment surtout ne point voir l'action manifeste de Jésus dans ces trois jours inoubliables passés au milieu de ces chères enfants ! Jours vraiment du ciel, jours de lumières, jours de révélations pour tous ; jours de profonde transformation.

« Et ce qui émotionnait particulièrement, c'était de sentir que cette transformation qui s'opérait n'était pas superficielle et une affaire de sensibilité, mais sérieuse, profonde, durable.

« Le matin du départ, à la sainte Messe, Jésus m'inspira visiblement. Je fis allusion à nos Œuvres, dont je n'avais pas dit encore un mot, — et de l'union qui devait désormais exister entre leur Œuvre et nous, — mais un mot seulement, et dans ce mot, il y avait la grâce venant couronner toutes celles si abondantes que Jésus avait versées sur cette communauté.

« La Mère voulut venir me conduire à la gare ; dans le train, elle me fit un aveu qui sortait visiblement du trop plein de son cœur. « Nous sommes à vous et à la Fraternité Sacerdotale ».

« Ainsi, pendant que je n'étais préoccupé que de Le faire aimer et de Le donner à ces âmes, Jésus agissait dans le cœur de la Mère et donnait à la Fraternité Sacerdotale la Mère et les filles. »

Le 15 janvier 1911, écrivant au Père Foy :
« Je viens de passer huit jours à Brest. C'est merveilleux. Toute la communauté de quarante, sans exception, s'est donnée à la Fraternité Sacerdotale.

Elles sont nos Sœurs complètement. J'ai établi aussitôt l'adoration diurne du Très Saint Sacrement. »

Et le 8 août 1911, à la Mère de Brest : « Le premier groupe de nos chères enfants est arrivé. L'entrée à Béthanie a été une douce et céleste vision. La fête de la Transfiguration fut une journée de Thabor. Et depuis, c'est encore et toujours le ciel, comme à Béthanie de Bretagne où Jésus aime et est aimé. La barque vogue sur une mer paisible avec Jésus seul pour pilote. Les croix viendront : aimons-les à l'avance. »

Une seule ancienne était restée fidèle dans la tourmente et se trouvait là pour accueillir les nouvelles Sœurs bretonnes : Sœur Marie du Cénacle¹.

« A l'audience du Pape, le 3 juin 1912, le Père a causé longuement à Pie X des quarante Oratoriennes devenues Oblates de Béthanie. « C'est la première fois, écrit-il à la Mère de Brest, que Béthanie en tant que Béthanie, est ainsi béni par le Vicaire de Jésus-Christ. »

La « Petite Mère ».

Dans le groupe des nouvelles Sœurs, le Père a déjà discerné Sœur Marie de Sainte Anne, (dans le monde, Marie Ribault) que Jésus lui envoie pour remplacer la première qui l'a abandonné. Au sein de la communauté, elle sera familièrement surnommée « La Petite Mère ». « Une sainte, écrit le Fondateur au Père Foy ; oui, j'ai le pressentiment qu'elle deviendra une sainte. »

¹ Dans le monde, Marie-Louise Dorion, entrée en 1902. Elle résista à toutes les tempêtes et garda intacte la foi dans sa vocation et le Fondateur ; chargée d'ans et de mérites, elle s'envola saintement au ciel en 1948, à l'âge de 85 ans.

« Il me semble, lui écrivait le Père à elle-même, le 27 novembre 1910, que Jésus me demande de faire de vous une vraie et délicate victime d'amour pour ses Prêtres. Le voulez-vous ? »

Le 16 mai 1911, à la Mère de Brest :

« Jésus a visiblement des desseins sur cette enfant (Sœur Marie de Sainte Anne). Elle est pondérée et elle comprend les choses dans la lumière et la vérité de Jésus. Je fonde sur elle de grandes espérances, et je suis beaucoup porté à croire qu'elle sera pour nous un grand sujet de consolation et qu'elle nous aidera puissamment à accomplir les desseins de Jésus dans la chère Œuvre que son amour nous a confiée. »

CHAPITRE VIII

LES DÉVELOPPEMENTS DE L'ŒUVRE

(1908-1914)

« Depuis trois ans, écrit-il en juin 1908, je suis dans les constructions et aménagements, seul pour m'occuper de tout, je ne perds pas une minute, ma tête travaille toujours, mon cœur est sans cesse creusé par la douleur et mon âme est plongée dans des abîmes insondables par l'amour unique de mon Dieu. »

Son corps n'est pas davantage épargné : fréquentes crises de douleurs névralgiques aiguës, rhumatisme violent ; les reins, le foie, l'estomac, le cœur surtout, sont atteints.

En juillet de cette année-là on le trouve à la station thermale de Fiuggi, située à 80 kilomètres de Rome. « J'y bois jusqu'à dix-huit verres d'eau par jour, écrit-il, je marche, prie, étudie. Les Prêtres à qui je dis quelques mots respectent ma solitude. Dans ma petite chambre, vraie cellule isolée, donnant sur les vallons et les montagnes, je me délecte en lisant l'Écriture Sainte.

« Sur la pente des montagnes, de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres font penser au Bon Pasteur. Dans la ville on ne voit pas de voitures parce qu'elles ne pourraient y passer. Il n'y a que des ânes chargés de leurs bâts. »

« Notre Œuvre, écrit-il de Paris le 17 septembre 1909, se développe sans bruit, normalement et assez rapidement. Nous posons des bases solides et traçons des sillons profonds qui préparent la moisson. Malgré notre misère, Jésus nous aime visiblement. Le progrès de nos Œuvres s'accroît tous les jours et la Providence nous envoie dans les mêmes proportions et notre pain quotidien et les ressources considérables nécessaires pour suivre notre marche en avant. »

Noviciat à Rome.

17 septembre 1909 : « Je vais à Rome ouvrir notre Noviciat et y installer les cinq bonnes vocations que Jésus nous a envoyées¹. Nous commencerons aussi une Œuvre à Monte-Mario qui va devenir une maison régulière. J'ai un faible pour cet asile réservé aux chers vieux prêtres de Jésus. »

Le 15 octobre, la grande retraite annuelle prêchée à une douzaine de membres de la Fraternité Sacerdotale à Monte-Mario, se clôturait par l'inauguration officielle du Noviciat. Des difficultés avaient surgi à ce sujet ; mais le 1^{er} octobre, le fondateur avait vu en audience privée Pie X qui lui avait dit d'ouvrir et de commencer discrètement, se réservant de régulariser la situation dans la suite. Le 5 juin 1911, dans une pièce officielle, Pie X faisait

¹ Le Premier Maître des Novices à Rome fut le Père Victor Chéné qui, auparavant, avait été Aumônier du Carmel de Lisieux. Le Père Prévost écrivait de lui au moment de son entrée : « Il est très versé dans la spiritualité, surtout celle de la vie religieuse ; il nous fera un excellent Maître des Novices. Il prêche d'exemple, très simple, gai, spirituel, dévoué et prêt à tout... Je le crois capable des plus grands sacrifices et fonde sur lui de grandes espérances ». Le Père Chéné mourut en odeur de sainteté à Louvain en 1911.

la sanation des irrégularités qui avaient pu se glisser dans les débuts à cause des conditions défavorables et avant une organisation définitive. Le Pape reconnaissait de plus Monte-Mario comme une succursale ou maison de campagne du Noviciat.

Le 18 décembre 1909, les Novices avaient le grand honneur et la joie de recevoir la visite de Son Eminence le Cardinal Vivès, leur Protecteur ; et le 20, d'être reçus en audience privée par Sa Sainteté Pie X.

Pie X, en apercevant le Père, lui dit avec affection : « Cher Père Prévost, comment allez-vous ? — Et vous, Très Saint-Père ? N'êtes-vous pas trop fatigué ? — Oh ! les fatigues ! Elles ne comptent plus ! »

Puis la conversation simple, filiale et confiante qu'autorise la paternelle bienveillance de l'Auguste Pontife se continua. Le Père présenta au Saint-Père une Supplique en faveur d'une Association universelle pour tous les Prêtres du monde, appelée « Union Sacerdotale », dont le but principal sera de favoriser la charité fraternelle dans le clergé au triple point de vue spirituel, moral et matériel, puisant son esprit dans le cœur même de Jésus, Souverain Prêtre, et groupant tous les Associés autour de son Vicaire sur la terre pour prier pour lui et accepter filialement toutes ses doctrines et toutes ses impulsions.

Le Pape lut attentivement et avec un accent de vive satisfaction dit : « C'est très bien ». Et prenant sa plume il écrivit de suite sur la Supplique : « Non seulement je l'ai approuvée, dit-il, mais je l'ai recommandée. »

La Revue « Le Divin Crucifié ».

Une belle brochure de luxe sur la Sainte-Face parut en février 1910. Le 1^{er} février 1911, le Père lançait la Revue *Le Divin Crucifié*. « Nous avons, écrivait-il, d'excellents collaborateurs. Nous allons faire une énorme mais judicieuse propagande du premier numéro, environ trente mille exemplaires, peut-être quarante mille. J'ai grande confiance dans l'apostolat qu'exercera cette Revue. Notre grand objectif maintenant c'est de trouver le plus d'abonnés possible. »

A Monte-Mario, il hésite encore à installer l'électricité : « Est-ce bien le temps de faire une telle dépense ? — écrit-il au Père Foy. Attention aux dépenses, mon cher Père, ayons l'œil ! Achetez peu de fleurs ! Faisons nous-mêmes des boutures. »

A Paris : « Nous sommes cependant obligés d'acheter nos deux maisons 228 et 226, boulevard Péreire. Autrement c'est à vendre et nous devrions partir. Beaucoup de réflexions, prières, pourparlers, enfin engagement pris. Le crédit foncier prendra de fortes hypothèques et nous fournirons le reste. »

Quelques mois après il acquérait aussi le 224, boulevard Péreire. « Nous pourrions ainsi nous agrandir et avoir jusqu'à soixante chambres et de grandes salles. »

« Cénacle du Sacré-Cœur ».

La divine Providence inspira à Mme G... de consacrer sa maison de Villiers-le-Bel (Seine-et-Oise) aux prêtres âgés et le 18 juillet 1911, le Père écrivait à la Mère de Brest lui annonçant l'ouverture du nouveau « Cénacle du Sacré-Cœur ».

« Une installation complète de maison en huit jours de temps ! Un Cénacle de plus pour les chers

prêtres de Jésus, quelle grâce ! Ce sont les grandes joies de ma vie, mais que submergent bien vite les flots de la douleur.

« Propriété magnifique à vingt kilomètres de Paris. Encore un petit coin du ciel. Que je suis heureux pour ces chers et vénérés Prêtres vieillards qui viendront s'y préparer aux embrassements éternels de Jésus, le Souverain Prêtre.

« Priez pour que nous trouvions un cuisinier ; car nous faisons la cuisine nous-mêmes. C'est la prose à côté de la poésie. Quand aurons-nous des Frères ? Ça viendra, prions ! »

Noces d'argent sacerdotales.

1887-1912 ! C'est le Jubilé d'Argent sacerdotal. « Il y a vingt-cinq ans, écrit-il, qu'enchaîné ineffablement à Jésus Prêtre et Victime, je Le contemple, L'étudie. L'aime avec passion et trouve tout en Lui. »

En ce 4 juin 1912, le Père est à Rome. De l'autel de sa messe jubilaire, comme un enfant qui vole dans les bras de son père, il est allé à l'audience pontificale. Trente-cinq minutes d'entretien cœur-à-cœur avec Pie X qui venait de lui écrire de sa main : « Nous supplions le Seigneur d'accorder pendant de longues années encore à notre cher Fils, Eugène Prévost, toutes sortes de choses heureuses et salutaires ; et en gage de notre gratitude et de notre bienveillance, nous lui donnons avec effusion de cœur la Bénédiction apostolique. »

Le Père a remis à Pie X le beau volume qu'il vient de publier sur la Vie de Nellie, la petite Violette du Saint Sacrement, morte en odeur de sainteté le 2 février 1908, à l'âge de quatre ans et cinq mois, après avoir communiqué trente-deux fois.

Le Saint-Père est heureux : « De cette petite vie vous avez fait un gros livre, lui dit-il. Quelle fasse des miracles et je la canoniserai. »

Pie X remarque sa propre photographie vers la fin du volume avec l'inscription : « Sa Sainteté Pie X, le Pape de l'Eucharistie et des petits enfants. » Il remercie avec une bonté touchante des douze exemplaires qui lui sont offerts.

Le Père lui présente une petite Supplique, demandant une bénédiction spéciale pour la diffusion de la vie de « cet ange précurseur du Décret : *Quam singulari* ». Le Pape prend aussitôt sa plume et écrit : « Que Dieu remplisse de toute bénédiction le cher Prêtre Eugène Prévost et tous ceux qui, à son exemple, recommandent la fréquente communion aux petits garçons et aux petites filles, leur proposant pour modèle la petite Nellie. »

Au Cénacle, une belle couronne de Prêtres italiens, français, irlandais, espagnols, canadiens, colombiens, néo-zélandais entourent le jubilaire.

Au déjeuner, le Père Foy fut délicieux : « Deux ans après son Sacerdoce, dit-il en regardant le Fondateur, je rencontrais ce jeune Prêtre aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, allant, venant, entraînant à sa suite les Prêtres du Seigneur, organisant ces processions du Saint Sacrement, — désormais historiques, — ces prières incessantes à la Grotte bénie et ces nuits solennelles d'adoration du Saint Sacrement exposé dans l'église du Rosaire.

« Ah ! les Prêtres ! comme il savait leur parler de Jésus, du devoir de L'adorer et de Le faire adorer dans son Eucharistie !

« Un jour, je n'y pense pas sans émotion, le cher apôtre me regarde, me prend doucement par le



La Petite Mère.



Mère Cécile
de Jésus.

Sœur Marie
du Cénacle.



Le Père en 1920.



Mission - Mère des Oblates de Bethanie
Paris

bras et m'invite à continuer les prières à la Grotte. On ne savait pas lui résister. Après moi, ce fut le tour d'un vieux Père Jésuite qui s'enthousiasma également de cette manière de faire prier le peuple. »

Quelques jours après cette fête, le Père écrivait : « J'ai beaucoup joui aux jours de mes grands anniversaires, car l'amour me consumait et Jésus Prêtre m'étreignait. J'ai beaucoup souffert, car j'ai dû rester à mon poste et me prêter à bien des exigences. Il me semble que le Règne de Jésus Prêtre et Victime s'annonce dans le monde. Jésus prépare les âmes. Je voudrais révéler Jésus Prêtre et Victime. Mon âme est comprimée par ces flots de lumière et d'amour qui voudraient trouver une issue. Ah ! mon bonheur est grand quand je pense au rôle sublime que Jésus a confié à notre Œuvre sacerdotale. Mais je souffre de ce que notre petit nombre ne nous permet pas de courir par le monde pour prêcher Jésus, le Souverain Prêtre. »

Intrépidité dans les épreuves.

Epreuves des santés, décès, pénurie des vocations, difficultés de tous genres sont la vie normale du Fondateur en ce temps-là. Il enfantera des saints pour le ciel : « C'est par la croix qu'on devient des saints. »

Il écrivait le 18 mars 1912 : « Voilà mon secrétaire quasi indispensable atteint de pleurésie, menacé de tuberculose, obligé de partir en Suisse. Le Père Foy est aussi malade au lit. Il devra aller se reposer deux mois et je devrai le remplacer. » Il presse ce cher compagnon de veiller davantage sur sa santé, de se ménager, et lui écrit : « A Montemario, gobez des œufs ! Prenez un vin meilleur que

le vin ordinaire. Quand l'heure sera venue de vous laisser mourir, je vous le dirai. »

A celle qu'il appelait la « Petite Mère », malade aussi, il écrit de Rome, le 18 juin 1912 :

« Votre souvenir m'arrive à tout instant comme le souvenir suave de Jésus. Que veut Jésus, mon enfant ? S'Il me disait de vous guérir, je le ferais tout de suite. La baguette de Moïse a bien fait jaillir de l'eau d'un rocher, et l'ânesse de Balaam a bien parlé comme si elle avait la raison. Dans tous les cas, il faut être sur pied et très bien pour mon arrivée. »

Toujours surmené, il ne peut suffire à tout. Au Père Darracq qui le réclame : « Laissez faire, écrit-il, au ciel nous nous dédommagerons et ne nous quitterons plus. Vous serez peut-être bien haut, et moi, j'aurai une toute petite place ; n'importe, je tâcherai de me tenir près de la porte pour y faire entrer tous les prêtres que saint Pierre ne voudrait pas recevoir. »

Ce cher Père Darracq, son Assistant Général, est également fort affligé et de bien des manières. A l'audience papale du 4 juin, les gardes en voyant son appareil auditif s'imaginaient que c'était une machine à filmer et voulaient l'empêcher d'entrer. Le Père lui écrit le 13 octobre, au sujet de la pénurie des vocations : « Il nous manque des premiers et aussi des seconds. Je ne vous cache pas que je suis embarrassé pour Monte-Mario, pour Villiers. Je suis inquiet pour Rome, pour Malmaison, pour Paris. Je dis Vive Jésus de toute mon âme et je contemple en paix la situation, sûr que nous arriverons à y faire face. Ma situation d'exilé vient compliquer tout cela. »

« Exilé ».

Ce dernier mot fait allusion à un pénible incident qui faillit devenir tragique. Le Père était exilé de sa propre maison. Pendant toute cette année 1912, il dû renoncer à paraître au 228, boulevard Péreire.

Par bonté, il y avait recueilli un ami d'autrefois sur qui il comptait pour l'aider.

« Mais, à la suite de mauvaises affaires, cet ami s'était révélé d'un caractère difficile, faisant des scènes. Nous avions décidé de le renvoyer. Alors, tempête, révolte, crises de neurasthénie.

« Je le fais appeler un matin pour essayer d'en finir. Il me fait répondre qu'il est au lit, malade. Je me rends à son chevet avec nos trois Pères. En lui parlant, la tête à côté de la sienne, il me dit soudain : « J'ai de quoi me défendre », me montre un pistolet qu'il tient caché sous son drap.

« J'ai pu quelques jours après, lui enlever le revolver et constater qu'il était chargé de deux balles. La situation était dangereuse et intenable. Il assurait le Père Vuillaume qu'il me flamberait. Un médecin m'a conseillé de ne pas m'exposer. J'ai dû ne plus paraître.

« Plus tard, je le croisai dans un grand magasin de Paris. En m'apercevant, il enfonça sa main dans sa poche. Je le désarmai en lui tendant amicalement la mienne. »

Un bienfaiteur Canadien.

Du 5 juillet au 11 octobre 1912, le Père est allé dans sa famille au Canada, et après son retour il écrit au Père Foy : « Bénissez Jésus, car Il m'attendait pour nous donner une grande preuve de son

amour et de sa bonté à notre égard. C'est sûrement un des faits les plus merveilleux depuis la fondation de l'Œuvre.

« Un ancien condisciple de collègue, que je n'ai point vu depuis trente-trois ans, me cherchait, attiré par la beauté de notre Œuvre. Père de famille et admirable chrétien, il se trouvait à Paris avec sa femme et quatre enfants. Jésus l'a choisi pour notre future fondation du Canada. Il vient de m'offrir un terrain dans « l'Île Jésus » sur les bords du beau fleuve Ottawa. Dans une seconde visite, il m'a offert de nous construire la maison. Et je sais qu'il ne s'arrêtera pas là. Il ne veut pas que je le remercie, disant que c'est à lui à remercier Jésus de la grâce qu'Il lui fait. »

Revue « Le Sacerdoce ».

« Je prépare activement la publication du Bulletin de l'Union Sacerdotale. L'heure est venue, écrit-il au Père Foy en septembre 1913, je l'ai senti. C'est au moment de mes plus grandes crises d'affaïssement physique que j'ai résolu de m'y mettre. Je me clouais à mon bureau, quinze jours sans relâche ; cela m'a guéri ! J'en suis étonné tout le premier !

« L'élan est donné. Oh ! que j'en suis heureux ! Si vous saviez avec quel amour j'ai travaillé à mettre sur pied cette Revue sur laquelle je fonde tant d'espérance. Cette Revue est une de mes plus grandes joies. Il manquait à notre Union Sacerdotale un lien qui nous permit d'entretenir des relations suivies avec nos Associés.

« La Revue *Le Sacerdoce*, qui vient de voir le jour, nous met dans les mains ce moyen puissant et efficace d'action sur les Prêtres que je voudrais

enlacer d'un réseau tout d'amour pour Jésus Prêtre et Victime au Très Saint Sacrement, et tout de charité les uns envers les autres. Nous devons prier, travailler, souffrir nous épuiser pour cela. Jésus nous a choisis pour aimer ses Prêtres. La miséricorde doit nous pétrir des âmes de mères pour ceux que Jésus a fait ses amis.

« Nous allons faire une propagande de plus de cinq mille exemplaires. Ce qui comporte l'impression d'autant de Notices sur l'Union Sacerdotale, de Bulletins, de Prospectus, d'enveloppes, d'adresses à la main.

« Pour la propagande, il me fallait 4.000 francs. Sans rien demander, Jésus me les a envoyés. M. G... à lui seul m'a donné 2.000 francs. »

A côté des grandes grâces, les lettres de Rome apportaient des croix. Le 21 mai 1913, il écrivait au Père Foy : « L'épreuve est multiple, le choc est fort, l'attaque bien combinée, le démon visiblement déchaîné. Mais Jésus a calmé d'autres tempêtes.

« Laissez dire et allez votre chemin. Personne autre que le Pape n'a grâce et mission pour nous diriger et nous orienter. Non, non, ne craignez rien. Nous serons secoués, mais pas déracinés. L'enfer rugira, les hommes nous maudiront, les amis douteront et nous, nous vivrons !

« D'abord des saints ! Jésus attend cela des premiers membres de la Fraternité Sacerdotale. Nos Œuvres extérieures sont secondaires. Jésus veut d'abord régner en Maître absolu en nous. Après, Il se servira de notre faiblesse pour faire des miracles et opérer des merveilles dans les âmes sacerdotales. Ce que Jésus vient de faire à Lourdes tient du prodige. »

La veille du Congrès Eucharistique International de Lourdes (22 au 26 juillet 1914), où Son Eminence le Cardinal Granito di Belmonte fut Légat de Sa Sainteté, le Père écrivait : « Je viens de faire une fondation de nos Petites Sœurs à Lourdes. C'est une fondation idéale ! Nous n'y paraissions en rien. La Mère de Brest est locataire pour quatorze ans. Nous y terminons l'ameublement. J'ai acheté à Pau beaucoup de meubles d'occasion. Il y aura bientôt cent soixante-dix lits.

« Pour le Congrès, tout sera occupé. Nous aurons cinq Evêques et plusieurs Prêtres. L'installation sera parfaite. Il y a une magnifique automobile de huit places qui nous appartient. Le site est féérique.

« Ce Congrès de Lourdes est l'occasion d'un grand épanouissement de l'Œuvre à Paris. Mgr Cloutier, Evêque de Trois-Rivières, y séjourne trois semaines. Mgr Bruchési, Archevêque de Montréal, vient à la Malmaison et pour égayer nos vieux Prêtres, chante la berceuse du Roy Louis.

« Le 21 juillet, nous avons cinq Evêques et quarante-cinq Prêtres presque tous du Canada, dans la maison de Paris.

« Le 31 juillet, il y avait même douze Evêques, quand des bruits de guerre commencèrent à tout bouleverser. »

CHAPITRE IX

LA GRANDE GUERRE

(1914-1918)

De Lourdes, le 18 septembre 1914, le Père écrit :

« Jésus ! C'est le cri de foi et d'amour qui domine le fracas des batailles dont la pauvre Europe est ensanglantée.

« Je quittais Paris deux jours avant la mobilisation générale, et dès le lendemain il ne m'était plus possible d'y rentrer.

« Venu à Lourdes pour des affaires, les chers miens ont voulu y voir une protection du ciel qui m'écartait du danger. Nous avons dû évacuer plusieurs de nos maisons. Celle des Petites Sœurs est complètement fermée et ces chères enfants se sont réfugiées ici et à Brest.

« C'est au retour de la sainte messe, le 21 août 1914, que j'apprenais, comme un coup de foudre, la mort si inattendue de notre bien-aimé Pontife et Père, Pie X. L'Eglise perd un Chef et le monde un point d'appui. Et nous, mes très chers et bien-aimés, nous perdons un Père ! Son souvenir demeure parmi nous et nous espérons un jour l'invoquer du nom de « saint Pie X ».

Benoit XV.

De Lourdes, le 17 novembre 1914, le Père écrivait à Rome : « Jésus soit béni d'avoir mis au cœur de son nouveau Vicaire la même bienveillance que

ses Augustes Prédécesseurs portaient à la Fraternité Sacerdotale. La lettre du Cardinal Secrétaire d'Etat est un témoignage écrit des sentiments exprimés viva voce par le Vicaire de Jésus-Christ. Le contraire m'eut grandement étonné. »

Le 19 mars 1915, le Père est à Rome aux pieds de Benoît XV, « heureux de revoir cette pieuse et calme figure qui m'avait bien frappé il y a neuf ans, lors d'une conversation au Vatican.

« Un mot résume tout, écrit-il au Père Darracq ; excellente audience de trois quarts d'heure. Reçus avec une très grande bonté, comme autrefois par le « saint Pie X ». La question de l'enquête sur notre Œuvre à Rome a fait le fond de notre entretien. Le Saint-Père m'a beaucoup écouté et nous avons constaté que la lumière se faisait dans son esprit sur plusieurs points. Par trois fois il nous a répété : « Restez bien tranquilles et n'ayez aucune crainte ».

« L'enquête, cause de nos angoisses, avait abouti à un décret de dissolution de notre Œuvre à Rome, mais Jésus veillait. C'est Lui qui fixe les limites aux flots : jusqu'ici et pas plus loin ! Le 9 juin 1915, nous chantions un Magnificat de reconnaissance. Benoît XV avait retenu tout le dossier concernant la Fraternité Sacerdotale à Rome, disant que cette affaire le regardait personnellement, et il me faisait dire d'aller m'entendre avec le Cardinal Secrétaire d'Etat. Ainsi, Jésus se rit des hommes et protège ceux qui L'aiment et mettent en Lui leur confiance. »

Une conversion.

Le 24 mai 1915, il raconte à la Supérieure de Béthanie, celle qu'il appelle « la Petite Mère », comment Jésus, « fermant les yeux sur son indi-

gnité », lui permit de convertir son Avocat de Rome.

« Lui que j'ai marié et dont j'ai baptisé les enfants, est officier et il part pour la guerre après-demain. Je l'ai confessé il y a quatre jours et ce matin il est venu communier à la messe, après trente ans !

« Il a fait cela très gentiment. Il y a quinze jours, chez lui, je l'avais pris par le cœur en l'embrassant et lui avais fait promettre de ne pas partir sans se confesser. Il pleurait, sa femme aussi, sa belle-mère aussi, et moi, je faisais couler leurs larmes ayant moi-même les yeux pleins de larmes. Ces moments-là ne s'oublient pas.

« Quand il apprit son départ, il me téléphona à Monte-Mario. J'accourus aussitôt. C'est une vraie et sincère conversion, le seul ami que j'aie ici dans le monde. Bénissons Jésus et prions pour lui. »

Confidences.

Le 11 avril 1915, à la « Petite Mère » :

« Si vous saviez, mon enfant, comme notre cher Jésus me triture ! Je vis sur un calvaire perpétuel. Je ne monte plus au saint autel que crucifié et mourant avec Jésus.

Il m'a fait une grâce incomparable et je voudrais que vous, mon enfant, vous m'aidiez à L'en remercier. C'est la force mystérieuse qu'il me donne dans ma faiblesse, pour préférer la souffrance, pour Lui demander de toujours souffrir et de n'être jamais consolé. La souffrance me Le fait aimer à la folie ; et je sens que tout pauvre que je suis, je Lui donne plus en souffrant qu'en jouissant. Aussi j'ai comme une peur instinctive des consolations.

Et puis, une pensée m'est devenue une attraction irrésistible : c'est la sainte et adorable volonté de Jésus. Tous les désirs sont morts dans mon âme pécheresse ; elle ne vibre plus qu'au souffle de la volonté divine. Je ne vois plus que cela et cette vue m'enivre littéralement. Mon bonheur d'accomplir le moindre bon plaisir de Jésus est tel qu'il efface toutes les joies que j'ai pu goûter sur la terre. »

N'oubliant pas le côté pratique, il terminait ainsi : « J'espère que vous prenez votre vin fortifiant. Je vous en prie, ne l'abandonnez plus par raison d'économie. Prenez aussi du chocolat quand vous vous sentez fatiguée. Je vous en fais un devoir. Il ne faut pas flatter ce corps de mort, mais il ne faut pas non plus s'en faire un obstacle à l'accomplissement de ses devoirs d'état.

« Ayons soin des santés quand c'est nécessaire. Les sujets doivent être très mortifiés ; les Supérieurs doivent être prudents et pleins de sage bonté. »

Quand le Père réside à Monte-Mario, c'est pour lui un enchantement. Ainsi, le 15 mai 1915, il écrivait à la même :

« Ici, je jouis de la belle nature comme les anges penchés sur le bord du ciel doivent le faire. Le ciel étoilé, le silence mystérieux de la nature endormie sur laquelle semble planer la douce puissance du Créateur, le chant du rossignol dans les profondeurs de la nuit, la prière matinale des petits oiseaux qui sonnent le réveil, le cri strident et le vol rapide des hirondelles au déclin du jour, l'ascension grandiose du soleil levant et ses adieux embrasés dans le lointain de l'horizon, les fleurs qui s'épanouissent et les oiseaux qui voltigent, les

colombes qui roucoulent et les pigeons blancs comme la neige qui vous suivent et vous égaiant, les charmants petits poussins à côté de malins petits lapins qui gambadent, les chers petits agneaux qui broutent et sautillent, jusqu'au joli petit veau tacheté de blanc : tout ici, sur les hauteurs incomparables, a un charme qui élève l'âme et fait penser à Jésus. »

A ses religieux, en cette fin d'année 1915, il écrivait :

« Je voudrais tant faire des saints de tous ceux que Jésus m'a donnés. Je me sens un courage de lion, quand il s'agit de la sanctification des âmes dans nos deux Œuvres.

« Je sais que je suis exigeant, mais je ne veux ni ne dois changer. C'est Jésus qui m'impose de demander la perfection à ceux et à celles qu'Il a choisis. Pour cela, je dois poursuivre la nature jusque dans ses derniers retranchements chez les autres comme chez moi.

« Je sais bien que je dois marcher le premier dans la voie par où montent les saints au Calvaire. Je me le dis, je le veux, je souffre de n'être pas ce que je devrais être, et je supplie Jésus de ne pas nous punir à cause de moi et de faire plutôt un miracle pour me transformer, à cause de son Œuvre d'amour qu'Il a voulue et qui ne doit pas périr.

« Mon cœur saigne souvent quand je vois que je suis si loin d'être un saint. Je sens cruellement la contradiction qu'il y a à occuper le poste que j'ai et à être ce que je suis. Si je n'avais pas l'amour de Jésus qui me dévore malgré ma misère, oh ! oui, parfois je me découragerais. Mais cet amour me

jetée d'une manière irrésistible entre les bras de Jésus. Je deviens aveugle par la folie de l'amour ; je ne sais plus voir que Jésus, que penser à Lui, qu'adhérer à Lui. C'est un délire, je le sais ; mais comment le faire cesser ?

« D'ailleurs, je n'y tiens pas. Je suis convaincu que cet amour, tout déraisonnable qu'il soit dans un être tel que moi, est encore ce qui m'exeuera le plus aux yeux de Jésus. Jésus se dira : « Oh ! l'amour l'a rendu fou, il faut lui pardonner. »

Impasses.

Les années 1915 à 1925 ramènent une série d'épreuves : maladies et décès de ses Collaborateurs les plus intimes et les plus utiles, déceptions de tout genre. Après 25 ans de lutte il est encore presque seul. On eut trouvé normal qu'il se fut affaissé et qu'il eut dit : j'abandonne, j'ai fait tout le possible et tout mon devoir. Mais son attitude est toute autre ; il répète avec amour : « Que la sainte et adorable volonté de Jésus soit faite ! C'est une impasse, mais nous sommes habitués aux impasses. Jésus passe partout et nous passerons avec Lui.

« Nous continuerons, Jésus le voulant, à boîter et à souffrir, mais vaut mieux marcher avec deux béquilles et marcher que de devenir perclus des deux jambes et ne plus bouger.

« Je travaille comme un nègre, mais qui s'efforce d'être tout rouge d'amour pour Jésus. »

C'est alors que son admirable foi, dans un cas désespéré, va donner sa plus pure flamme et lui inspirer de commander un miracle qu'il croira indispensable à la vie de l'Œuvre.

« Notre bon Père Vuillaume, Supérieur à Paris, m'inquiète fort. Il a 77 ans, il est malade, au lit. Le Père Darracq vient de se casser une côte en tombant, et le tout s'est compliqué d'une bronco-pneumonie ; sa convalescence sera longue. Le 2 août 1916, c'est le Supérieur de la Malmaison, le Père Villain, qui s'envole au ciel, emporté par un anthrax. « Cette mort m'a amené un surcroît de besogne. J'aimais beaucoup ce Père et il le méritait. Il avait de très grandes qualités. C'était un « homme de Dieu » dans toute la force du terme. Il laisse un grand vide et son départ m'a fait vieillir de plusieurs années. »

Le 31 octobre 1916 : « J'ai failli passer par un autre deuil bien sensible. Le cher Père Darracq a été à la mort, on l'a administré. Venu à Paris cet été pour se reposer un peu, je l'ai laissé à la Malmaison pour remplacer le Père Villain. Une maladie qui s'est aggravée subitement l'a obligé à subir une opération qui a failli l'emporter. Le danger est conjuré ; mais il reste avec une infirmité terrible qui en fait une vraie victime.

« Cela nous paralyse naturellement dans nos Œuvres. Villiers est fermé, et je n'ai personne pour Monte-Mario.

« Je suis moi-même bien fatigué, avec névralgies fréquentes dans la tête, cœur à l'envers, je dois user de ménagement, j'ai besoin d'air pur. Jésus est le grand remède à tout. »

Apostolat de la plume.

En vérité, écrire sur Jésus le guérissait. Il notait :

« Ce sujet me ravit et m'enivre. Jésus et la Sainte Vierge m'assistent. J'écris au courant de la plume, et je reste tout le temps en adoration.

« Tout autre travail me fatigue plus que celui-là, quoique j'écrive du matin au soir. Je lis ce que je dois écrire comme si je l'avais devant les yeux de l'esprit et du cœur.

« Je vous avoue que malgré un sentiment très accentué de ma misère et de ma petite valeur d'écrivain, je brûle du désir d'essayer à révéler un peu plus Jésus dans son Sacerdoce. Ce sujet me passionne. C'est tellement notre vocation que j'ai humblement confiance que Jésus m'aidera. Priez pour mon travail. »

Le 16 mai 1917 : « J'ai fini mon second volume de « Jésus mieux connu et plus aimé dans son Sacerdoce ». Je serais trop heureux sur la terre si je ne faisais que cela. L'âme perdue en Jésus, c'est comme une petite éternité. On n'a plus la notion du temps et l'on n'est plus sensible à rien de ce qui se passe sur la terre. On vit par l'âme, l'âme est en haut et semble habiter des régions célestes. Dans quelques jours je commencerai la 3^e Partie. »

La mort du Père Villain vint, hélas ! le tirer de ses « douces et divines absorptions ».

« C'est pendant la guerre 1914-1918, écrit plus tard le Père, que nous avons inauguré notre apostolat de presse sous la forme de simples feuillets de piété¹. Ce genre de publications devint notre spécialité ; et c'est par millions que ces petits feuillets se sont répandus dans le monde entier. Ils vont comme des étincelles enflammées, sur toutes les plages éclairer les esprits, consoler et embraser les cœurs. Le Pape Pie XI nous dira à ce sujet :

¹ Lys eucharistiques, Petits Parterres spirituels, Etincelles, Sous le Regard de Jésus, Près de Jésus, Prières, Petites Retraites, Retraites Sacerdotales, Béatitudes de l'âme Religieuse, Elévations, Prisonnier d'amour, Histoire de Jésus, etc.

« A la bonne heure, voilà quelque chose de pratique. On n'a plus le temps de lire des livres mais on lit volontiers des petites feuilles volantes et c'est un moyen sûr de faire du bien ». Chaque année, Dom Chautard nous demande d'en expédier de gros colis, pendant les fêtes de Noël et du Jour de l'An, à une dizaine de personnes dans des pays même fort éloignés, ainsi qu'à lui-même pour s'en servir dans ses directions. »

Le Saint Nom de Jésus.

« Ah ! que je serais heureux si le Nom adorable de Jésus devenait dans le monde le cri d'adoration et d'amour qui nous assurerait le salut ! Le Cardinal di Belmonte veut que j'entretienne le Pape du pieux projet d'une Ligue ou Association du Nom de Jésus. Le Cardinal Lafontaine s'y intéresse aussi vivement.

« Quand je présentai les statuts de la Ligue à Benoît XV, pour les faire sanctionner de son Autorité Suprême, non content d'approuver pleinement, il résolut aussitôt de nous écrire une lettre dans laquelle il patronnerait la Ligue et consacrerait le mois de janvier à cette dévotion.

« Nous attendîmes ce précieux document pour nos étrennes 1917. En janvier, le Cardinal di Belmonte rappelle la chose au Pape : « Ah ! répondit Benoît XV, le Saint Nom de Jésus ! Oui, janvier ne se passera pas sans que j'aie envoyé au Père Prévost ce que je lui ai promis ». Il ajouta qu'« il avait cela très à cœur, mais n'avait pu s'en occuper ».

« Quel horizon de lumière et d'amour s'ouvre devant nous ! Une semblable mission entre tellement dans notre Œuvre et son Esprit.

« Le Nom de Jésus honoré, c'est Jésus connu, aimé, mis à sa place, pénétrant dans la vie des chrétiens et surtout des Prêtres. Oui, à la base il faut que le Nom de Jésus reçoive chez nous un culte exceptionnel.

« Son Nom, c'est Lui. Le nommer, c'est L'aimer ; Le faire rayonner, c'est Le révéler Lui-même.

« Il y a sur la terre bien des beautés ; mais aucune qui soit comparable à Jésus d'où émanent toutes les beautés créées. Il y a bien des noms pleins de douceur pour les cœurs où règnent les pures affections et les saintes amitiés ; mais aucun qui distille la suavité comme le Nom divin de Jésus. »

Toute l'année 1917, le Père attendit la lettre promise et cette pensée le remplissait d'allégresse. Souvent le Pape lui fit redire qu'il ne perdait pas le projet de vue. Mais Benoît XV s'envola au ciel.

« Cependant, écrit le Père dans son Journal, l'heure viendra, nous en sommes convaincus, où le culte du Saint Nom de Jésus, destiné à rénover la foi et la piété dans la sainte Eglise, hautement patronné par les Souverains Pontifes, prendra sa place dans la dévotion universelle, par des fêtes spéciales, des coutumes nouvelles, des Associations de tous genres. Cela va de pair avec le développement du culte eucharistique et la place prépondérante qu'occupe de plus en plus la Personne adorable de Jésus comme centre de vie, objet de la science et de l'amour des âmes. »

Rude hiver 1917 à Rome.

De Rome, le 25 janvier : « Je travaille sans relâche, plongé dans l'Écriture Sainte et saint Thomas pour la recherche des textes qui donneront

une bien plus grande valeur à l'Ouvrage de « Jésus mieux connu et plus aimé dans son Sacerdoce ». Gros travail, dix fois plus long que la rédaction elle-même.

« Il fait froid, 7 ou 8 degrés dans mon bureau depuis dix jours. Je suis tout perclus, presque impotent. Mais Vive Jésus ! Aimons-Le, ça remplace tout le reste. »

1^{er} février : « J'ai été arrêté depuis cinq jours. J'ai eu beau me couvrir, il a fallu céder. Courbé en deux, traînant les jambes, le corps rigide comme une barre de fer, je n'ai plus été capable d'aller au chœur et j'ai dit la sainte messe avec grande peine. Force a été de faire du feu ; c'est ce qui m'a presque complètement guéri. Mon bonheur a été grand : franchement, j'ai savouré mes souffrances, elles m'ont fait aimer Jésus. Et puis, silencieusement, du matin au soir, j'ai travaillé quand même dans saint Thomas.

« La cuisine, à Monte-Mario, ne peut être plus sobre », comme nous le montre cette lettre au Père Darracq : « Plus de beurre, viande cuite à l'eau, plus de lait ».

Il revient à Paris ; mais, « c'est la guerre, et avant de pouvoir partir de Rome, il faut huit jours de démarches. C'est presque plus facile d'aller au ciel, écrit-il, puisqu'il suffit d'un acte de contrition parfaite. »

A Martigny.

En juillet et août 1918, nous le trouvons à Martigny dans les Vosges, à la Pension Jeanne d'Arc tenue par des Religieuses.

« Pendant mes repas je parle de Jésus aux bonnes petites Sœurs qui me servent. A force de

leur dire Jésus, je crois qu'elles vont être atteintes elles aussi par cette douce folie.

« Je marche un peu après mes repas et je m'amuse avec les petits enfants qui accourent. J'ai quelques gentils amis qui ont remplacé mes petits moineaux ; mais j'y ai gagné, ce sont des petites âmes et je cherche à leur donner Jésus.

« Pierre est avide de lire ; je cause avec lui et de loin il me suit du regard. Yvonne a quatre ans et demi. Quand je passe, c'est tout un colloque, à la grande joie de la maman. »

3 août : « Entre temps, je m'occupe aux travaux de Jésus. J'ai déjà noté toutes les paroles de Jésus dans les trois premiers Evangiles. Une seule parole de mon Jésus me va au fond du cœur, m'embrase, me montre un abîme de profondeur. Ah ! si j'avais le temps de développer ces paroles d'éternité ! Jamais homme n'a parlé comme notre Jésus ! Il reviendrait qu'il ne dirait rien d'autre. (C'est le volume « Jésus enseigné par Lui-même » qu'il prépare.)

« Mes récréations sont les petits enfants. Je parle à tous et tous viennent me saluer gentiment. L'autre jour, j'en avais une trentaine autour de moi. Je leur ai bien distribué près de deux cents Notices des « Petits Privilégiés ». Les parents sont aussi contents que les enfants.

« Hier, c'était un petit bonhomme de trois ans et demi, armé d'un grand bâton qui conduisait cinq ou six vaches au champ. Je lui parle, c'était charmant, — mais les vaches avancent, — il court, veut fermer la clôture et n'y réussit pas. Il est trop petit. Je rebrousse chemin, vais à son secours ; puis je lui donne un petit livre et nous revénon

ensemble au village, comme deux amis, nous tenant par la main.

« J'ai toujours mes poches pleines de petits souvenirs. Tous me crient bonjour de loin ou viennent me demander quelque chose. Pauvres petits, je leur parle à tous de Jésus et cherche à les frapper de la vérité de la Présence réelle. »

13 août : « Je vais mieux. L'appétit est revenu. Le médecin me fait beaucoup manger. Mes pauvres articulations s'assouplissent. Reste encore la chère goutte qui s'est réveillée plus menaçante.

« L'indifférence des hommes qui délaissent Jésus dans ses Tabernacles me fait mal au cœur, même physiquement. La terre m'est à dégoût. Je voudrais vivre seul, seul avec Lui et mourir d'amour à ses pieds. »

19 août : « Je suis allé voir Jésus souvent. Dès 6 heures, j'étais le premier à ses pieds, et le soir je ne Le quittais qu'à la fermeture de l'église. J'ai un désir : L'aimer comme les anges L'aiment au ciel, mourir par l'intensité d'un acte d'amour. »

Monte-Mario.

En septembre, il est à Monte-Mario, « baigné dans les clartés d'un soleil éblouissant; les couchers de soleil qui dorent l'horizon de mille nuances, les nuits silencieuses où la nature prie dans le mystère, éclairée par les millions d'étoiles qui là-haut semblent se disputer l'honneur de chanter les gloires du Créateur; la brise douce et rafraîchissante qui vient de la mer d'Ostie pour tempérer les ardeurs du soleil et donner aux soirées un charme de plus; tout ici élève l'âme.

« J'ai une autre joie quasi enfantine. Nos beaux pigeons blancs s'apprivoisent, viennent manger

dans mes mains, sur mes genoux. C'est ravissant ! J'en ai soin. Oh ! que cela me fait penser à Jésus ! »

Ces accalmies sont courtes, et au début d'octobre il écrit à Paris :

« Le Père Foy est au lit. Il a été administré. Je repasse par les mêmes angoisses et les mêmes déchirements que lors de la maladie du Père Villain. Le malade est soigné par le Professeur Rossoni, un des trois médecins qui étaient au chevet de Léon XIII. C'est un vieillard très affable qui nous a pris en affection. Le Père semble dans un état désespéré. Nous prions la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus. J'ai décroché la relique (un ongle et des cheveux) que je porte au cou, pour la fixer sur le cœur de notre cher malade. Qui sait ce que va faire la Petite Thaumaturge de l'amour de Jésus ? Le 1^{er} octobre, le Docteur arrive. Il constate une amélioration inattendue. » Le 4 : « Nous nous trouvons en face d'une intervention visible du ciel. »

La Paix se prépare.

En janvier 1918, le premier volume de « Jésus mieux connu » sortait des presses de Béthanie. Le Père Pègues en avait donné le nihil obstat avec éloges, le Père Lepidi l'imprimatur, Mgr Glorieux avait également félicité l'auteur. Composition, tirage, pliage, brochage étaient l'œuvre des Sœurs. Travail parfait de typographie. Peu de livres sont imprimés avec une telle perfection. Pour Jésus rien ne peut jamais être trop beau. Benoît XV en fera sa lecture spirituelle. Le Cardinal di Belmonte le relira quatre fois et voudra en faire une traduction italienne.

Tout l'hiver 1918, le Père continue de rassembler des textes pour les autres volumes. Il est plongé dans saint Thomas, quatre heures dans la matinée et trois dans l'après-midi. Le froid l'a obligé à se réfugier à Béthanie ; il y est plus tranquille pour travailler et le chauffage y est plus facile.

« Voilà la paix qui s'avance, écrit-il à son frère Jules-Edouard, en janvier 1919, mais qui sera peut-être précédée d'autres complications. Que de problèmes à résoudre ! Et comme les prévisions humaines seraient inefficaces si Jésus ne mettait la main dans l'organisation nouvelle de l'humanité pour aider les vues toujours courtes des hommes. »

29 septembre : « Je suis en rapport de grande amitié avec le Commandant japonais Yammamoto qui vient d'arriver comme Délégué à la Conférence de la Paix. Catholique et excellent père de famille, il a visiblement un rôle important à jouer dans son pays. Je l'ai connu à Rome. Il communique tous les jours.

« J'ai avec lui de fréquents et longs entretiens ; je l'aide à revoir les discours qu'il doit prononcer souvent dans diverses réunions catholiques des plus choisies, ainsi que pour la correspondance qu'il entretient avec la Secrétairerie d'Etat. »

Le Commandant restera attaché toute sa vie au Vénéré Père, aimera à se retrouver auprès de lui et à nourrir son âme de ses écrits.

Esprit de bonté et d'amour.

Si le Père est exigeant pour que tous marchent vers la sainteté, une lettre à son Maître des Novices, en juin 1919, va nous révéler avec quel esprit de bonté et d'amour il le fait. « Je vous recommande

l'esprit de Jésus dans toute votre conduite vis-à-vis des vocations. Cet esprit est particulièrement de bonté et de fermeté réunies.

« Il nous faut façonner des saints, et pour cela ramener au renoncement et au sacrifice, mais à condition de le faire avec une grande bonté et de faire vibrer constamment la corde de l'amour.

« Parlons surtout d'amour et moins de sacrifice, et nous obtiendrons tout autant. Montrons le devoir, mais faisons-le aimer. Inculquons l'esprit de sacrifice et de mort totale à soi-même, mais avec des moyens pleins de douceur. Ne faisons pas sentir la main qui fait des incisions. Pansons la blessure en l'ouvrant.

« Dirigeons dans la voie, moins en poussant qu'en attirant. Donnons à la perfection un aspect qui charme par sa beauté ; plutôt qu'il ne repousse par sa dureté. Sachons exiger beaucoup mais sans en avoir l'air. Parlons des devoirs qui s'imposent mais sans les revêtir d'âpreté. Ne fatiguons pas par des allusions trop fréquentes à ce qui manque encore, mais encourageons plutôt par le bien déjà fait et la course parcourue. Surtout, prenons garde d'abattre et de décourager, en remontrant toujours les défauts et les lacunes, sous prétexte d'humilier et de montrer la vérité. Il vaut infiniment mieux dilater l'âme et l'exciter à marcher en avant, sans tant de retours et d'examens.

« Cet esprit dans la direction des âmes fait éviter bien des écarts. Et puis, il y a une touche des âmes qui ne s'acquiert que par une grande discrétion où la bonté et l'amour doivent dominer. Souvenons-nous que si nous devons faire des saints et le devenir nous-mêmes, c'est là un travail de

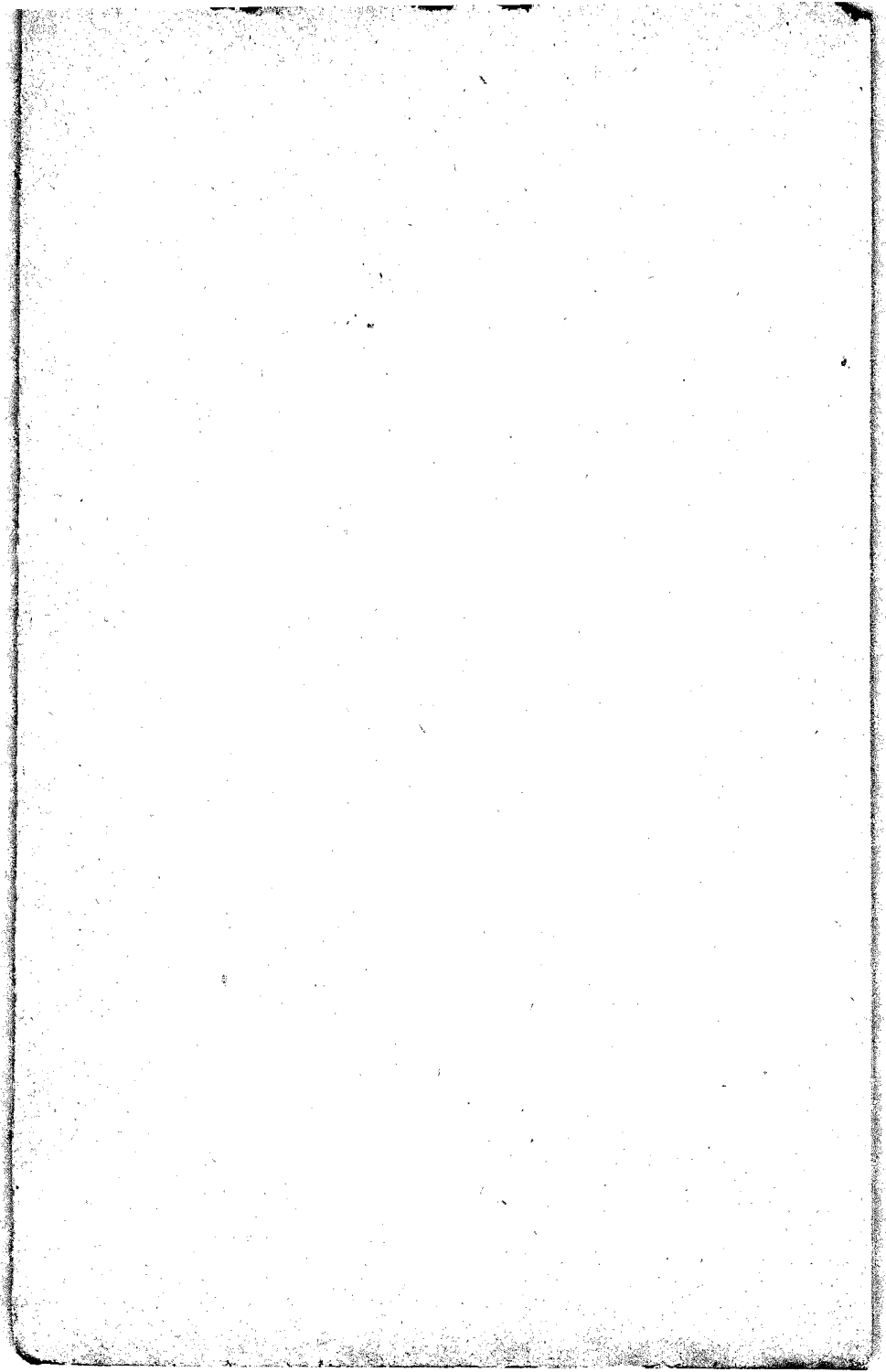
toute la vie. Dès lors, tout en poussant constamment à la sainteté, méfions-nous d'être trop exigeants, et par là de nous exposer à décourager les âmes. Comprenons bien que tous n'arrivent pas à la perfection dans le même temps, lors même qu'ils y tendraient par les mêmes moyens. Il faut se mettre à la portée des âmes, des tempéraments, des caractères, du passé, des circonstances, et suivre l'action de la grâce dans chaque âme, sans prétendre l'uniformiser pour toutes.

« Sans quoi nous faisons de la mauvaise besogne. Une corde trop tendue se brise facilement. Un malade que l'on ne sait pas soulager, se lamente, s'impatiente et se décourage. Les âmes sont tant aimées de Jésus qu'il faut les manier avec tendresse.

« Pratiquement, sans transiger sur les choses essentielles, sachez, au besoin, fermer les yeux sur les choses accessoires, ne soyez pas plus exigeant pour les autres que Jésus ne l'est pour vous. »

Le Père n'entend pas qu'on soit saint en arrivant. Il dira souvent qu'il ne craint pas les pécheurs, les chenapans, « fussent-ils très misérables et eussent-ils à lutter contre une nature faible, pleine de défauts et de mauvais penchants ».

« Tous ceux qui, par amour pour Jésus et ses Prêtres bien-aimés, voudront travailler généreusement à leur perfection, seront profondément heureux dans la Fraternité Sacerdotale. Il suffit d'aimer pour devenir un saint. Dieu est amour, Jésus est amour ; les saints sont amour. Le ciel, c'est l'amour éternel ! Aimons et le ciel est à nous ! »



CHAPITRE X

LES HOLOCAUSTES

(1920-1925)

Le 28 janvier 1920, il écrit au Père Foy :

« Votre présence, mon très cher, est aussi nécessaire à l'Œuvre que la mienne. Tout repose sur quelques-uns, et jusqu'à ce que nous ayons des remplaçants, que Jésus ait la bonté de nous maintenir ! Néanmoins, Il est Jésus ! et ça suffit. Rien ne peut valoir le moindre de ses bons plaisirs, même la conservation du monde entier. »

En février, un Novice, le Père Dessauvages, s'envole au ciel.

« Comme pour les autres, écrit le Fondateur, *Jésus* a été sa dernière parole. La tradition s'établit ainsi et ce m'est une grande consolation.

« Nous sommes dans un vrai désarroi. Seul pour tout ! Le Père Darracq est là qui prie et souffre. Béthanie est notre grande pourvoyeuse de grâces et de services de tout genre. Au milieu de tout cela, je fais mon petit possible et me sens une force de lion. Mon secret c'est d'être fasciné par Jésus et l'amour aveugle de sa volonté sainte. »

Le 19 mars : « Le cher Cardinal Giustini est mort. Grande perte pour l'Eglise et pour nous. »

12 avril : « Mort à quatre-vingt-deux ans, du bon Père Vuillaume. Il était Supérieur de la Maison

de Paris. Cette disparition me cloue sur place et m'empêche d'aller à Rome. Un autre Père Novice est malade qui nous serait grandement utile. Je pense tant à notre fondation du Canada ! Que Jésus nous en donne les moyens ! »

Le 6 août 1920, le Père est aux Eaux à Martigny quand une dépêche lui annonce la mort du Père Darracq.

« On l'a trouvé mort dans son lit, le matin, écrit-il. Quel sacrifice et quel vide ! Nous cheminions ensemble depuis vingt ans. Il était le confident intime de tous les jours de joie et de deuil. Il restera un modèle pour tous ceux de l'avenir. Je lui dois tant de réparations pour les mauvais exemples que je lui ai donnés ! C'est le premier compagnon. Un précieux passé disparaît avec lui, mais Jésus est là ! »

Celui qui va lui succéder à la tête de la Malmaison est un hésitant qui songe toujours à quitter. C'est loin d'être un repos pour le Fondateur.

La Supérieure de Béthanie est au lit depuis trois semaines ; son Assistante est obligée au repos. Le Cardinal Lafontaine, Patriarche de Venise, demande sur ces entrefaites une fondation dans son Diocèse.

« Au Canada, écrit le Père, où nos écrits commencent à se répandre, c'est de l'enthousiasme. On nous désire, nous appelle et nous souhaite de nombreuses vocations.

Devenons des saints, des saints à miracles, mais à miracles cachés dans le secret de l'amour, de l'amour qui consume, qui anéantit le moi humain et qui, du tombeau où gît la nature terrassée, fait sortir des âmes transformées et divinisées. Mourir

de la sorte et revivre dans un amour qui nous identifie avec Jésus, c'est un miracle plus grand que de transporter des montagnes et de ressusciter des morts. Faisons de ces miracles sans tapage. Je vous canoniserai à ma manière, sans vous donner des pensées de vanité, n'ayez pas peur. »

Voyage au Canada.

A la fin de septembre 1920, il s'embarquait sur le *Philadelphia* pour le Canada. N'ayant pu célébrer une seule fois la sainte messe, pendant toute la traversée, il note que c'est la semaine la plus triste de sa vie.

Là-bas, pendant quatre mois, le Père va parler de Jésus et de l'Œuvre dans tous les milieux.

« Le soir, écrit-il, je tombe de fatigue, quand encore je ne me couche pas à 11 heures et 11 heures et demie. Malgré ma très grande misère, au milieu de dégoût et d'impuissances peu ordinaires, je suis obligé de constater que Jésus me conduit par la main. Si je ne savais tout le prestige d'une Œuvre aussi grande que la nôtre dans son but et son objet, je serais tenté d'être étonné de la sympathie si grande que je rencontre partout sur ma route. »

Ce qu'il ne pourrait dire, c'est l'impression de sainteté qu'il produisait. Partout, il était regardé et accueilli comme un saint. Son langage quoique très simple, frappait les esprits et touchait les cœurs : c'était original et nouveau d'entendre sans cesse le Nom de Jésus toujours sur ses lèvres, comme un écho du ciel, et avec une conviction, une chaleur, un amour entraînant.

« Aux Trois-Rivières, note le Père, Georges Martineau, un Philosophe, demande à entrer et à

venir de suite. L'aumônier du Précieux Sang, le Chanoine Lamothe, un ami, me dit que ce jeune homme est la perle du Séminaire. C'est bien l'impression qu'il m'a faite. Mgr Cloutier m'a presque offert pour un Noviciat, une magnifique propriété que possède l'Évêché dans le quartier le plus favorable de la ville. Je crois que Jésus nous veut aux Trois-Rivières, ville paisible, très chrétienne, centre de la province entre Québec et Montréal, région féconde en vocations. Nous sommes aussi acceptés dans Québec. A Montréal, Mgr Bruchési, et tous à l'Archevêché m'ont admirablement accueilli. Au Séminaire de Philosophie, je décide une vocation, élève de dernière année. »

C'est Joseph-André Bergeron, qui sera choisi par le Fondateur pour lui succéder à la tête de la Congrégation.

A Saint-Jérôme, sa paroisse natale, le 6 janvier 1921, le Père assistait à la fête des enfants.

« Ils étaient 1.500, dont plusieurs portés dans les bras de leur mère. L'église était remplie. C'était charmant d'entendre le ramage, même les cris larmoyants des plus petits. Ce matin, j'ai prêché aux deux messes. J'ai laissé parler mon cœur. Bien des yeux ont pleuré. Puisse Jésus avoir béni mes pauvres paroles. »

Mort de la « Petite Mère ».

A son retour du Canada, en janvier 1921, le Père n'a fait que passer à Paris, se rendant aussitôt à Rome avec les vocations qu'il a cueillies là-bas. Un Prêtre Novice est mort pendant son absence. Le 21 mars, Jésus venait cueillir dans le parterre de Béthanie, la petite Sœur Berchmans. Au même

moment, le Père apprenait la mort de sa sœur aînée, Valentine, en religion, Sœur Marguerite de la Croix, Supérieure des Sœurs Grises à Ottawa.

Jésus va cependant lui demander un plus cher holocauste. Celle qu'il appelle la « Petite Mère » est plus malade. Il lui écrit de Rome :

« Mon cœur est dans un étau. Votre souvenir me tient sur la croix. Je suis allé à l'audience comme au calvaire. Faites tout pour vous guérir. Vous ne seriez plus là que j'entrerais dans un désert où rien ici-bas ne pourrait remplacer votre présence et où je me sentirais comme étranger sur la terre. Je vous bénis de toute mon âme, que je tiens en Jésus au milieu des soucis qui m'assaillent. »

Le 30 mai, à son frère Jules-Edouard, il écrit sa douleur :

« Jésus ! Je te le crie les larmes aux yeux et le cœur brisé, mais amoureusement abandonné à Jésus. Sa croix vient de se planter douloureusement dans mon âme. Ce tendre Maître est venu cueillir celle qui m'était la plus chère dans nos Œuvres. Notre Supérieure de Béthanie est morte dimanche, le 22 mai, en la fête de la Très Sainte Trinité, à midi, entourée de toutes ses enfants, et soutenue par moi.

J'étais revenu de Rome précipitamment, à cause d'une opération qu'elle devait subir. Douze jours après cette opération, elle s'envolait au ciel, au milieu des chants entremêlés de sanglots. Pendant toute l'heure qui a précédé sa mort, ses enfants n'ont cessé de lui chanter des cantiques sur Jésus et son amour, et moi je lui répétais sans interruption le Nom de Jésus. Elle s'est littéralement endormie dans un acte d'amour parfait.

Mort du ciel. Mon âme jubile, elle est allée à Jésus. Je Le bénis. Il m'a ravi plus que la moitié de moi-même. Elle s'est éteinte dans un doux sommeil qui semble plutôt un repos dans la vie qu'une entrée dans la mort. Impossible de rêver mort plus douce, départ plus paisible. Je ne pouvais offrir une victime plus pure et plus chère. Dans mon âme, je ressentais comme les tortures de Jésus mourant. Nos âmes étaient comme fondues en Jésus. Je lui ai fermé les yeux et nous avons entonné le Magnificat. Les larmes nous aveuglaient mais nous chantions quand même. Le vide qu'elle laisse est effrayant ; j'en ai eu le vertige. Elle était une autre moi-même. Mais je sens visiblement son assistance. Je la crois capable de faire des miracles. »

« Cheveux qui blanchissent ».

Autour du Père on s'inquiète de voir ses cheveux qui blanchissent. Les soucis l'accablent. Il doit être partout à la fois, s'occuper de tout, à Rome, à Paris, à la Malmaison, à Villiers, à Béthanie. A la fois Supérieur, Maître des Novices, Architecte, homme d'affaires ; père surtout, il rayonne par la sainteté de sa vie. Cependant il a réussi à achever son second volume de Retraites Sacerdotales. La bonté de son cœur et sa douceur restent imperturbables.

Au Père Foy, il écrit :

« Je viens à vous avec mon cœur. Je me sens bien seul, habitué à causer dans l'intimité, à prendre conseil. Vous me restez, mais vous êtes loin.

« Les vieux et les saints ont disparu dans notre Œuvre, — sans doute nous restons encore quelques-uns prêts à tout pour Jésus et ses Prêtres, mais

il en est d'autres qui, pour diverses raisons, ne sont pas ou ne sont plus à la hauteur. La situation est telle que je n'ai plus personne à la maison de Paris pour en prendre la direction et pour me remplacer pendant mes voyages à Rome.

« A la Malmaison, celui qui préside veut toujours s'en aller. Il me faut tout prendre en mains, agir avec prudence et une surnaturelle diplomatie. Un de moins et j'arriverais à grands pas à un isolement complet. C'est là, mon cher Père, une phase douloureuse de l'histoire de notre Œuvre.

« Gardez tout cela, bien entendu, dans le tombeau de votre cœur. Priez pour moi. Que Jésus ait pitié de ma misère ! Oh ! que je voudrais devenir un saint, et un saint de feu. »

Quelques jours après il écrivait aux jeunes Novices de Rome : « Ce n'est pas le nombre qui fait les Œuvres, mais la sainteté des membres. Il suffit d'un saint pour remuer le monde.

« Souvenez-vous que le démon met tout en œuvre pour éloigner d'une vocation comme la nôtre parce qu'il sait le nombre d'âmes sacerdotales qui ne seront pas sanctifiées et même sauvées par le seul fait de l'infidélité d'un appelé à notre vocation. »

Il court à Brest où il passe cinq jours. Pour pouvoir partir à Rome il lui faut travailler jour et nuit.

« Ce matin, je me suis couché à 3 heures et me suis levé à 4 heures trois quarts. Voilà deux nuits que je me couche à une heure du matin, sans quoi impossible d'arriver. »

On comprend qu'il écrive : « J'ai été malade, très secoué ; 8 jours sans mettre le nez dehors. Deux gripes manquées ont abouti à une bonne et

une vraie. Je me sens affaibli et peu apte aux travaux de tête. Jésus remplace tout. »

Le 21 janvier 1922 :

« Quelle nouvelle ce matin ! Le Pape à l'agonie ! Je n'ai pu m'empêcher de pleurer. J'étais à Béthanie. J'ai réuni aussitôt la communauté à la chapelle et nous avons prié ensemble.

« L'Eglise perd son Chef et son Guide, et nous un Père. L'histoire le dira un jour. »

Le 9 mars 1922, à Jules-Edouard :

« Je dois t'avouer que j'ai été assez malade depuis trois mois. La grippe très forte que j'ai eue, — de la nature de celle qui a emporté Benoît XV, — m'a laissé des complications, un cœur bien fatigué et faible. Je me remets lentement et ne dors qu'avec des calmants. La maladie de plusieurs des miens rend encore impossible cette année notre fondation au Canada. »

Pie XI.

« Sa Sainteté Pie XI ne connaissait pas notre Œuvre. Trois semaines avant d'aller le voir je lui avais envoyé par son Maître de chambre, Mgr Caccia, un Mémoire succinct sur l'Œuvre avec des copies du Rescrit de Léon XIII, du Bref de Pie X, et de la Lettre de Benoît XV.

« Pie XI m'accueillit le 8 juin par un aimable « Bonjour, mon Père ». « Le seul nom de Fraternité Sacerdotale, me dit-il, indique déjà la beauté de votre Œuvre. » Il m'invita à fonder au plus tôt une autre maison à Rome, me parla longuement du Clergé. Mon impression est que le Pape est visiblement préoccupé du Clergé, de sa sanctification, et qu'il sera pour nous un Père.



Pro gratia et in precibus
26. X. 24 Pius PP. XI.

Cénacle Ste-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus
à La Pointe-du-Lac (Canada).



Couvent des Oblates de Béthanie
à La Pointe-du-Lac.

Me remerciant des volumes que je lui offrais, il me dit : « Mon Père, il faut que vous fassiez un autre Ouvrage sur la Vocation Sacerdotale. » Puis il me développa sa pensée : le Sacerdoce est un honneur non seulement pour le Prêtre, mais encore pour les familles. Il faut faire ressortir la dignité et la sainteté du Sacerdoce, l'importance du choix et de la formation des vocations, et celle de la bonne éducation. Il faut que le Prêtre sache se faire bien venir et ainsi exercer plus fructueusement son ministère. « Il y a des populations, dit-il, que l'on peut instruire en frappant sur la table, (et disant cela, il frappa du poing sur son bureau) ; mais il en est d'autres chez qui il faut faire entrer la doctrine autrement. »

La dernière partie de l'audience a été touchante. Avec une grande bienveillance, le Pape me dit : « Mon Père, vous avez sûrement constaté combien pour les Prêtres, il faut être bon, bon et miséricordieux, fermé aussi, c'est souvent nécessaire, mais surtout il faut être bon. » Je fis remarquer que si nous obtenons des résultats, c'est, avec l'amour du Très Saint Sacrement et la dévotion à la Très Sainte Vierge, par notre affection ; ajoutant que le caractère distinctif de toutes nos maisons est le grand esprit de fraternité qui s'établit entre nous et les Prêtres et parmi les Prêtres entre eux.

« Quelques jours plus tard Pie XI nous faisait adresser une Lettre dans laquelle il nous confirmait son profond attachement. Voilà le quatrième Pape qui se montre si paternel à notre égard. Toutes ces approbations, depuis 20 ans, sont comme des phares lumineux qui brillent dans l'ombre où s'est tenue jusqu'ici notre Œuvre. C'est la réponse du ciel aux attaques et à l'indifférence des hommes.

« Notre Œuvre est de race divine. Elle est née pour vivre et elle vivra. Ni le monde, ni l'enfer, ni les critiques, ni les persécutions, ni le doute des bons, ni le mépris des méchants, ni notre petit nombre, ni même nos propres misères ne doivent nous faire douter jamais un seul instant que Jésus veuille notre Œuvre et qu'Il nous multipliera un jour dans le monde pour le salut et la sanctification de ses Prêtres bien-aimés. »

Joies et sacrifices.

En juillet et août 1922, le Père est à Martigny d'où il écrit au Père Foy :

« Je suis raide comme un bâton, saturé d'acide urique : 82 à l'analyse au lieu de 35 qui serait la normale. Je sommeille plutôt que je ne dors vraiment.

« Ma vraie cure, c'est, avec les eaux bues en quantité et les bains, le silence et la solitude. Je ne regarde personne, ne parle à personne, même pendant les repas. Je dois passer pour un peau-rouge. Mais je vis avec Jésus. Je suis à côté de l'église, j'y vais à chaque instant. J'y demeure longtemps et ne « Le » quitte que quand la nuit est venue. Quel ciel !

« Je travaille quand même, le crayon à la main pendant mes marches solitaires dans les allées du grand parc.

« Jésus nous bénit dans nos deux Œuvres, nous avons des petits saints parmi les jeunes, des sujets d'avenir et de grande espérance. »

A son fidèle serviteur, Jésus vient encore demander l'immolation du plus cher. Les yeux baignés de larmes il annonçait le 23 août 1922 :

« Jésus est venu cueillir notre frère si justement chéri, mon enfant si tendrement aimé. Prions pour notre cher et tant regretté Frère Martineau. Il est allé à Jésus. Méritons qu'il en jouisse pleinement bientôt. J'en ai le cœur meurtri. J'adore, j'aime, je veux passionnément tout ce que veut Jésus. Ses desseins sont impénétrables, mais ils sont aimables et adorables. »

Le Père fait aussitôt écrire sa vie : « Histoire d'une vocation ». Elle paraît en 1924. Il veut le proposer en exemple aux jeunes gens des collèges et du monde pour susciter des vocations.

La mort lui enlève encore une insigne Bienfaitrice :

« C'est vraiment comme un membre de l'Œuvre qui est parti. Mort paisible, édifiante, admirablement abandonnée. Elle a résumé son âme dans les adieux qu'elle m'a envoyés : « Vous direz au Père : Jésus seul ! »

« Les crises douloureuses de coliques néphrétiques et hépatiques se renouvellent et me réduisent à l'impuissance quasi complète, au point que je ne peux dire la messe souvent que vers midi. Poussées d'acide urique qui me tiennent dans un état constant de souffrance et de raideur ; difficultés extrêmes à me plier et à marcher.

« Les affaires s'entassent. 150 lettres qui attendent. Pris de la tête aux pieds, et le cœur aussi. Autour de moi c'est aussi la maladie. »

Il recommande de veiller sur les santés et de donner à tous les adoucissements voulus. Et aux jeunes :

« Je voudrais vous crier à vous étourdir qu'il vous faut devenir des saints par le levier de

l'amour. Aimez et vous mourrez, et quand vous serez morts, vous vivrez. Vos Supérieurs n'ont pas besoin de votre volonté propre ni de votre esprit personnel. Soyez comme des cadavres dans la main de vos Supérieurs. »

En janvier 1925, le Père recevait de Pie XI une précieuse Lettre d'Approbation pour son Ouvrage sur le Sacerdoce de Jésus. « Quelle consécration de notre doctrine, écrivait-il, et de l'importance de nos études ! C'est Jésus qui va y gagner et c'est ma suprême consolation. »

Dans la Basilique Vaticane, le 12 juillet, perdu dans l'immense foule, il assiste l'âme et le cœur débordant de la plus sainte allégresse à la Béatification de son Père et Maître, le Vénérable Pierre-Julien Eymard.

Quelle joie aussi il éprouve de voir glorifier le saint Curé d'Ars, saint Jean Eudes, la Bienheureuse Bernadette, plus encore la grande Petite Thérèse. A cette dernière, il demande comme cadeau de canonisation l'âme d'un Archevêque schismatique, Mgr Vilatte qu'il aura le bonheur de ramener à l'Eglise.

Le récit de cette conversion mérite d'être connu et le Père lui-même va nous le faire.

Conversion de Mgr Vilatte.

« J'entrai en relation avec Mgr Vilatte, en janvier 1925, dans des circonstances vraiment providentielles, en même temps que fort délicates pour l'Eglise de France. Il s'agissait en haut lieu, parmi les membres les plus influents du gouvernement, de fonder une église nationale indépendante de Rome ou mieux contre Rome, en abolissant entre autre la loi du célibat ecclésiastique.

« Mgr Vilatte, 71 ans, Archevêque schismatique, vieux-catholique, ayant été à la tête des Culturelles en 1906, à qui Briand avait alors offert une mitre et une crosse, fut sollicité officiellement et plusieurs fois d'entrer dans ce plan et de prendre la direction du mouvement, en consacrant des Evêques et ordonnant des Prêtres.

« Les avances étaient alléchantes et les conditions matérielles séduisantes. Il composerait une brochure sur le projet, — aurait un traitement de 40.000 francs pour commencer, une maison, une église et une propriété de campagne.

« Mis confidentiellement au courant de ces faits, je les fis connaître à Sa Sainteté Pie XI, et je vis plusieurs fois à ce sujet S.E. le Cardinal Gasparri, Secrétaire d'Etat. Il fut alors résolu qu'à mon retour à Paris je tenterais d'approcher Mgr Vilatte et essaierais de le dissuader de prêter son concours à un pareil projet.

« Jésus qui avait des desseins de miséricorde sur cette âme coupable me fit réussir au-delà de toute espérance. Mgr Vilatte, grand, beau vieillard, longs cheveux blancs, tout vêtu de violet, me reçut d'abord avec une certaine défiance, puis réflexions surnaturelles, arguments de vérités incontestables, beaucoup de bonté et d'affection l'ont touché au cœur. Il me remercia d'être allé le voir, me baisant la main avant de partir. Sa confiance favorisa considérablement mon action surnaturelle auprès de lui.

« Dès la première entrevue, il consentit et s'engagea à ne point ordonner de Prêtres et à ne pas consacrer d'Evêques. Mais il restait dans cet esprit tant d'erreurs et de préjugés, et dans ce cœur tant d'aversion et d'animosité contre l'Eglise Romaine

qu'il s'y engagea des luttes terribles, dont la grâce seule était capable de triompher.

« Pendant plus de quatre mois, les entretiens se succédèrent, faisant tomber peu à peu les objections, ramenant le calme et prédisposant visiblement l'âme à un retour sincère à l'Eglise catholique.

« Déjà à la seconde entrevue, après l'acte de si paternelle bienveillance du Saint Père, lui envoyant sa « meilleure bénédiction » et l'assurant de ses prières ainsi que de son assistance matérielle dans l'avenir, j'avais obtenu qu'il soumit à Sa Sainteté la formule d'abjuration. J'aurais été prêt à quêter pour lui assurer une pension convenable.

« Je lui montre le côté surnaturel des épreuves, lui parle de la vie d'amour et de Jésus qui en est le centre et la source. Il est ému, écoute silencieux, pleure parfois.

« J'ai été sincère toute ma vie, dit-il, je croyais que je ne me trompais pas ; maintenant je vois que je me suis trompé. »

« On le cherchait toujours pour l'Eglise Nationale, mais il restait ignoré.

« Quand je lui demandai, afin d'attirer moins l'attention sur lui, de faire couper sa longue et belle chevelure bouclée, il se rendit aussitôt chez le coiffeur. « Tout ce que me dira le Père, je le ferai. »

« En avril 1925 j'allai le présenter au Nonce, Mgr Cerretti puis l'amenai déjeuner avec nous.

« Mgr Vilatte chez nous ! Le lion devenu un agneau ! Le lutteur et le révolté animé maintenant des mêmes sentiments que nous à l'égard de l'Eglise et du Pape. O Jésus, soyez béni ! soyez aimé !

« Il est dans l'admiration de la Bienheureuse Petite Thérèse. Je lui ai donné une relique, lui ai parlé aussi de la « Petite Mère ». C'est à Elles, me dit-il, que j'ai confié toute mon affaire.

« Nous avons causé du 199, boulevard Péreire, où il a habité et où nous avons fondé notre Œuvre.

« Il fallut du temps pour avoir une réponse de Rome. Alors, quels moments d'angoisse dans nos discussions ! C'est un miracle que cette conversion.

« Un jour, en lui montrant le portrait de la Petite Thérèse je lui dis : « Monseigneur, regardez sainte Thérèse. Je vous ai arraché votre âme et je la lui ai confiée. Je lui ai demandé, comme cadeau de sa canonisation de vous ramener à l'Eglise. »

« Après un moment de réflexion silencieuse, Mgr, dans un élan de générosité me dit : « Eh bien, c'est fait, je me soumetts à tout. »

« Je lui saute au cou et l'embrasse comme un enfant. Notre joie déborde. « Le sacrifice est fait, répète-t-il, je ne reviendrai plus. » Il me remercia.

« Mgr le Nonce fut tellement frappé de cette conversion qu'il me dit : « Il faut que vous écriviez l'histoire de ce cas unique et merveilleux. C'est à conserver. Il faut m'en faire un rapport que j'enverrai au Pape. »

« Mgr Vilatte se prépara au retour par une retraite de 8 jours à la Malmaison. Il y vint en « Clergy-man », suivant l'idée qu'en avait donné Mgr Cerretti. La grâce a transformé cette âme. A la chapelle il ne bronche pas et prie comme un ange.

« La cérémonie inoubliable d'abjuration eut lieu le 2 juin 1925, lundi de la Pentecôte, dans notre chapelle de Paris, devant Mgr le Nonce ; ce dernier nous dit que cette cérémonie était une de ses plus

grandes joies, au milieu des occupations habituelles de ses fonctions diplomatiques.

« Dès le lendemain, « La Croix » et l'« Osservatore Romano » annonçaient au monde « Une Grande Conversion ».

« Le Grand Converti reçut de Sa Sainteté Pie XI en souvenir, une grande médaille représentant d'un côté le Bon Pasteur et de l'autre le Pape.

« Il se retira au Monastère Cisterisien de Pont-Colbert pour y vivre pieusement caché. Il y mourut dans l'été 1929. »

Mort du Père Foy.

Après cette pêche miraculeuse, le Père prit quelques jours de repos à Fiuggi et le 31 juillet 1925, il était à bord du *Melita* en compagnie de Mgr Deschamps, Evêque-auxiliaire de Montréal et de treize autres Prêtres en route pour le Canada.

Il écrivait au Père Foy :

« Jésus ! C'est le dernier cri d'amour que je vous envoie par-dessus les Alpes avant de m'élan- cer sur l'Océan à la conquête des brebis que Jésus a marquées de son sceau pour faire partie de son troupeau privilégié dans la Fraternité Sacerdotale. Je voudrais être déjà de retour. Mais soyons coura- geux. C'est pour Jésus, pour l'Œuvre. Puisse Jésus me faire trouver des âmes d'élite, dans ce laby- rinthe où grouillent l'activité fébrile et les jouis- sances terrestres. Je vous embrasse deux fois, pour le départ et pour le retour. »

Hélas, ce fidèle compagnon des anciens jours fut appelé à la récompense avant le retour du Fonda- teur. Le 4 septembre, Jésus venait le cueillir.

« Ma douleur, écrivait le Vénéré Père, à ses enfants de Rome, va cheminer avec moi dans mes

courses apostoliques. Au retour, comment vais-je me faire à ne plus revoir parmi vous cette chère Relique des temps passés ! Ah ! je vais vite monter au ciel pour oublier qu'il n'est plus là. Vos devanciers sont des saints qui nous montrent la voie. »

Le 31 décembre la mort venait cueillir encore le Père Louichon à 45 ans, emporté par une fièvre maligne après 4 jours seulement de maladie.

Frère Bergeron, Supérieur.

Le Vénéré Fondateur nomma alors le Frère Bergeron, qui n'était pas encore prêtre, Supérieur des Maisons de Rome et de Monte-Mario, ainsi que du Noviciat et du Scolasticat.

Un an et demi auparavant, le 4 juin 1924, dans son testament il avait exprimé le désir de voir ce Frère lui succéder dans le gouvernement de l'Institut, en cas de mort. « A cet effet, avait-il écrit, je lui donne en mourant, ma plus paternelle bénédiction afin que par la grâce de Jésus, elle lui soit force et secours et qu'il la redonne souvent ensuite, en mon nom, à ceux que je lui confie. »

Mais auparavant il devait empêcher la mort de le lui ravir. C'était aux premiers jours de 1924. Ce Frère gravement atteint des poumons subissait une sérieuse opération chez les Sœurs de la Sagesse, via Toscana.

Le 6 janvier, le Fondateur avait écrit au Père Foy :

« Il faut tout faire pour conserver cette précieuse santé. Si la situation s'aggravait et devenait humainement désespérée, ne craignez pas de faire une sommation fraternelle à notre « Petite Mère » et de poser un acte de suprême confiance en envoyant quelqu'un déposer sa relique sur notre cher

malade et la supplier de le guérir. Ayons la foi. Jésus n'attend peut-être que ce moment désespéré pour lui faire faire un nouveau miracle. »

Le 8, il écrivait :

« Notre « Petite Mère » nous a exaucés. Tous nous avons tant prié ! Moi, j'ai souffert un calvaire et je lui ai parlé si intensément que je me demande ce qu'auraient été désormais nos relations, si elle ne m'avait pas écouté. J'ai été prier à son tombeau et lui ai carrément demandé la guérison de notre cher Frère Bergeron. Je pourrais même dire que je la lui ai commandée. »

Dans la suite le malade revint à la vie. Il se fortifia de jour en jour, put terminer ses études théologiques, faire sa profession perpétuelle le 3 mai 1925 et être ordonné Prêtre le 8 août 1926. N'ayant qu'un pauvre poumon, il continue, de nos jours encore, à se bien porter et travaille avec une vaillance qui ne se dément pas. Pendant 20 ans il a présidé aux destinées des maisons de Rome comme Supérieur. Depuis 1946, il a succédé au Père Fondateur, comme Supérieur Général de la Fraternité Sacerdotale.

Aurore blanchissante.

En cette fin d'année 1925, le Père encore au Canada, écrit à ses enfants de Rome :

« Je fais du bon travail. Je voudrais grossir le nombre des oiseaux à mettre en cage.

« Pas de vertus médiocres. Visons à la sainteté. Pas même de vol terre à terre, envolons-nous dans les hauteurs. C'est là qu'habite Jésus et qu'Il s'unit intimement aux âmes. N'ayons pas peur de monter en avion ; quand c'est l'amour qui en est le moteur, la région des nuages est vite traversée et, par delà,

l'âme vit en pleine lumière et fait de la vitesse à la manière des saints qui d'un vol attergent les cimes sublimes de l'amour unité.

« Simplifiez votre spiritualité. Pas de dévotions, pas de longues considérations sur tout ce qui fait l'apanage de la vertu. Allez droit au but, contemplez Jésus, éprenez-vous d'une telle passion pour Lui.

« Rien, rien, rien, ne doit vous faire changer d'un iota dans le don de vous-même que vous avez fait à Jésus. Aucun événement de ce monde, aucune épreuve de cœur, d'esprit, d'âme ne doivent modifier tant soit peu l'état qu'ont créé pour vous, et votre donation à Jésus et l'acceptation qu'en a faite Jésus.

« Laissez tomber les étoiles du ciel et s'ouvrir les volcans de la terre, mais vous vous êtes et vous devez demeurer ce que l'amour de Jésus vous a faits ; les privilégiés de son Cœur, ses adorateurs officiels, les futurs apôtres de ses Prêtres, les enfants tendrement aimés de la Fraternité Sacerdotale.

« Mon passage dans tous les diocèses et plus de 20 Collèges et Séminaires sera fructueux. J'ai longuement causé avec tous les Evêques, Supérieurs, Directeurs. J'ai vu un grand nombre de Prêtres. J'ai parlé à une multitude d'élèves dans des entretiens privés. J'ai fait environ cinquante Conférences et sermons, répandu des milliers de Notices sur l'Œuvre et autant de feuilles de propagande, plus de cinquante brochures sur la Fraternité Sacerdotale, cinquante à soixante exemplaires de la « Vie du Frère Martineau. »

Résultat : c'est que partout on a maintenant une conception plus exacte de l'Œuvre et le germe de

la vocation est déposé dans un grand nombre d'âmes. Une quinzaine de vocations se préparent à venir l'été prochain. Le Noviciat devra dilater ses tentes. Le soleil perce déjà la nue et fait entrevoir un avenir radieux. Tous nous serons heureux plus tard d'avoir laissé couler de notre cœur la rosée bienfaisante dont Jésus se sera servi pour féconder les jeunes plantes sorties du sol canadien. »

Revenant du Canada à bord du *Rochambeau*, le 31 décembre 1925, il écrivait encore : « Sur la crête des vagues, je vous envoie Jésus. La mer nous fait voir quelle puissance elle recèle dans son sein. Partis de New-York par un vent violent qui a pris le paquebot en flanc, nous avons roulé pendant trois jours. Après une journée de beau soleil, la mer s'est de nouveau déchaînée en violente tempête. Les vagues écumantes s'embarquent les unes sur les autres, s'élançant, puis retombent creusant des vallées et de profonds abîmes. Le vaisseau danse comme une plume, semble sur le point d'être submergé. Après avoir plongé comme s'il allait s'engloutir, il se relève et monte sur les vagues comme s'il voulait les écraser. Spectacle grandiose qui parle éloquemment de la puissance de Celui qui commande en Maître aux éléments et tient le monde dans sa main. »

N'est-ce pas là une image des 25 années de la vie dont nous venons de lire le récit ? Jadis, à Lérins, le Père avait écrit : « J'étais toujours à l'avant, face au danger ». En jetant un coup d'œil sur ses activités de fondateur, il pouvait reprendre la même formule et redire : « Je me sens calme et heureux ; sur les flots plane la sainte et adorable volonté de Dieu à laquelle obéissent les vents et les tempêtes. »

TROISIÈME PARTIE

LE VÉNÉRÉ PÈRE

(1926-1946)

JÉSUS !

« Jésus !

« Je lègue à mes bien-aimés enfants spirituels des deux Œuvres, présents et futurs, « l'esprit d'amour et d'immolation au service des Prêtres du Seigneur » ; esprit qu'ils doivent aller puiser constamment en Jésus Prêtre et Victime dans l'Eucharistie et dont ils trouveront la doctrine et l'application dans leurs Constitutions.

« Je les confie à l'Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu et Reine du Clergé, à qui je consacre une dernière fois mes deux chères Œuvres.

« Je les supplie tous, et du plus intime de mon âme, de ne vivre que pour Jésus seul, de travailler sans relâche à leur propre sanctification, de demeurer unis par les liens d'une sainte charité et d'une douce fraternité, de se dévouer avec amour et un zèle infatigable au bien, au salut et à la sanctification des Prêtres, pour qui seuls ils existent.

« Qu'ils se rappellent souvent que Jésus seul est tout ! Qu'ils fassent de Lui l'objet exclusif de leurs aspirations et de leurs désirs ; qu'ils mettent en Lui seul toutes leurs joies et leurs espérances, tout leur amour et leur suprême bonheur ! Pour Lui et pour ses Prêtres, qu'ils soient heureux de souffrir, de se dépenser, de vivre et de mourir ! »

(Mes Adieux suprêmes).

CHAPITRE PREMIER

FLORAISON NOUVELLE

(1926-1934)

« La foi des saints est en eux le principe de la fécondité surnaturelle, comme elle le fut dans le Père des Croyants. Elle est victorieuse de toutes les forces du monde » (Dom Guéranger).

Pour notre vaillant apôtre, le tournoi n'est pas fini ; il reste encore le plus important, « la finale », qui décide de la partie. C'est la fin qui couronne l'Œuvre.

« Le germe déposé en terre il y a vingt-sept ans, écrivait-il le 11 février 1928, devait y mourir pour porter ensuite beaucoup de fruits.

« Les jours d'attente ne sont plus, l'hiver est passé, le soleil printanier s'est levé, l'heure de la moisson est venue. Après les années de sommeil apparent, Jésus a tout à coup envoyé une floraison de vocations qui a marqué une étape nouvelle. »

Dernière étape.

Celle d'un beau soir empourpré du même consommant amour dont nous l'avons vu brûler au matin et au midi.

Soixante-dix ans ! Soixante-quinze ans ! Accablé de labeurs et d'infirmités, c'est l'heure où tant d'autres songent au repos. A lui, Jésus demande de continuer encore.

Les anciens compagnons et les plus saints ont disparu, une génération à qui il avait déjà donné toute son âme. Il est prêt à recommencer, ardent, plein d'entrain, joyeux.

A soixante-dix-huit ans, on le voit parcourir encore lui-même collèges, séminaires, familles, pour recruter les nouvelles phalanges.

Aux accents enflammés de sa voix, comme au temps de saint Bernard, jeunes gens et jeunes filles accourent, épris de son idéal d'amour. Ils seront ce qu'il aura de plus cher au monde, ses continuateurs.

L'ambition suprême du saint Fondateur sera de les former aux solides vertus de leur vocation, d'enraciner profondément dans leurs cœurs l'esprit qu'il a lui-même reçu de Jésus, afin qu'à leur tour, tel un brillant flambeau, ils le passent bien intact aux autres.

Une fois encore nous verrons le démon tenter en vain d'engloutir la frêle nacelle sous les flots de la calomnie.

Le Père va ouvrir encore quatre Cénacles, voir l'érection canonique de ses deux Congrégations, donner l'essor à d'autres apostolats, écrire et survivre à la guerre de 1939 où soixante de ses enfants, fils et filles, seront internés derrière les barbelés, le plus grand nombre durant quatre ans.

Vocations nombreuses.

De Rome, le 3 mai 1926, il écrit : « Je suis obligé de retourner au Canada. J'ai treize vocations de Prêtres et de Séminaristes qui sont prêtes à partir pour le Noviciat. J'irai les chercher, en décider peut-être trois ou quatre autres. Ici et à Monte-



Groupe de Prêtres de Trois-Rivières en retraite au Cénacle de la Pointe-du-Lac, en 1929.

Cénacle Saint-Jean à Benais (I.-et-L.).



Cénacle Saint-Pierre à La Beuvrière (M.-et-L.).



Mario, je suis obligé de construire. Gros embarras, mais nécessité. Le Pape que j'ai vu pendant vingt-cinq minutes, en est bien frappé et bénit mon voyage. Je m'embarquerai le 22. »

Le 25 mai, à bord de *La Savoie*, il écrivait à ses enfants : « Jésus ! Mon âme silencieuse prie sans cesse. J'ai un petit ami, un petit mousse de Paimpol, à qui je parle de Jésus et de la Sainte Vierge. Je lui apporte deux fois par jour des fruits et des gâteaux que je prends dans la salle à manger.

« J'ai pu travailler beaucoup, finir ce matin la revue complète de nos Constitutions pour les adapter au nouveau code et les mettre d'accord avec le Coutumier.

« J'ai préparé mon plan de campagne, fait une revue complète des vocations. J'aime mieux un saint que cinquante vocations médiocres. Priez pour que Jésus m'envoie l'argent nécessaire à nos constructions de Rome. Il faut bien loger les saints de l'avenir, mais quelle somme !

« Demain, fête de saint Philippe, le fou d'amour. Je voudrais être de sa Confrérie. Je vous permets à tous de vous y faire inscrire.

« Encore vingt-quatre heures sur l'Océan. A New-York, comme je le fais toujours, j'irai passer l'après-midi à la cathédrale aux pieds de Jésus, avant de prendre le train pour Montréal à 9 heures du soir. »

Le 13 juin, à Nicolet, le Père assistait à l'Ordination sacerdotale d'un de ses fils, le Père Allard¹, futur Supérieur de la première fondation canadienne, et dans la suite, Assistant Général de la

¹ Décédé saintement le 13 septembre 1950.

Congrégation. Le lendemain, il présidait à sa première Messe et aux fêtes de famille.

A la fin de juillet, à bord du *Melita*, avec les treize vocations, il revenait en Europe, s'arrêtait à Lisieux et à Paris, et partait ensuite pour Rome.

Audience de Pie XI.

Après avoir prêché la retraite annuelle à Monte-Mario, clôturée par l'entrée au Noviciat de tous les Postulants, le Vénéré Père conduisait tous ses enfants en audience spéciale à Sa Sainteté Pie XI, le 12 septembre. L'audience privée dura vingt minutes. Le Père remit à Pie XI le volume demandé sur « La Vocation Sacerdotale ». Le Saint-Père souriant, heureux, tenant dans sa main le livre qu'il a promis de lire, bénit les jeunes novices et leur donna sa main à baiser ; puis il adressa au Père ses félicitations : « C'est un vrai coup de filet, lui dit-il. Il faut que vous fondiez au Canada. »

« Vous êtes venus, poursuit-il, comme de bons enfants, solliciter la bénédiction du Père commun. De tout cœur, je vais vous la donner, bénir aussi vos pays, vos familles, surtout votre famille spirituelle et toutes vos intentions. A cette bénédiction, je joins un souhait : c'est que vous aimiez votre vocation et vous vous remplissiez de son esprit. Nous admirons beaucoup ce magnifique esprit sacerdotal, de charité et de fraternité, comme votre nom l'indique. Rien de plus beau, de plus grand, de plus noble. Vous possédez déjà cet esprit, mais nous souhaitons qu'il se développe encore, qu'il abonde et surabonde en chacun de vous, qu'il se propage « secundum latitudinem, altitudinem et profunditatem ».

« Nous souhaitons vous voir rayonner partout cet esprit à l'exemple de Jésus-Christ qui fonda la première Fraternité Sacerdotale, son Collège Apostolique, où il forma les premiers Prêtres.

« Jésus est donc votre Frère Aîné et divin, imitez-le. »

Inoculer l'esprit.

Mai 1927 : « Notre Noviciat de Rome est une rare école de sainteté. Jésus y opère des merveilles de grâces. Son action est manifeste. Il y est servi avec une grande ferveur. Plusieurs marchent à grands pas vers la sainteté. C'est ma suprême consolation. »

Deux fois par année, au printemps et à l'automne, le Père s'y rend pour y vivre avec ses enfants.

Le 4 juillet 1927 il écrit : « Nos constructions à Monte-Mario sont terminées : un nouveau bâtiment d'une trentaine de chambres, parfaitement installées, jouissant d'un panorama féérique des fenêtres et surtout de l'immense terrasse. Le Noviciat y séjourne durant l'été.

« Je m'occupe de la plantation de quatre cents arbres : cyprès, thuias, pins, de travaux d'embellissement, de nouvelles et larges allées, travaillant au beau soleil, en blouse et chapeau de paille. Je profite de l'occasion pour inoculer l'esprit dans les âmes. »

23 octobre 1927 : « Nous sommes peu nombreux, c'est pourquoi chacun doit donner et produire comme dix. Pour cela il nous faut de l'amour ; il nous faut aussi de l'esprit de sacrifice capable de nous faire monter un calvaire tous les jours ;

il nous faut une sainteté d'amour crucifié qui rayonne Jésus Prêtre et Victime que nous avons mission d'imiter et de révéler au monde.

« Devenez savants de la science de Jésus seul et vous serez docteurs au ciel. »

Chaque année il prêche à Monte-Mario la retraite annuelle, et pendant toute la durée de ses séjours, il multiplie les conférences, chapitres, directions privées, exhortations. La famille grandit chaque année : vingt, trente, puis quarante religieux.

17 février 1928 : « Nous nous développons, mais surtout nous nous consolidons et préparons l'avenir.

« Nous sommes les fils de l'amour. Personne ne se sanctifiera et ne persévérera si l'amour de Jésus n'est pas son mobile, sa vitalité, la forme de sa perfection, le caractère distinctif de toute sa vie.

« Peu importe nos Œuvres extérieures, si Jésus ne vit pas intensément en nous d'abord.

« Devenons des saints et tout est fait. »

24 janvier 1929 : « Laissez aux autres les moyens détournés d'aller à Lui. Pour vous, laissez-vous fasciner par Jésus, saisissez Jésus, emparez-vous de Lui et enchaînez-Le dans votre cœur. C'est ce qu'Il veut ; c'est ce qui fait son bonheur.

« Vous m'êtes ce que j'ai de plus cher sur la terre. Que je vous voudrais saints ! car c'est la volonté formelle de Jésus sur vous. Sans quoi, nos deux Œuvres boiteront et Jésus n'y sera pas glorifié comme Il doit l'être. »

2 février 1930 : « Vous pouvez remplir bien des fonctions sur la terre, vous n'en remplirez jamais de plus honorable et de plus sanctifiante que votre vie d'adoration.

« C'est Jésus qui, d'une volonté formelle, vous veut à ses pieds. Que votre vocation adoratrice brille au-dessus de vos têtes comme l'étoile qui guidait les Mages. Marchez dans sa lumière. Ne vous en écarterez jamais. Ne la négligez pas pour des Œuvres quelconques extérieures. Tout au contraire, subordonnez toujours votre apostolat sacerdotal à votre vie d'adoration. Venez puiser sur le prie-Dieu les lumières, les grâces, la sagesse, la force, le zèle et la charité.

« Il faut des saints ! Des saints pour réaliser le rêve sublime que j'ai formé de donner des âmes anéanties en qui Il vive seul et qu'Il consume du feu de son amour.

« Que chacun ait à cœur de conserver à notre vie d'adoration sa place prépondérante dans l'Institut et d'en faire son école de sainteté.

« Le fondateur reconnaît comme un devoir essentiel de sa charge de vous former à la perfection et de réclamer de vous la sainteté. Si je vous demandais moins, vous pourriez à bon droit m'accuser d'infidélité dans ma charge et de trahison à votre égard. Non, non.

« Sans Jésus : des cymbales retentissantes. »

3 avril 1932 : « En dehors de la volonté de Jésus : mensonge et vanité. Que nous importe de faire ceci ou cela, d'être ici ou là, d'être employé à ce qui nous plaît ou nous déplaît, de voir le succès ou l'insuccès couronner nos efforts, d'être bien ou mal traité, d'être compris ou incompris, d'être estimé ou méprisé, etc..., si en réalité Jésus le veut ainsi et s'Il trouve sa gloire à accomplir en nous son bon plaisir.

« Le soir, ne pensez plus à ce qui reste à faire, ni même au lendemain. Des actes d'amour, des actes d'amour. C'est le grand remède. »

17 décembre 1932 : « Ce qui glorifiera Jésus, ce n'est pas tant notre nombre que la sainteté de chacun.

« Des âmes pieuses qui mènent une vie vertueuse ordinaire, il y en a beaucoup et il s'en rencontre en grand nombre dans la vie religieuse. Mais des âmes entièrement données à Jésus, mortes à elles-mêmes, livrées sans réserve à son action divine et consumées du désir d'un amour toujours grandissant qui les constitue hosties et victimes avec Jésus leur divin Modèle au Sacrement de son amour, il y en a peu, hélas ! Ames privilégiées, qui, simplifiant tout dans leur spiritualité, ne soupirent plus qu'après Jésus, ne vivent plus que d'un amour intense, qui fixent en Jésus seul leurs pensées, leurs désirs, leurs aspirations, pour se contenter de Lui.

« Le Sacerdoce de Jésus, voilà le phare lumineux qui doit éclairer le monde.

« Avec les santés actuelles, il faut être attentifs et prudents. Que l'on remplace alors les mortifications corporelles par les spirituelles qui sont d'une bien autre valeur. Que tous soient au moins mortifiés, s'ils ne peuvent être pénitents. »

Fondation au Canada.

A l'été 1929, le Vénéré Père sur le *Montclare*, avec deux compagnons, arrivait à Montréal. Le 19 juin, il écrivait : « Tous les Evêques ici s'intéressent à notre fondation. Mgr des Trois-Rivières ne peut être mieux disposé et plus sympathique.

« A Nicolet, pêche miraculeuse de vocations. Admirables dispositions de Mgr Bruneault et de

son Clergé. Des amis nous conduisent en auto dans toutes les directions.

« Jésus fait des choses merveilleuses pour cette nouvelle maison. Il n'y a que Lui ! Nous Le toucherons du doigt.

« Nous avons trouvé une propriété très belle, appropriée, toute prête, à la Pointe-du-Lac, à 7 milles de Trois-Rivières, dans un site féérique, non loin de l'église paroissiale, en face du Lac Saint-Pierre, où passent chaque jour les paquebots transatlantiques, à 300 mètres de la route nationale, en bordure d'une belle forêt d'érables, de pins et sapins, à mi-chemin entre Québec et Montréal. C'est une bénédiction évidente de Jésus.

« Le 1^{er} juillet, écrivait-il plus tard, nous avons signé l'achat. Les dons en argent et en nature nous arrivent. La sympathie est générale. Je suis pris du matin au soir. »

26 juillet : « Cinq autres vocations arriveront le 1^{er} août et nous commencerons notre vie d'adoration. »

4 août : « Le nouveau Cénacle Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus est installé définitivement depuis le 1^{er}. Messe par Son Excellence Mgr Cloutier. Le Très Saint Sacrement est exposé tous les jours de 5 h. 30 du matin à 6 heures du soir. Nous sommes onze. Nos deux maisons sont parfaitement appropriées. »

26 août : « La première retraite prêchée dans notre Cénacle canadien bat son plein depuis hier soir. Vingt prêtres de Trois-Rivières y assistent, merveilleux de piété, de silence, de recueillement, de charité fraternelle et de compréhension amoureuse du Sacerdoce de Jésus.

« Ainsi, écrivait-il le 27 décembre, un nouveau Cénacle s'est élevé sur la terre canadienne, présage de vitalité divine pour la Congrégation et les Œuvres sacerdotales.

« Bientôt l'Amérique du Sud participera au même avantage par notre fondation projetée au Brésil.

« Des saints ! des saints ! Devenons des saints, mais pas des saints de carton, à petites vertus, mais des saints de granit, dans lesquels la croix s'incruste sous la pression véhémement et continue de l'amour. »

En cette fin d'année, le Père a rencontré à Rome le nouvel Archevêque de Paris, Son Eminence le Cardinal Verdier, qui l'a assuré que la Fraternité Sacerdotale trouverait toujours en lui un Père et un ami.

Au printemps 1930, le Père est revenu sur les bords du Saint-Laurent, en compagnie du Père Buteau. Il a décidé la construction d'une nouvelle maison de vingt chambres avec chapelle, double sacristie, oratoire de la Sainte Vierge, réfectoire, sous-sol, afin de pouvoir loger les nouvelles recrues.

« J'ai besoin de faire une halte, écrit-il le 15 juin 1930. Voilà près d'un mois et demi que je roule en chemin de fer, visite seize séminaires, ai des entretiens avec cent vingt-cinq élèves, fais des conférences dans les communautés, traite des affaires matérielles. J'ai décidé dix-huit vocations. Tout cela par 32 degrés de chaleur. Si les ardeurs divines pouvaient monter à 100 degrés ! Mourir consumé d'amour, quel idéal !

« Au mois d'août, je prêcherai les deux Retraites ecclésiastiques de Trois-Rivières. Priez et faites prier pour cela. »

Zélé recruteur, ardent prédicateur, le Père se fait aussi constructeur. Le 24 juin il écrit :

« Je suis condamné à rester sur place ces jours-ci. Depuis ce matin, nous sommes en chantier, au moins vingt ouvriers. Les pins, les chers beaux pins tombent les uns après les autres. Un arbre c'est si beau dans la nature. Mais il le faut. Le Cénacle qui abritera Jésus prendra la place. »

22 juillet : « Notre construction avance. On élève le deuxième étage. Mais les plus belles constructions ne valent pas un acte d'amour. J'aimerais mieux que nous habitions dans d'humbles cabanes et nous voir saints.

« La grande voix d'amour de Jésus Prêtre et Victime a été entendue. De toute part les âmes généreuses et éprises d'amour crucifié vont accourir pour augmenter nos phalanges. Nous devons couvrir le monde. En attendant que l'Œuvre ait ouvert ses Cénacles par l'univers, elle doit rayonner par la vertu et la sainteté de ses membres. »

Violente rafale.

Ces grandes bénédictions du Canada sont suivies d'épreuves. La longue vie de notre Fondateur est à l'image d'une traversée orageuse. Cependant, il n'arrive que ce que Jésus permet.

Au début de cette année 1931, une collaboratrice dévouée depuis vingt ans abandonne brusquement, très surexcitée elle avait dû être soignée en 1920. Elle s'enfuit emportant caisse, registres, documents. Une fois dehors, elle répand des accusations abomi-

nables contre le Fondateur et ses Œuvres. Elle rédige même trois mémoires dans ce sens, passant en revue les moindres faits et gestes de la vie du Vénéré Père depuis son berceau.

Le fondateur y est pris à parti dans toutes ses fonctions de Supérieur, d'administrateur, de directeur, de confesseur. Il est ridiculisé, traité de voleur, trompeur, mauvais prêtre. Son action de grâces après sa messe est qualifiée « d'hébétude ». Il ne pense qu'à Lui, à sa santé, à ses cures d'eaux, à sa nourriture, à ses vêtements, à ses voyages au loin sur la mer, en wagon-lit. C'est un homme à idées fixes, extravagant, qui gouverne de droit absolu. Son mysticisme de Jésus seul à des relents d'hérésie. Ce n'est pas lui qui se surmène ni se « surpresse ». Il sait faire ses petites promenades, dormir deux fois par jour.

Joignant vingt lettres du Père à ses pages, la malheureuse faisait parvenir le tout, par des intermédiaires qualifiés au Nonce de Paris, afin d'atteindre plus sûrement le Pape. Le dossier fut effectivement envoyé au Cardinal Secrétaire d'Etat pour être communiqué au Saint-Père. Pie XI renvoya l'affaire à la Sacrée Congrégation des Religieux qui ordonna une enquête, priant le Cardinal de Paris de nommer un Visiteur Apostolique.

L'intrépide Père souffre dans son âme, mais ne craint rien.

« Je vis sans doute souvent sur le Calvaire, écrit-il, mais j'aime la croix qui me crucifie avec Jésus pour son Œuvre. Le Père Bergeron fait aussi l'apprentissage de la montée du Calvaire. Aimons ! Dans l'amour il y a la purification et la sainteté. Si nous aimons Jésus, il nous aimera et se fera notre

défenseur. Il saura tirer le bien du mal. Tout tourne au bien de ceux qui L'aiment. »

Racontant une visite qu'il fit ces jours-là, au Cardinal Granito di Belmonte, il écrit : « Je ne me suis pas gêné pour protester contre la facilité avec laquelle on ajoutait foi aux dénonciations et contre la forme solennelle et officielle que l'on donnait aussitôt à la procédure. Son Eminence pense visiblement comme moi ! »

Quant à la pauvre transfuge, le Père tremble pour son âme, « la source principale de ses fautes et de sa défection étant l'orgueil, elle disait ouvertement qu'elle ne pouvait subir aucun commandement ». Il craint pour elle le châtement.

Un an après sa fugue, elle adressait une lettre de réparation, disant son malheur, demandant pardon, faisant restitution. Quelques mois après, un matin, elle était trouvée à Solesmes, dans son lit, la corde au cou, tentant de se suicider. Internée au Mans, libérée, de nouveau internée en Bretagne dans un asile d'aliénés, elle y mourut folle, abandonnée, dans d'atroces souffrances. « Quelle mort, écrit le Père. Espérons que Jésus lui aura fait miséricorde. C'est ma grande prière. »

Visite apostolique.

Les paroles volent, les écrits restent et font du mal. « A Rome, on crut devoir accorder un certain crédit à ces pages écrites dans un moment d'exaltation. Le premier résultat fut de tourner les esprits contre nos deux Œuvres et d'arrêter net les démarches en cours en vue de l'approbation canonique de la Fraternité Sacerdotale. Le second fut la visite apostolique qui dura quatre ans et nous fut nettement défavorable et hostile. »

Le visiteur, influencé par le dossier des dénonciations, n'eut aucun mot favorable ni pour le fondateur, ni pour l'Œuvre elle-même. Il ne voulut considérer la Congrégation que comme inexistante, minimisant la portée du Rescrit de Léon XIII et du Bref de Pie X. Le Père lui apparut exagéré. L'élévation de ses pensées, de son âme, de ses écrits, lui échappèrent.

Le Cénacle du 228, boulevard Péreire lui apparut une maison somptueuse ! Pourtant l'eau courante dans les chambres n'existait pas encore, et quelles chambres modestes, meublées d'un lit, d'une table et de deux chaises. Nos publications n'étaient pas déposées à la Bibliothèque Nationale, ni au Ministère de l'Intérieur ; d'où, infraction à la loi et mauvais exemple en tant que Prêtres. Nous ne demandions pas aux Prêtres de passage, aussitôt arrivés, d'aller faire viser leur Celebret à l'Archevêché. Nous étions mal situés, à l'extrémité de Paris. Les propriétés représentaient des capitaux immobilisés, infructueux, qu'il aurait été préférable de mieux employer ailleurs.

Il fit enquête auprès des Prêtres confiés à la Fraternité Sacerdotale par leurs Evêques et jugea d'après les dires de certains d'entre eux.

Le culte pour le Nom de Jésus le laissa indifférent. A Béthanie, il avait trouvé curieux d'entendre les Petites Sœurs lui parler de « Jésus seul ». Les religieux, humbles et modestes, formés à l'effacement, à l'anéantissement personnel lui parurent tous peu qualifiés pour s'occuper des Prêtres. Pour un tel ministère, selon lui, il fallait appartenir à un grand Ordre religieux, ou du moins être très savant et mûri par une longue expérience.

Il jugea donc qu'il fallait dissoudre la Fraternité Sacerdotale et liquider les maisons. Les biens devaient être rendus à l'Eglise et les Prêtres confiés à quelque ancien Directeur ou Supérieur de Grand Séminaire, homme de culture ou de valeur indiscutable, car il ne voyait personne dans l'Œuvre qui fut à la hauteur d'une telle tâche.

« Avec les hommes, écrit le Père, le 6 janvier 1933, il faut nous attendre à bien des incompréhensions et à des procédés bons dans l'intention, mais humains quand même, et quand l'esprit administratif s'en mêle, les actes manquent souvent de cette souplesse dont le cœur a le secret. »

Racontant une autre visite, il note : « L'entretien m'a paru sympathique ; mais la malheureuse diplomatie est là. Il n'y a qu'à attendre et à nous abandonner amoureusement à Jésus et à son adorable volonté. »

Plus douloureuse encore pour l'âme du Père fut l'épreuve venant de plus haut. Aux accusations sans portée qui donnèrent lieu à la Visite Apostolique, sont venues s'ajouter sur le bureau du Saint-Père, les conclusions défavorables du Visiteur. Seule fait défaut la ratification pontificale.

Néanmoins, Pie XI ne voudra rien faire qui puisse porter préjudice à l'Œuvre qu'il estime. Il lui continuera même les actes de sa plus paternelle bienveillance. Il va attendre. Cependant, tant que durera la visite, il se refusera à recevoir le Fondateur. Et quand ce dernier ira, comme à l'ordinaire, demander une audience, le Pape lui fera répondre que, s'il a des choses graves à traiter, il veuille bien s'adresser au Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation des Religieux. Le Père a compris.

Très douloureuse blessure au cœur du plus aimant des fils, si attaché au Vicaire de Jésus-Christ qu'il avait désiré un quatrième vœu, celui de servir le Pape jusqu'à la mort.

A cette heure critique, la porte du Vicaire de Jésus-Christ lui était fermée. Le Père décida de porter seul cette souffrance, seul avec deux intimes. Tous les autres devaient l'ignorer. Il quitta Rome soudainement afin d'avoir par là une explication à donner à ceux qui s'enquerraient s'il avait vu le Pape.

Et des bruits circulèrent : « Vous voyez bien que le Pape ne l'a pas reçu. Son étoile a pâli à Rome ! C'est la défaveur, la disgrâce. »

Deux nouvelles Maisons.

Le Père sait que des tribulations de ce genre furent le lot des plus grands fondateurs. Elles ne le troublent pas. Il s'est engagé à travailler jusqu'à la mort, non pour le succès, mais pour Jésus seul.

« Trente lettres de mes religieux qui attendent que je puisse les lire. J'ai lancé toute la nombreuse communauté de Rome dans la musique, en vue de nos maisons présentes et futures de Prêtres âgés, malades. Tous apprennent l'harmonium et dix-neuf des instruments divers : violon, violoncelle, cornet, flûte, clarinette, saxophone. Quatre vocations arrivent du Canada.

« A Monte-Mario nous sommes en pleine construction. Il a été transporté au-delà de cinq mille brouettées de terre et nous n'avons pas fini. Nous faisons des ateliers pour les divers corps de métiers dans lesquels excellent les uns et les autres : menuiserie, serrurerie, mécanique, moulage d'où sont

sorties de magnifiques statues. Au premier étage, il y a six autres ateliers : couture, cordonnerie, dessin, reliure, repassage et une grande salle de musique.

« Je ne pourrai aller faire notre fondation au Brésil. J'y enverrai trois Pères, le Père Buteau avec les deux Pères brésiliens. Je suis bien aidé partout, mais que de choses reposent sur moi seul ! »

Le Cénacle de la Malmaison étant devenu insuffisant pour répondre à toutes les demandes, le Père est préoccupé de construire ou bien de faire une nouvelle fondation.

Son rêve va en partie se réaliser au printemps 1932. Le 17 avril il écrit :

« Je traite depuis quinze jours l'achat d'une propriété en Touraine, à Benais (Indre-et-Loire), pour y installer un nouveau Cénacle destiné aux Prêtres âgés, fatigués et retraités. Magnifique domaine de 12 hectares où château et dépendances peuvent fournir soixante-dix chambres, sans parler de toutes les pièces communes. Parc immense avec pelouses, bosquets, lac, plus de deux mille grands arbres de toutes les essences, grand jardin potager, une ferme de 2 hectares. Le tout à côté d'un petit bourg très tranquille, à 40 kilomètres de Tours sur la route de Paris, Tours, Saumur, Angers. »

Le 2 juillet 1932, Mgr Gaillard, Archevêque de Tours, venait bénir solennellement la chapelle du nouveau Cénacle Saint Jean. Le Vénéré Père était présent. Le 8 décembre, il y revenait pour l'ouverture du second scolasticat de sa Congrégation.

Cette fondation, toute providentielle, ne suffisait pas à combler ses désirs. Il en désirait encore

une autre. « Il s'agit de tant d'âmes sacerdotales à secourir ! Je suis prêt à beaucoup souffrir pour hâter l'heure de cette Œuvre de grande charité sacerdotale. Cherchez, écrivait-il à son Secrétaire à Paris. « Peu importe la région, du moment qu'elle conviendrait. »

Le 3 avril 1933, il racontait : « Nous venons de faire une nouvelle fondation dans l'Anjou — à deux heures d'auto de Benais, par une route enchanteresse, — à 20 kilomètres d'Angers, — dans une solitude ravissante et un parc de 10 hectares, sur le bord d'un lac poissonneux nous appartenant, habitation style renaissance, admirablement construite et aménagée pour deux Œuvres sacerdotales, avec chapelle gothique magnifique, le tout meublé gracieusement par le propriétaire qui nous a cédé le tout à des conditions remarquables de bon marché. Il y a un jardin potager dans un état parfait, avec deux serres, un verger, deux chalets, une usine électrique, de grands communs, enfin une grande basse-cour, une bergerie, cinquante poules, vingt-cinq lapins, une brebis, un petit mouton, une vache, un cheval, deux voitures, des canards, deux beaux cygnes, quatre barques, 3.000 litres de cidre fait avec les pommes du verger.

« Nous avons signé la vente le 25 mars 1933, fête de l'Annonciation et mis Jésus pour toujours dans le Tabernacle. »

Béthanie Canadien.

Le rapport du Visiteur Apostolique sur la Fraternité Sacerdotale attend toujours la sanction du Vicaire de Jésus. Le Vénéré Fondateur, intrépide



Retraite prêchée par le Père au Clergé de Trois-Rivières en 1933.



Instantanés.

et confiant, continue sa route comme aux plus beaux jours.

Deux nouveaux Cénacles ont vu le jour en France. Les Petites Sœurs aussi doivent s'épanouir et grandir. L'heure est venue de les établir au Canada.

En 1933, le 8 août, le Père écrivait de La Pointe-du-Lac :

« Mgr Cloutier est venu lui-même nous dire son acceptation des Oblates dans le diocèse. Nous allons signer l'achat de leur maison : assez grande propriété, ombragée, tout près de la nôtre. Il y a quelques travaux à faire, mais nous ne perdrons pas de temps.

« M. le Curé de La Pointe-du-Lac est très sympathique à la fondation. Il a donné 150 dollars pour l'autel. Grande joie partout. Je serai moi-même à Québec le 26 août pour y accueillir nos petites Sœurs arrivant de Paris. »

D'un cœur joyeux et saintement paternel, il s'occupe dans tous les détails de l'aménagement :

« Je voudrais tant leur faire un joli nid, écrit-il le 24 août. Hélas ! c'est trop petit ! J'ai pensé à construire, mais il faut de l'argent. J'ai cherché à faire un emprunt, mais sans résultat. Donc fini pour cette année. Nous verrons l'an prochain. »

Le 3 mars 1934, dans une lettre circulaire à ses religieux, il appuie avec allégresse le geste du Souverain Pontife demandant que soit célébré solennellement dans le monde le XIX^e centenaire de l'Institution de l'Eucharistie et du Sacerdoce :

« Qui plus que nous, doit se réjouir d'un tel événement ! L'attention des fidèles du monde entier va être attirée sur Jésus, en tant que Prêtre.

En juillet 1934, il revient au Canada construire le beau couvent des Oblates.

« Mes journées et mes semaines sont dévorées, surtout par les études, démarches et pourparlers en vue de la construction de notre Béthanie. Il s'agit d'une entreprise à forfait ; il ne faut rien oublier, jusqu'à un crochet. Nous avons bien des ennuis, des surprises dans les fondations. Le contrat est signé. Mais il y a bien d'autres choses à notre charge, sans parler de l'ameublement. Nous exigeons la fin des travaux pour le 1^{er} novembre. »

Le couvent ne fut terminé qu'en janvier 1935.

« Difficultés, retards dus à des inexactitudes ou imprécisions, telle fenêtre ou division qu'il fallut reprendre, grave erreur d'installation électrique. Comme je ne veux rien laisser passer et que j'exige la perfection, nous renvoyons souvent l'inauguration. »

Elle eut lieu enfin le 11 février 1935, présidée par Son Excellence Mgr Comtois, à la grande joie du Vénéré Fondateur.

CHAPITRE II

L'ACTION DE GRÂCES

(1934-1939)

50 ans de vie religieuse.

1934 marquait la 74^e année du Fondateur et le cinquantenaire de sa vie religieuse.

Tous ses enfants des Deux Mondes, par lettres et fêtes familiales, lui exprimèrent leur piété filiale, leurs félicitations et leurs vœux.

« Cinquante années de joies et de peines, disait l'un d'eux, ont été le prix de notre enfantement. Si Jésus vous a ménagé quelques thabors, Il vous a conduit plus souvent à Gethsémani et au Calvaire. Mais à cette heure, soixante-douze disciples forment votre couronne. Ils sont vos « enfants de la Promesse ». Cinquante Profès, douze Novices, dix bienheureux au ciel. Sans un sou, il y a trente ans, Jésus vous a quand même permis d'édifier huit Cénacles d'Œuvre, deux Scolasticats, deux Noviciats, trois Béthanies. Et l'arbre plongeant bien avant ses racines dans l'amour et les sacrifices de nos saints devanciers, s'élance vers le ciel, étend et fortifie ses rameaux.

« Nous voulons de tout cœur marcher sur vos traces ! »

Le Vénéré Père répondait le 5 novembre :
« Cinquante ans d'engagements sacrés ! Il y a de quoi se fondre d'amour et de reconnaissance, mais

aussi de repentir et de douleur en face de tant de manquements et d'infidélités.

« Je supplie Jésus qui s'est toujours montré si bon, de ne pas permettre que le châtement de mes fautes retombe sur les deux Œuvres qu'Il m'a confiées et pour lesquelles je serais si heureux de donner ma vie.

« Qu'il me fasse souffrir, mais au moins, qu'Il me laisse L'aimer. L'aimer avec passion, au point d'en être consumé. L'aimer en tant que Prêtre, c'est-à-dire tel qu'Il est et tel qu'Il s'aime. L'aimer avec vous tous, mes enfants bien-aimés, de cet amour de feu qui nous garde délicatement fidèles à son service et nous conduise à la perfection de notre sublime vocation. »

A deux plus intimes, il épanchait davantage son cœur : « Vous portez des fardeaux et vous allégez les miens d'autant. Jésus et moi, nous comptons sur vous.

« Jésus vous a choisis, mes enfants ; ce tendre Maître vous a placés à mes côtés, pour faire à ma place ce que je ne puis plus faire, à cause du développement de notre Œuvre et des besoins nouveaux qui iront toujours grandissants.

« L'heure n'est-elle pas venue de dire à mon tour : « Oportet illos crescere, me autem minui » ? — Non pour me reposer, mais pour mieux travailler dans le silence pour Jésus et pour vous tous.

« Que ma joie serait grande si l'on pouvait m'oublier et ignorer même que j'existe ! Je l'ai toujours tant désiré ! J'ai dû paraître à cause de l'Œuvre ; mon rôle sur ce point n'est-il pas fini ? Il me semble que oui.

« Tant que Jésus me gardera au milieu de vous, je vous suivrai de près, je vivrai de votre vie, je

demeurerai dans votre cœur et j'aimerai Jésus pour que vous L'aimiez toujours plus. »

Un peu plus tard, s'adressant aux Supérieurs, Economes, et à tous ceux et celles qui ont une autorité, il disait :

« Je ne vous apprendrai rien, mes bien-aimés, en vous disant que, comme Jésus, je compte sur vous pour aider ma faiblesse au milieu des soucis et des responsabilités qui m'incombent.

« Vous êtes non seulement des enfants, mais les chers et fidèles coopérateurs que Jésus m'a donnés pour suppléer à ce qui me manque. Vous êtes au gouvernail avec moi. Nous ne sommes rien. Jésus est tout. »

Nouveau visiteur.

Pie XI avait laissé le temps accomplir son œuvre d'apaisement. Quand l'instant lui parut venu, il prit lui-même en mains l'affaire de la Fraternité Sacerdotale et chargea personnellement le Rme P. Etcheverry, Abbé Général de Subiaco, en qui il avait pleine confiance, de reprendre avec le plus grand soin, l'enquête sur nos Œuvres.

Ce Vénéré Personnage, aimé du Pape, connaissait le Père et ses Œuvres depuis longtemps. Intègre et fort au courant de toutes les questions de procédure canonique, il voulut se rendre compte de tout. C'est à lui principalement que sera due l'érection de l'Institut en Congrégation diocésaine.

Au début de janvier 1935, étaient arrivées au Noviciat de Rome, sept nouvelles vocations canadiennes dont le Chanoine Lamothe, ami des anciens jours. A soixante-seize ans, tout quitter, pour devenir un humble petit novice, témoignait d'une vertu peu commune.

Le Père revenu du Canada en 1935, y était retourné en juillet avec le Père Bergeron. Faisant face à tout, son âme demeurait toujours fascinée par Jésus, son unique Bien-Aimé, et il redisait sans cesse :

« Jésus ! Jésus ! Je voudrais n'avoir plus à écrire que ce Nom ineffable. Mais nous sommes sur la terre. Il n'y a qu'à faire face aux épreuves et à laisser faire Jésus. Il est là ! Ne craignons rien. C'est son Œuvre ! Il saura la défendre. Souffrons, mais surtout aimons ; l'amour est la plus efficace des prières. »

Le nouveau Visiteur arriva à Paris le 16 juillet pendant que le Père était au Canada. Il put voir à son aise les maisons et entendre tous les religieux qu'il assura de sa profonde sympathie, même de son amitié.

Il se documenta sur l'histoire des épreuves et des progrès depuis la fondation, sur les effectifs actuels : deux familles religieuses totalisant quatre-vingt-dix membres, vivant dans une grande ferveur et l'observance exacte de leurs Règles depuis l'origine, toujours bénies des Papes, répandues dans six diocèses avec l'approbation officielle des Evêques. Les Cénacles pour les Prêtres de passage avaient déjà reçu à Paris et à Rome plus de quatre cents Evêques et environ vingt mille Prêtres. L'Œuvre des Prêtres retraités avait secouru plus de quatre cents prêtres âgés, fatigués, dans les situations les plus diverses. Les conditions financières et économiques étaient saines. L'Œuvre rayonnait par un bel apostolat de presse : volumes, brochures, feuillets de la plus lumineuse spiritualité, répandus en nombre incalculable par le monde.

De si beaux résultats, obtenus avec si peu de moyens et malgré tant d'obstacles et d'épreuves, prouvaient bien qu'il y avait là une vitalité spirituelle et apostolique de bon aloi.

Le Vénérable Abbé en fut dans l'admiration. Il s'appliqua à encourager, à donner confiance. « Soyez assurés, dit-il, qu'à Rome, le Pape, le Cardinal Lépicier, Mgr La Puma, vous sont très sympathiques. Ils apprécient hautement votre Œuvre. Ils seront des plus heureux si je puis leur présenter un rapport favorable. Le contraire leur ferait beaucoup de peine. Je verrai tous vos Ordinaires : Paris, Versailles, Tours, Angers, toutes vos Maisons. Je vais vivre avec vous pour pouvoir dire en vérité : j'ai vu et je sais ce qui se passe. Vous me ferez des bilans exacts, concrets. Vous verrez qu'à Rome, on ne démolit pas à la légère, et que bien des dénonciations n'aboutissent à rien. »

En compagnie du Cardinal Villeneuve, sur l'*Empress of Britain*, avec neuf vocations, le Père revenait à Paris au début de septembre 1935.

Le Visiteur s'empressa de venir rencontrer le Père Fondateur pour lui dire sa satisfaction et même son admiration, et l'assurer de tous ses efforts en vue d'une prochaine érection canonique de la Fraternité Sacerdotale.

Erection canonique.

Le 20 avril 1936, le Père écrivait de Rome :

« Ici, les choses avancent, et dans le bon sens. Le Cardinal de Paris a fait les démarches pour notre érection en Institut Religieux de Droit diocésain. Jésus soit béni !

« Mon âme... est pleine... de joie à la vue des bénédictions visibles de Jésus, et de tristesse en face des douloureux événements du monde. »

Ces jours marquaient en France l'avènement du « front populaire » avec grèves, occupations d'usines, agitations, rassemblements et parades dangereuses, tandis qu'à l'extérieur, des menaces de guerre grandissaient.

« Pauvre France et pauvre monde, écrivait le Père en juin 1936. J'éprouve des serremments de cœur indéfinissables, mais je suis bien forcé de constater quand même que Jésus conduit notre barque. Le nombre croissant des vocations en est une preuve manifeste ; onze recrues se préparent à venir du Canada. »

Enfin, après trente-six ans d'espérance, au milieu d'oppositions systématiques et à travers des épreuves de tous genres, la Fraternité Sacerdotale fondée par Léon XIII et toujours protégée par la bienveillance paternelle des Papes allait prendre sa place officielle et canonique dans la Sainte Eglise.

Le Fondateur, dès les premières années, avait désiré obtenir cette approbation par la voie régulière. Mais démarches et efforts se heurtèrent toujours à des préjugés contraires. On détournait les yeux des approbations du Vicaire de Jésus-Christ et l'on disait : « Mais ils ne sont rien. Ils n'ont rien d'officiel. Ce sont des intrigants, voués à la mort. »

C'est aux Evêques qu'il appartient d'ériger canoniquement en Institut diocésain. Le Cardinal Verdier allait pouvoir remplir sa promesse d'être pour la Fraternité Sacerdotale un Père et un Ami.

Le 15 mai, la Sacrée Congrégation des Religieux avait répondu à l'Archevêque de Paris en l'autorisant à ériger la Fraternité Sacerdotale en Congrégation religieuse de droit diocésain. Mais par un contretemps, oublié d'un employé, cette lettre ne parvint à Paris que le 24 juillet.

Le 1^{er} décembre 1936, le Vénéré Cardinal accueillait le Fondateur et convenait avec lui du 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, pour donner l'existence canonique à son Institut.

En ce jour, à 9 heures du matin, le Père était à l'Archevêché. Le Cardinal, tout heureux, se fit apporter toutes les pièces officielles de l'Erection qu'il avait préparées et signées :

1°) Trois copies de la formule brève latine et trois exemplaires de nos Constitutions. Ces copies et exemplaires étaient destinés à la Sacrée Congrégation des Religieux à Rome, aux Archives de l'Archevêché de Paris, et au Fondateur.

2°) Une formule plus détaillée, en français, de sanation générale rappelant celle de Sa Sainteté Pie X en 1911 : « Nous ratifions et validons tous les vœux tant perpétuels que temporaires émis par les religieux jusqu'à ce jour, faisant la sanation de tout ce qui aurait pu souffrir quelque irrégularité ».

« A partir de ce jour, dit le Cardinal, vous serez canoniquement en règle. Continuez à suivre et à vivre vos Constitutions. »

Son Eminence voulut bien se charger d'envoyer elle-même à tous les Evêques où la Congrégation comptait des maisons établies, une copie du Décret d'érection.

Dans la chapelle privée de l'archevêché, sous le regard de Jésus au Très Saint Sacrement, le Vénéré Fondateur agenouillé aux pieds de Son Eminence qui avait pris place à son fauteuil, émit les vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, puis reçut la bénédiction du Cardinal qui l'embrassa avec affection et tendresse en lui disant : « Venez, mon jeune Profès ».

« Ainsi, écrivait le Père, le 23 décembre 1936, c'est en fondant son appréciation sur les documents antérieurs émanant des Successeurs de Pierre, que le Cardinal Archevêque de Paris, selon un décret reçu de Rome, reconnaissait le 8 décembre, la Fraternité Sacerdotale comme une Congrégation religieuse de son diocèse, ayant ses ramifications dans cinq autres diocèses d'Europe et du Canada, et approuvait les Constitutions ad tempus, en attendant leur approbation pontificale.

Noces d'Or sacerdotales.

1887-1937 ! cinquante ans de sacerdoce, dans la fidélité et l'amour passionné de Jésus ! Autant pour remercier le souverain Prêtre que pour consoler et reconforter l'âme de leur Père, ses enfants des deux Congrégations ont résolu de célébrer avec affection et de façon marquante cette mémorable année jubilaire. Comme pour toutes choses, ils ont dû lui soumettre leurs pensées.

« Je veux bien, a-t-il répondu, à cause de nos deux familles religieuses, que vous organisiez une année de prière et de culte sacerdotal à l'occasion de mes prochaines « Noces d'Or ». Mais, faites en sorte que ma personnalité disparaisse dans la pensée et la conception du fondateur. Il suffit que Jésus-Prêtre soit glorifié : « nihil sumus ». Ce qu'il me faut par-dessus tout, ce sont des prières. »

Les 4 et 5 juin, la fête eut lieu à Benais, au milieu de sa plus nombreuse famille : cinquante-deux religieux étaient présents. Le Pape avait fait télégraphier : « Saint-Père envoie Bénédiction Apostolique, gage faveurs divines, encouragement, vœux, prospérité famille religieuse ».

Mgr Gaillard, l'Archevêque de Tours, assistait à la messe solennelle célébrée par le Vénéré Père et prononçait une allocution remplie de la plus paternelle cordialité.

Toutes les maisons avaient fait parvenir les plus touchants messages. Celui de Paris exprimait le vœu que « Marie revienne encore comme aux jours inoubliables de l'Ordination à Saint-Jean-de-Latran, envelopper de sa plus maternelle tendresse l'élu du Souverain Prêtre. A ce doux souvenir, le Père ne put contenir ses sanglots.

Un autre, sans rien connaître de 1887, alors que Jésus avait tracé le programme à son Amant privilégié en lui disant : « Tu seras mien ! Je viens prendre possession de toi. Ta vie, je me la réserve. Je me servirai de toi pour brûler les âmes. Tu seras mon porte-amour, l'incendiaire de mon Sacrement de feu », mettait en relief son amour extraordinaire de Jésus :

« Jésus ! Ce Nom d'amour, depuis cinquante ans, vous le redites à tous les échos. Jésus ! C'est le soleil de vos jours, l'astre de vos nuits, le Consolateur de vos peines, votre force invincible dans vos travaux et vos souffrances. A Lui, vous avez tout immolé, vie, forces, cœur, volonté.

« En compagnie comme dans la solitude, au repos comme au travail, dans vos démarches, vos instructions et partout, Il est toute votre ambition, il n'y a que Lui pour vous sur la terre comme au

ciel. De votre cœur embrasé ont jailli des étincelles qui volent sur toutes les plages y allumant d'autres foyers d'amour divin. »

Le 4 juillet, le Père Prévost était fêté au Canada d'abord, dans l'intimité du Cénacle, puis, le 11, à Saint-Jérôme, où sa famille et la paroisse s'unissaient dans de grandioses manifestations extérieures, Mgr Sylvio Corbeil et M. le Sénateur Prévost, frère du Héros, y prirent la parole.

Le 25 août, à La Pointe-du-Lac, l'Evêque du diocèse, Mgr Comtois et une soixantaine de Prêtres, entouraient de nouveau le Vénéré Jubilaire.

Activités 1938.

En janvier, le Vénéré Père prêche la retraite à La Beuvrière dans l'Anjou :

« Retraite mouvementée, écrit-il, assaut terrible du diable. J'ai livré une lutte corps à corps. Jésus veille et je veille avec Lui. »

Autour de lui, la mort fauche : le cher Mgr Odelin, Vicaire Général de Paris, ami fidèle et dévoué depuis cinquante ans ! MM. Bergeault, Félix, Martinet et d'autres. Dans le journal *La Croix*, chaque soir, le Père regardait d'abord l'annonce des morts, afin de prier pour les connaissances et amis.

Le 23 janvier meurt subitement dans le train, en arrivant à la gare de Lyon, le Père Lamothe, venant de Rome, appelé par lui. « Quel coup de foudre ! écrivit-il ; j'ai le cœur serré mais la volonté de Jésus me suffit. Je l'aimais tant cet ami des anciens jours. C'est un saint qui nous a quittés. Il avait fait des sacrifices héroïques comme seuls les saints ont la vertu d'en faire. Il va nous attendre là-haut. »

30 mars : « Je travaille pour terminer les Notes »

du sixième volume de « Jésus mieux connu et plus aimé dans son Sacerdoce ». De 9 heures du matin à 1 heure, je ne reçois personne. Dans l'après-midi, j'organise et surveille les travaux pour la toilette générale de notre grande et splendide propriété, car j'attends le Cardinal de Paris qui doit venir s'y reposer. »

En juin, à Benais, le Père assistait à une très belle Ordination de quatre nouveaux Prêtres dix-sept minorés et tonsurés, tous ses enfants, puis s'embarquait pour le Canada à la fin de juillet.

« Aussitôt arrivés à La Pointe-du-Lac, écrit-il, nous avons eu à cœur de mettre à exécution le projet que Jésus nous avait inspiré avant de quitter Paris, à savoir : répandre la Sainte Face dans les familles. L'heure semblait venue de répondre au désir exprimé par Pie X et d'accomplir la mission formellement donnée par lui à la Fraternité Sacerdotale.

« En vue d'un culte persistant dans les familles, nous résolûmes de ne répandre que la grande Sainte Face, de nature à impressionner davantage. S. Ex. Mgr Comtois, Evêque des Trois-Rivières, nous donna une lettre magnifique exprimant son désir de voir cette Sainte Image dans tous les foyers, recommandant à son Clergé et aux communautés religieuses de nous aider dans cet apostolat.

« Sans tarder, nous nous mîmes à l'œuvre : nos Sœurs en préparant les Images et nous en organisant nos tournées. Jésus a visiblement des desseins. Je prévois que la publication d'une vraie Revue va devenir nécessaire pour entretenir et développer le mouvement commencé.

« Je vois même dans un avenir assez prochain la construction d'un petit sanctuaire de la Sainte Face qui deviendra vite un lieu de pèlerinage. J'en ai choisi l'emplacement. Attendons que Jésus parle clairement et nous avancerons. »

Fin septembre. Il prêche sa dernière retraite au Canada aux deux Communautés réunies dans la chapelle de Béthanie : 61 retraitants. Il y développe avec flamme un sujet aimé : « Les Amours du Religieux Adorateur : Amour de Jésus, de l'adoration, de la Très Sainte Vierge, des Prêtres, de sa vocation, de ses Constitutions, de ses Supérieurs et de ses Frères. »

Au Séminaire des Trois-Rivières, en la fête du Christ-Roi, il prêche encore sur l'amour, puis revient le 5 novembre sur *l'Empress of Britain*, amenant 7 religieux étudiants pour le scolasticat de Benais (Indre-et-Loire).

« La voix du Bon-Pasteur ».

1939 ! Des menaces de guerre planent sur le monde. Semblable au moissonneur à la veille de l'orage, le Vénéré Père se presse et lance sa chère Revue *La Voix du Bon-Pasteur*.

« J'ai cette Œuvre très à cœur, écrit-il, et j'en attends un grand bien. Elle nous servira de Tribune pour révéler Jésus, Le faire aimer, Lui attirer les âmes dans la doctrine et l'esprit qui nous caractérisent.

« Cette Revue sera l'avant-coureur d'une autre plus importante, *Le Sacerdoce*, interrompue au moment de la guerre de 1914 et que nous nous proposons de reprendre bientôt, dès que le nombre des Associés de l'Union Sacerdotale se sera suffisamment accru.

« Elle sera l'organe attitré de notre Association de la Sainte-Face et de notre Ligue du Saint Nom de Jésus. Elle sera belle à tout point de vue, presque luxueusement présentée, illustrée, instructive, pieuse, variée, intéressante. »

Le 17 février : « Notre histoire, mes enfants, est une trame d'assistance divine et de secours incessants, qui tiennent du miracle. N'en soyez pas étonnés ; il devait en être ainsi, car nous avons laissé faire Jésus. »

Le 16 avril : « La bénédiction manifeste de Jésus sur notre Revue apparaît dans la diffusion si rapide de ces deux derniers mois. Le 1^{er} avril, nous avons au-delà de 1.200 abonnés en France et 500 au Canada. Dans quelques jours 2.000. Nous doublerons ces chiffres avant longtemps.

En comptant en moyenne 5 lecteurs par abonnement à 2.000 abonnés, nous atteindrons 10.000 âmes et à 4.000 abonnés 20.000 âmes. Quel champ splendide d'apostolat ! »

Autre joie pour le Vénéré Père fut la présence au Cénacle de La Beuvrière dans l'Anjou, pendant toute la semaine de Pâques, de S.E. le Cardinal Verdier, accompagné d'un de ses Evêques auxiliaires, Mgr Chaptal et de M. Boisard, Supérieur Général de Saint-Sulpice, auxquels est venu s'adjoindre, deux jours après leur arrivée, Mgr Yelle, Archevêque de Saint-Boniface, Canada. Tous ont été émerveillés et du site et du château et des agréments variés, dont ceux de la basse-cour, notamment des petits agneaux, n'ont pas été les moindres. Le Cardinal arrivé bien fatigué, s'est admirablement reposé.

Il a été d'une bonté touchante et n'a cessé, ainsi que les autres, d'exprimer son admiration et son

édification. « On ne peut, disait-il, rien trouver au monde de plus beau, de mieux approprié et de plus complet. »

Le 22 mai 1939, Son Eminence érigeait canoniquement en Congrégation Religieuse diocésaine les Oblates de Béthanie.

Béthanie de Paris était en pleine activité. Tous les corps de métiers s'agitaient dans son enceinte. De nouveaux murs s'élevaient pour multiplier les cellules, les salles, les terrasses, créer un préau. Sous la main robuste et ingénieuse des frères de Benais, les paisibles jardins du monastère se transformaient.

Trois nouvelles machines modernes d'imprimerie venaient d'être installées dans la grande salle de communauté, et l'ouvrier transformé en atelier avec presse automatique, plieuse mécanique, massicot électrique. Un margeur « Rex » avait perfectionné « la Nellie » (nom d'une grosse presse d'imprimerie).

Tout ce développement avait comme créateur et centre le Vénéré Père et devait contourir à doubler le rendement des vaillantes petites Sœurs pour un plus grand triomphe de la Revue. A peine parue et lancée depuis 6 mois, embrassant les deux continents, *La Voix du Bon-Pasteur* avait déjà recruté près de dix mille abonnés.

« J'ai organisé plus en grand la diffusion de notre Revue, écrivait le Père. 20 des nôtres, Pères et Frères, s'en font actuellement les apôtres en France et au Canada. J'ai envoyé à cet effet 3 Pères au Canada pour l'été. Je ne puis encore fixer la date de mon voyage là-bas. J'y pense beaucoup ; mais les travaux de construction ici n'avancent pas assez vite et nécessitent ma présence.



Le Cardinal Verdier en visite à La Beuvrière.



33^e et dernière traversée en 1938, sur " L'Empress of Britain ", avec des Vocations pour les deux Œuvres.

CHAPITRE III

LA GUERRE

(1939-1944)

Le grand fléau.

La Beuvrière, 17 septembre 1939 :

« Le grand fléau de la guerre a été déchainé sur le monde. Le 29 août, nous avons dû nous éloigner de Paris et arrêter subitement le cours de nos activités. La prudence nous a forcés à fuir vers notre maison de La Beuvrière (Maine-et-Loire), pour mettre à l'abri la communauté des Petites Sœurs. Tout est resté en plan, dans l'espace de quelques heures : travaux de construction, travaux d'imprimerie, travaux de la Revue.

« J'ai connu la dernière guerre, et je sais à l'avance tout ce que celle-ci peut comporter de privations et de souffrances. »

Le Vénéré Père vient de terminer la composition d'une dernière pochette de feuillets : « De la terre au ciel ». Ses 80 ans ont sonné. Il est bien fatigué :

« Je dors 4 heures par jour, écrit-il le 9 avril 1940, à son Secrétaire resté à Paris. Ouvrez ma correspondance, et réglez vous-même toutes choses.

« Jésus vient de me transpercer le cœur. J'écoutais les graves nouvelles de la guerre à la radio, lorsqu'on nous annonça la mort du cher et Vénéré Cardinal Verdier. Son départ va être cruellement

ressenti dans tous les cœurs. Pour nous, nous perdons un bienfaiteur et un père. »

La situation s'aggravait. Boulogne était occupée. Paris se vidait. Gouvernement, administration, banques, ambassades s'enfuyaient vers le Midi. Les vainqueurs défilèrent à l'Arc de Triomphe.

Devant le spectre de la guerre, le Père avait dit souvent : « Plutôt la mort ! Que faire ? Fuir ? Au Canada ? » Il envoya deux religieux à Nantes se renseigner en vue d'un départ éventuel. Un seul paquebot était encore en partance pour New-York, le *Champlain*. Le 4 juillet, aussitôt après son départ, ce navire était coulé par une mine allemande au large de La Rochelle.

25 juin 1940 : « Jour de deuil national, de prières dans le silence et le recueillement pour les morts de la patrie. La France a déposé les armes. »

Camp de concentration.

« Canadiens, sujets britanniques, disaient alors les Allemands, vous êtes nos pires ennemis. » Dès les premiers jours du mois d'août, ils nous arrachaient à nos Cénacles pour nous mettre en camp de concentration : neuf furent amenés de La Beuvrière à Angers, trente-quatre de Benais à Tours, et trois de Paris furent conduits à la prison de Fresnes. Douze jours après, ceux de La Beuvrière et de Benais se retrouvaient ensemble dans un camp à Méron, par Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), dans la région de Saumur.

L'entrée dans cet enclos aux « Barraques » noires, à la triple rangée de barbelés, avait quelque chose de lugubre. Il fallut enlever la soutane, prendre le brassard numéroté des internés et travailler

au pic et à la pelle. On avait souvent faim et l'on trouvait presque savoureux le très dur pain noir.

Le 15 août, le Vénéré Père écrivait :

« Jésus seul ! C'est l'épreuve. Jésus la veut. Il faut l'aimer et ne vouloir que cela. Elle est de nature à nous faire monter plus haut dans l'unique amour qui doit consumer notre vie. Au jour du revoir, nous bénirons Jésus de nous avoir fait souffrir. Inutile de vous dire où est mon cœur, cœur angoissé mais amoureusement abandonné à tous les desseins de Jésus. Vous êtes à Lui avant d'être à moi ; mais l'amour qu'Il vous porte à tous, je le sens brûler dans mon cœur. Je ferme les yeux, j'adore, je souffre, je veux tout ce qu'Il veut et j'aime. Je voudrais tant connaître tous les détails de votre vie ! A quoi travaillez-vous ? Votre règlement ? Votre régime ? Vos santés ?

« J'ai bien hâte de savoir sur quels indices vous vous appuyez pour croire à la possibilité de l'internement de nos petites Sœurs. Jusqu'ici, cela me semble invraisemblable.

« J'ai adressé au Commandant en chef une Supplique pour votre libération, à titre de Supérieur Général. Prions. Mgr l'Archevêque de Tours m'écrit une bonne lettre. Il est allé lui-même voir le Préfet. Mais aucun espoir de ce côté. Toutes nos démarches de libération ont rencontré un mutisme complet. Jésus le veut ainsi, et ce n'est pas sans raison. C'est l'heure du Calvaire, et donc de l'amour. »

Le 15 octobre, tous étaient dirigés sur Paris, à la grande caserne de Saint-Denis, y arrivaient après 30 heures de voyage et étaient logés ensemble, 42 de la Fraternité Sacerdotale, dans une même chambre.

« C'était, comme nous l'écrivait le Vénéré Père, l'heure des grands et des petits sacrifices », et sa lettre continuait : « J'ai les mains gelées, nous ne chauffons pas encore. Le charbon manque. Nous essaierons de nous tirer d'affaire en chauffant au bois. Ici, nous vivons en retraite. Moi, en solitaire, plongé dans l'amour de Jésus et la classification de nos archives. Jésus reste toujours exposé. Il faut entrevoir l'hiver de la captivité. »

Le 5 décembre 1940, 14 petites Sœurs Oblates de Béthanie, canadiennes, réfugiées à La Beuvrière, étaient embarquées en autocar pour être conduites, après 48 heures de voyage, dans les barbelés, à Besançon, où elles se retrouvaient avec 416 religieuses de 76 Congrégations différentes.

« C'est la croix plantée dans toutes les directions, écrivait le Père le 9 décembre 1940. Je vous vois tous dispersés et je bénis Jésus de me prendre ainsi par le sensible.

« C'est un vrai tombeau depuis leur départ. Mais l'amour triomphe. Vraiment, souffrir de la sorte, c'est souffrir dans un amour sans limite comme souffrait Jésus lorsqu'il mourait pour prouver son amour. L'avenir est à Jésus.

« Je pressentais depuis longtemps qu'un nouveau Calvaire se préparait. Je n'en chassais pas la pensée, mais je laissais faire Jésus. J'entrevois qu'il me fallait souffrir dans nos deux Œuvres. »

Le Père lui-même, octogénaire, faillit être emmené.

« Mes paquets étaient faits. La visite du médecin m'a sauvé, pour combien de temps ? La vie d'un Camp pourrait m'être fatale ; mais cela n'est rien, pourvu que Jésus nous garde son amour. »

Le 27 mai 1941, le Vénéré Père écrivait à ses fils captifs :

« Votre cœur a-t-il entendu les battements du mien ? Un grand événement s'est produit le 24 au matin. Toute la famille est au complet ; les colombes sont rentrées dans la volière. Quelle grâce ! Est-ce un rêve ? Leurs chants résonnent dans l'air. »

Les Sœurs libérées étaient revenues à La Beauvrière.

Le tendre Père.

Au cours de cet hiver 1940-1941, le Père a été malade. Son pauvre cœur est épuisé.

Le 11 février 1941, il écrivait aux Captifs :

« Je souffre tant d'être séparé de vous ! Je regarde instinctivement dans le lointain pour chercher à vous apercevoir. Je voudrais vous voir tout près de moi pour vous dire que je vous aime et vous entourer de ma tendresse paternelle. »

Le 21 août, aux mêmes :

« Que la séparation se fait longue ! L'attente ravive au fond du cœur les sentiments qui ne trouvent plus d'issue. Il y a plus d'un an que je vous ai vus. Un an de souffrance, mais aussi de grandes grâces.

Pensez à Jésus, et au couronnement que ce tendre Maître se prépare à donner à votre fidélité lorsqu'Il vous dira avec une tendresse infinie : Venez, venez, les bénis de mon Père, vous que j'ai tant aimés en vous donnant sur la terre une si sublime vocation. Pensez à sa gloire. Il nous veut saints malgré nos faiblesses. La sainteté n'est pas un idéal

seulement théorique, il la faut réaliser en dépit de nos misères et de nos penchants. »

Le 26 octobre 1941, en la fête du Christ-Roi, il y eut une Ordination de 10 nouveaux Prêtres de la Fraternité Sacerdotale dans la Basilique de Saint-Denis.

« En pleine captivité, écrit le Père, n'est-ce pas touchant ! N'est-ce pas mystérieux ! Quel souvenir ! »

Cérémonie splendide, inoubliable. Messe pontificale très solennelle avec les grandes orgues, la chorale des internés exécuta la messe de Perosi. La foule remplissait la nef.

Le Vénéré Père s'est empressé d'adresser ses remerciements au Cardinal Archevêque de Paris pour la prédilection si marquée qu'il porte à la Fraternité Sacerdotale, ainsi qu'à Mgr Beaussart qui avait fait l'Ordination. Et à ses chers captifs il écrit :

« O mes Prêtres, ô mes Pères, ô mes Frères, c'est l'heure du ciel, l'heure de l'amour, l'heure de la reconnaissance, l'heure de la fidélité. Avec vous, je promets à Jésus de L'aimer jusqu'à la mort. Ma plume s'épanouit dans un acte d'amour. Je vous aime et vous bénis. »

En cette fin d'année 1941, les petites Sœurs revenues à La Beuvrière entourent d'affection et de tendre piété le Vénéré Fondateur. Elles s'efforcent de le consoler, de l'égayer, lui jouant quelques scènes évangéliques et autres. Les captifs de Saint-Denis trouvent le moyen de lui faire de douces surprises qui l'émeuvent. Lui, ne respirant que l'amour, écrit à ceux qui sont loin :

« La joie paternelle que j'éprouve de me voir entouré de plusieurs de vos frères et sœurs ne peut me faire oublier les absents.

« Mes vœux, allez les chercher dans le Cœur de Jésus Prêtre. Je voudrais pouvoir vous crier assez fort pour être entendu sous tous les cieus et par delà les mers, que nous sommes les fils et les filles de l'amour, et que plus que jamais l'amour seul nous conduira à la sainteté que nous devons atteindre.

« Si vous aimez, Jésus est tranquille et moi aussi ; car aimer c'est être fidèle, et être fidèle, c'est être un exact observateur de sa Règle.

« En cette fin d'année, tirons nos affaires au clair avec Jésus et marchons vaillamment et sans défaillance sous le drapeau de l'amour et de la fidélité.

« Je m'approche de chacun de vous pour vous chuchoter à l'oreille des mots de tendresse comme il n'y en a que dans le cœur des pères. Je voudrais tant que vous me compreniez tous, et que vous écoutiez ma voix comme si c'était Jésus Lui-même qui vous parlait. C'est en Lui que je puise tout ce que je vous dis ; c'est dans son Cœur que vient s'alimenter le mien pour brûler des mêmes feux dont Il vous aime Lui-même. »

Le 30 décembre 1942 : « Jésus seul ! Au milieu d'un froid glacial, pas de chauffage depuis 12 jours, pas de charbon ! Vive le rhumatisme ! C'est un vieil ami bien connu. Nous nous sommes revus avec joie. Jésus nous a comblés de ses faveurs et Il nous a fait souffrir, deux formes d'un même amour, aussi attrayantes l'une que l'autre ; car l'amour crucifié, c'est tout Jésus.

« Sur la terre, il faut longtemps pleurer. Il y a des larmes qui ne sèchent que dans la tombe.

« Laissez-moi vous aimer à la façon de Jésus : à vous mes prières, mes souffrances, tout mon cœur.

« Ensevelissons en Jésus toutes les larmes de l'année, n'en conservons que les sourires pour faire face à l'avance à tout ce que nous réserve 1943.

Le jour baisse.

1943 ! La guerre continue.

« Nous sacrifions bien des arbres, nécessité absolue de chauffage. Quand même, il fait froid, et le fidèle rhumatisme fait des siennes. Que Jésus vous tienne tous bien au chaud dans son Cœur ! Que Marie vous apprenne à aimer son Jésus ! »

Aux chers captifs : « Ah ! que je voudrais mourir d'amour ! M'entendez-vous parler de vous à Jésus ? C'est toujours le même langage, les mêmes accents : Jésus seul, Jésus Amour.

« Nous allons vers la famine. Plus rien, ni ici, ni à Benais. Plus de linge, plus de souliers, plus de chemise dans les magasins et tant d'autres choses ! Les vivres font défaut. Les prix deviennent fantastiques. Pas de charbon. Les Petites Sœurs travaillent comme des fermières.

« Ma vue baisse beaucoup à certains moments, surtout à la messe, où je lis très difficilement. Je vais demander la faculté de la messe « de Beata ».

11 février : 42^e anniversaire du Rescrit d'Approbation de Léon XIII. Il écrit à ses enfants :

« Il est au ciel, l'Immortel Pontife qui nous a fondés, mais son Œuvre demeure et n'aura pas de fin.

« J'ai vécu de l'inspiration du ciel, j'ai marché dans la lumière de la parole du Vicaire de Jésus-Christ, j'ai porté l'étendard de l'amour puisé dans le Cœur du Souverain Prêtre, j'ai défendu ses intérêts, j'ai travaillé sans relâche à Lui façonner des cœurs qui L'aiment et des âmes victimes, j'ai poursuivi l'idéal rêvé à l'origine de lui constituer un peuple nouveau où l'amour porté jusqu'à l'anéantissement Lui permette d'accomplir pleinement ses desseins éternels. Humble instrument d'un moment, j'ai apporté mon concours aux gloires de l'avenir.

« Comme notre vie d'adoration toute consacrée à Jésus doit nous être chère ! Au moment de la mort, ce sera encore là le souvenir le plus consolant et le plus réconfortant. Nous entrerons chez nous en entrant au ciel. Notre prie-Dieu y aura été transporté par les anges et nous continuerons à adorer et à aimer sans plus jamais faiblir et sans connaître d'autre bonheur ni d'autre désir. »

Cette année 1943 sonnait les Noces de diamant de sa Profession religieuse. Nous voulûmes marquer cet anniversaire, mais le Père écrivait :

« Je désire qu'on ne fasse rien extérieurement. Donc fête seulement dans les cœurs, sans prières publiques, sans aucune manifestation. »

Autour de lui on s'inquiète un peu de le voir vieillir, mais il nous rassure :

« Dormons tranquilles. Jésus a tout prévu, et je suis encore là pour un temps. Prions pour le cher vieil Ami. Qui sait si nous nous reverrons ? « Ce cher vieil Ami, c'est le bon Cardinal Granito di Belmonte qui a eu un accident d'auto, départ en marche arrière qui l'a projeté sur un mur, à

93 ans ! Les suites auraient pu être graves ! Il marche encore avec une canne et il commence à être courbé, ne voit plus que d'un œil. Oh ! avec quelle ferveur je prie pour lui. »

7 octobre : « Mes enfants si chers, soyez fermes et généreux. Ne vous laissez pas entamer par un certain ennui qui amoindrirait vos forces. Aimez Jésus sous n'importe quelle forme Il lui plaît de vous aimer pour vous conduire à la sainteté. Actuellement, Il façonne les âmes dont toutes les peines et toutes les souffrances assureront la fécondité des jours à venir. De l'amour, de l'amour, mes bien-aimés, pour détruire en vous tout le naturel et l'humain, et pour vous donner des ailes capables de vous faire voler jusqu'aux cimes de la sainteté. »

Le 26 octobre 1943, par la radio, il apprend la mort de son frère, le Sénateur Jules-Edouard Prévost :

« Je baise la croix, je m'y cramponne. C'est une partie de mon âme qui est partie pour l'éternité. Nous ne nous reverrons plus qu'en Jésus, comme nous nous sommes aimés en Lui sur la terre. Par le cœur, il faisait partie de la Congrégation. Il l'a aimée et servie fidèlement.

« Mon cœur se gonfle sous les sanglots que j'étouffe ; mais mon amour est à la joie. Comment Jésus va-t-il pouvoir résister à ma prière ! Oh ! oui, il faut qu'Il lui donne son beau ciel et l'introduise dans son sein. Pourrait-Il refuser cela à mon amour ? Je suis insensé dans ma confiance. Qu'importe, je veux aimer assez pour remporter la victoire sur ce Jésus aux tendresses divines qui se laisse si divinement vaincre par l'amour. »

Aux captifs :

« Je pense toujours tendrement à vous. Je suis fatigué avec ceux qui sont fatigués, malade avec ceux qui souffrent du cœur, de l'estomac, du nez, des oreilles, de la gorge. Je lutte avec vous contre les malaises, ennuis, mille petits riens dont se sert le démon pour entamer votre charité et assombrir votre ferveur. J'entre dans le cœur de chacun et je crie à Jésus en votre nom, qu'en dépit de tout, je serai fidèle à mes serments, et avec le grand Apôtre, que rien sur la terre, ni ce qui vient de moi, ni ce qui vient du monde et de l'enfer, ne me séparera de l'amour que je Lui ai juré pour le temps et l'éternité. Nous formons bloc. C'est notre bonheur, ce sera toujours notre force.

« Ne vous laissez pas engourdir ! Vous êtes les incendiaires de l'amour, il vous faut brûler vous-mêmes avant d'enflammer les autres. Vous êtes les hérauts du Sacerdoce de Jésus, portez bien haut vos vertus, et que tous soient édifiés par la sainteté de votre vie. Vivez cachés en Jésus, glorifiez-Le par les petites vertus pour lesquelles Il a un faible parce qu'elles sont plus humbles et qu'elles recèlent souvent plus d'amour. Vous êtes prisonniers, oui, mais des prisonniers d'amour. Il n'y a pas d'autres aspects de votre captivité. Soyez des guerriers intrépides qui ne se pardonnent aucune faiblesse. »

Prière ininterrompue.

7 avril 1944, à ses enfants captifs :

« Deux mois de silence ! de maladie, au lit par ordre du médecin à qui je me suis soumis dans l'obéissance. Le cœur a faibli. Je n'ai pu l'empêcher de se contenter d'aimer Jésus.

« Mon long silence a été une prière ininterrompue, alimentée par un abandon qui n'a eu d'égal que la paix d'une union divine qui, plus d'une fois, m'a semblé un commencement du repos éternel.

« Ma messe, Jésus me l'a conservée. J'ai pu célébrer tous les jours, assisté du Père Lafleur, sur un petit autel installé dans mon bureau devenu un vrai sanctuaire.

« Oh ! que j'ai été heureux de souffrir pour Jésus, criant silencieusement à ce divin Maître de vous aimer, de vous protéger, de vous conserver fidèles pour les jours à venir. »

6 juin :

« Ma vue a considérablement baissé. Je sentais la cécité s'approcher. J'adorais Jésus et je L'aimais dans la grande épreuve qu'Il semblait vouloir m'envoyer. Dans toutes nos maisons, on s'est mis en prière. Jusqu'à la fin de la Neuvaine, par l'intercession de la « Petite Mère », pas de changement. J'étais heureux et abandonné. Deux ou trois jours après, j'éprouvai un commencement d'amélioration, suivie quasi subitement d'un mieux sensible. J'enlevai mes lunettes pour ne plus m'en servir du tout. Toute douleur aux yeux disparut et je me mis à écrire. La chère « Petite Mère » avait fait de nouveau son œuvre. »

1^{er} juillet : « Rien de Paris depuis dix jours. Plus de trains, les ponts sont coupés, les voitures sur les routes sont mitraillées.

« Je m'épuise à prier pour vous tous, en France, à Rome, au Canada. Ah ! que Jésus vous garde pour l'avenir, pour L'aimer encore, pour réaliser ses desseins d'amour sur nos deux Œuvres. Des saints, des saints, des saints d'amour !

« L'histoire de ces dernières années tient du miracle. Nous pouvons dire qu'au milieu de tous les dangers Il nous a protégés comme la prunelle de ses yeux.

« Je vous envoie mon cœur. Il est en flamme : laissez-vous brûler. »

4 août : « Il y a quatre ans aujourd'hui que vous m'étiez tous ravis pour être emmenés prisonniers dans les barbelés.

« Nous avons vécu pour le ciel des années d'amour et de sacrifice. Tous, je vous porte dans mon cœur. Si je n'en suis pas mort, c'est que Jésus daignait se servir encore de ma misère pour L'aimer et Le faire aimer. L'amour m'a soutenu en attendant qu'il me fasse mourir. Oh ! je voudrais tant vous enflammer tous, jeunes et vieux, et vous faire voler jusqu'au sommet de la perfection !

« Pendant que je vous écris, les avions circulent au-dessus de nos têtes, le château est secoué, les rassemblements de troupes cachées dans les bois et les convois sont pourchassés sur toutes les routes. Un rien, et une bombe manquant son but peut nous écraser. Mais Jésus est là qui nous garde et qui nous donne audience tout le jour dans la chapelle où Il trône et où Il est tant aimé. »

21 août : « Tous les ponts sautent. Les alliés approchent. Les Allemands sont en déroute. Les Américains poussent des avant-gardes ici et là. Angers est pris après trente heures de combat. On marche sur Paris. »

La délivrance.

En la fête de saint Louis, le 25 août 1944, Paris était libéré. La veille à minuit, les Allemands qui gardaient le Camp des Internés à Saint-Denis, s'étaient enfuis laissant ouvertes les portes de la Grande Caserne. Le Vénéré Père, sans nouvelle de Paris et des captifs, dans la prière et l'attente, redisait souvent : « Jésus les a sûrement protégés ».

Le 29 au soir, lui arrivèrent soudain en auto, conduits par deux Résistants des Forces Françaises de l'Intérieur, quatre de ses enfants libérés.

Ils racontent à leur Vénéré Père comment le 26 au soir, tous se sont retrouvés sains et saufs à la Maison Mère de Paris, pour chanter ensemble à la chapelle le Te Deum et le Magnificat de la reconnaissance. Ils font le récit des vives émotions de cette délivrance, de leur rentrée à Paris, à pied, sous les balles crépitantes des mitraillettes, alors qu'on se battait dans les rues. Pendant le déchargement des bagages à la porte du 228, boulevard Péreire, ils soulignent le brave petit camionneur qui reçut deux balles dans le ventre, tirées des fenêtres d'en face par quelque traître.

Le Vénéré Père dans sa quatre-vingt-cinquième année, ne peut retenir ses larmes, larmes de joie, d'attendrissement, de reconnaissance. Il ne sait que répéter : Jésus ! L'unique et si tendre Jésus ! A Lui nos cœurs, nos vies ! Il n'y a que l'amour pour répondre à tant de tendresse. Il n'y a que Jésus pour faire de tels coups.

« Bénissons, aimons, glorifions Jésus par l'union la plus étroite des esprits et des cœurs. »

Dans son Journal, le 26 septembre, il écrit :

« Un mois que les captifs sont libérés et qu'ils travaillent à Paris pour préparer la maison des Sœurs en vue de leur retour. On attend la reprise des trains. Je me suis fait couper la barbe, — grand sujet de surprise et de réjouissance fraternelle !

« Nous sommes sans électricité, mais les petites Sœurs ont inventé un système très économique d'éclairage : une allumette entourée de ouate imbibée de graisse et plantée dans une pomme de terre coupée en deux, en forme de cuvette, contenant de la graisse fondue. A la guerre comme à la guerre. »

20 octobre : « Trois lettres arrivent du Canada, les premières depuis deux ans ! On entrevoit la possibilité d'un voyage en avion. Je réponds leur disant l'espoir que je garde d'aller moi-même plus tard au Canada. »

Ecrivant à tous, le 19 décembre, il disait :

« La résurrection est commencée, chacun est à son poste. C'est d'un même vol que nous nous élançons vers cet avenir tant désiré où nous allons vivre plus que jamais pour glorifier notre ineffable Jésus et nous dévouer au service de ses Prêtres bien-aimés.

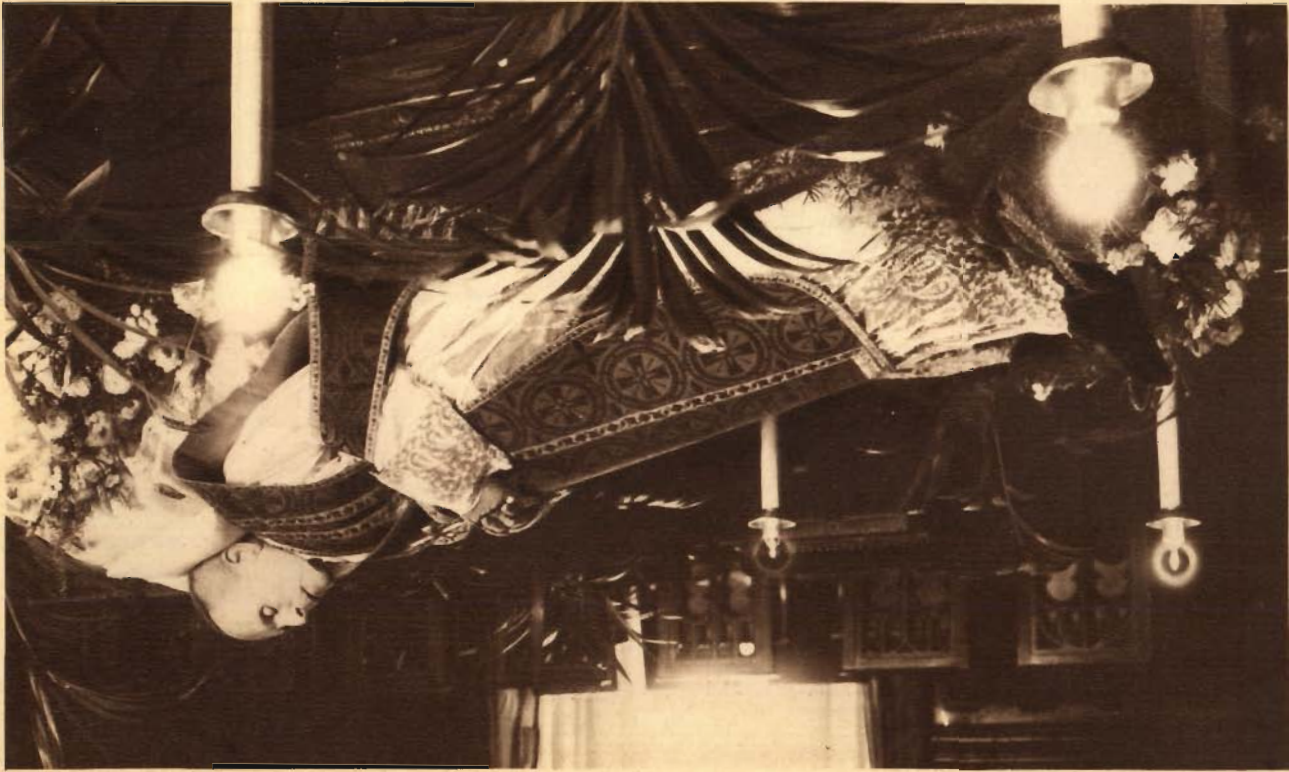
« Laissons-nous entraîner par la vue de Jésus, le Souverain Prêtre marchant à notre tête et nous conduisant au combat. Oui, si nous sommes fidèles, nous opérerons des merveilles.

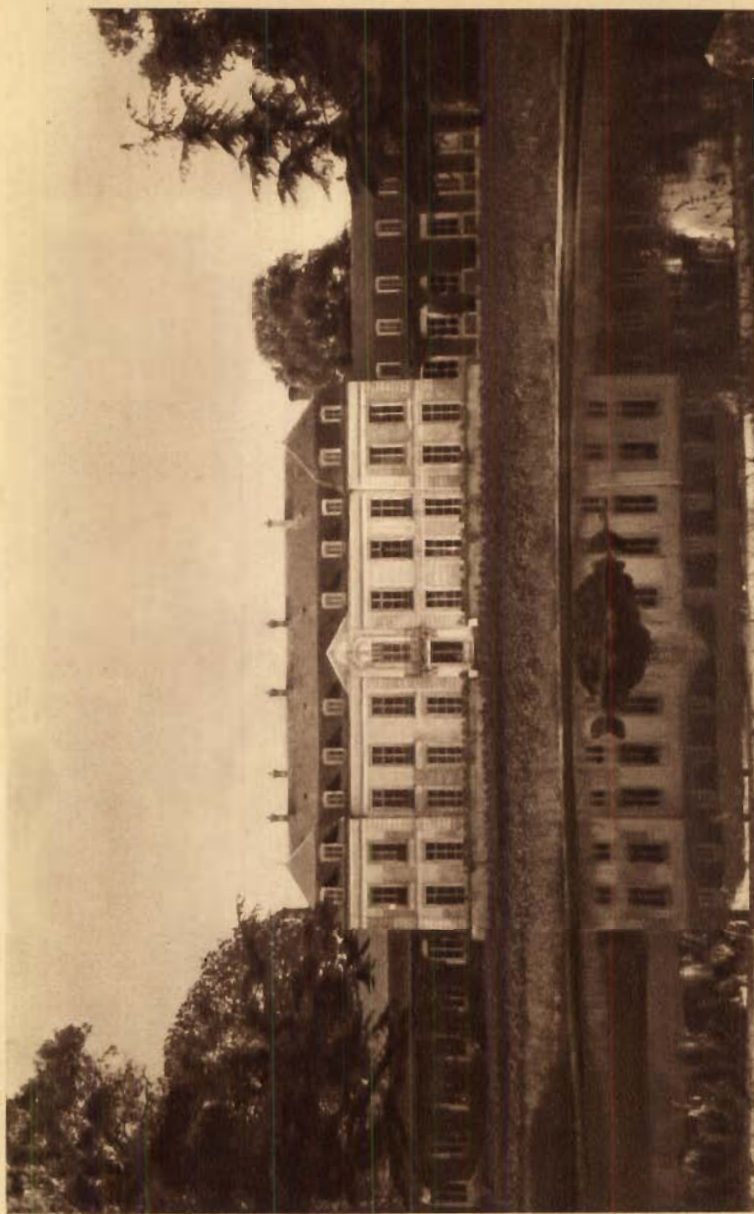
« Tout est prêt pour l'avènement du règne de Jésus Prêtre. Jésus s'est fait le gardien de toutes nos maisons. Il n'y a plus qu'à les remplir d'amour et à y faire refleurir nos Œuvres.

« Ne regardez pas ma misère personnelle, mais croyez à mes paroles : Après Jésus et Marie, personne jamais sur la terre ne vous aimera autant que moi.

« A tout prix, il faut nous revoir au ciel et reformer dans le sein de Dieu nos deux chères familles religieuses. »

Le Père sur son lit funéraire.





Nouveau Cénacle Saint-Joseph à Gargenville (S.-&-O.), où repose maintenant le P. Eugène Prévost.

CHAPITRE IV

LES DERNIÈRES ANNÉES

(1944-1946)

« Supplications qui épuisent ».

A l'aurore de 1945, le Père scrute l'horizon :

« Que sera cette nouvelle année, par des temps si troublés ? Je voudrais que tous et toutes aiment Jésus comme Il n'a jamais été aimé. Je sens que ces supplications m'épuisent, et je suis si heureux de vous donner ce qui me reste de vie. »

Le 17 février, au Canada, on inaugure le nouveau Cénacle Notre-Dame-de-la-Paix.

« Si j'avais pu y aller ! écrit-il, ç'aurait été bien important. Jésus nous en demande le sacrifice, car les voyages sont encore interdits. »

Au printemps, la petite sainte de Lisieux, dans sa châsse, reçut les hommages enthousiastes de Paris.

« Quelle apothéose de notre sublime petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, écrit le Père. J'assiste en esprit aux splendides manifestations d'amour qui lui sont faites. Quelle gloire, couronnement de son humilité ! Quel triomphe de sa vie d'amour ! Elle est notre modèle. Nous pouvons l'égaliser, avec la grâce et la miséricorde de Jésus. A nous de nous consumer d'amour. Qu'elle sauve la France ! »

Retour à Paris.

Au lendemain de Pâques, le 4 avril, c'est le grand retour à Paris après cinq années d'absence.

Les Sœurs sont venues par le train, le Père par la route. Après six heures de voiture, il est là, le premier arrivé, pour accueillir ses enfants, faire avec elles la visite générale de la maison, de la cave au grenier, et pourvoir à tous leurs besoins.

Au Cénacle, les prêtres sont nombreux. Comme aux jours d'antan, le Père est le plus entrain, tout à tous. Chaque jour, il veut se rendre à Béthanie soit en auto, soit par le petit train de ceinture.

Mais le pauvre cœur a quatre-vingt-cinq ans ! Le changement de vie est brusque. L'air n'est plus celui de l'Anjou. Ses jambes commencent à enfler.

Le 20 avril il décide d'habiter Béthanie. Les grands jardins assurent plus d'air, moins de bruit, il reposera mieux. Ainsi retiré, il restera quand même l'âme, le centre. Tous seront fidèles à tout lui soumettre, dans tous les détails.

Dans la nuit du 3 au 4 mai, sérieuse crise cardiaque. Un Père accourt, appelle en hâte le médecin qui prescrit un remède. Il est 2 heures du matin. Le vénéré malade reste dix minutes à regarder son verre avant de se résigner à le prendre. Il pleure, à la pensée de sa messe qu'il ne pourra pas célébrer, n'étant plus à jeun.

Le Frère Liguori, son fidèle infirmier, a dû venir coucher près de lui.

Le 6 mai, après la visite du docteur, le Père a fait appeler son Secrétaire : « Je veux, mon enfant, que vous me disiez exactement ce que pense le médecin de mon état. Devant moi il dit une chose, à vous il peut en dire davantage et

je désire le savoir. — Eh bien, le Docteur dit que votre vie peut se prolonger encore, mais que vous êtes également exposé à mourir dans une crise subite, comme à vous endormir pour ne plus vous réveiller. — C'est possible, reprit-il, mais nous sommes entre les mains de Jésus. C'est Lui le meilleur médecin. Soyons abandonnés et confiants. Il n'arrivera que ce qu'Il voudra. Cependant, je n'ai pas l'impression que ce soit encore la fin. »

La fête du Sacerdoce.

Au chapitre quarante-cinquième du Directoire, le Vénéré Fondateur traite de la Fête du Sacerdoce de Jésus dans la Congrégation. Son désir le plus cher est que cette solennité soit un jour en honneur dans toute l'Eglise. En attendant, il a voulu et réglé que chaque année, dans la Fraternité Sacerdotale, le 4 juin, serait consacré à honorer ce caractère le plus essentiel en Jésus.

Le 14 mai, il a chargé son Secrétaire d'écrire aux diverses maisons :

« Jésus Prêtre et Victime ! C'est le cri d'amour et de ralliement que notre Père souffrant me prie de vous adresser, en son nom, à l'occasion de notre grande fête du Sacerdoce de Jésus, le 4 juin prochain. Il aurait été heureux de vous l'écrire lui-même, mais les forces physiques lui manquent. Depuis dix jours, il n'a pu célébrer la sainte messe. Toutes ses pensées vont vers cette journée. Il désire en faire un triomphe. »

Quelques jours plus tard, le Père écrivait dans son Journal :

« Grande joie ! Nous avons inauguré dans toutes nos maisons la fête annuelle du Sacerdoce de Jésus,

le 4 juin. A la Maison-Mère de Paris, la fête a été très belle. Plusieurs invités de marque.

« L'aurore de cette solennité dans l'Eglise est une des plus grandes joies de ma vie. Oh ! que Jésus en soit mille fois béni ! »

Lettre de Sa Sainteté Pie XII.

A la mi-décembre, le Vénéré Père recevait du Vatican la lettre suivante qui le fit pleurer de joie et de sainte émotion.

« Mon très Révérend Père,

« Le Saint-Père a appris que vous vous apprétiez à célébrer votre quatre-vingt-cinquième anniversaire d'âge, en même temps que le quarante-cinquième de votre activité au service de la Congrégation de la « Fraternité Sacerdotale », par vous fondée sous le pontificat et avec les encouragements du Pape Léon XIII.

« La petite semence alors jetée en terre est devenue en quelques années un grand arbre, dont les ramifications s'étendent maintenant aux deux hémisphères ; vos huit Maisons d'Europe et d'Amérique sont là pour témoigner que la Providence a accompagné de ses bénédictions de choix l'œuvre que vous inspira votre zèle sacerdotal et à laquelle quatre Papes successifs ne ménagèrent pas aide et protection.

« Sa Sainteté Elle-même, comme vous le savez, apprécie hautement le but et les activités de cette fondation appelée sans doute à voir s'étendre encore, au lendemain de cette guerre dévastatrice, le champ d'action où elle pourra exercer sa bienfaisante influence.

« C'est surtout à la sanctification du Clergé, plus indispensable que jamais, pour reconstruire ce monde désemparé, que vous travaillerez sans relâche. Quelle belle Œuvre que de rendre au sel de la terre sa saveur et son énergie premières !

« Le réseau de vos multiples et pieuses initiatives toutes tendues vers ce surnaturel objectif, et souverainement animées de cet esprit de perpétuelle adoration de Jésus Prêtre et Victime au Saint Sacrement, ne peut manquer de triompher des embûches parfois mises jusque sous les pieds des porteurs de l'Évangile. Et vos ouvrages de spiritualité, en même temps que les organes de l'« Union Sacerdotale », ne laisseront pas non plus d'y contribuer beaucoup, en diffusant cet irrésistible esprit de charité du Bon Samaritain, auquel les âmes même les plus endurcies, seront obligées de se rendre, avec un regain d'amour et de gratitude envers l'infinie miséricorde de Dieu.

« Aussi est-ce de tout cœur que le Souverain Pontife saisit l'occasion de ce double anniversaire pour vous manifester sa bienveillance et vous adresser Ses félicitations et Ses vœux paternels.

« Priant Dieu de faire fructifier toujours davantage les travaux apostoliques de la « Fraternité Sacerdotale » pour le plus grand bien des Prêtres et de l'Église tout entière, Il vous envoie, pour vous-même et pour toute la Congrégation, — en l'étendant aussi aux chères et méritantes « Oblates de Béthanie » — une particulière Bénédiction Apostolique.

« Veuillez agréer, mon très Révérend Père, avec mes meilleurs souhaits personnels, l'assurance de mon religieux dévouement en Notre-Seigneur. »

J.B. MONTINI, Substitut.

« Grâce inattendue, note le Père, et des plus précieuses. J'estime qu'elle est la plus grande après le Rescrit de Léon XIII et le Bref de Pie X, parce qu'elle en est le prolongement.

« Tout y est, avec un aperçu plein d'éloges sur le passé et une assurance de développement pleine d'espérance pour l'avenir. C'est donc l'heure de la pleine résurrection. Jésus nous révèle de nouveau et plus éloquemment que jamais la place que doit occuper notre Œuvre bénie dans la Sainte Eglise. »

La reconnaissance.

Le 8 décembre 1945, le Vénéré Père avait adressé une longue lettre à ses deux Congrégations, hymne de reconnaissance pour les bénédictions et protections des derniers temps.

« Au milieu des ruines partout accumulées, écrivit-il, nous n'avons eu qu'à remplir nos Cénacles des Religieux revenus de captivité pour voir les Prêtres accourir de toutes parts, à tel point que jamais nos maisons n'ont accueilli tant de prêtres, soit à Paris pour les voyageurs de passage où malheureusement nos locaux sont trop restreints, soit à Benais et à La Beuvrière.

« Depuis deux ans, notre Cénacle de Montemario abrite une trentaine de Prêtres âgés, infirmes, aveugles, dont plusieurs ont plus de quatre-vingts ans. Notre nouvelle maison du Lac Supérieur a hospitalisé, au cours de l'été, plusieurs centaines de Prêtres en repos.

« Signalons la part considérable que les Oblates de Béthanie ont prise dans le bel apostolat de la diffusion de nos publications réclamées de tous côtés dans des proportions inattendues. A Rome,

nous traitons la grave question de notre approbation en Congrégation de Droit Pontifical. Le Pape lui-même s'y intéresse personnellement et a recommandé d'en accélérer la procédure. »

Plus de vue que de vol.

Comme les grands aigles dont parle saint François de Sales, il eût voulu voler encore, aller une fois encore à Rome, au Canada, revoir ses enfants, toutes choses, pour affermir, rectifier, relancer, après les longues années de guerre. De l'éventualité de sa mort, il n'était jamais question. Ainsi, sans souci d'avenir, heureux comme avec le meilleur des Pères, nous vivions auprès de lui, comme s'il ne devait jamais mourir.

En toute vérité, les alertes de sa fin prochaine nous trouvèrent un peu désemparés. Lui-même fut surpris, étonné, de sentir ses forces l'abandonner.

« Je m'étonne, disait-il, que le Docteur ne puisse pas me redonner des forces. Ce n'est pourtant pas difficile. Je n'aurais qu'à manger. Je m'étonne qu'il ne puisse guérir les petites plaies de mes jambes. »

Chaque jour pourtant, le cher Docteur venait avec une affection et un dévouement tout filial, soigner le pauvre vieux cœur usé, épuisé.

En décembre, le Père avait laissé partir au Canada la Mère Cécile de Jésus, Supérieure Générale des Oblates.

« Mon cœur est serré, écrivait-il, mais je tiens bon. C'est une si grande grâce que la visite de la Mère là-bas en vue d'un nouvel essor du Béthanie canadien. Elle reviendra avec un contingent de Religieuses en vue des nécessités de l'imprimerie. Je la confie à l'Etoile de la mer, la Mère tant aimée de notre passionnant Jésus. »

Et sa sollicitude continuait à suivre tous les détails de toutes les maisons.

A Benais et à La Beuvrière, il écrivait :

« Faites attention à ce qu'on ne s'expose pas trop au froid. Soyons prudents. La préparation du bois de chauffage ne devrait pas se faire le matin ; sinon, ce serait encore l'erreur « des travaux d'abord ». Je prie Jésus de vous inspirer. Mettez-moi bien au courant.

« A la Malmaison, je les ai autorisés à abattre deux arbres près du jeu de boules. »

Dans aucune maison de la Congrégation on ne devait couper un arbre sans sa permission ; il avait le culte des arbres.

« Les dépenses ! Attention ! La pauvreté ! Pour l'éclairage, ne vous servez pas de bougies, elles coûtent trop cher, mais de lampes à pétrole ou « de pommes de terre », et en salle commune.

« L'affranchissement des lettres est monté à 3 francs. Par économie, attendez d'avoir reçu plusieurs lettres avant de les envoyer. Deux fois par semaine, ce serait assez. »

De son Journal, 5 janvier 1946 :

« Le froid continue, jusqu'à 14 degrés. La maison de Béthanie est glaciale. Aussi la grippe m'a « grippé ».

22 janvier : « Hier soir j'ai repris ma plume abandonnée depuis quinze jours. Mais ma vue baisse. »

5 février : « Plus d'un mois de repos forcé. Vive Jésus ! J'ai fait sa sainte volonté. Mon cœur a fait des siennes, Jésus m'a demandé l'immense sacrifice de ma messe pendant cinq jours ! J'ai pu communier néanmoins. En plus, j'ai dû me priver d'aller

le voir à la chapelle y ayant attrapé froid, ce qui m'a tenu plus de dix jours dans ma chambre. Quelle privation !

« Je commence à me remettre. J'envoie la lettre de Pie XII — du mois d'octobre — aux Evêques de France avec une autre personnelle que je leur adresse. J'en ferai autant demain pour les Evêques de Belgique, de Suisse et du Canada. J'écris aussi une lettre circulaire à tous les Associés de l'Union Sacerdotale. »

Sa dernière lettre circulaire, le 8 mars 1946, fut pour louer les vertus d'un Frère convers parti pour le ciel :

« Le tendre Maître, écrit-il, vient encore de nous ravir l'un des nôtres pour l'emmener avec lui dans notre famille du ciel. Le Frère Eugène¹, le doyen de nos Frères avec nous depuis vingt-cinq ans, nous a quittés à l'âge de quatre-vingts ans, à la suite d'une opération très douloureuse, aux invocations sans cesse répétées de « Vive Jésus ! Votre sainte volonté ! Pour l'Œuvre ! Pour les Prêtres ! » Il s'est éteint comme un enfant, dans une sérénité d'âme qui reste le caractère distinctif de sa vie. Il a vraiment apporté le sourire partout où il est passé. »

A un Père qui doit subir une double opération, il écrit le 18 mars :

« Je ne cesse de penser à vous. Je sais que vous souffrez et je voudrais prendre ma grande part de vos souffrances. J'espère que le plus dur est passé. Les Prêtres vous attendent pour les aimer et les soulager. Soyez passionné de votre Jésus-Prêtre. C'est votre vocation. Que ce soit votre ciel. »

¹ Fr. Eugène Morin, né à Laval et décédé saintement à Benais (Indre-et-Loire).

Dom Pacôme, Abbé Trappiste d'Oka (Canada), venu à Paris en avion, vint le voir amicalement à Béthanie. Il raconta comment, arrivé sur Paris et dormant comme un bienheureux, ses compagnons avaient dû le réveiller pour qu'il pût voir la Basilique de Montmartre. Le Vénéré Malade, très intéressé, posa plusieurs questions techniques qui manifestaient son espoir d'aller encore une fois au Canada.

« Le Jour de Pâques, note-t-il encore dans son Journal, je suis allé au 228 boulevard Péreire pour la première fois depuis le Jour de l'An. Tous ensemble nous avons beaucoup parlé de nos plans d'agrandissement à Béthanie, même au 228. Tout semblait devoir marcher, mais l'architecte m'a donné des prix tellement fantastiques !... Pour Béthanie, environ 3.000.000 ! plus les augmentations imprévues et arbitraires ! Nous croyions rêver. Du coup, nous renonçons à tout. »

Et le 29 avril : « Je viens d'avoir deux fortes crises cardiaques. Je sens bien qu'il suffirait d'un souffle pour m'en aller à Jésus. J'attends cet instant avec un amour indicible et une intensité d'abandon et de vouloir à la volonté de Jésus qui me dévore. Jésus seul ! »

Dans cet acte d'amour brûlant, sa plume s'est arrêtée, comme le soldat qui rend son épée au terme d'une brillante carrière.

La longue et douloureuse traversée s'achève, les rives éternelles s'illuminent. Le vieux pilote est dans la joie. L'appel du Bien-Aimé s'est fait entendre : « Viens, bon et fidèle serviteur ». Je suis content de ton amour, de ta foi. Je veux prendre en toi mes complaisances. Viens dans la joie de ton Seigneur. »

CHAPITRE V

LA MORT

(1946)

Le 3 mai, il cesse de dire la sainte messe. C'était pour lui le plus grand sacrifice, dont la seule pensée le faisait sangloter.

Chaque matin, ses fils viendront à tour de rôle célébrer en sa présence et lui donner la sainte communion.

Vers le 15, arrive de Rome, en avion, le Père Bergeron, Assistant Général. Il accourt pour aider son bien-aimé Père dans le gouvernement des deux Congrégations que dans la pleine conscience de sa mission, il avait voulu assumer jusqu'à la dernière limite de ses forces, fidèle à son vœu de travailler jusqu'à la mort.

Extrême-Onction.

Nous avons l'impression que le malade déclinait chaque jour davantage, que l'heure était peut-être venue de lui donner l'Extrême-Onction.

A la première suggestion filiale dans ce sens, le Père eut le sentiment que nous exagérions, que nous étions trop impressionnés. Il ne lui semblait pas que ce moment fût venu.

Une nouvelle instance fut faite le 22 mai, anniversaire de la mort de la « Petite Mère », lui représentant que les deux communautés seraient édifiées d'assister à l'administration de ce Sacrement des malades, afin d'en garder le précieux souvenir.

Le bien-aimé Malade se rendit aussitôt. Il arrêta lui-même tous les détails de la cérémonie qu'il fixa au 24 mai, fête de Marie-Auxiliatrice. Il fit sa dernière confession, se fit couper les cheveux et la barbe comme pour un jour de fête, reçut le Père Assistant Général et la Mère Assistante de Béthanie pour leur faire ses dernières recommandations.

A 11 heures, cinq Pères et cinq Sœurs étaient rangés dans sa chambre. Le Père, dans son fauteuil comme d'habitude, la tête légèrement penchée sur la gauche, enveloppé dans de chaudes couvertures, avait voulu rester à jeûn jusqu'à cette heure tardive pour recevoir avec plus de piété le Saint-Viatique.

En apercevant le saint ciboire porté processionnellement, son visage s'empourpra et il se mit à pleurer à chaudes larmes. Au moment de « l'Ecce Agnus Dei », il cessa de pleurer et fixa la sainte Hostie d'un regard enflammé, dans un acte d'amour visiblement brûlant.

Au moment de l'Extrême-Onction, il récita le « Confiteor » avec une humilité et un repentir qu'on ne voit que chez les saints, se frappant fortement la poitrine, disant lentement et avec une conviction impressionnante « mea culpa ».

Dans l'après-midi et les jours suivants, il reçut tour à tour ses enfants des deux Œuvres pour les bénir et leur dire son bonheur d'avoir reçu Jésus en Viatique.

Visite de S. E. le Cardinal Suhard.

Le 27 mai, vers 2 heures de l'après-midi, l'Archevêque de Paris venait lui faire une visite toute intime et paternelle. Réunissant alors toutes ses forces, il sut dire au Cardinal et sa grande joie

et sa profonde reconnaissance : « Oh ! merci, Eminence ; quelle bonté de votre part ! »

Le Vénéré Cardinal de l'assurer aussitôt qu'il n'accomplissait là qu'un réel devoir de conscience envers un tel serviteur du Clergé :

« Vous avez beaucoup aimé Notre-Seigneur dans l'Eucharistie et le Sacerdoce, lui dit Son Eminence, et vous avez su traduire cet amour d'une façon bien concrète et positive dans la réalisation de vos deux Familles religieuses.

« Toute votre longue vie n'a pas eu d'autre but que d'exalter et de faire ressortir ce que renfermait de beautés et de richesses la Soirée du Jeudi-Saint.

« Ces deux idées éternellement vraies de l'Eucharistie et du Sacerdoce, vous n'avez cessé de les mettre en lumière. Vous vous êtes donné, consacré, épuisé pour en assurer la vitalité et le rayonnement parmi les Prêtres du monde entier. Je vous félicite et me réjouis du bien immense que vous avez opéré par votre si charitable apostolat, vos écrits et vos constants exemples.

« Notre dette est immense et nous ne pouvons trop vous en remercier et vous, accorder avec tous nos encouragements, nos bénédictions les meilleures pour la prospérité et le développement de vos grandes Œuvres.

« Je vous félicite et me réjouis de voir vos Familles si unies et si compréhensives de ces deux grands Mystères qui résument tout l'amour de Dieu pour les hommes. »

Le Vénéré Père, très ému, reprit :

« Oui, Eminence, toute ma vie, toutes mes forces ont été pour Jésus et pour Jésus en tant que Prêtre en Lui-même et dans ses Prêtres. Oui, Jésus est Prêtre au Très Saint Sacrement et dans ses Prêtres.

Pour nous, il n'y a que Jésus Prêtre à connaître, à aimer, à servir sur la terre comme au ciel. Tout est là, c'est pourquoi, Eminence, je vous recommande bien spécialement mes deux Œuvres. »

Le Cardinal promit de faire tout son possible pour les aider, voire même pour les faire grandir dans l'avenir. Il recommanda tous ses Prêtres à sa puissante intercession au ciel, se recommanda tout spécialement lui-même : « Souvenez-vous de moi au ciel. Demandez à Jésus, non pas de m'enlever les difficultés présentes de ma lourde tâche, car dans le plan providentiel, elles demeurent nécessaires à notre avancement, mais bien que Jésus m'accorde la grâce d'être fidèle à ma vocation de Pasteur, de Prêtre, d'Entraîneur d'âmes. »

Le Vénéré Père de rassurer le cher Cardinal, lui disant avec un bon sourire : « Je vous promets, Eminence, de demander à Jésus de faire de vous un saint Cardinal. »

Le cher Cardinal l'ayant embrassé lui donna une dernière bénédiction, lui redisant avec la joie des saints les belles paroles de Saint Paul : « Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus ». Oui, nous sommes à Lui, ici-bas comme au ciel, restons à Lui. »

Paroles d'adieu.

A la nouvelle des derniers Sacrements conférés à notre Vénéré Père, de toutes nos Maisons de France, de Rome et d'Amérique, on était accouru à son chevet. En voyant groupés, comme en assemblée plénière autour de son fauteuil de malade, ses premiers enfants, pour recueillir ses dernières volontés, tel un Patriarche ancien, le Père transmet ses pouvoirs à celui qu'il avait choisi depuis vingt ans pour lui succéder dans le gouvernement géné-

ral de la Congrégation, le Père Joseph-André Bergeron. Puis d'une voix forte et tremblante d'émotion il ajouta ces solennelles et inoubliables paroles d'adieu.

« Je vous laisse mon âme. Je suis tout en Jésus et dans une paix profonde. Je ne vois pas de nuage. Je L'aime et je ne puis pas ne pas L'aimer. C'est comme au ciel. Je ne puis pas me détacher de Lui. Je ne pourrais pas L'aimer davantage, quoique je sois si misérable et que je sente tant ma misère. Je suis tout abandonné entre ses mains... quand Il voudra. Je ne vois plus que Lui, son Trône de gloire. Je me tourne sans cesse vers Lui au ciel et au Très-Saint Sacrement. J'ai tout perdu, l'esprit, le cœur, la volonté : je suis fou, je ne croyais pas qu'il fut possible de tant L'aimer et devenir aussi fou.

« Je ne puis penser à autre chose qu'à nos deux Œuvres. J'ai tout fait. Maintenant, à vous de maintenir l'esprit de l'observance des Constitutions, à encourager tout le monde, à tirer parti de chacun.

« Vous avez grâce ! Je vous confie tout. »

Derniers jours.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet, il eut une forte crise cardiaque. La chaleur était accablante dans la Capitale. Il étouffait. Le Frère Liguori, son fidèle infirmier, lui suggéra de partir à La Beuvrière, dans l'Anjou, où l'air et toutes les conditions seraient meilleures. La piété filiale faisait désirer le voir mourir là-bas plutôt qu'à Paris, afin de pouvoir garder dans le petit cimetière de famille, par lui inauguré, ses restes vénérés, source de grâces et de protection, où ses enfants et amis pourraient venir prier et se recueillir. Il consentit, et le départ fut fixé le soir même à 6 heures.

« Vers 4 heures, raconte le Frère infirmier, j'ai bien installé le Père dans sa chaise roulante. Ses yeux étaient inondés de larmes. Il bénit une dernière fois sa chambre disant : « Allez, mon enfant, marchez. Il faut être généreux dans la vie. »

« Je l'ai conduit à la chapelle devant la balustrade où je l'ai laissé une heure, pendant que j'allai faire nos derniers préparatifs pour le voyage.

« Toutes les petites Sœurs sont venues lui chanter de beaux cantiques. Quand je revins, il me dit : « J'ai passé une heure du ciel, et « les anges de la terre » sont venus chanter. Oh ! que vous avez perdu quelque chose de beau ! »

En passant au 228, boulevard Péreire, Pères et Frères sont venus à l'auto dire un dernier « Vive Jésus » à leur Père bien-aimé.

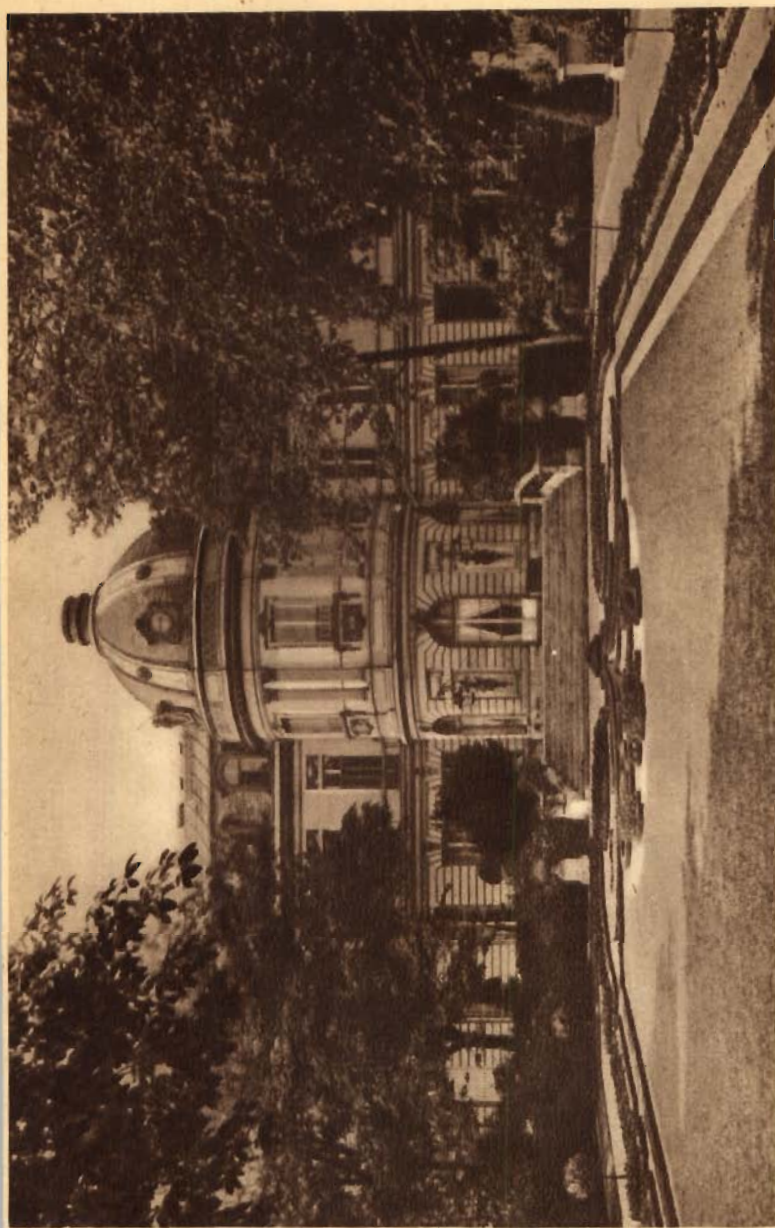
A 11 h. 30, nous arrivions à La Beuvrière. Bon nombre de nos Pères, dont le Père Bergeron, étaient déjà là-bas.

Malgré son épuisement extrême, le malade eut des paroles aimables et même enjouées pour chacun :

« Maintenant, dit-il, faites de moi ce que vous voudrez. » J'ai commencé à l'installer dans son fauteuil pour la nuit. Depuis Pâques, il ne s'était plus couché dans un lit.

« Avant de vous reposer, mon enfant, allez à la chapelle, dire à Jésus que je L'aime et veux mourir en L'aimant. » Il ferma ensuite les yeux, mais trop abattu par le voyage, ne put reposer ; il ne trouvait aucune bonne position dans son fauteuil.

Le 3 juillet, il assista à la sainte messe dite dans son bureau, prit son petit déjeuner et je lui dis : « Maintenant, allons voir Jésus ». Il s'est écrié tout



Nouvelle Maison-Mère, 32, rue de Babylone, Paris-7^e.

Cénacle de Notre-Dame-de-la-Paix,
au Lac Supérieur
dans les Laurentides.



Nouveau Cénacle Saint-Pierre
à La Pointe-du-Lac,
pour les Vétérans du Sacerdoce.

heureux : « Ah ! comme vous êtes bon, mon enfant, de me conduire ainsi ! Allons vite Le voir. »

Le long de la galerie, il pleurait de joie, répétant : « Jésus, mon enfant... Allons, Il nous attend. » Il me fit signe de le laisser à la porte où il y avait plus d'air. Après dix minutes à peine, il fallut le ramener, il était bien fatigué : « Je n'en puis plus, remettez-moi dans le fauteuil ».

Le 4 juillet, pour la dernière fois, il entend la sainte messe dans sa chaise roulante. Après son petit déjeuner, je le conduisis encore à la chapelle. Ce furent ses adieux au doux sanctuaire de la terre. Il ne devait plus y revenir.

Tous les jours vont se ressembler jusqu'au 14. Il demande qu'on ne le laisse pas seul. Le matin, entendant chanter les petits oiseaux, il disait : « Ecoutez les petits oiseaux, comme c'est beau ! Ils chantent pour Jésus ».

Un matin je lui apportai dans un chapeau trois beaux petits poussins blancs. Il les caressa longtemps dans ses mains, disant : « C'est pour nous que Jésus les a faits. Comme Il est bon ! Ça nous fait faire des actes d'amour ».

A chaque instant dans la journée, il me regardait et me montrant la direction du Tabernacle : « Jésus est là ! ». Tous les jours il faiblissait et souffrait davantage, et quand je lui disais : « Père, vous souffrez beaucoup ? — Oui, mon enfant. C'est pour Jésus et ses chers Prêtres. Quelle grâce d'être victime avec Jésus pour ses Prêtres ! »

Jamais je ne l'ai vu s'impatienter, tout le temps de sa maladie. Quand je lui plaçais les coussins autour de lui, il disait : « Ah ! Jésus sur la croix n'avait pas tout cela. » Et les larmes remplissaient ses yeux.

Maintes fois le jour il me disait : « Des actes d'amour, mon enfant. Aimez, il n'y a que cela qui compte. »

La nuit, je me levais six ou sept fois pour lui. Souvent il m'envoyait à la chapelle redire à Jésus qu'il L'aimait ; ou bien souffrant trop pour dormir, nous causions de Jésus : « Envoyons Jésus à tous ceux qui dorment ».

Il ne voulait jamais s'endormir sans avoir fait par la pensée le tour de nos Tabernacles.

Le 14 juillet. — Journée plus pénible, crises très fortes. Il souffrait à se tordre, et dans une accalmie il me dit en me serrant les mains : « Comme je ne suis pas édifiant ; je ne devrais pas me plaindre, mais que voulez-vous quand c'est trop fort. »

Alors, le trouvant si exténué, je lui proposai de nouveau de l'installer dans son lit : il n'avait pas quitté le fauteuil depuis plusieurs mois à cause des violents étouffements qui l'empêchaient de supporter la position couchée. « Je vais vous mettre tant d'oreillers, que vous serez comme assis. » Me regardant alors avec un bon sourire, il me dit : « Faites tout ce que vous voudrez... » se prêtant docilement à tout...

C'était la dernière étape.

Sa mort.

Le 22 juillet, voyant le Père si souffrant et les moyens humains impuissants à le soulager, le Père Bergeron demande à chaque maison des prières spéciales, et organise au Cénacle Saint-Pierre l'adoration perpétuelle de jour et de nuit, afin de rendre la prière ininterrompue jusqu'à l'heure de sa mort : pieuse et filiale pensée qui fut pour le cœur agonisant du Père la plus douce

consolation et pour laquelle il ne tarda pas à exprimer sa reconnaissance.

Chaque matin on lui porte solennellement la sainte communion, avec acolytes et cortège, au son de la grande cloche extérieure, selon son désir exprès. Durant le jour le Frère infirmier devra lui rappeler bien des fois qu'il a communié le matin, car il demande toujours si Jésus va bientôt venir. Il insiste pour qu'on lui répète très souvent : « Jésus, je vous aime ! »

On avait placé tout près de son lit une belle statue de la Sainte Vierge. Il ne cessait de la regarder et de redire : « Comme elle est belle ! Elle aime Jésus... »

Le 29 juillet, un télégramme de la Cité Vaticane lui apporte la Bénédiction implorée du Vicaire de Jésus-Christ, gage suprême de réconfort céleste. Le Père, réjoui et ému, la reçoit avec grand recueillement et componction, en même temps qu'une nouvelle absolution générale.

Toujours conscient et maître de lui-même, l'intrépide Fondateur, malgré son épuisement, réunit encore une fois trois de ses anciens, et de sa voix presque imperceptible réussit à leur parler pendant près d'une heure des intérêts généraux de la Congrégation, des Prêtres, de l'avenir ; il les encourage, leur promet son assistance, les bénit.

Le 31, il fera sa dernière communion, et priera le Frère infirmier de faire pour lui à haute voix l'action de grâces. Il a souvent des faiblesses ; les pieds et les mains sont glacés ; mais toujours, aidé par une bonne injection, son cœur finit par se ranimer. Puis, ce sont de nouveaux étouffements, les angoisses, la souffrance sans répit et sans soulagement. L'oxygène tous les quarts

d'heure, de l'eau fraîche à ses lèvres et à sa langue desséchées, des oraisons jaculatoires très souvent répétées avec la plus tendre piété filiale.

Le soir, les quinze religieux présents au Cénacle viennent passer la nuit auprès de leur Père. Ils sont bientôt rejoints par un petit groupe de Sœurs Oblates de Béthanie. Ensemble, ils récitent les prières des agonisants. On lui répète le Nom de Jésus, toujours si doux à son cœur, mais davantage à ce moment suprême. Le malade respire à peine, sans mouvement et les yeux obstinément fermés. On croirait tout fini, mais, la poitrine se soulève encore. De longues heures se passent dans cette terrible agonie. Au matin, le Père reprend vie, ses traits angoissés se détendent, et il semble dormir. Alors, ses enfants le quittent et vont célébrer le Saint Sacrifice pour son soulagement et sa délivrance. La série des messes sera ininterrompue jusqu'à la fin de la matinée.

On est au jeudi, 1^{er} août, jour consacré par Sa Sainteté Pie XI à honorer tout particulièrement le Sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eglise Universelle et à offrir des prières et sacrifices pour les Prêtres : jour providentiel pour l'holocauste suprême de ce grand apôtre des Prêtres. C'est la fête de saint Pierre-aux-Liens, jour anniversaire de la mort de son tant aimé et Bx Père Eymard. Le glorieux Père va venir au-devant de son enfant pour le conduire au Dieu de l'Eucharistie, contemplé sans voiles...

Ce matin-là, on dirait qu'il souffre moins. Il tient ses yeux ouverts, regarde avec une bonté et une tendresse impressionnantes chacun de ceux qui viennent à son chevet. Recueillant tout ce qu'il lui reste de force, il répète encore d'une voix qu'on

perçoit à peine, deux mots qui résument sa spiritualité, sa direction, son âme : « Jésus ! Aimez ! » Plusieurs de ses infirmiers auront la joie de recueillir ce testament paternel en cette journée d'adieu.

Vers midi, la communauté tout entière passe auprès de son lit ; chacun s'approche, et baise avec émotion et amour sa main enflée et inerte ; il les regarde encore avec une joie visible, esquisse un bon sourire et élève les yeux vers le ciel.

Tous ont compris et tombent à genoux, le regard humide et la gorge serrée ; l'infirmier soulève le bras impuissant du bien-aimé Patriarche qui bénit une dernière fois tous ses enfants présents et absents.

La mort plane dans cette chambre devenue un sanctuaire. Vers trois heures, un Curé du voisinage vint rendre visite au vénéré mourant, qui en fut ému et tout remué. Il fixa sur ce Prêtre un regard si vivant, si chargé d'affection que le visiteur ne put croire à une fin prochaine... regard de suprême adieu au Prêtre, sublime passion de sa vie.

« Tout est consommé ! » Auprès du lit, la belle Madone sourit toujours. Plusieurs fois le jour, le religieux de garde devait réciter le chapelet avec le Père qui ne pouvait répondre mais semblait jouir dans son âme. Son corps en éprouvait du soulagement, et son pauvre cœur hypertrophié, qui ne trouvait plus où loger dans sa poitrine terriblement oppressée, se calmait en entendant l'Ave Maria.

C'est à cette angélique mélodie qu'il va s'endormir.

A 5 heures et demie, le religieux de garde commença la récitation du rosaire. Le Père semblait fixé dans une pensée très douce... comme au

terme du combat, à l'aurore du triomphe... A la cinquième dizaine, son visage tout à coup pâlit et sa respiration baissa rapidement. La communauté alertée arriva en hâte. Le Père Bergeron murmurait doucement à l'oreille de son bien-aimé Père : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » Il perçut un léger mouvement de lèvres, ultime et suprême effort pour réaliser le rêve ardent de toute sa vie : expirer en prononçant le Saint Nom de Jésus. Puis un dernier soupir, paisible, imperceptible, une dernière larme à la paupière... La Très Sainte Vierge était venue cueillir l'âme de son fidèle serviteur pour la présenter à son Divin Fils ; dans la mort comme durant la vie : ad Jesum per Mariam...

A ce moment, un énorme chêne, octogénaire lui aussi, s'abattit dans le parc, faisant dans sa chute, un fracas formidable. Chute symbolique, annonçant la fin de ce Fort d'Israël, de ce Lion du Nord ! Lion d'amour, endormi en Jésus qu'il contemple, aime et aimera sans fin.

Testament.

On ouvrit son testament pour y lire :

« Adieu mes bien-aimés ! Au revoir au ciel, d'où je vous regarderai et vous assisterai sans cesse.

« Je meurs dans l'amour le plus filial de la Sainte Eglise Catholique et Romaine, l'adhésion la plus absolue à toutes ses doctrines et à tous ses enseignements, la soumission la plus humble et la plus entière à l'autorité suprême du Pontife Romain.

« J'offre ma vie pour le Vicaire de Jésus-Christ, pour tous les Prêtres du monde entier et pour les deux chères Œuvres dont Jésus m'a confié, malgré

mon insuffisance et mon immense misère, la fondation et la direction.

« Je remercie le bon Dieu de toute mon âme des grâces sans nombre dont Il m'a comblé, particulièrement de celle de mon Sacerdoce et de ma vocation à la Fraternité Sacerdotale, et je Le supplie de me pardonner mes nombreuses infidélités.

« Je m'abandonne avec une amoureuse et absolue confiance à la tendre Miséricorde comme à l'adorable Justice de Jésus, mon Sauveur et mon Juge, voulant conserver jusqu'à mon dernier soupir l'unique désir dont j'ai cherché à m'inspirer dans tous les actes de ma vie : accomplir en tout ses adorables et divines volontés. Je demande aux « miens » et à tous ceux qui auront pitié de moi, de daigner se souvenir de ma pauvre âme dans leurs prières. »

Hommages.

On prit le masque du Défunt ainsi que la forme de sa main droite. Le cœur fut enlevé pour être confié à ses enfants du Canada.

Malgré les difficultés de communication causées par les grèves, quarante-sept religieux et vingt-deux religieuses de ses Congrégations entourèrent son lit funèbre. Convaincus de la sainteté de leur Fondateur, ils lui firent toucher chapelets, Constitutions, Bréviaires, recueillirent des reliques. De nombreuses familles des environs, bienfaiteurs, amis, vinrent prier près de son corps. Au petit cimetière, on creusa la fosse.

Les Frères convers eurent l'honneur de déposer eux-mêmes leur Père dans son double cercueil de

chêne et de zinc, pendant qu'on chantait : « O Ciel, beau ciel ! seconde vie. Quand sera-ce mon tour ? »

Prosternés une dernière fois aux pieds de leur Fondateur, en une veillée sainte, ses enfants des deux Œuvres protestèrent de leur amour, réitérèrent leurs promesses de fidélité aux grandes leçons de sa vie.

En vérité, ils n'étaient pas tristes, mais remplis au contraire d'un bonheur intime, d'une paix surnaturelle, indéfinissable, fruit d'une conviction lumineuse que leur Père était monté droit au ciel, qu'il ne souffrirait jamais plus, qu'il allait les assister et les protéger toujours.

La veille de la Transfiguration, en la douce fête de Notre-Dame-des-Neiges, le 5 août, ils le déposaient en terre.

Son Excellence Mgr Costes, Evêque d'Angers, présida le service solennel et donna l'Absoute. Le Père Bergeron, très ému, mais fort dans l'épreuve, prononça l'éloge funèbre :

« Nos âmes respirent quelque chose de cette paix qui présidait aux cérémonies de nos frères dans les antiques cimetières chrétiens.

« Même sérénité autour de la dépouille mortelle de ce Prêtre qui a su consacrer à la Sainte Eglise au delà de soixante-cinq années de sa vie, dans une modestie et un effacement dignes des temps des catacombes, et établir au sein de cette Eglise, deux Œuvres admirables, pour lesquelles il s'est réservé le travail en profondeur, souvent ingrat et pourtant si nécessaire, et les a voulu établir sur le roc inébranlable du sacrifice, de l'abnégation et de la souffrance. »

Les jours suivants, dans chaque maison des deux Congrégations, il y eut un Service Solennel. A cette occasion, un de ses fils traçait du Père le portrait suivant :

« Il n'était pas rare qu'au temps de ses tournées dans les collèges du Canada, lorsque les supérieurs avaient à annoncer aux élèves sa venue, ils s'exprimaient ainsi : « Ce soir, mes enfants, vous aurez le bonheur d'entendre un saint à la lecture spirituelle, le T.R. Père Prévost ».

« De taille un peu au-dessous de la moyenne, assez replet, avec une forte tête aux cheveux blancs, un front haut et large, un teint rose, un visage beau, serein, animé par des yeux pleins de bienveillance et un sourire gracieux, il s'avancait très simple, promenant partout des regards doux et sûrs, ceux de quelqu'un qui aime et sent qu'on l'aime.

« Puis d'une voix chaude, claire, convaincue, sans recherche d'effet, il parlait de Jésus, de Jésus Prêtre, des Prêtres, de l'Œuvre qu'il avait fondée. Sa parole pénétrait l'âme doucement. Le Nom de Jésus y revenait cent fois. Tout l'entretien, toute sa personne rappelait si bien le Maître dont l'attirance divine gagnait les foules, qu'une pensée venait naturellement à l'esprit : « Jamais je n'ai vu un Prêtre personnifier aussi bien Jésus. C'est ainsi que devait apparaître aux foules le Divin Maître ».

« Prédicateur extrêmement captivant, apôtre, orateur-né, (c'était là un héritage de famille), il était aussi un brillant organisateur. Rien n'échappait à sa prévoyance.

« Son extérieur si simple donnait l'impression d'une vie facile, d'une santé robuste, alors qu'il était miné par la maladie, la souffrance, les lourdes

croix. Toujours optimiste, dans le vrai sens chrétien, il a fait rayonner partout la confiance, l'entrain, la joie, le bonheur. Il était d'une extrême délicatesse de conscience, d'une pureté transparente qui irradiait de toute sa personne, d'une bonté qui se reflétait sur ses traits, dans son sourire, son regard, sa parole. »

Un autre disait : « Nous avons du mal à prier pour vous. Vous nous avez tellement enseigné que l'amour purifie tout, qu'un religieux fidèle va de sa cellule au ciel, qu'un adorateur échange son prie-Dieu de la terre pour la vision béatifique. Comme saint Bernard pour ses fils, vous avez pu être à certains jours notre épreuve, par la sublimité de votre âme et vos exigences de perfection. Nous n'étions pas à votre niveau, ni de votre taille, pas assez purs, pas assez surnaturels. »

De France, d'Italie, du Canada, arrivèrent par centaines les témoignages de sympathie exprimant la conviction sincère que le Regretté Disparu s'était envolé droit au ciel.

Cardinaux de la Sainte Eglise, Archevêques et Evêques des deux Mondes, Supérieurs Généraux des Ordres et Instituts, Pères Abbés, Prêtres, Religieuses, Laïcs de tous les milieux redirent sur sa tombe ce que pendant vingt ans nous n'avons cessé d'entendre : « C'est un saint ! C'est un saint ! que vous avez perdu ! »

ÉPILOGUE

Puisse sa sainte âme se souvenir au ciel... de tous les Prêtres du Christ qui furent sur la terre les amis de son cœur et l'objet de sa prédilection.

Card. SUHARD.

« La vie de ce saint homme était toute dirigée vers le ciel. »

Card. TAPPOUNI.

« Ame de grand religieux auquel nous avons une dette de gratitude. »

Card. GEBLIEB.

« Les Œuvres qu'il laisse et qui sont précieuses à toute l'Eglise parlent plus fort que les éloges humains. »

Card. PETIT DE JULLEVILLE.

« J'ai la certitude qu'il a été reçu à bras et cœur ouverts par ce Jésus qu'il a tant aimé et si bien servi... Il nous conservera au ciel l'appui de sa protection. »

Mgr MARTIN, arch. de Rouen.

Je serai heureux de pouvoir contribuer de n'importe quelle façon à la glorification de votre Fondateur... dont la personnalité a toujours été pour moi comme un livre vivant de la grâce sacerdotale... Quand il prononçait tout simplement Jésus, c'était tout son cœur qui y passait avec une douceur ineffable.

Mgr Jean NASLIAN, arch. tit. de Tarse.

« Excellent religieux... saint prêtre si miséricordieux au cœur si plein de charité. »

Mgr LEFÈVRE, arch. de Bourges.

« Apôtre du clergé de façon si dévouée et si impressionnante. »

Mgr RICHAUD, év. de Laval.

« Il laisse... l'histoire de sa vie très sainte et sa profonde doctrine sur le sacerdoce. »

Mgr VALÉRIO VALÉRI.

« Un saint ! Telle était l'impression que l'on éprouvait quand on se trouvait près de lui. »

M. BOISARD, sup. gén. S.S.

« Le Père Prévost a laissé à son passage chez nous la réputation d'un saint... aussi, ai-je dit la messe pour sa glorification par l'Eglise plutôt que pour le repos de son âme. »

Ab. COUSINEAU, sup. gén. C.S.C.

« La dernière parole qu'il m'a adressée à Paris était celle-ci : « Il faut que nous devenions des saints », et il avait les larmes aux yeux. J'avais, de mon côté, la conviction de faire mes adieux à un saint. »

Dom. PACOME, Abbé d'Oka.

« Vie d'un véritable homme de Dieu, digne d'être comparé par la doctrine et la sainteté à ceux qui ont le plus honoré l'état sacerdotal à n'importe quelle époque de l'histoire. »

Mgr PONSIN.

« Comme il l'aimait ce Jésus dont il avait toujours la pensée dans l'esprit et le nom sur les lèvres ! si parfois des gens de foi moins vive s'étonnaient de l'entendre redire toujours Jésus ! Jésus ! et lui en faisaient la remarque, il leur répondait simplement : « Mais dites-moi, comment s'appelle-t-il Jésus ? » Il jugeait à bon droit qu'il était au moins convenable, sinon indispensable, de l'appeler par son nom. »

M. ROSARIO LESIEUR, S.S.

« Jamais je n'ai vu écrivain spirituel allier une aussi haute contemplation à un sens pratique aussi remarquable... C'est bien la vie d'un prédestiné qui est arrivé à faire une Œuvre très difficile, deux Œuvres qui portent des fruits et en porteront beaucoup d'autres pour le temps et l'éternité. »

P. GARRIGOU-LAGRANGE, O.P.

« Depuis 4 ans, il semble avoir pris à cœur de remplir la promesse écrite sur son testament. « Au revoir au ciel, d'où je vous regarderai et vous assisterai sans cesse ».

« Nous l'avons comme senti chaque jour vivant au milieu de nous, nous conduisant comme par la main, aplanissant les voies, disposant les esprits et les cœurs, nous enveloppant et nous couvrant de sa bonté et de mille délicatesses paternelles... grâces sans nombre, intérieures et extérieures : on ne le prie jamais en vain. »

J.-A. BERGERON, sup. gén. C.F.S.

Si la vraie et pleine valeur des saints réside plus dans leur grandeur intérieure et intime que dans les Œuvres même splendides de leur apostolat ; si ni la sainteté ni le mérite ne se mesurent devant Dieu au succès ; si 100 miracles ne valent pas pour la récompense un seul acte d'amour : quelle ne doit pas être la gloire de ce grand serviteur de Dieu !

Son nom restera en honneur dans l'Eglise.

Il semble qu'on soit en droit de demander à Dieu sa glorification.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Lettre-préface	7
Avant-propos	15

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANT DU BIENHEUREUX PERE EYMARD (1860-1900)

I. — <i>Les jeunes années</i> (1860-1880)	21
« Les Lions du Nord » — Il y a 100 ans — Le Docteur Prévost — La Mère — — Famille heureuse — A dix ou onze ans — « Pas édifiant » — La crise — Heureuse faute — Vie nouvelle — Au Séminaire.	
II. — <i>La Vie religieuse</i> (1881-1883)	35
Vocation eucharistique — Les Adieux — « Palais royal de Jésus-Hostie » — Fer- vent Novice — Ses emplois — Zèle pour les siens — Vœux privés — Jésus le fascine — Une stigmatisée — Don Bosco — Profession temporaire.	
III. — <i>Les grandes grâces</i> (1883-1887)	55
Rome — Jésus presse — Léon XIII — Apôtre de la communion — Etudes — Premiers Ordres — Retraite 1885 — Pro- fession perpétuelle — Sous-diacre — Dia- cre — « La grande retraite » — L'Ordina- tion — Frascati.	
IV. — <i>L'Apôtre des Prêtres</i> (1887-1893)	77
Mûr pour l'apostolat — « Un petit coin de mon âme » — « Les Prêtres Adorateurs » — Fondation du Canada — Lourdes —	

Cannes — Mystérieuses souffrances —
Autres épreuves — Deux ans à Marseille.

- V. — *Le sacrifice de sa vocation* (1893-1900) 103

Retour à Paris — Lettre à M. Delavigne
— « M'envoyer au Canada » — Sarcelles
— Le grand sacrifice — Montréal — La dispense.

DEUXIÈME PARTIE

LE FONDATEUR (1900-1925)

- Approbation de S.S. Léon XIII 118

- I. — *Un Nouveau théâtre* (1900-1901) 119

« Voix de Dieu » — Sa prière — Frère et sœur — Les « Histoires » — Consolations — Le Cardinal Svampa — Mgr Tarozzi — Le Cardinal Vivès — La Supplique.

- II. — *Les Bénédictions du Vicaire de Jésus-Christ* (1901) 135

Aux pieds de Léon XIII — Sainte joie — « Jusqu'à la mort » — Premiers abandons — Les Constitutions — « Gâteries du bon Dieu » — Vêture de la Première Oblate — « Allez, je vous bénis ».

- III. — *Les commencements à Paris* (1901-1904) 159

« Cénacle de la Reine du Clergé » — Vie des premiers temps — Pauvreté — Cénacle Saint-Joseph — Voyage au Canada 1902 — Naissance de Béthanie — Au jour le jour — Avalanche d'épreuves — Fin d'année 1903.

- IV. — *Pie X et la fondation de Rome* (1904-1906) 181

A Rome — Audience — Joies et souvenirs — Le Cardinal Gennari — Bref de

	PAGES
Pie X — Retour à Paris — « Appelé par le Pape » — Pie X achète la maison — « Enfants du Pape » — Année 1905 — « Père et fils » — Inauguration du premier Cénacle à Rome.	
V. — <i>Pie X et la Sainte-Face de Jésus</i> (1906-1907)	205
Origine de la diffusion — Lettre de Pie X — « Mission » — Voyage au Canada — Un jour à Montréal — Propagande en France — Cénacle de la Sainte-Face — « A la merci des flots » — « Monte-Mario tout payé » .	
VI. — <i>Les grandes épreuves</i> (1907-1910) ..	221
Réquisitoire — Visites apostoliques — A Paris — A Rome — Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus — Un jour à Lisieux — Vents contraires — Lettres de M. Guérin — Joie d'être méprisé — Béatification de Thérèse.	
VII. — <i>Béthanie meurt et revit</i> (1910-1912).	237
Le passé — La séparation — L'âme du Père — « Plus que la vie » — Sur le calvaire — La résurrection — « La Petite Mère ».	
VIII. — <i>Les développements de l'Œuvre</i> (1908-1914)	251
Noviciat à Rome — La Revue « Le Divin Crucifié » — « Cénacle du Sacré-Cœur » — Noces d'argent sacerdotales — Intrépidité dans les épreuves — Exilé — Un Bienfaiteur canadien — Revue « Le Sacerdoce ».	
IX. — <i>La grande guerre</i> (1914-1918)	263
Benoît XV — Une conversion — « Confidences » — Impasses — Apostolat de la plume — Le Saint Nom de Jésus — Rude hiver 1917 à Rome — A Martigny — Monte Mario — La paix se prépare — Esprit de bonté et d'amour.	

	PAGES
X. — <i>Les Holocaustes</i> (1920-1925)	281
Voyage au Canada — Mort de la « Petite Mère » — Cheveux qui blanchissent — Pie XI — Joies et sacrifices — Conversion de Mgr Vilatte — Mort du Père Foy — Frère Bergeron, Supérieur — Aurore blanchissante.	

TROISIÈME PARTIE

LE VENERE PÈRE (1926-1946)

I. — <i>Floraison nouvelle</i> (1926-1934)	303
Dernière étape — Vocations nombreuses — Audience de Pie XI — « Inoculer l'esprit » — Fondation au Canada — Violente rafale — Visite apostolique — Deux nouvelles maisons — Béthanie canadien.	
II. — <i>L'Action de grâces</i> (1934-1939)	323
50 ans de vie religieuse — Nouveau Visiteur — Erection Canonique — Noces d'Or Sacerdotales — Activités 1938 — « La Voix du Bon-Pasteur ».	
III. — <i>La guerre</i> (1939-1944)	337
« Le grand fléau » — Camp de concentration — Le tendre Père — Le jour baisse — Prière ininterrompue — La délivrance.	
IV. — <i>Les dernières années</i> (1944-1946) ..	353
« Supplications qui épuisent » — Retour à Paris — Fête du Sacerdoce — Lettre de S.S. Pie XII — La reconnaissance — « Plus de vue que de vol ».	
V. — <i>La mort</i> (1946)	363
Extrême-Onction — Visite de S.E. le Cardinal Suhard — Paroles d'adieu — Derniers jours — Sa mort — Testament — Hommages.	
Epilogue	379

Imp. Saint-Paul, 184, Av. de Verdun, Issy-Les-Moulineaux (Seine).
 Dépôt légal, 1^{er} trim. 1951. — N° d'Imp. 509.

Imprimé en France